REVUE

DES

DEUX MONDES

XV[e] ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

1[er] JANVIER 1845.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE.
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME NEUVIÈME

QUINZIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1845

VOYAGE

AU

PAYS DU FREYSCHÜTZ.

Je ne sais plus quel humoriste allemand disait, en parlant de l'incroyable vitesse avec laquelle on voyage aujourd'hui, que les bateaux à vapeur et les chemins de fer avaient réduit l'in-folio gigantesque du globe aux proportions essentiellement usuelles du format d'un livre de poche; à quoi on pourrait ajouter, j'imagine, qu'avec les bateaux à vapeur et les chemins de fer toute la poésie du voyage s'en est allée. En effet, cette locomotive qui vous enlève ressemble assez au manteau fantastique où le diable emporte le docteur Faust à travers les campagnes de l'air. Une fois là vous ne vous appartenez plus, et dans cette prison fuyante, dont l'atmosphère suffoque, il vous arrive souvent d'envier le sort du pauvre ouvrier compagnon qui chemine gaiement sur la route, son paquet sur le dos, libre de s'arrêter, quand bon lui semble, pour écouter l'oiseau chanter dans l'arbre, pour se rafraîchir à la source vive, ou conter fleurette à quelque jolie fille. Il est vrai que vous risquez à chaque minute de vous casser le cou, seul épisode sur lequel on puisse compter pour rompre la monotonie du voyage. L'équipage fend l'air comme une flèche, et vous donne, par la plus douce brise d'été, toutes les âpres sensations de l'ouragan marin. Vous penchez la tête en dehors pour voir si par hasard le monde croule; à l'instant,

une bouffée d'asphalte vous enveloppe, et vous avalez en guise de poussière une nuée d'étincelles flamboyantes. Tels sont à peu près les agrémens inséparables du *rail way* en France comme en Allemagne, que vous alliez de Paris à Rouen, ou que vous passiez de Leipsig à Dresde, comme je faisais l'autre jour. Aux environs de Dresde, un tunnel immense vous reçoit; peu à peu, les ténèbres s'épaississant, vous vous croiriez dans un soupirail de l'enfer, ou dans la forge d'un cyclope, tant la nuit est noire et *vulcanique*. A la fin, cependant, le tapage diminue, le jour reparaît, et un coup de sifflet du machiniste vous annonce que le changement à vue s'est opéré. On arrive.

Dresde forme avec Leipzig le plus frappant contraste. Si dans la dernière de ces deux villes tout est donné au commerce et à l'industrie, dans la seconde le luxe des édifices, la richesse des points de vue, tout, jusqu'aux rues plus larges et mieux alignées, annonce la *résidence*. Sitôt après nous être installés à l'*Hôtel de Pologne*, nous commençâmes nos excursions à travers les curiosités de la capitale du pays saxon, c'est-à-dire que nous visitâmes la terrasse de Brühl, l'église de Sainte-Sophie et les galeries de tout genre, sans oublier tant de charmans palais éparpillés sous les fraiches allées de l'Alterstadt.

Le quartier qu'on appelle l'Alterstadt (la vieille ville) est un amas de maisons étroites et serrées les unes contre les autres, ce qui fait que les monumens, quand il s'en trouve, y manquent d'espace et de jour, et qu'on les distingue à peine des autres bâtimens. A mon sens, le pont de l'Elbe doit passer pour l'une des plus intéressantes curiosités de la ville. La nuit surtout, lorsque la lumière des lanternes qui le couvrent se réfléchit dans la calme transparence des eaux, l'effet de ce pont est merveilleux, presque féerique. J'ai nommé tout à l'heure la terrasse de Brühl, délicieuse promenade ombragée avec luxe, et au pied de laquelle se pavane au milieu des canots le bateau à vapeur qui va vous conduire à Tetschen. Arrêtons-nous un moment au Belvédère. De toutes parts, les plus magnifiques points de vue s'ouvrent à vos yeux, sur la montagne, la vallée et le torrent. Non loin de là le Palais Japonais, tout fier de ses végétations tropicales, renferme le cabinet d'antiquités où vous retrouverez plus d'une connaissance d'Italie.

Dresde est une des plus riches capitales de l'Allemagne en collections de toute espèce. On sait ce que valent ses médailles et ses porcelaines, ses bibliothèques, ses cabinets d'antiques, et surtout sa galerie de tableaux, l'une des plus populaires qui soient en Europe. Auguste III a fait beaucoup pour la galerie de Dresde en acquérant la collection presque entière du duc de Modène, et, entre autres chefs-

d'œuvre, l'inimitable madone de Raphaël dite *di San Sisto*. L'impression qu'on éprouve en présence de cette merveille de l'art tant de fois admirée sur la gravure tient vraiment de l'extase. Les petits anges appuyés sur leurs mains regardent d'en bas, sans se douter du spectacle sublime qui se déroule au-dessus de leurs têtes. La Vierge, son enfant divin dans les bras, monte avec lenteur et majesté vers le ciel peuplé de séraphins, laissant d'un côté Sixte et de l'autre sainte Barbe, dont un adorable sourire illumine les traits. Ce qui vous frappe surtout dans le regard de la mère du Christ, c'est un inexprimable sentiment de mélancolie au sein de la gloire. Raphaël seul a pu rendre cette nuance de sereine tristesse, cette larme divine qui, sans les obscurcir, baigne doucement les paupières. Ailleurs elle m'apparaît davantage sous les traits d'une jeune fille, ici je vois vraiment la mère, l'être immortel dégagé de tout lien terrestre. Point de vains ornemens, point de couronne, pas même un rayon de flamme pour annoncer la divinité de sa nature, mais seulement un peu de vapeur lumineuse où elle plane radieuse, accomplie, indiciblement belle, et cependant si pleine de calme, si modeste et si humble, qu'on voudrait baiser le pan de sa robe pour se purifier à tant de grace et de sérénité. Juste auprès de la madone *di San Sisto* se trouve placée la madone *della Sedia*, sœur terrestre d'une immortelle, belle aussi, mais non transfigurée. Je ne sais si j'avance un blasphème en avouant que dans la célèbre *Nuit* du Corrége la figure de l'enfant ne me séduit pas. Cette grosse tête et ce ventre énorme, tout admirables qu'ils puissent être au point de vue anatomique, ne répondent nullement, selon moi, à l'idéal qu'on se fait d'un Jésus, et l'excès de réalité vous choque d'autant plus sur ce point, que partout ailleurs, dans cette *Nuit* glorieuse, l'étoile de la poésie rayonne. La *sainte Cécile* de Carlo Dolce est une peinture pleine de charme et de suavité. La bienheureuse, assise à l'orgue, reçoit l'inspiration d'en haut, et tandis que ses doigts errent au hasard sur le clavier, elle écoute, interroge et répond, le visage inondé de ces clartés mystérieuses qui s'échappent de l'ame où l'extase habite. Les Italiens ne sont pas les seuls représentés au musée de Dresde; à côté de Raphaël, de Corrége et de Carlo Dolce, figurent les plus illustres maîtres des écoles hollandaise, allemande et française. J'ai remarqué aussi de ravissans pastels de Meng, entre autres *l'Amour aiguisant sa flèche*, qui passe pour son chef-d'œuvre. On n'imagine pas plus de finesse et de malice dans le sourire du petit dieu, plus de vie et de vérité dans sa carnation.

La *Galerie verte*, *das Grüne Gewölbe*, contient tant de choses, que

je ne répondrais pas d'avoir tout vu. Au surplus, il s'agit ici moins d'une collection et d'un musée que d'une sorte de magasin; ce n'est pas qu'un certain ordre n'ait présidé au classement des objets, mais ces objets, la plupart du temps, n'ont aucune raison d'être là. Cependant il faut s'étonner de l'espèce de naïveté avec laquelle la *Galerie verte* s'enorgueillit de certaines raretés équivoques, fort peu dignes de figurer sur les étagères d'un musée royal. On ne peut s'empêcher d'admirer ses porcelaines et ses bijoux en style rococo, sans parler d'une quantité de perles monstrueuses représentant toute sorte de fruits, de nains difformes et de petits chars à contenir la reine Mab; je rappellerai ici les émaux de Raphaël Meng, les curieux travaux en *pietra dura*, et surtout une merveilleuse collection d'objets taillés dans le cristal de roche, dans l'ivoire et le bois.

Le style rococo est assurément quelque chose de monstreux dans l'art, ce qui ne l'empêche pas le moins du monde d'avoir sa grace et son mérite comme certaines fleurs, monstrueuses aussi à force de beauté : le dahlia double, par exemple. Sous la révolution (ne serait-ce point elle qui aurait inventé le terme), toute vieillerie avait droit à cette dénomination, et l'on ne saurait dire combien ce mot de rococo, auquel s'attache aujourd'hui un sens plutôt favorable, a tué dans son enfance d'ouvrages et d'idées passés de mode. C'était l'arme dont les démolisseurs se servaient quand par hasard la fantaisie leur prenait de sourire, le trait venimeux dont on piquait à mort ce que la guillotine ne pouvait atteindre. Du reste, cette transition du style renaissance au style rococo ne se fait guère que sur les dernières années du règne de Louis XIV. Abandonné par la fortune et par sa propre confiance en lui-même, à jamais revenu des joies olympiennes de sa jeunesse, le grand roi, auguste et solennel ici comme partout, s'absorbe dans les pratiques de la dévotion, et plût à Dieu que l'histoire n'eût à reprocher à sa vieillesse que Mme de Maintenon et les révérends pères jésuites! On conçoit qu'en France un pareil régime devait tôt ou tard amener sa réaction. Elle arriva le lendemain du jour où Louis XIV rendit l'ame. Aux tragédies bibliques de Saint-Cyr succédèrent les orgies de la régence, et le besoin fut tel de réagir contre l'hypocrisie de la veille, qu'on en vint à traiter la vertu de pruderie. L'existence revêt alors je ne sais quel caractère inoui d'extravagance et de sensualité. L'art, la mode, les mœurs, suivent de front la même voie; vous diriez une ivresse générale, un carnaval sans fin. On se barbouille les joues de rouge et de blanc, on se met de la poudre et des mouches, on fait de ses souliers des échasses, de ses vêtemens un édifice,

et chacun est convenu de trouver cela joli; à son tour, l'art devait céder au torrent; où la mode et les mœurs s'acheminent, l'art ne peut manquer d'arriver bientôt, et s'il s'attarde en route, c'est à la manière d'Atalante : pour ramasser les pommes d'or. Dans cette rage du moment, la peinture se fit maniérée et l'architecture baroque. Or, de ce style faux, mais charmant, de cette folle architecture sans proportion, sans harmonie, sans grandeur, mais non sans élégance, où la dignité cède si volontiers le pas à la fantaisie et dont la ligne va se perdant en toute sorte de contours incroyables d'enroulemens tortueux et ventrus, la capitale en Allemagne, c'est Dresde, Dresde la ville du rococo par excellence, et qui aurait fini par inventer la Chine, si la Chine n'existait pas.

La huitième salle de la *Galerie verte*, presque entièrement consacrée aux travaux de Dinglinger, renferme, au nombre de ses curiosités, la cour du Grand-Mogol Aureng-Zeib. Dinglinger, aidé de sa famille et de quatorze ouvriers, travailla huit ans à ce chef-d'œuvre, pour lequel il reçut environ soixante mille thalers. Sur une table d'argent de trois pieds de hauteur, Aureng-Zeib est assis dans sa pompe orientale, environné des grands de l'empire, de vassaux, de princes et d'ambassadeurs étrangers. L'ouvrage dont je parle est le plus parfait qui soit sorti des mains de Dinglinger, et le plus curieux tant à cause de la merveilleuse exécution des figurines que pour la fantastique reproduction de certains sujets intéressans de la mythologie égyptienne. En cette même salle se tiennent les diamans de la maison régnante de Saxe, conservés là depuis le temps de l'électeur Maurice.

J'allais oublier de parler du theâtre, construction récemment achevée, et qui, pour le luxe, l'élégance et le *comfort*, ne le cède en rien à nos plus jolies salles. L'éclairage au gaz, chose fort rare en Allemagne, répand dans les corridors et les loges, drapées de rouge, cet air de fête qu'on respire si volontiers l'hiver aux Italiens, et le plafond, tout *illustré* d'allégories qui descendent le long des loges pour remonter ensuite sur le rideau en toute sorte de capricieuses arabesques, le plafond emprunte aux feux d'un lustre éblouissant un éclat véritablement féerique, et dont la composition assez bourgeoise du répertoire ordinaire dément trop souvent l'effet grandiose. C'est pour l'inauguration solennelle de ce théâtre que Meyerbeer dut longtemps écrire un opéra où certains morceaux inédits de Weber auraient trouvé leur place. Le roi de Saxe s'intéressait vivement à ce projet, et pressa même à plus d'une reprise l'illustre retardataire, car il en fut de cette partition comme de tant d'autres un moment entrevues par

le chantre des *Huguenots* dans ce demi-jour fantastique des amoureux et des poètes, puis abandonnées tout à coup, et il est probable que si le théâtre royal de Dresde eût attendu l'œuvre de Meyerber pour ouvrir ses portes au public, il en serait encore aux espérances. On jouait ce soir-là *Michel Perrin*, et j'avoue qu'en lisant l'affiche, notre curiosité fut bien refroidie par l'annonce d'une pièce du Gymnase. Au sortir de Weimar, où nous venions d'assister aux plus intéressantes représentations des chefs-d'œuvre littéraires de la scène allemande, nous avions espéré trouver quelque musique à Dresde. Goethe et Schiller, *Berlichingen* et *Wallenstein*, nous avaient mis en belle humeur de sentir Weber. Malheureusement, la Devrient se trouvait absente, et d'ailleurs Weber n'apparaît plus désormais qu'à certains intervalles : de plus jeunes l'ont remplacé; n'importe, si *Freyschütz* manquait ce soir-là, nous le retrouvâmes le lendemain dans la caverne d'Ottowald. Le mieux fut donc de prendre notre mal en patience, et d'écouter ces blonds Germains nous réciter la prose de M. Melesville. Du gaz et *Michel Perrin*, on le voit, nous étions à Paris.

La vallée de Plauen, où la Weitzeritz serpente en bondissant à travers de nombreux villages, offre un aspect d'un pittoresque parfois sauvage. Au milieu de ces rochers qui s'amoncellent, tout un Éden d'arbres fruitiers secoue au soleil sa neige odorante. Voyez, c'est le printemps; les scarabées nagent dans la lumière, les rossignols vocalisent, et pour que rien ne manque à cet air de fête, les bons Dresdois s'élancent par troupeaux hors des portes, altérés d'un verre de bière ou d'une tasse de chocolat qu'on déguste en paix au sein de cette opulente nature. Heureux peuple, qui n'a besoin que d'air et de soleil, qui n'espère, ne souhaite et ne demande rien, et se contente de jouir du moment! Les nombreuses tables dressées sous les ombrages des bains de Link, dont la terrasse descend jusque dans l'Elbe, attestent de ce goût prononcé des collations champêtres qui fait des bourgeois de Dresde les Viennois de cette partie de l'Allemagne. Un peu au-delà de Pilnitz s'élève la maison de plaisance du roi de Saxe : il ne s'agit point ici d'un château royal, mais tout simplement de l'agréable villa d'un particulier sinon riche, du moins à son aise. Étalée au milieu des vignes, un peu en dehors du chemin, et cependant d'un accès facile, cette maison a vue sur l'Elbe. Le roi de Saxe n'habite Pilnitz que l'été. Auguste III a les goûts simples d'un véritable amant de la nature; épris pour la botanique d'une passion tout allemande, il cultive les fleurs, et laisse les chambres gouverner le pays.

Lorsque je visitai Dresde, la résidence des rois de Saxe était déjà

veuve de son poète lauréat. On n'y montrait plus Tieck, le vieux lion littéraire s'étant incorporé dans la splendide ménagerie que le roi de Prusse rassemble à Berlin. Je regrettai de ne pas rencontrer Tieck, ne fût-ce que pour m'assurer si l'individu répondait à l'idée que je m'en étais faite d'après ses œuvres. Tieck m'est toujours apparu comme une sorte d'Apollon un peu caduc, trônant la viole au poing et la perruque en tête, sur un Parnasse dépeuplé. Apollon, Hippocrène, Parnasse! ces nobles mots ont bien perdu de leur magie, en Allemagne surtout, et je crains qu'il ne soit le dernier à les invoquer au sérieux. Déjà à Dresde quelque chose lui manquait : la fleur bleue du romantisme peut-être, tombée elle aussi dans le torrent. L'aura-t-il retrouvée à Berlin? j'en doute, la Bettina elle-même n'y songe plus, tout occupée qu'elle est de socialisme et de questions humanitaires. Pour la compagne d'Achim Arnim, en qui avait passé je ne sais quoi du souffle romantique du grand poète, il semble cependant que c'eût été une gloire charmante de cultiver discrètement l'héritage transmis; mais on n'échappe guère à sa destinée, et *l'enfant* devait plus que personne donner dans les travers du siècle. Ce n'est pas que le romantisme des premiers jours ait tout-à-fait péri chez Bettina; de temps en temps, il relève la tête comme pour refleurir. On en surprenait agréablement la trace désaccoutumée dans son roman de *la Günderode*, et vous le retrouvez encore dans ce sentiment de pieux enthousiasme qui lui faisait naguère colliger les correspondances de son frère Clément Brentano; mais, patience, voici venir les gros livres, celui-ci *appartient au roi*, celui-là au peuple (1), et c'est ainsi qu'on tue à plaisir les plus aimables dons de l'intelligence et du cœur. C'est donc une bien admirable chose que ce galimatias philosophique et humanitaire, qu'il enlève à la poésie tant de ses charmans disciples. Ici, en France, l'alerte n'est pas moins chaude. Une femme, désormais, ne saurait prendre la plume si ce n'est pour commenter Origène ou formuler un contrat social, et la rage de l'imitation s'en mêlant, on en vient à prétendre interpréter Hegel, uniquement parce que Mme la duchesse a traduit Aristote ou saint Basile. Heureusement, l'intelligence compte chez nous, parmi les femmes, de plus sérieux représentans; on pourrait citer telle individualité qui, sans rien abdiquer des droits d'un esprit mâle et supérieur, a toujours évité de pareils écarts, et sachant, par l'exemple d'autrui, quel sentier mène au gouffre où l'on se noie, continue à glaner d'une main sûre aux champs de la poésie et de la musique. Je reviens à Tieck.

(1) *Das Portfolio des Armen*, qu'on annonce comme devant paraître sous peu.

Pour créateur, il ne l'a jamais été. On dirait qu'il ne voit le monde que par sa propre personne, laquelle il ne se lasse pas de reproduire à tout propos. Ses grands poèmes dialogués, d'une versification des moins scrupuleuses sur la rime, ne compteront jamais qu'à titre d'opulentes ébauches où l'élément lyrique se trouve juste assez développé pour qu'on s'aperçoive de ce qu'il faudrait ajouter, afin que la poésie eût son compte. Quant à ses nouvelles, la plupart du temps elles ne sont que la mise en scène de ses théories, ses personnages ne parlent et n'agissent qu'en vue de ses critiques, et l'intérêt qui en résulte ne saurait être qu'un intérêt de pur dilettantisme. Après cela, comment contester à Tieck la verve comique, l'esprit, cette pointe humoristique appelée *witz*, et dont on s'imagine si bénévolement en France que M. Heine a le monopole. Impossible de se moquer plus agréablement de l'espèce humaine. Peintre de genre à la manière des Hollandais, son petit monde pose devant vous en casaque de flanelle, en pantoufles, débraillé, goguenard, l'œil encore aviné des fumées de la veille et l'éclat de rire sur les lèvres. Vous connaissez ces tables d'harmonie où tournoie et s'agite toute une aimable compagnie de poupées dont les touches du clavier mettent les ressorts en jeu; il en est ainsi des personnages de Tieck, et je défie qu'on garde son sérieux en voyant Clément, Hornvilla, Semmelsiege *e tutti quanti* se trémousser en cadence sur le tambour de basque du poète. Ce qui, de tout temps, a manqué à Louis Tieck, ç'a été l'intelligence de son époque; enfermé dans le château-fort de sa chevalerie, il n'a rien compris aux tendances libérales de l'art moderne. Vivre avec les illustres génies du passé, fréquenter d'habitude Calderon, Shakspeare, l'Arioste, est une fort louable occupation, mais il ne faut pas que les morts fassent oublier les vivans, et c'est ce qui est arrivé à l'auteur de *Geneviève* et d'*Octavius*. Il a négligé son époque, et son époque le lui rend. De là sans doute le peu de popularité que sa muse éveillait même aux beaux jours de sa jeunesse, et le discrédit précoce où elle tomba. Combien périront de la sorte pour s'être enfermés dans le tour d'ivoire!

Cependant il est un don par lequel le nom de Tieck se recommandera toujours en Allemagne : nous voulons parler de cet inimitable talent de lecture qu'il exerça d'une si glorieuse façon pour le triomphe des idées romantiques, de cet art singulier d'interpréter les maîtres et d'initier, je ne dirai pas les profanes, mais les esprits les plus littéraires et les plus éclairés, à certains secrets du génie inaperçus jusque-là, filons nouveaux découverts par sa clairvoyance de poète dans ces mines d'or inépuisables qu'on appelle Euripide, Sophocle, Aristophane

et Shakspeare. Pendant près de vingt ans, on fit de tous les points de l'Allemagne le pèlerinage de Dresde pour assister à ces curieuses séances auxquelles les notabilités étrangères avaient à cœur d'être admises; et comme en toute chose le succès a son prix, comme en matière d'applaudissemens, quelque grandeur et quelque morgue qu'on affecte, on a toujours son grain de virtuose au fond de la conscience, Tieck finit par prendre un tel goût à ces exercices littéraires, qu'ils lui devinrent une nécessité. Nous aussi en France nous eûmes notre fièvre de lecture; ce fut vers les dernières années de la restauration, au coup de feu du romantisme. Qui serait venu prédire alors l'état piteux où tomberait un jour la question littéraire eût certes bien risqué d'être pris pour un fou, car, si j'ai bonne mémoire, les choses se passaient royalement, et la Muse occupait partout la place d'honneur. Si M. Émile Deschamps nous donne jamais ses *confidences*, je l'engage vivement à ne pas oublier l'histoire de telle fameuse soirée où l'un des plus illustres personnages de la cour du roi Charles X sollicitait la faveur de l'entendre avec le même empressement qu'on mettrait aujourd'hui au sujet de Moriani ou de Liszt. Ici encore la personnalité gâta tout : aux chefs-d'œuvre des maîtres on substitua ses propres œuvres, aux modèles les imitations; la question littéraire fut abandonnée pour la question d'amour-propre, et le dilettantistisme égarant tout le monde, le ridicule ne tarda pas à se mettre de la partie. Si le mouvement conserva jusqu'à la fin en Allemagne un tour plus sérieux, c'est peut-être à Tieck qu'on le doit : en appliquant à l'interprétation de Shakspeare et des grands maîtres de l'antiquité ces facultés de virtuose qu'il pouvait tout aussi bien (rien ne l'en empêchait) vouer exclusivement aux produits de son imagination, l'auteur de *Sternbald* et de *Phantasus* exerça non-seulement la meilleure influence sur la littérature, mais encore fit preuve d'esprit en un point délicat où bien des hommes de génie en manquent. Il est si diffiile au poète de tenir son personnage à l'écart en de semblables circonstances, et de crier tout beau à cette humeur qui le galope d'occuper les gens de ses rimes; autant vaudrait dire au joueur de ne pas s'émouvoir au cliquetis de l'or sur un tapis vert.

J'avais tant ouï parler des lectures de Tieck, que ma curiosité était vivement excitée à leur sujet. Aussi ne pouvais-je manquer, à mon passage à Dresde, de m'en informer auprès des personnes qui n'avaient cessé de pratiquer le célèbre poète durant tout le temps de son enseignement dans la capitale des rois de Saxe. On voit dès-lors quelle confiance doit s'attacher aux détails que nous donnons ici. Trois choses,

pour m'en rapporter au docteur Carus, à la fois médecin, poète, dessinateur et critique, l'une des plus originales physionomies de l'Allemagne studieuse et lettrée, trois choses distinguaient les lectures de Tieck : premièrement, l'individualité du lecteur, la richesse de ses connaissances, l'atticisme parfait de son goût, son organe profond, sonore, sympathique, et ce don merveilleux d'émouvoir, au moyen duquel il transportait son auditoire au cœur même des idées du poète; secondement, une certaine solennité religieuse, qui du commencement à la fin n'admettait pas la moindre interruption, de sorte que l'œuvre s'offrait à vous nue et complète dans son imposante harmonie; enfin, la variété du répertoire. On ne s'en tenait pas toujours aux cimes de l'épopée et de la tragédie; çà et là, on se permettait une excursion vers des beautés plus familières, puis on revenait bien vite à ses hauteurs favorites, car les tendances de l'auditoire étaient pour le sublime. « Dis-moi quel livre tu lis, prétend un vieux proverbe, et je te dirai qui tu es. » Alexandre-le-Grand lisait chaque jour *l'Odyssée* d'Homère; Charles-Quint, Thucydide; Henri IV, Plutarque; Christine de Suède, Senèque et Lucain; Turenne et Charles XII, Quinte-Curce; Frédéric II, Xénophon; Catherine II, Tacite; Napoléon, Machiavel. Nous ne chercherons point ici quel genre de rapprochement il y aurait à établir entre le tempérament de tant d'illustres personnages et la nature de leur écrivain de prédilection. Toujours est-il que ces écrivains passent assez généralement pour des gens de style et des esprits sérieux, et nous doutons que l'histoire caractérise jamais un de ses héros à venir en disant de lui qu'il se donna chaque jour, tant que dura sa vie, la jouissance raffinée de déguster un chapitre de M. Eugène Sue ou de M. Paul de Kock, deux noms que l'admiration des étrangers confond si volontiers sous la même auréole.

Du gleichst dem Geiste den du begreifst;

« Tu ressembles à l'esprit que tu comprends, » a dit Goethe en son bon sens sublime. A ce compte, bien des mystères s'expliquent.

Faut-il, après cela, chercher autre part les causes de ces engouemens populaires qui décident en quelques jours de la fortune d'un livre et d'un auteur? Nous ne prétendons faire ici le procès à personne. Que certains ouvrages réussissent et que des écrivains d'un talent supérieur se plaisent à caresser le mauvais goût du public et ses instincts bourgeois, c'est incontestable, mais qu'y faire, puisque à ce jeu le public et les écrivains trouvent leur compte, celui-

là en absorbant chaque matin la somme de littérature qui convient à son organisme vulgaire et routinier, ceux-ci en recueillant, pour des travaux faciles, pour des improvisations rédigées presque sans y penser, plus d'or et de célébrité que n'en rapportèrent, du vivant de leurs auteurs, cent chefs-d'œuvre aujourd'hui classiques! Cependant les belles-lettres souffrent et périclitent, nous le savons : à qui s'en prendre de tant de décadence et d'avilissement, si ce n'est à la faiblesse de toute une classe d'esprits éclairés, mais timides, qui n'osent répudier tout haut ce qu'au fond de l'ame ils dédaignent et repoussent, et s'en vont, en un jour de sceptique indifférence, passer au camp de l'ennemi, quittes à revenir le lendemain, plus convaincus et plus décidés que jamais, sur le terrain sacré de la tradition héréditaire? Il y a telles occasions où la haine est inséparable de l'enthousiasme; dans les arts comme dans les lettres, on ne saurait aimer le beau qu'à la condition de haïr et de haïr franchement, sans réserve, le commun, le bourgeois, le mesquin. Il est édifiant, nul ne le conteste, en ce qui touche aux rapports de la vie, de se prémunir de toute animosité à l'égard des personnes, mais les questions d'art admettent qu'on les traite sur un pied moins évangélique. L'esprit n'est pas le cœur, et lorsqu'il s'agit de productions où le bon sens et la morale sont insultés de parti pris, le style méconnu, ne point s'irriter, ne point les combattre au nom des lettres profanées, de l'intelligence qu'on déshonore, c'est manquer à sa vocation d'homme de goût. Ici toute espèce de tolérance dégénère rapidement en alliance, et je ne donne pas long-temps au cerveau le mieux nourri pour qu'il s'accoutume au triste ordinaire de l'endroit. C'est pourquoi le mieux est de ne point quitter les maîtres, du moins de ne jamais perdre de vue le point de salut, afin d'y revenir aussitôt pour peu qu'on se soupçonne atteint du mal qui court.

En ce sens, les lectures de Tieck durent exercer la meilleure influence sur le cercle qui l'entourait, et certes il fallait que le monde dont il était l'ame eût des affinités bien déclarées pour tout ce que les lettres antiques et modernes offrent d'auguste et d'élevé, car on y vivait en un continuel commerce avec Shakspeare, Sophocle, Euripide, Aristophane. *Antigone* et *Macbeth*, *Œdipe roi* et *Roméo*, *Henri VIII*, *Ion* et *les Nuées*, tous ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain défilaient à leur tour, et chacun de leurs immortels auteurs pouvait dire comme M. de Vigny après la représentation du *More de Venise :* J'ai eu ma soirée. Parmi les contemporains, celui auquel on s'adressait de préférence était Goethe. Pourtant, au dire des personnes chez qui ces souvenirs vivent comme d'hier, nulle part l'originalité de Tieck n'éclatait davantage que dans ses lec-

tures d'Aristophane. Il les faisait rarement chez lui, quelquefois chez le comte de Baudissin, le plus souvent chez le docteur Carus, dont nous parlions tout à l'heure. Là, au milieu d'un petit cercle choisi parmi les intimes, de *la crème*, il donnait à son auteur cette vie étrange qui lui est propre, et soit qu'il lût *les Oiseaux* ou *les Nuées*, *les Chevaliers* ou *les Grenouilles*, il vous introduisait toujours, à force de verve, d'ironie et de trait, au cœur même de cette philosophie impitoyable, de cet esprit railleur, sceptique, athénien, c'est tout dire, qui, en dehors de la raison humaine, n'épargne et ne respecte rien. Un souper ou plutôt un banquet à la manière antique réunissait ensuite les amis. Sur quoi roulait alors l'entretien? on l'imagine. Dans ces calmes et sereines dissertations, bien des aperçus de fine critique, bien d'heureuses boutades que la plume eût aimé recueillir ont dû se perdre, mais non sans laisser au fond de toutes ces intelligences choisies un peu du parfum de cet encens qui s'élevait de la terre vers l'Olympe aux beaux jours de la poésie et des dieux immortels.

Comme toute chose en ce monde, les lectures de Tieck devaient avoir leur réaction, et le temps ne pouvait manquer de venir où l'influence du maître s'étendrait en dehors du cenacle. Peu à peu, le théâtre de son enseignement s'agrandit, les germes déposés en bon lieu commencèrent à se développer, et lorsque le poète, changeant de résidence, quitta Dresde pour Berlin, ce fut la cour de Prusse qui voulut assister à toute cette grandiose représentation de Sophocle, d'Aristophane, d'Euripide et de Shakspeare, qui jusque-là s'était donnée en l'étroite enceinte d'une chambre silencieuse et devant un public composé seulement de quelques fidèles. Nous-mêmes, et sans nous en douter, n'avons-nous pas eu dans la mise en scène d'*Antigone* à l'Odéon le contre-coup des lectures de Tieck?

Mais nous voilà, parlant de Tieck ni plus ni moins que si nous l'eussions visité dans sa maison de Dresde, plus volontiers sans doute, car, de cette façon, nulle réserve ne nous était imposée, et comme nous avons pu garder toute franchise à l'égard des critiques, on ne sera point tenté de voir dans notre éloge un tribut payé au souvenir d'un accueil bienveillant.

A défaut de Tieck, nous voulûmes voir Retsch, l'heureux artiste à qui la muse romantique de Shakspeare et de Goethe a fait de si ravissantes confidences; Retsch, cet esprit honnête et sérieux dont le crayon, en s'attachant aux chefs-d'œuvre de la pensée humaine, créait ingénument un des fléaux de ce temps-ci : l'illustration. — Ne vous est-il jamais arrivé de demander dans sa ville natale le nom d'un

peintre, d'un poète ou d'un musicien connu de toute l'Europe, et de ne trouver pour vous répondre que des gens qui s'étonnent et font mine de croire que vous vous moquez d'eux? L'épreuve dont je parle nous attendait à Dresde à propos de Retsch, et je me rappelai malgré moi l'histoire de cet étranger qui demandait à Francfort la maison de Goethe : « Il faut que ce soit quelque banqueroutier d'il y a cinquante ans, observa un bourgeois du Hirschgraben, car je n'ai jamais entendu parler de lui. »

Retsch habite une petite maison dans la Neustadt, derrière le Palais Japonais. Dès que nous nous fûmes annoncés, il vint à nous d'un air cordial et nous fit le meilleur accueil. C'est un petit homme dans la force de l'âge, d'une constitution robuste, et qui porte dans ses yeux toute la verve humoristique de ses dessins. Il nous conduisit dans son atelier et nous montra les divers ouvrages qu'il avait en train. Je ne connaissais jusque-là de Retsch que ses dessins au trait, et j'avoue que sa peinture à l'huile m'intéressa vivement. Je remarquai, entre autres tableaux de sainteté et de genre, une madone à l'enfant Jésus à peine achevée, et qui ne me parut point indigne de prétendre aux honneurs de la galerie de Dresde; mais ce qui nous frappa tout d'abord fut une toile représentant Wilhelm Meister écoutant d'un air mélancolique la divine chanson de Mignon, assis au pied de son lit : *Dahin! dahin!* — Tout en causant, nous passâmes de l'atelier du peintre dans le cabinet du graveur, et Retsch nous mit au courant de ses nouvelles productions dans un genre qui a fait sa gloire; c'étaient des dessins pour la *Lenore* de Bürger et pour cette autre adorable sœur jumelle que le poète de Goettingen a donnée à Lenore, et qui se nomme *la Fille du Pasteur de Taubenheim*. Quand nous eûmes tout parcouru, Retsch alla chercher son album, l'une des curiosités du pays. J'avoue que cette fois mon attente fut trompée. Je m'étais imaginé l'album de Retsch quelque chose d'extravagant, j'avais rêvé je ne sais quoi de bizarre et de fou, comme ces incroyables fantaisies que ce diable d'Hoffmann jetait sur le papier à ses heures d'ivresse et de génie. Rien de tout cela. Ici l'Allemand pieux apparaît tout entier. Chaque feuillet de cet album contient une allusion aux joies de la vie domestique; çà et là de saintes pensées se font jour sous la forme d'un Christ entouré de petits enfans, d'une halte dans la fuite au désert, et de loin en loin cependant vous vous retrouvez comme par enchantement au sein de ces royaumes féeriques dont son crayon excelle à vous raconter les légendes. De ce nombre est la page représentant l'humanité sur le sphinx, et surtout

cette romantique tempête qui de loin ne nous montre que les vents déchaînés, tandis que de près vous apercevez toute sorte de petits génies, moteurs aériens de la machine. Ce qui vous frappe en général chez Retsch, c'est l'idée, dont le sens, tantôt apparent, tantôt mystique, toujours profond, rehausse le mérite de l'exécution, de telle sorte que vous quittez sérieux, presque rêveur, le livre ouvert d'abord avec cette indifférence oiseuse du badaud cherchant à se distraire.

Le lendemain, je me dirigeai vers Tharand. En général, un voyage dans la Suisse saxonne pourrait aisément se comparer à la vie humaine, qui, à mesure qu'on avance, se charge de teintes plus mélancoliques et plus sombres. Ici la montagne verdoie encore sur les cimes, mais l'aspect du pays devient tout à coup plus sauvage et plus âpre. Voyez là-bas à gauche ce pan de rocher qui s'ouvre sur un précipice. Cela s'appelle le Saut du hussard (*der Husarensprung*). On raconte que, pendant la guerre de trente ans, un hussard prussien fuyait, poursuivi par un escadron de lanciers ennemis, auxquels il ne pouvait seul tenir tête. Ce malheureux, arrivé à l'extrémité du roc, aperçoit l'abîme sous ses pieds, et tandis qu'il mesure avec épouvante l'effroyable profondeur, il entend derrière lui les cris de victoire des autres, bien certains désormais que leur proie ne saurait leur échapper. Des deux morts inévitables qui s'offrent à lui, le farouche cavalier choisit la moins cruelle pour un soldat; il enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval, et tente en désespéré de le faire franchir l'espace qui sépare les deux rocs. L'animal se lance à corps perdu et vient s'abattre sur le pic opposé, où il expire; mais le hardi hussard a la vie sauve, l'abîme désormais le protége contre ses ennemis, car nul d'entre eux n'ose sauter le pas. S'il faut en croire la tradition du pays, une des plus sauvages parties du carrefour d'Ottowald tire son nom d'un évènement plus tristement tragique. Deux ouvriers compagnons battaient les défilés de la montagne et cheminaient à grands pas comme des hommes égarés que la nuit gagne. Tout à coup celui qui marchait le premier pousse un cri déchirant. A cet affreux signal, l'autre se ravise et se reconnaît au bord d'un précipice, d'où il voit son malheureux compagnon tomber de roche en roche dans la profondeur. Le lendemain, les gens du pays trouvèrent au fond de l'abîme un cadavre mutilé qu'ils ensevelirent à cette place, appelée aujourd'hui la *Mort du pauvre Voyageur* (*des armen Reisenden Untergang*).

Le joli plateau de Grund, avec son moulin situé dans la profondeur, est le vestibule de la Suisse saxonne, qui, à tout prendre, ne commence guère que là. A Lohmen, je visitai la sombre vallée d'Ottowald. Voilà,

pour le coup, un site qui dépasse tout ce que pourrait jamais imaginer la plus romantique fantaisie, un lieu fait à souhait pour servir de royaume à des géans, à des kobolds et à ces myriades d'esprits à la fois terribles et grotesques dont le naturalisme allemand évoque si volontiers les fabuleuses légions. De toutes parts, des masses granitiques informes, des pyramides de rochers, de gigantesques monolithes qui s'élancent d'un seul jet vers le ciel, et semblent vouloir déchirer la nue de la pointe acérée de leurs aiguilles. Pour peu que vous y regardiez de près, vous trouverez dans ces ébauches de la nature de titaniques constructions, toute une architecture de hasard que l'architecture humaine semble n'avoir fait que reproduire. Goethe observait, à propos de l'organisme incomplet du serpent, que la nature ne procédait jamais que par ébauches. Ne pourrait-on pas dire aussi que dans ces carrières immenses, dans ces mystérieux entassemens de rocs, se trouve comme en ébauche toute l'architecture humaine qu'il a été donné à l'art de polir et de façonner ensuite en l'amoindrissant? Tel rocher vous apparaît comme une tour colossale : ici vous croiriez voir une citadelle du moyen-âge, plus loin les débris d'une église gothique; on dirait qu'une race de géans a séjourné là à des époques reculées, et qu'elle y a construit des forts et des arsenaux, ou plutôt on dirait que ces mornes et terribles solitudes, habitées et vivantes jadis, subissent aujourd'hui l'influence de quelque magique enchantement qui les réduit au silence le plus absolu, et étouffe en elles ces mille voix de la montagne et du gouffre. Vous aurez beau ouvrir l'oreille, vous n'entendrez dans ces étroites gorges ni la plainte d'une cascade, ni le mugissement d'un torrent, et les vents qui passent n'arrachent pas même un murmure à ces larges bouquets de pins immobiles sur leurs cimes inaccessibles. Tout semble mort, et cependant sous cette mort, quelle vie puissante se dérobe! Regardez ce pin gigantesque qui se dresse en colonne sur cette pointe de rocher, comme ses racines plongent dans les entrailles du granit! comme elles fouillent à travers les moindres fissures jusqu'à ce qu'elles trouvent enfin la terre, dont le suc nourricier montera féconder les mille artères du colosse! Les fibres de ce sapin, elles aussi, ont essayé d'étreindre un pan de roc; mais, faute de pouvoir se maintenir debout sur ce sol aride et nu, l'arbre puissant s'est couché, et le voilà désormais formant un pont infranchissable entre ces deux escarpemens auxquels il se cramponne, à celui-ci par ses racines chevelues, à l'autre par les épaisses frondaisons de sa couronne ombreuse. Il n'y a pas jusqu'aux énormes blocs de ces fantastiques solitudes qui ne semblent expri-

mer des sentimens humains. Ici, c'est la haine et le désespoir; plus loin, l'ironie. Voyez là-haut cette large bouche qui s'ouvre : n'est-ce point là une joie de cyclope prise sur le fait? un monstrueux éclat de rire devenu pierre? — A mesure que vous avancez, les rochers se resserrent, l'obscurité augmente, et le passage se fait peu à peu si étroit, qu'en étendant les mains vous touchez des deux côtés. Pour accroître encore les agrémens de cet aimable petit sentier, il y a quelque cent ans qu'une masse énorme, détachée de la voûte, vint y rouler et former l'encombrement terrible qu'on nomme aujourd'hui le *Felsenthor* (*la Porte de Rocher*). Le seuil de cette porte une fois franchi, vous entrez dans *la Maison de pierre* (*das steinerne Haus*). Le nom de cet endroit du défilé en indique la conformation. Figurez-vous une maison en règle, une maison rustique où rien ne manque, ni la grande salle du rez-de-chaussée, ni le grenier, ni l'étable qui semble attendre le retour des bestiaux attardés au pâturage. Quelques pas plus loin, vous découvrirez *la Cuisine du Diable* (*die Teufelsküche*), où l'on ne s'introduit qu'en rampant. Oui, voilà bien les fourneaux de cette infernale cuisine, où les marmitons diaboliques n'auraient pas fonctionné depuis long-temps, s'il faut s'en rapporter aux réseaux touffus de mousse et d'herbes grimpantes qui tapissent les parois intérieures du foyer. Néanmoins, une fumée épaisse et bitumineuse s'exhale constamment du trou de la cheminée, qui suffit, à ce qu'il paraît, au pot-au-feu de Lucifer, les fourneaux n'étant employés qu'aux grands jours, lorsqu'il s'agit de festoyer quelque hôte humain qui vendra son ame au dessert. Poussez en avant, et vous ne tarderez pas d'arriver à *la Chaire*, au *Baldaquin*, au *Salon de Pierre*, et enfin à *la Double Porte*.

Nous entrâmes ensuite dans le Grünbachthal. Ici moins d'épouvante règne; de sauvages escarpemens, des monts arides et pelés se dressent bien encore autour de vous de tous côtés, mais du moins en cet endroit l'eau circule à travers les crevasses du granit, et, selon les différens cours que le roc lui ménage, s'épanche à larges nappes avec un bruit majestueux, roule à torrens, bouillonne ou s'enfuit en jasant sur un lit clair de cailloutis. On peut dire que les eaux, avec leurs mille bruits étouffés ou sonores, font vraiment circuler dans les artères du Grünbachthal cette vie que vous cherchez en vain dans les gorges silencieuses d'Ottowald. Ici le fleuve, après s'être creusé une ouverture à travers la pierre, se précipite à quelques pas de vous dans l'*Amsel-loch*, d'où il sort, non plus en cascade, mais en une poussière humide que le soleil irise de tous les feux du diamant et de l'émeraude.

Quelques minutes plus tard, nous touchions au *Kleinen Gans*, en

d'autres termes, à la véritable coupole de cet édifice de rochers. Je voudrais trouver à cette gigantesque nature un objet de comparaison digne d'elle. Avez-vous jamais essayé de vous représenter les ruines d'une ancienne cité égyptienne, Memphis ou Palmyre? Eh bien! non, ce n'est point cela encore : figurez-vous quelque cimetière d'Orient où de colossales pyramides se presseraient les unes contre les autres, coupées seulement çà et là par des arbres verts d'une végétation surnaturelle, ou plutôt imaginez un de ces immenses temples grecs d'où le christianisme naissant chassa si brutalement les aimables et souriantes divinités du paganisme, le Serapœum d'Alexandrie par exemple. Ici en effet, comme dans les salles dévastées du sanctuaire de Sérapis, votre œil croit découvrir des forêts de colonnes mutilées, et çà et là, dans les enfoncemens, de sombres niches taillées dans le granit où semblent se dresser encore des tronçons de statues. Voyez ce bloc énorme à ma droite, ne dirait-on pas une idole sublime, quelque Isis voilée dont un stupide Vandale aurait abattu la tête? Et ces deux pierres d'égale dimension posées vis-à-vis l'une de l'autre, et qu'on nomme les *Jumelles* (*die Zwillinge*), ces deux pierres ne vous représentent-elles pas deux pendans façonnés par la main du même maître? A cette place, on remarquera aussi un écho merveilleux par la précision et la sonorité avec lesquelles il répercute chaque vibration. Rien ne saurait rendre l'effet extraordinaire que produisit en nous, au sein d'une pareille nature, cette voix invisible et mystérieuse. Comme pour ajouter encore au romantisme de la scène, en ce moment la lune se levait, et sa lumière blafarde, en se projetant sur les rochers qui nous environnaient, éclaira bientôt les mornes solitudes des fantastiques édifices où plongeait notre vue. Un frisson me saisit. Esprit de ces profondeurs, m'écriai-je, lève-toi! — Lève-toi! me répondit au même instant l'abîme dont la voix, emportant la mienne, s'éteignit ensuite peu à peu dans l'immensité.

Nous arrivâmes à nuit close à Rotthenwald, où nous attendait un bon gîte, et, qui plus est, un spectacle fait pour tenter la verve d'Hoffmann ou de Callot. Devant la petite auberge du village, établie gaiement sous un dôme de tilleuls embaumés, la population de l'endroit célébrait à grand bruit une de ces kermesses carillonnées qui se prolongent d'ordinaire à l'infini dans les provinces de la Basse-Allemagne. On en était au quatrième jour de la fête, et tout annonçait un redoublement dans la joie de cette folle multitude, qui remplissait l'air de ses cris et de ses chansons. On s'embrassait, on riait, on dansait; les verres s'entrechoquaient sous les arbres, et les fusées serpentaient

dans le ciel. Six musiciens postés sur une estrade, et faisant de leur mieux, animaient aux plaisirs du bal des groupes de jeunes filles et de gros garçons joufflus, à moitié ivres, et qui, tombant de lassitude, se trémoussaient machinalement sur leurs jambes. Cela durait ainsi depuis trois jours et trois nuits pendant lesquels les six pauvres diables de musiciens n'avaient pas bougé de leurs siéges, raclant et soufflant de toute la force de leurs bras et de leurs poumons, et ne s'interrompant dans leur exercice que pour avaler à longs traits d'amples coupes d'étain pleines jusqu'au bord d'eau-de-vie fermentée, dont la sollicitude intéressée des convives n'avait garde de les laisser manquer. Il pouvait donc y avoir soixante-dix à soixante-douze heures que ces braves gens s'escrimaient sur leurs tréteaux, buvant lorsqu'ils ne jouaient pas, et passant à jouer tout le temps qu'ils ne mettaient pas à boire.

En quittant Rotthenwald le lendemain, nous nous dirigeâmes vers le Hockstein, des sommets duquel vous voyez se découper si lestement la jolie petite ville et le délicieux château de Hohestein. Ensuite nous commençâmes à grimper dans l'intérieur de la montagne; — cette roche, haute de cinq cents pieds, est creusée et praticable presque dans toute son élévation. Je voudrais pouvoir exprimer ici le sentiment étrange qu'on éprouve en mettant le pied dans ces abîmes souterrains où règne un crépuscule éternel, où vous n'entendez avec le bruit de vos pas que le murmure monotone des gouttes de cristal que le granit distille et qui creusent le sol en tombant, intarissables gouttes d'eau qui sont comme les larmes religieuses et cachées de cette grande douleur de la nature, dont les gémissemens du vent d'automne dans les bois dépouillés sont comme les soupirs et les sanglots.

Après avoir descendu quelque temps les marches humides et glissantes d'un escalier taillé dans le vif de la roche, vous vous trouvez tout à coup au fond d'une grotte perdue, espèce d'entonnoir obscur dont l'œil le plus exercé ne saurait, au premier abord, apercevoir l'issue. Je ne vous dirai pas que pendant la guerre de trente ans les habitans du pays venaient, avec ce qu'ils pouvaient emporter de plus précieux, chercher un refuge dans ces cavernes contre l'avidité des bandes de pillards qui exploitaient la campagne; d'autres souvenirs bien autrement grands, bien autrement impérissables, recommandent ces lieux désormais. Faisons halte ici un moment, car nous sommes dans le *Wolfsschlucht*, c'est-à-dire en pleine Bohême romantique, au cœur même du site qui inspira au génie d'Apel son merveilleux poème, mis depuis en opéra par Kind, et qui devait enfin devenir le

Freyschütz du chevalier Maria de Weber, le *Wolfsschlucht, où le surnaturel du naturel se rapproche, où les puissances du destin révèlent à la race mortelle le mystère de leur existence.* Voici les pierres et les ossemens que le chasseur endiablé rassemble en cercles magiques; voici les rocs qu'il frappe de son coutelas en évoquant Samiel : Samiel, l'esprit de ces fondrières et de ces bois, le sombre génie de la caverne et de la hauteur, le démon de la chasse, vêtu de rouge et de vert! Voyez-vous cette stalle de pierre où vous êtes assis, c'est là que Weber se tenait lorsque la meute fantastique passa une fois devant lui. Les vents déchaînés s'engouffraient dans les crevasses de la montagne, aulnes et sapins roulaient en craquant dans les abîmes, et par ce temps du diable l'infernale chasse allait son train, aboyant, hurlant, maugréant, franchissant ravins et précipices à la lueur de la foudre, au claquement des fouets, au mugissement des buccins répercuté par les mille échos du gouffre. Quelle musique, Dieu puissant, et quel orchestre! Et qu'un simple musicien, qu'un pauvre chef d'orchestre du Holstein ait pu surprendre un jour cette gigantesque symphonie et transcrire, en nous les transmettant, dans la langue des hommes, tant de voix et de concerts qui, jusque-là, n'avaient été notés qu'au livre mystérieux de la nature! — Saluons donc ce gouffre du *Wolfsschlucht*, impérissable sanctuaire de la muse romantique du Nord, cette place immortalisée par le génie de Weber. Ici tout vous parle de lui et de son œuvre; le vent vous apporte avec les âpres senteurs de ces montagnes comme le vague bruit d'un cor lointain qui ne s'endort jamais. Ce daim qui s'échappe là-bas au tournant de la clairière, ce daim porte encore à son flanc la trace d'une balle enchantée; ce hibou gravement renfrogné dans sa simarre de plumes songe aux incantations de Caspar, et combien de fois le torrent qui bouillonne à vos côtés n'a-t-il pas roulé au clair de lune le fantôme échevelé d'Agathe! Agathe, Max, Caspar, Samiel, blanches figures, sombres apparitions! vous seules animez, vous seules peuplez les solitudes de ces montagnes, où l'étranger ne peut faire un pas sans vous rencontrer, où quiconque saura le chef-d'œuvre par cœur entendra soudain et bien mieux que dans aucune salle d'opéra de l'Europe vos accens mâles et puissans, dont l'aspect morne de ces lieux et l'odeur de fenouil qu'on y respire aviveront encore la poétique et terrible expression.

Ce pittoresque sauvage évoquait à mon esprit toutes les mystérieuses incantations du *Freyschütz*. « Au moment où le beffroi du vieux cloître annonçait en douze coups, dans le silence lugubre de mi-

nuit, la fin de la journée, dit la légende (1) dont Weber a fait le romantique chef-d'œuvre que vous savez, le chasseur Max, pâle et glacé d'épouvante, s'enfonçait dans les gorges du Schwarzholz. De tous côtés s'élevaient des montagnes arides et chenues, et d'un pan de rocher inaccessible jaillissait pour rouler à d'immenses profondeurs la nappe écumante d'un torrent accru par les récens orages. Sur les arbres s'agitaient et battaient des ailes le hibou, l'orfraie, et des nuées d'oiseaux funèbres dont une chaleur étouffante et les grondemens d'un tonnerre lointain avivaient la chanson maudite. Insensiblement la lune s'obscurcit, et la vallée entière s'enveloppa d'ombres ténébreuses. Caspar se tenait au milieu du Wolfsschlucht, debout, ayant autour de lui un cercle d'ossemens humains et de crânes desséchés que de fantastiques feux follets éclairaient d'une lueur tremblante; à son côté gisaient à terre le réchaud, la cuiller et le moule à balle. Il traça le signe sacramentel et s'écria d'une voix rugissante : « Samiel! Samiel! parais! par le crâne vide du sorcier, Samiel! Samiel! parais! » A ces mots, le rocher s'écarta, et par la fente sortit le chasseur franc vêtu d'un justaucorps d'écarlate. Son attitude commandait l'étonnement et la terreur. « Que veux-tu de moi? » dit-il. Caspar, prosterné à ses pieds et comme frappé de la foudre, n'osait risquer un mouvement. « Mon heure est arrivée, murmura-t-il d'une voix creuse, et ton serviteur retombe en tes mains; mais ô puissant dominateur des esprits ténébreux, si les prières d'un mortel pouvaient t'émouvoir, daigne m'accorder un nouveau répit?

(1) Je donne ici, sans rien changer au style original, le chapitre ayant rapport aux enchantemens du Wolfsschlucht. Du reste, toute l'essence poétique de ce naïf et curieux morceau a passé dans l'œuvre dramatique d'Apel, qui n'en est que la paraphrase. Chaque chapitre vous remet une scène en mémoire, et il suffirait d'énoncer les divers titres pour rappeler la plupart des motifs de la partition, tant Weber a fait là une œuvre populaire. J'ai dans les mains la légende primitive du *Freyschütz*, imprimée à Erfurth sur ce papier à sucre, dont Goethe et Schiller ont partagé si long-temps en Allemagne le privilége avec *les Quatre fils Aymon* et *le Chat Botté*, et j'extrais au hasard quelques-uns de ces curieux sommaires : *Comment un archer du nom de Cuno tua un cerf et devint maître forestier. — Comment le prince eut un entretien des plus graves avec son forestier héréditaire au sujet des balles enchantées et de certains maléfices. — D'un jeune compagnon chasseur appelé Max. — Comment Max conta les peines de son ame à la fille du maître forestier. — D'un entretien qui eut lieu entre Max et Caspar. — Comment Max devint un Freyschütz. — Du Wolfsschlucht et de la fonte des balles*, et ainsi de suite jusqu'au dénouement, où l'ermite figure et vient, comme dans l'opéra, chanter l'hymne de paix.

— « Pauvre fou, je crois que tu railles, ta parole m'est engagée pour l'éternité.

— « Et si je t'amenais une autre victime à ma place, insinua Caspar en tressaillant.

— « Et laquelle ?

— « Mon compagnon de chasse; une ame pure comme la lumière du soleil, candide comme l'enfant dans le sein de sa mère.

— « Soit, mais s'il m'échappe, c'est toi qui paieras.

« A ces mots, Samiel disparut.

« Cependant Max n'avait rien entendu de cet entretien, car son esprit était enchaîné, et il ne pouvait avancer ni reculer jusqu'au moment où Caspar lui vint en aide en lui jetant à travers la nuit quelque formule diabolique; mais au premier pas que Max voulut tenter, le spectre de sa mère vêtue de blanc, comme dans son cercueil, se dressa sur la cime opposée, lui faisant signe de s'éloigner. — « Au secours ! Caspar, c'est ma mère, telle que je l'ai vue à son lit de mort.

— « Illusion, continua l'ironique Caspar en sifflant entre ses dents un refrain de taverne; regarde mieux. — Et soudain, ô prodige, ce fut sa bien-aimée que Max eut devant les yeux, sa bien-aimée, les cheveux épars et prête à s'élancer dans le gouffre... « Agathe, Agathe ! » s'écria Max en délire. Caspar poussa un cri sauvage, et la vision s'évanouit.

« Alors Max descendit dans la Gorge du Loup, et s'approcha du cercle fatal : « Pas encore, reprit Caspar, demeure immobile, et s'il vient quelqu'un se placer entre nous, quand ce serait un dragon rouge, quand ce serait le chevalier noir dont le coursier vomit des flammes, sois sans trouble, regarde-moi et ne crains rien. Cependant, sitôt que j'aurai prononcé la consécration des balles et que tu seras initié aux mystères du grand esprit de la nature, tu devras franchir cette barrière d'ossemens, mais alors prends bien garde de n'en pas déranger l'ordonnance, car dans ce cas la consécration perdrait sa force, et tu deviendrais la proie des puissances souterraines. »

« Ayant ainsi parlé, Caspar quitta le cercle, et, se couvrant la face d'un voile teint de sang, il inclina trois fois la tête vers le sol avec ces mots : « Protége celui qui veille dans les ténèbres; Samiel, Samiel, à l'œuvre! » Puis il saisit la main de Max et lui noua le sanglant bandeau sur le visage, tandis que celui-ci inclinait trois fois la tête à son exemple; en même temps Caspar tira un livre et lut à rebours ces exorcismes : « Par la lueur blafarde de la lune et les buissons tonnans du Wolfsschlucht, par les puissances de l'enfer et les esprits élémentaires de la nature,

par la vertu de ces balles et les senteurs des bouleaux que ces bois respirent, par les signes de mon art magique, j'amène en ton royaume, ô Samiel! une nouvelle victime; bénis-la sept fois, neuf fois; trois fois, bénis pour elle la bouillie métallique. »

« Cela fait, Caspar ôta le bandeau qui pesait sur les yeux de Max, et, tirant de sa gibecière ce qu'il fallait pour la fonte magique, entra dans le cercle prescrit avec son compagnon. « Maintenant, observe, poursuivit-il, et tâche de retenir ma recette. D'abord du plomb, ensuite deux gouttes cristallisées du sang d'un jeune enfant mort sans baptême, un peu de verre pilé, du vif-argent, et enfin trois balles qui ont frappé. Voilà l'œuvre. » — Cependant la mixture commençait à bouillir dans le verre, déjà une lueur verdâtre s'en exhalait, et, comme elle faisait mine de vouloir déborder, Caspar prit la forme, la cuiller, et versa.

« Au moment où la première balle s'échappait de la forme : Une! s'écria Caspar, une, répondit l'écho du gouffre, et soudain grands-ducs, corbeaux et chats-huans vinrent se ranger autour du cercle et se trémousser aux clartés vacillantes de la flamme. Une minute après, Caspar cria deux, et voilà qu'un sanglier féroce aux abois prit le large, effleurant Max de sa défense. Au nombre trois, une tempête horrible se déchaîna, les arbres furent déracinés, et les nuages s'entrechoquèrent. Au milieu du tumulte des élémens, on eût dit que le monde allait finir. Quatre, fit Caspar, et l'on entendit s'émouvoir au loin le branle-bas de la chasse endiablée. Les fouets claquaient, les chariots grinçaient, les chevaux hennissaient et piaffaient, et le vacarme emplissait les airs, se rapprochant toujours, jusqu'à l'instant où Caspar cria cinq. Alors les cavaliers nocturnes galopèrent en longues escouades, et, poussant cerfs et chiens devant eux, entonnèrent un chœur sauvage à faire trembler la montagne des profondeurs des ravins aux cimes des rocs nuageux. Caspar, en proie au délire qui le possédait, cria six d'une voix convulsive. A ce cri, la foudre éclata sur lui, les entrailles de la terre s'ouvrirent pour vomir toute sorte de spectres hideux promenant sur leurs traces de longues traînées sanglantes, et les feux follets s'éparpillèrent en myriades, portant la confusion et l'incendie dans ces grands bois de pins, qui suaient la résine à grosses gouttes. « Samiel! Samiel! à mon aide! Sept, » hurla Caspar d'un accent de damné, et il roula la face contre terre. Pendant ce temps, Max, battu par les raffales diaboliques, cherchait à s'attacher aux arbres, à se cramponner aux rochers, mais en vain; la tempête en avait fait sa proie et ne le lâchait plus. « Samiel! s'écria-t-il enfin dans

un suprême élan de désespoir, Samiel ! à mon aide; je me voue à toi. » Et l'enfer, découvrant ses abîmes, Samiel en sortit, vêtu de feu. « Me voici, » dit-il. Max se jeta à terre, détournant sa vue du chasseur noir. Au même instant, une heure sonna, Samiel disparut, l'orage cessa de gronder, et Max, se relevant, crut s'éveiller d'un rêve plein d'angoisses. »

Un homme qui, à ses loisirs, comprend mieux que personne le dilettantisme dans les choses de l'imagination et de l'esprit, nous disait dernièrement qu'à Palerme les souvenirs de *Robert-le-Diable* l'avaient partout poursuivi, et cependant Dieu sait si la personne dont voulons parler s'en allait chercher en Sicile des impressions musicales; mais comment se soustraire à l'influence des lieux? Cette ville byzantine au dedans, espagnole au dehors, pleine de balcons et de mosaïques, cette cité riante, bornée d'un côté par une mer d'azur, de l'autre par des jardins d'orangers, et s'épanouissant en demi-cercle, en *conque d'or* au sein d'une nature âpre et sauvage, au pied de monts abruptes, noirs et fantastiques où dort au creux du rocher le plus menaçant la véritable Sainte-Rosalie, sinon en chair, du moins en os, tout cela n'était-il pas fait pour rappeler à l'imagination du noble touriste le double caractère de sensualisme italien et de terreur allemande si profondément empreint dans le chef-d'œuvre de M. Meyerbeer. Singulière disposition de l'ame humaine, de rechercher partout l'idéal de préférence au réel! On en veut à de solennelles investigations, et, pour un moment, on se laisse prendre aux fantaisies des poètes, et, dans la première émotion du paysage, on oublierait presque Charles d'Anjou pour le chevalier Bertram, et la princesse Béatrix pour la princesse Isabelle. Au fond, ce sentiment auquel les grands artistes donnent forme réside en nous, et la preuve, c'est qu'il s'éveille aussitôt que nous nous trouvons en présence des localités qui les ont inspirés. Supposez maintenant que ces chefs-d'œuvre si volontiers évoqués n'existent pas, croyez-vous que notre lyrisme du moment en sera refroidi le moins du monde? Non, certes; notre imagination, dans son expansive plénitude, en créera d'autres, et de non moins merveilleux. C'est ainsi, du reste, qu'il faut s'expliquer ces prodigieux succès de certains ouvrages médiocres, lesquels, pour des esprits impuissans ou paresseux, suppléent tant bien que mal à cette faculté productive qu'on n'a point ou qu'on ne se donne point la peine d'avoir. Il n'y a que les affinités qui s'appellent entre elles. Voyez cette cloche vierge encore, à peine elle sort du moule incandescent; pour s'assurer si le son est exact et juste, on approche d'elle un tuyau d'orgue qu'on

met en jeu, et voilà soudain la cloche qui s'anime et résonne sans qu'on l'ait touchée. Ainsi, en bien des choses, il ne s'agit que de frapper le ton. L'ame humaine, elle aussi, est une cloche sonore ou fêlée; donnez la note, et tout ce qu'elle a de musique en elle sortira.

Cependant la chaleur était devenue étouffante, et, lorsque nous touchâmes au *Kuhstall*, l'orage se faisait pressentir. Contempler de ces hauteurs un orage avec toute sa magnifique mise en scène d'ouragans impétueux, de roulemens de tonnerre et de torrens débordés, il y avait assurément là de quoi tenter notre imagination. Par malheur ou plutôt par bonheur, car, notre première curiosité satisfaite, nous eussions bien pu payer cher la poésie du spectacle, par bonheur, dis-je, le ciel s'en tint à des menaces, et la nuée électrique passa sur nos têtes sans crever. Le *Kuhstall* (étable à vaches) ne répond que d'une manière fort indirecte à la désignation spéciale que son nom semblerait indiquer; cette étable à vaches servirait tout aussi bien de salle de concert à l'orchestre de M. Habeneck, et, si je ne me trompe, les esprits aériens évoqués par une ouverture de Beethoven ou de Weber s'y logeraient plus commodément qu'un troupeau de bêtes à cornes. Figurez-vous une salle ronde, voûtée et sonore, où la lumière pénètre, à peu près comme dans le *Wolfsschlucht*, par une crevasse ouverte dans le roc, avec cette différence qu'ici l'ouverture est plus large et plus praticable. D'en haut, le regard ne s'étend pas au-delà d'un horizon des plus bornés et ne plane que sur des cimes noires et chenues, des précipices à vous donner le vertige, et des pans de rochers gigantesques, imitant pour la plupart la forme humaine. Tout en explorant les avenues du *Kuhstall*, je m'étais égaré dans le labyrinthe de *Caroline*, d'où jamais je n'aurais pu me tirer sans la voix de mon compagnon de voyage, qui m'appelait pour me montrer le *Schneiderloch*, cavité assez profonde, rendue célèbre dans le pays par la couardise de je ne sais plus quel rognolet germain qui s'y cacha pour échapper au dangereux métier des armes, toujours pendant la guerre de trente ans. Après avoir franchi *la Gorge de l'autour* (*der Habicthsgrund*) et marché quelques instans à travers un bois assez touffu de sapins et de hêtres, nous parvînmes enfin au *Winterberg*, point culminant du groupe où nous étions.

Rien de plus grandiose et de plus varié que le panorama qu'on découvre du pavillon de l'auberge qui couronne ce pic; d'ici au moins, le regard se développe en toute liberté : les montagnes de la Bohême, qui se sont rapprochées durant votre course, vous apparaissent, celles-ci se découpant sur le bleu du ciel, celles-là mollement baignées d'un voile humide de vapeurs, tandis que vous apercevez au loin comme une nappe

immense de forêts et de collines, d'où ressortent çà et là des châteaux, des villages et des églises. Plus bas s'élève la *Prebischpforte*, effroyable entassement de granit. On n'imaginerait pas autrement la porte de l'éternité. C'est là que les bons génies de la Bohême veillent la nuit et font sentinelle pour préserver le sol qu'ils protégent de l'invasion des esprits malfaisans. Rien ne saurait rendre l'effet de ces masses de roc, de ces monstrueux débris, vus de l'endroit où nous étions. A la confusion des projectiles, on eût dit le champ de bataille d'une armée de titans. A l'horizon, vous aperceviez, nageant dans le bleu, la terre des Bohêmes, le Prebischberg, le Rosenberg et le Kahlstein. Moitié descendant, moitié grimpant, par la hauteur et par l'abîme, nous atteignîmes Hirniskretschen, d'où nous saluâmes l'Elbe de nouveau, non sans avoir jeté un regard de regret sur cette partie de l'horizon qui nous dérobait Prague, car cette fois nous ne devions pas pousser plus avant notre excursion. Une gondole nous attendait sur le fleuve, dont le plus vaporeux clair de lune argentait la calme transparence, et environ une heure après, nous prenions possession pour la nuit de l'auberge de Schandau, rompus de fatigue et pressés de cette faim qui guette dans les montagnes les gens à la recherche du romantisme et du pittoresque, non moins que les chasseurs de daims et de chamois.

Le jour suivant, nous visitâmes la forteresse de Königstein, espèce de Gibraltar inaccessible, où la main des hommes a prodigieusement tiré parti des bouleversemens singuliers de cette nature âpre et tourmentée. Une seule ouverture creusée dans le roc, mais si rude qu'on a dû pratiquer des appuis des deux côtés, une seule ouverture vous conduit, à travers l'obscurité la plus glacée et la plus noire, dans les mille spirales inextricables de ce labyrinthe fortifié. La citadelle de Königstein ne saurait être ni minée, ni réduite par la faim, attendu qu'au premier de ces deux fléaux elle échappe par sa situation vraiment exceptionnelle, et qu'elle a contre le second le vaste jardin de sa plateforme, comprenant une demi-lieue environ. Or, on devine de quelle utilité pourraient être, dans les momens difficiles, ces terrains étendus où le blé se récolte, et qui foisonnent en même temps de vignes et d'arbres fruitiers. Ici du moins on doit dire que, si la nature a fait la position escarpée et redoutable, elle a voulu en revanche la pourvoir de greniers peu communs. Le Lilienstein, placé de l'autre côté de l'Elbe, juste vis-à-vis la forteresse, qu'il domine et semble par cela même menacer, dans le fait ne saurait lui nuire, ses hauteurs à pic étant impraticables à l'artillerie. Le puits de Königstein mérite de passer pour une des merveilles de la patience et de l'industrie hu-

maines. Ce puits est le résultat de quarante ans de labeurs et d'efforts. Il a fallu quarante ans d'une lutte obstinée avec la matière pour découvrir la veine humide et jaillissante enfouie sous les cavernes granitiques. Je comptai à mon pouls cent vingt pulsations avant qu'une pierre jetée de l'orifice eût touché au fond. L'eau de ce puits, d'une limpidité de cristal de roche, est fraîche et agréable au goût. Était-ce le hasard du moment ou bien une disposition particulière, je l'ignore; mais la vue qu'on embrasse de cet endroit me parut plus belle encore que celle dont nous avions joui du haut du bastion et du Winterberg. Au pied de la citadelle coulait l'Elbe, courbant et repliant ses mille anneaux, qui miroitaient au soleil comme les écailles d'une immense couleuvre. Laissant à notre gauche la petite ville de Königstein, nous apercevions au-delà de riches moissons dont les prairies environnantes encadraient d'un cercle vert l'or jaunissant; de l'autre côté du fleuve, c'étaient le phare de la Suisse saxonne, le Lilienstein; plus loin, le Roenstein et le Zerkelstein nageant dans des flots de clarté, puis enfin, à l'horizon, la brume des montagnes se confondant au bleu pâle du ciel. J'oubliais de dire qu'à quelques pas de nous, et sur la lisière même de l'abîme, s'étendait le petit cimetière de la forteresse. Ce petit champ semé de croix et suspendu ainsi entre le ciel et l'abîme donnait à ce tableau d'une magnificence intraduisible je ne sais quelle teinte mélancolique faite pour en augmenter encore le charme et l'intérêt. Il y a dans ces sépultures, perdues comme un nid d'aigle sur le pic d'un roc, une idée d'élévation qui sied à l'homme, plus près de Dieu peut-être, plus en pleine nature que dans ces étroites enceintes où la mort parque ses troupeaux. L'isolement au sein de la nature donne à la tombe un caractère d'austérité que le voisinage des hommes lui fait perdre. M. de Châteaubriand pensait-il autrement lorsqu'il choisit lui-même pour y dormir après sa mort une de ces roches sauvages dont se hérisse la grève si pittoresque de Saint-Malo? — Le *Pagenbette* (lit du page) est un pic large environ comme une table ordinaire, mais qui doit faire un assez mauvais lit de repos, à n'en juger que par sa pente si rapide du côté de l'abîme. On raconte qu'en 1765 un page de l'électeur Jean-George III ayant vidé plus d'un flacon de Rudesheimer dans un gala de la cour, s'endormit à cette place pour y cuver son vin à l'aise. Le prince, apercevant le jeune fou ainsi couché tout de son long, ordonna qu'on lui passât des lanières autour du corps, de façon à le préserver d'une chute mortelle dans le cas où il s'éveillerait en sursaut. Le page ayant continué à dormir du sommeil bienheureux dont on dort au bord d'un abîme, Jean-George fit venir ses musiciens, eux

aussi échauffés quelque peu par les fumées de la vigne du Rhin, et à un signal donné trompettes et timbales commencent un vacarme de janissaires. Pour le coup, le Chérubin se réveille, et notre espiègle alors, dénouant du plus grand sang-froid la ceinture de précaution qu'on lui avait attachée autour du corps, se mit à pirouetter lestement sur le précipice, et revint ensuite avec l'agilité du chamois sur le plateau où se tenait la cour.

Dans l'après-midi, nous visitâmes le Sonnenstein à Pirna, ainsi que sa maison de fous, l'une des mieux tenues de l'Allemagne. A notre entrée, nous apprîmes du concierge que, comme il faisait beau, la plupart des hôtes du logis étaient allés se promener dans la montagne sous la surveillance des gardiens. Force nous fut de nous en tenir à quelques rares échantillons que nous rencontrâmes en parcourant les réfectoires, le jardin, les salles de travail, et les autres parties de l'établissement. Du reste, pendant le court entretien que nous eûmes avec trois ou quatre d'entre eux, ces braves gens ne nous semblèrent ni plus ni moins dépourvus de raison que l'immense majorité des individus composant la fourmilière humaine. On connaît ce mot de l'empereur Joseph II, auquel on demandait la liberté d'établir à Vienne des maisons de prostitution : « Qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il; mettez une tente sur la ville, et vous aurez le chef-d'œuvre du genre. » Maintenant, en fait de maisons de fous, la coupole du ciel ne seraitelle pas pour l'humanité un peu la tente de Joseph II?

En traversant le jardin, nous rencontrâmes une manière de vieux gentilhomme harnaché militairement en voltigeur du temps de Frédéric : bottes à l'écuyère, culotte de peau, habit à revers soigneusement boutonné jusqu'en haut, rien ne manquait à l'équipage du galant petit maître, dont la perruque, armée d'une queue de dix-huit pouces pour le moins, était entièrement poudrée à neuf.

Il nous salua profondément et nous demanda du ton le plus poli et le plus digne si nous n'étions point par hasard les commissaires désignés par le roi son maître pour venir prendre le général comte de Z..., retenu depuis vingt ans dans cette forteresse pour crime de haute trahison. Comme il faisait mine de vouloir nous raconter tout au long son histoire, nous nous excusâmes en lui disant qu'il se méprenait, mais que nous avions rencontré dans une hôtellerie du voisinage les commissaires dont il parlait, et que ceux-ci ne pouvaient tarder d'arriver pour le délivrer.

Le cimetière de Sonnenstein touche au jardin où les pauvres fous se promènent à leurs heures de récréation. C'est un petit enclos

garni de tertres verts et de colonnettes, où la vigne-vierge se marie au cyprès, le lierre au saule, bien sablé, bien propret, bien passé au rateau; mais hélas! quelle différence entre la morne tristesse de ces lieux et la grave mélancolie du Königstein, berçant aux bruits du gouffre et de la tempête ses morts robustes tombés sains d'esprit et de corps sous la main fatale du temps. — Qui pare donc ces tombes? demandai-je au concierge; qui donc arrose et cultive les fleurs de ce jardinet? — Un autre fou, me répondit celui-ci, du reste excellent diable, pourvu qu'on respecte sa manie d'horticulteur et qu'on n'aille pas dégrader ses plates-bandes; un fou à qui du moins le cœur est resté et qui passe son temps à couvrir de fleurs les tombes de ses compagnons. — Et ce brave homme est-il ici? ne pouvons-nous le voir?

A ces mots, le concierge, avisant un individu en veste grise qui bêchait la terre à quelque distance, se mit à lui crier d'un ton moqueur:

— Holà! hé! monsieur le Messie!

Le jardinier de Sonnenstein interrompit son ouvrage et vint à nous. C'était un jeune homme de vingt-quatre ans environ, d'une physionomie mélancolique et douce. Il nous tendit, en approchant, sa main brunie par le soleil, et nous complimenta dans le dialecte de la Basse-Saxe. Mon compagnon de voyage voulut d'abord lier conversation avec lui; mais presque aussitôt le fou lui coupa la parole en s'écriant: Vous êtes étranger! Puis, avec une singulière volubilité d'élocution et tous les signes d'une exaltation croissante: — Parlez plus haut, poursuivit-il; parlez plus haut, car les esprits de l'enfer font un tel tapage à mes oreilles, que je n'entends pas. Mais, patience, avant peu je les précipiterai de nouveau dans l'abîme, et j'en aurai raison; et lorsque j'ai vu que le bon Dieu et le diable s'entêtaient à ne pas vouloir se réconcilier, j'ai pris le bon Dieu d'une main et le diable de l'autre, et je vous les ai bravement roués de coups l'un avec l'autre. — Le bon Dieu aussi? demandai-je en souriant. — Oui, sans doute, le bon Dieu; pourquoi pas? Et, s'animant de nouveau: Lui et tous ses fous de ministres, et tous ses mauvais généraux, je les ai traînés sur le *Konigstein* et précipités en masse chacun dans son enfer, car chaque homme, ajouta-t-il avec un accent d'indicible tristesse, chacun de nous a son enfer!

Nous en restâmes là de cette conversation, qui aurait pu nous mener loin. Comme nous allions sortir, je détournai la tête, et j'aperçus l'horticulteur extatique qui s'était remis à l'œuvre et travaillait à ses fleurs le plus paisiblement du monde.

Nous avions atteint, comme je l'ai dit, le terme de notre excursion, et désormais nous n'avions qu'à revenir sur nos pas. Ici s'arrêtent

donc ces notes de voyage déjà bien longues sans doute, mais qui du moins n'auront pas été inutiles, si elles inspirent au lecteur l'idée de visiter ce beau pays, l'un des plus romantiques et des plus intéressans qu'il y ait. Nulle part vous ne trouverez rassemblés sur un si étroit espace tant de points de vue étranges et divers. Si jamais l'imprévu, ce grand moyen d'effet dans la nature comme dans les arts, eut son royaume ici-bas, c'est bien certainement dans le pays que je viens d'essayer de décrire, dans ce petit coin de terre de cinq milles de longueur sur autant à peu près de large, qu'il faut l'aller chercher. Jamais machiniste d'Opéra ne déroula sous vos yeux plus étonnans contrastes. A chaque pas que vous faites, le décor change, les lieux se transforment comme par magie; vous sortez d'une caverne effroyable pleine de bruits souterrains, de mystères et d'enchantemens, et vous voilà dans quelque riante vallée dont les moelleux tapis de gazon frais dédommagent vos pieds des aspérités du rocher voisin; cette porte colossale de granit, qu'on prendrait pour une avenue de l'enfer, s'ouvre sur un oasis de verdure, l'antre de Caliban touche au jardin d'Ariel et de Titania, et, pour que rien ne manque au contraste, vous pouvez vous attendre à rencontrer au sein de ces cavernes, sur le pinacle de ces monts ou dans la profondeur de ces abîmes, d'honnêtes caravanes de bourgeois pataugeant dans toute cette poésie comme des scarabées sur des fleurs. Après cela, je ne prétends imposer mes impressions à personne. Peut-être en est-il des sites de la nature comme de ces effets de nuages où chacun découvre ce qu'il lui plait. Je n'oserais nier que les objets que nous voyons aient en dehors de nous une existence réelle; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette existence sera toujours singulièrement modifiée par le goût, le caractère, l'âge ou le tempérament des individus.

Henri Blaze.

NOTRE-DAME DE NOYON.

ESSAI ARCHÉOLOGIQUE.

Seconde Partie.[1]

VI.

Si l'incendie du 21 juillet 1293 eût été aussi violent que le prétendent les archives de Longpont, si toutes les églises de Noyon, à l'exception de la petite paroisse de Saint-Pierre et de la chapelle des Templiers, eussent été réduites en cendres, la cathédrale ne pourrait avoir été reconstruite que vers les dernières années du XIIIe siècle, ou même au commencement du siècle suivant, et son architecture porterait nécessairement les caractères du style du XIVe siècle, car dans la plupart des monumens de l'Ile-de-France et de la Picardie les innovations de détail qui constituent ce style commencent à apparaître un peu avant l'an 1300, vers la première moitié du règne de Philippe-le-Bel. Or, il n'existe, dans toute la cathédrale de Noyon, que deux échantillons très peu importans du style du XIVe siècle, c'est à savoir la décoration appliquée sur les jambages des trois portes qui mettent en communication le porche occidental avec la nef de l'église, et les deux contreforts ou éperons qui soutiennent la façade de ce porche. Le porche lui-même paraît appartenir au XIIIe siècle; les contreforts, au contraire, sont évidemment ajoutés après coup; ils ne font pas corps avec la maçonnerie du porche; les assises des deux constructions ne

(1) Voyez la livraison du 15 décembre 1844.

se raccordent pas, il n'y a pas adhérence, et, enfin, les colonnettes placées dans les angles, les bases et les chapiteaux de ces colonnettes, et toute la décoration de la partie supérieure, sont dans le goût du XIVe siècle le mieux caractérisé. Quant aux jambages des portes, leur décoration, aujourd'hui toute mutilée, mais qui laisse encore apercevoir des traces de coloration très visibles et des feuillages de lierre et de groseiller sculptés avec une étonnante finesse, ne consiste qu'en une sorte de placage incrusté dans la masse d'une maçonnerie évidemment plus ancienne.

Il est à présumer que l'incendie de 1293 porta principalement ses ravages de ce côté de l'édifice; qu'il n'ébranla ni les clochers ni l'église elle-même, mais qu'il endommagea les portes de la nef, et le porche placé devant ces portes; que, pour réparer le désastre, on refit en placage et dans le goût du temps la décoration des portes, et qu'enfin, pour prévenir la chute du porche, on éleva ces deux éperons si forts et si saillans. Cette conjecture est confirmée par le passage suivant, d'une bulle du pape Boniface VIII, en date du 17 juillet 1294 : *quod quædam pars Noviomensis ecclesiæ, cum claustro et capitulo, ac ornamentis, fuerat casu miserabili concremata*. Le pape, comme on voit, n'est pas d'accord avec les moines de Longpont; il ne parle pas d'un embrasement total, mais seulement d'un incendie partiel, et il indique même par ces mots, *cum claustro et capitulo*, le côté de l'église qui dut être particulièrement endommagé. En effet, la salle du chapitre et une des galeries du cloître sont précisément situées dans le voisinage du porche. Il nous semble donc hors de doute que l'église ne fut atteinte que dans sa partie occidentale, et nous croyons que, même dans cette partie, si le feu dévora le mobilier, les ornemens, les tapisseries, les vitraux, il ne fit qu'endommager la maçonnerie, et ne donna lieu qu'à de simples réparations; celles du porche sont seules apparentes aujourd'hui, parce qu'elles furent sans doute les plus considérables. Quant à la salle du chapitre, elle ne dut être également que restaurée : ses profils sont trop fermes, son ornementation trop mâle et trop accentuée, pour qu'elle ne date pas du milieu du XIIIe siècle. Il est plus difficile, à l'égard du cloître, de se prononcer avec certitude : il peut sans doute avoir été reconstruit après l'incendie, mais il conserve sous tant d'aspects le cachet pur du XIIIe siècle, que, malgré ce dessin rayonnant et ces formes un peu compliquées, nous penchons à croire que sa construction peut être antérieure de quelques années à 1293.

Ainsi voilà un premier point éclairci : non-seulement l'église entière n'a pas été incendiée, mais celles de ses parties qui ont subi l'action

du feu n'ont pas toutes été reconstruites, et n'ont exigé que des travaux de réparation, d'où il suit que ce n'est ni au XIVe siècle ni à la fin du XIIIe qu'il faut attribuer ce qui subsiste encore aujourd'hui de l'ancienne cathédrale de Noyon.

Serait-ce au XIIIe siècle lui-même? et, par exemple, peut-on supposer qu'après l'incendie de 1238 des travaux de reconstruction générale auraient été entrepris? Nous parlons de reconstruction générale, parce que, comme nous l'avons déjà fait observer, l'édifice entier étant homogène et appartenant à un même style, il ne peut être question de reconstructions partielles et successives, mais seulement d'une réédification complète, faite en un seul coup, et achevée tout au plus en un demi-siècle. Or il serait extraordinaire que ce fût l'incendie de 1238 qui eût été l'occasion de cette réédification. Rien ne prouve, comme nous l'avons dit, qu'il ait causé de grands ravages : le petit nombre d'auteurs qui en font mention ne le cite qu'en passant et sans lui attribuer la moindre gravité. On peut donc supposer que la solidité de l'édifice n'en fut pas compromise. Mais, indépendamment de cette présomption, d'autres raisons plus fortes nous donnent l'assurance que la reconstruction de la cathédrate ne date pas de cette époque. D'abord il eût été sans exemple, en 1238 et surtout dans cette partie de la France, d'admettre, même par fantaisie et comme exception, l'emploi de l'arc à plein cintre; à plus forte raison n'aurait-on pas construit, d'après ce type abandonné, la presque totalité des ouvertures à l'extérieur de l'église et au dedans toutes celles des étages supérieurs. Les transsepts arrondis, tradition du style à plein cintre, qu'on retrouve si rarement, même à l'époque de transition, n'auraient jamais été tolérés après 1238, pas plus que les colonnes annelées, telles que celles qui s'élèvent dans le chœur et à l'entrée de la nef de Noyon, pas plus que l'alternance d'un support cylindrique et d'un pilier multiple, ancienne combinaison qui avait disparu sans retour dès la fin du XIIe siècle.

Ces raisons, ou plutôt ces faits, sont, selon nous, sans réplique. Ainsi la cathédrale de Noyon n'a pas plus été construite au milieu du XIIIe siècle qu'au XIVe, nous pouvons l'affirmer avec une égale certitude.

Nous n'avons donc plus de choix : il ne reste que les incendies de 1131 et de 1152 qui puissent avoir rendu nécessaire la reconstruction de la cathédrale.

Mais ne va-t-on pas nous demander pourquoi nous supposons que ces deux incendies, et plus particulièrement le premier, ont détruit l'édifice de fond en comble? La seule raison que nous en ayons don-

née jusqu'ici, c'est que les historiens nous l'attestent; or, nous venons de voir qu'en pareille matière les témoignages historiques ne sont guère infaillibles; nous venons de démontrer, malgré les attestations d'archivistes contemporains, que le fameux incendie de 1293 avait dû nécessairement épargner la presque totalité de l'église : pourquoi n'en serait-il pas de même du désastre de 1131? pourquoi le vieux monument n'aurait-il pas résisté aux flammes? pourquoi ne serait-ce pas lui que nous aurions devant les yeux?

Notre réponse est bien simple : la même raison qui ne nous a pas permis de croire au récit des moines de Longpont nous force d'ajouter foi aux paroles de Guillaume de Nangis et à celles de tous les chroniqueurs qui ont parlé de l'incendie de 1131. Dans les deux cas, c'est le caractère de l'architecture qui détermine notre conviction, c'est lui qui nous fait affirmer que l'édifice ne peut être ni antérieur, ni de beaucoup postérieur au XIIe siècle.

Mais n'avons-nous pas dit que l'époque de transition (et c'est au XIIe siècle que ce nom est généralement donné) n'était encore qu'imparfaitement étudiée; que ses caractères constitutifs ne pouvaient pas être définis avec la même précision que ceux de l'époque du style à ogive proprement dit, c'est-à-dire des XIIIe, XIVe et XVe siècles? Dès-lors quels indices certains, quel moyen de contrôle la vue des monumens peut-elle nous fournir? de quel droit pouvons-nous rejeter ou accepter le témoignage des historiens?

Qu'on nous permette de distinguer ce qui est encore vague et obscur dans l'époque de transition, et ce qui peut, au contraire, être éclairci jusqu'à l'évidence, et l'on verra qu'il existe des signes assez nombreux et assez sûrs pour déterminer que tel monument est ou n'est pas de ceux que cette époque a dû voir construire.

Cette nouvelle digression ne nous écarte pas de notre but, puisque, en essayant ces recherches sur la cathédrale de Noyon, nous nous proposions avant tout, sinon de résoudre, du moins de poser nettement les questions principales que soulève encore l'époque de transition.

VII.

Ces questions sont de deux sortes : les unes, purement chronologiques, consistent à savoir quelle est l'époque où finit le règne exclusif du plein cintre, et à quels signes on peut reconnaître approximativement l'âge d'un monument de transition; les autres, plus générales et d'un plus haut intérêt historique, ont pour but de rechercher

l'origine même de l'ogive, ou plutôt les causes qui favorisèrent l'adoption de cette forme et firent proscrire le plein cintre, le sens de cette révolution, son but, son esprit, son caractère.

De ces deux sortes de questions, nous n'essaierons de traiter ici que les premières, mais nous hasarderons à propos des secondes quelques aperçus destinés seulement à indiquer dans quelle voie des recherches nouvelles nous sembleraient pouvoir être utilement dirigées.

Commençons par le problème chronologique.

Il s'agit de définir le sens de ces mots : époque de transition. Ils indiquent, cela va sans dire, l'intervalle qui sépare le temps où le style à plein cintre régnait seul, et les trois siècles qui appartiennent exclusivement au style à ogive. Mais à quel moment le style à plein cintre cesse-t-il de régner seul? c'est ce qu'il faut déterminer.

Suffit-il qu'une ogive apparaisse comme par hasard dans une partie quelconque d'un monument à plein cintre, pour attribuer ce monument à l'époque de transition? Faut-il, au contraire, ne ranger dans cette époque que les édifices où le principe semi-circulaire et le principe aigu sont en présence et contribuent chacun dans une certaine mesure à l'effet général du monument? Selon qu'on adopte l'une ou l'autre solution, on donne à l'époque de transition des limites assez restreintes ou une étendue presque indéfinie.

Qui ne sait en effet que, dans les constructions les plus anciennes de Rome et même de la Grèce, on peut découvrir de loin en loin quelques exemples d'arcs à ogive? Faudra-t-il en conclure que l'époque de transition remonte jusqu'aux siècles des Héraclides ou jusqu'aux temps des Tarquins? Et si, à des époques du moyen-âge où le règne exclusif du plein cintre ne saurait être mis en doute, nous rencontrons quelques-unes de ces ogives fortuites et isolées, faudra-t-il crier au miracle, et proclamer, comme on l'a fait quelquefois, que l'ogive était en usage sous Charlemagne, voire au temps de Dagobert?

Non, ces exceptions ne prouvent rien. L'ogive prise en elle-même est aussi ancienne que l'architecture : c'est une de ces formes que personne n'a inventées, dont personne ne s'est servi un certain jour pour la première fois, et qu'on peut rencontrer par aventure en tout temps et en tout lieu. Les plus simples lois de la statique ne nous disent-elles pas qu'en divisant et en faisant butter l'un contre l'autre deux segmens d'un cintre, en les étayant, pour ainsi dire, l'un par l'autre, on donne à l'arcade ainsi composée plus de force qu'en lui laissant la forme semi-circulaire? Les points d'appui, étant chargés plus directement, plus verticalement, tendent moins à s'écarter, et op-

posent une résistance plus forte : c'est là un fait que démontre la moindre expérience.

Il n'est donc pas étonnant qu'en certaines circonstances, soit par défaut d'espace, soit par nécessité de fortifier quelques parties d'un édifice, soit même par caprice de décoration, on ait employé accidentellement cette forme. Il n'y a rien là qui constitue l'époque de transition. La présence d'une ogive dans un monument à plein cintre ne commence à tirer à conséquence que lorsqu'elle résulte évidemment d'une intention systématique, d'un parti pris, lorsque ce procédé de construction est mis en regard du système semi-circulaire avec le dessein d'établir entre eux une sorte de lutte, et de remplacer au moins partiellement l'un par l'autre.

Toute la question est donc de savoir comment se révèlent cette intention systématique, ce parti pris, cette lutte? Rien n'est plus clair, toutes les fois qu'au lieu d'ogives éparses, égarées, vous voyez apparaître soit des séries d'ogives entremêlées à des séries de pleins cintres, soit l'ogive régnant seule à certains étages ou dans certaines parties spéciales de l'édifice.

Il faut pourtant y regarder de près, surtout lorsqu'il s'agit des voûtes. On rencontre des monumens entièrement à plein cintre, dont toutes les voûtes sont à ogive, mais la plupart du temps ces voûtes ont été construites un siècle ou deux après le monument.

N'oublions pas que si les voûtes d'arête furent en usage dès les beaux siècles de l'architecture romaine, elles disparurent presque entièrement au milieu des temps de barbarie, et que, dans la plupart des églises bâties avant le XI[e] siècle, on voyait, en guise de voûtes, des plafonds horizontaux composés de poutres apparentes plus ou moins ornées. Ces plafonds ne cessèrent pas complètement d'être employés durant le XI[e] siècle, ni même pendant le commencement du XII[e]; on en trouve encore aujourd'hui des exemples dans des églises d'Angleterre postérieures à la conquête, telles que celles de Winchester, d'Ely et de Peterborough. C'est seulement vers le milieu du XII[e] siècle que l'usage de voûter les grandes nefs et les transsepts des églises commença à devenir universel. Alors on ne se contenta plus de construire des voûtes dans les églises qu'on bâtissait à nouveau, on en ajouta dans les églises anciennement bâties, et comme l'ogive, en ce temps-là, devenait la forme dominante, les voûtes substituées aux vieux plafonds furent presque toutes des voûtes à ogive.

Avant donc de rien conclure de la présence d'une voûte à ogive dans un monument entièrement à plein cintre, il faut s'assurer si la

voûte et le monument ont été faits en même temps, et lors même qu'ils seraient évidemment contemporains, ce ne sera pas toujours un motif pour que le monument appartienne nécessairement à l'époque de transition. En effet, l'emploi de l'ogive dans les voûtes et surtout dans les grands arcs doubleaux qui relient, même lorsqu'il n'y a pas de voûte, les deux parois de la grande nef à son extrémité vers le point d'intersection, peut remonter aux époques les plus reculées. Ainsi dans la grande église de Saint-Front, à Périgueux, église dont la construction ne saurait être postérieure aux premières années du XI[e] siècle, et qui est probablement plus ancienne, les vastes coupoles suspendues sur la nef et sur les transsepts sont soutenues par quatre grandes ogives construites évidemment en même temps que le reste de l'église. Je défie qu'on découvre dans tout ce monument la moindre tendance aux idées novatrices, le moindre reflet de transition; ce n'était donc pas pour obéir à une mode nouvelle que ceux qui construisaient ces grands arcs, au lieu de les terminer par un cintre parfait, les brisaient à leur extrémité supérieure, c'était pour chercher un moyen de construction qui leur offrît plus de chance de solidité. Les Romains, sans doute, auraient dédaigné cet expédient lorsque, passés maîtres dans l'art de construire, ils élevaient avec tant d'audace les arcs et les voûtes semi-circulaires de leurs grandes salles de thermes; mais de telles traditions, une fois perdues, ne s'improvisent pas, et des artistes à demi barbares, voulant lancer aussi des voûtes et des arcades sur de vastes vaisseaux, devaient procéder avec plus de prudence et chercher dans l'arc brisé un moyen plus sûr d'accomplir leur entreprise. De là ce grand nombre de monumens à plein cintre, dont la partie supérieure se termine en ogives rarement très aiguës, quelquefois même assez peu sensibles pour que, du sol de l'édifice, il soit difficile de ne pas les prendre pour des pleins cintres, monumens évidemment antérieurs, et par leur date et par leur caractère, à toute tentative de rénovation de l'architecture. Nous croyons que ces exemples prématurés de l'ogive doivent être à peu près comme non avenus pour qui cherche sincèrement à fixer les premières limites de l'époque de transition. Ce ne sont évidemment pas là les débuts de la nouvelle architecture; on aurait pu continuer ainsi de siècle en siècle à employer l'ogive dans les voûtes sans que le style à ogive proprement dit eût jamais pris naissance; d'où il suit, nous le répétons, que même quand il est prouvé qu'une voûte à ogive est contemporaine du monument auquel elle appartient, ce n'est pas un signe suffisant pour classer ce monument dans l'époque de transition. Nous ne voulons pas dire que les édifices

qui appartiennent réellement à cette époque ne se terminent pas presque tous par des voûtes à ogive, nous disons seulement que tout monument terminé par une voûte à ogive n'est pas nécessairement un monument de transition.

Mais si les voûtes sont un indice imparfait et souvent trompeur, il n'en est pas de même des parois verticales. Là, point d'équivoque possible. Si vous y trouvez l'ogive mêlée au plein cintre, soit par séries, soit par groupes alternatifs, vous êtes en pleine transition.

Il n'entre pas dans notre plan d'indiquer, même sommairement, sous combien de combinaisons différentes le mélange de ces deux formes peut se produire. Il faudrait passer en revue tous les monumens mi-partis qui sont parvenus jusqu'à nous. Le nombre en est immense, et l'on peut affirmer qu'il n'en est pas deux où le plein cintre et l'ogive occupent les mêmes places, et soient distribués dans le même ordre et dans les mêmes proportions : ici l'ogive domine dans l'intérieur du monument, tandis que toutes les ouvertures extérieures sont à plein cintre; là les deux formes sont entremêlées, aussi bien en dedans qu'au dehors; quelquefois c'est seulement dans les ouvertures extérieures du chœur que la forme aiguë apparaît timidement; ailleurs c'est uniquement dans la façade qu'on peut en apercevoir quelques indices; tantôt le plein cintre est seul admis dans les parties inférieures de l'édifice, tandis que les étages supérieurs semblent réservés à l'ogive; tantôt, mais plus rarement, c'est l'ogive, comme à Noyon, par exemple, qui règne seule dans les premiers étages, tandis que le plein cintre est relégué dans le haut. L'énumération de toutes ces variétés serait interminable et sans profit. Il suffit de constater que quelle que soit la manière dont l'ogive se mêle au plein cintre, dès l'instant qu'elle occupe dans un monument, soit au dedans, soit au dehors, et plutôt dans les parties verticales que dans les voûtes, une place assez notable pour qu'il ne soit pas permis de supposer qu'elle la doive seulement au hasard, le monument est à coup sûr un monument de transition.

Voilà donc notre règle générale : le caractère de transition résulte de la présence simultanée de l'ogive et du plein cintre, quelle que soit la part plus ou moins grande accordée à l'une ou à l'autre de ces formes, mais pourvu que l'ogive, au lieu de n'être qu'un accident isolé, contribue à modifier dans une certaine mesure l'effet architectural du monument.

Hâtons-nous de dire que cette règle subit deux exceptions : d'une part, il est des édifices où vous ne trouvez pas un seul plein cintre,

mais qui conservent, malgré leurs ogives, tous les caractères du style semi-circulaire, c'est-à-dire, les mêmes moulures, les mêmes chapiteaux, les mêmes ornemens; d'autre part, il existe des monumens où vainement vous chercheriez l'ogive, même dans les voûtes, mais dont les pleins cintres sont si élancés, si sveltes, bordés de moulures si fines, qu'ils semblent renier leur origine et aspirer à un style nouveau. Ces deux sortes de monumens appartiennent en réalité à l'époque de transition, ou du moins ils occupent une sorte de terrain neutre à ses deux frontières opposées. Ce qui complique un peu la question, c'est que, selon les lieux qui les ont vus naître, selon les circonstances au milieu desquelles ils ont été élevés, ces monumens exceptionnels ne se trouvent pas toujours placés chronologiquement au point qui semble leur appartenir, c'est-à-dire, les uns au début, les autres au terme de l'époque de transition proprement dite. Mais ces anomalies, dont le nombre est d'ailleurs limité, et dont il ne serait pas très difficile de se rendre compte en recherchant les causes spéciales qui les ont produites, ne peuvent infirmer en rien la règle générale que nous avons posée. L'emploi simultané de l'ogive et du plein cintre sous les conditions indiquées plus haut, voilà sans contredit le signe le plus apparent, le plus incontestable, le véritable signe caractéristique de l'époque de transition.

Poursuivons donc, et, maintenant que nous avons défini en quoi consistent les monumens de transition, tâchons d'abord de découvrir à quel moment ils commencent à apparaître; puis, quand nous aurons fixé les premières limites de l'époque qui les a produits, cherchons si, pendant toute la durée de cette époque, ils peuvent être soumis à une classification rigoureuse, si, malgré leur infinie variété, ils sont régis par des lois assez constantes pour qu'il soit possible de déterminer leur âge relatif.

Nous devons l'avouer franchement, de ces deux questions, la seconde ne saurait, dans l'état actuel de la science, recevoir une solution nette et précise. On peut bien dire, d'une manière générale, que ceux de ces monumens où l'ogive apparaît à peine et ne joue qu'un faible rôle sont de tous les plus anciens; que ceux, au contraire, où la part de l'ogive et celle du plein cintre semblent être à peu près égales, doivent avoir été plus tardivement construits, et qu'enfin les plus récens sont ceux où le plein cintre cède presque partout la place à l'ogive et conserve à peine quelque vestige de son ancienne domination. Sans doute cette classification est indiquée par la nature même des choses, et de nombreux exemples semblent la confirmer; mais,

quelque fondée qu'elle soit en raison, en fait elle n'est pas infaillible. Ce n'est pas là une de ces règles qui reposent sur des observations constantes et invariables. Lorsque l'architecture à ogive est parvenue à sa maturité, lorsque le XIIIe siècle, cette époque d'ordre et d'organisation, est venu lui donner des lois fixes et régulières, on peut sans témérité, nous l'avons vu, poser les jalons d'une classification chronologique. C'est qu'en effet il s'opère alors, tous les vingt-cinq ou trente ans, soit dans les procédés de construction, soit même dans les principes architectoniques, une modification plus ou moins légère, mais toujours assez appréciable pour servir d'indication à l'archéologue. Cette modification, il est vrai, peut n'être pas adoptée partout en même temps, mais elle finit toujours par pénétrer dans tous les lieux où l'architecture à ogive est établie. Il suffit donc de savoir, et l'observation nous l'apprend bientôt, que certaines nations ou certaines provinces sont plus ou moins précoces, c'est-à-dire accueillent en général plus ou moins promptement ces sortes d'innovations, pour en conclure, avec une certitude scientifique, que telle ou telle particularité dans le style d'un monument doit, selon le lieu où on l'observe, faire attribuer sa construction à telle ou telle période du XIIIe, du XIVe ou même du XVe siècle. Dans l'époque de transition, au contraire, rien n'est assis, rien n'est réglé; on essaie de tout en même temps et en tous lieux; on revient, après de longs intervalles, aux essais qu'on a d'abord tentés; c'est un va-et-vient continuel, une hésitation générale en matière de goût. Le siècle est novateur et incertain; son esprit se reflète sur ses monumens. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans cette bigarrure, nous cherchions vainement un de ces principes régulateurs qui servent de base à une classification scientifique. Comment généraliser ce qui est variable à l'infini, et à quoi bon poser les règles, quand il faudrait, au même instant, pour chaque pays et pour chaque sorte de monumens, faire courber ces règles devant d'inévitables exceptions? Découvrira-t-on jamais une loi commune à toutes les productions architecturales de cette époque, une loi qui rende compte de leur inexplicable diversité? Nous voulons bien ne pas en désespérer, tout en nous résignant, quant à présent, à ne déterminer que très approximativement et avec une grande réserve l'âge relatif de ces monumens.

Mais si l'époque de transition, considérée dans ses phases successives, est encore pleine d'obscurité, est-elle également impénétrable lorsqu'il s'agit seulement de fixer ses premières limites, de découvrir son véritable commencement? Nous ne le pensons pas. Assurément personne ne saura jamais quel est le jour, quelle est l'année où, pour

la première fois, un monument mi-parti d'ogives et de pleins cintres parut dans nos contrées. Ce n'est pas en ce sens que le problème peut être résolu; mais nous croyons qu'il est permis d'affirmer, avec cette confiance qu'on accorde aux vérités historiques les mieux démontrées, que, dans celles de nos provinces où l'architecture s'est le plus hâtée d'accueillir les premiers essais du système nouveau, il n'a rien été construit d'après ce système tant qu'a duré le XIe siècle, et que c'est seulement vers les premières années du règne de Louis le Gros qu'on peut, avec quelque assurance, admettre l'apparition d'un petit nombre de monumens de transition.

Nous n'ignorons pas combien de controverses ont été soulevées à ce sujet. Presque tous ceux qui, de près ou de loin, ont porté leurs regards sur l'archéologie du moyen-âge, ont émis, à propos de cette question, les opinions les plus contradictoires, et presque toujours tranchantes et absolues. Les uns, plus érudits qu'archéologues, plus accoutumés à lire dans les livres que sur les monumens, ont soutenu, sur la foi de certains textes, les plus étranges paradoxes, et donné à quelques édifices qu'ils affectionnaient une vétusté tout-à-fait inconciliable avec le style de leur architecture; d'autres, ne voulant voir dans ces découvertes paradoxales que de pieuses fraudes, ont nié sans pitié toutes ces prétendues exceptions, toutes ces précocités hors nature, et n'ont consenti à admettre l'existence des monumens de transition que dans la dernière moitié et presqu'à l'extrémité du XIIe siècle. Au nombre de ces derniers, il faut compter presque tous les écrivains de l'Allemagne et de l'Angleterre qui se sont occupés de ces matières avec le plus de distinction.

Tout en partageant sur beaucoup de points leur incrédulité, je ne puis me refuser d'admettre qu'ils sont allés trop loin. Ils ont subi malgré eux l'influence de ce qu'ils voyaient dans leur propre pays, et ont jugé qu'il en devait être nécessairement chez nous de même que chez eux. Or, nous ne saurions trop le dire, sans vouloir en tirer la moindre vanité nationale, l'antériorité des monumens à ogive français sur tous ceux du nord de l'Europe ne nous semble pas pouvoir être mise en doute. C'est un fait que les écrivains anglais en général ne font pas grande difficulté de reconnaître. M. Dawson Turner (1), M. Whittington (2), M. G. Wilson (3), M. Gally Knight (4), avouent

(1) *Voyage en Normandie*, 1820.

(2) *Revue historique des antiquités ecclésiastiques de France*, 1829.

(3) *Remarques sur l'architecture gothique* à la suite du spécimen de Pugin, 1821.

(4) *Voyage archéologique en Normandie*, 1836. — *Excursion monumentale en Sicile et en Calabre*, 1839.

franchement que l'ogive n'est pas d'invention anglaise, et qu'elle apparaît en France plus tôt qu'en Angleterre(1). Des aveux aussi explicites sont plus rares sur le sol germanique; mais les faits y parlent aussi clairement. On sait exactement à quelle époque ont été construits les principaux monumens de l'Allemagne; combien n'en voit-on pas qui sont bâtis à la fin du XIIe siècle, sans que l'ogive s'y laisse apercevoir! et même au commencement du XIIIe combien sont encore mipartis d'ogives et de pleins cintres! Voyez à Geinhausen les ruines de cet admirable palais que construisit Frédéric Barberousse vers 1180, c'est-à-dire pendant que Notre-Dame de Paris était en pleine construction; vous n'y trouverez pas la moindre ogive, et bien que les détails de sculpture soient traités avec ce luxe tout oriental qui appartient surtout à l'époque de transition, la masse de la construction est encore empreinte d'une rudesse et d'une sévérité qui pourraient la faire attribuer au siècle des Othon. Soit que vous suiviez les bords du Rhin, soit que vous pénétriez dans l'intérieur du pays, vous voyez pendant tout le XIIe siècle le plein cintre régner sans trouble et presque sans partage : s'il fait des concessions, c'est en maître, et quand vient l'époque où il succombe enfin, il n'abandonne que pied à pied son domaine. Chose étrange! ce style à ogive, si long-temps arrêté dans sa marche en Allemagne, est réputé par quelques Allemands le

(1) Il est maintenant établi et reconnu par presque tous les archéologues anglais que ce fut seulement vers les dernières années du règne de Henri II (mort en 1189) que la lutte entre le style semi-circulaire et le style à ogive commença à se manifester en Angleterre. (V. Gally Knight, *Voyage archéologique*, Londres, 1836.) Ainsi, dans l'abbaye de Kirkstal, bâtie de 1153 à 1170, on trouve les premiers essais d'ogive bien authentiquement constatés. La crypte de la cathédrale d'York, où l'on voit aussi des ogives, est de 1170. On peut encore citer la partie à ogive de l'église du Temple à Londres, qui fut consacré en 1185; le chœur de la cathédrale de Canterbury, reconstruit dans le style à ogive, après l'incendie de 1175, par Jean de Sens, architecte français; l'extrémité occidentale et la grande tour de la cathédrale d'Ély, bâtie par l'évêque Ridel, qui mourut en 1189. Toutes ces constructions portent le caractère de la transition : ce sont des essais du style à ogive. Ce style n'atteint sa perfection en Angleterre que sous le règne de Henri III, vers le milieu du XIIIe siècle.

Ce qui prouve combien il rencontra d'obstacles à sa naissance, combien l'hésitation entre les deux styles fut longue et persistante, c'est que même après Henri II, même sous Henri III, on voit encore construire des monumens à plein cintre. Ainsi la nef de la cathédrale de Peterborough, celle de la cathédrale de Rochester, bâties de 1170 à 1194, ne contiennent pas la moindre trace du style à ogive : le plein cintre y règne seul. Il en est de même de l'abbaye de Fontaine, construite de 1204 à 1244, et enfin dans l'église de Ketton (Rutlandshire), qui date de 1252, on retrouve encore un exemple de portail semi-circulaire.

style teutonique par excellence! Sans doute il s'est acclimaté et naturalisé en Germanie, sans doute il y a produit de grandes et belles œuvres; mais qu'il y soit né, jamais observateur de bonne foi ne pourra le soutenir. Les preuves du contraire sont palpables. Il y a dans la seule Picardie et dans l'Ile-de-France, cette partie de notre sol où l'ogive semble avoir fait sa première apparition, quinze ou vingt monumens du premier ordre dont l'histoire repose sur des titres authentiques, et qui sont indubitablement de trente à quarante ans plus anciens que les monumens similaires en Allemagne. A moins donc de mettre de côté tout ce que les témoignages les plus irrécusables nous apprennent au sujet d'églises, telles que Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Senlis, Saint-Yved de Braisne, la cathédrale de Soissons, à moins de ne tenir aucun compte de faits aussi bien établis que l'époque où furent construits nos grands édifices du XIIIe siècle, la cathédrale de Reims, par exemple, celle de Bourges, celle d'Amiens, celle de Beauvais, je ne saurais, quelle que soit mon estime et ma déférence pour des hommes dont l'esprit et la science sont si justement honorés en Allemagne, leur accorder que cette antiquité, qu'on attribue chez nous à certains monumens à ogive, doive nécessairement être une fable grossière, par cela seul qu'au-delà du Rhin l'impossibilité d'un tel fait serait évidente et hors de tout débat. Pour faire une semblable concession, il faudrait avoir oublié qu'en l'an 1248 nous consacrions à Paris la Sainte-Chapelle du Palais, ce type accompli du style à ogive, lorsque sur les bords du Rhin, dans cette même année, on se disposait seulement à poser la première pierre du dôme de Cologne.

Mais si nous n'adoptons pas dans toutes ses conséquences le scepticisme des savans allemands, nous nous garderons bien, d'un autre côté, d'accepter sans contrôle les brevets d'ancienneté si libéralement accordés parmi nous, non-seulement à quelques monumens de transition, mais même à des constructions à ogive du style le plus pur, le plus fin, le plus élancé, tel que la cathédrale de Coutances, par exemple, ce modèle exquis de l'art de bâtir au XIIIe siècle, dont on veut faire remonter la fondation à l'an 1030 et l'achèvement à l'an 1083.

De tous les paradoxes qu'a suggérés l'archéologie du moyen-âge, c'est assurément là le plus hardi. Soutenue d'abord avec chaleur et conviction par le savant M. de Gerville, mais accueillie presque aussitôt par d'inflexibles objections et par une incrédulité à peu près générale, cette opinion semblait abandonnée, lorsque, il y a peu d'années, un nouveau champion, M. l'abbé Delamare, vicaire-général de Coutances,

se présenta dans la lice avec un mémoire aussi remarquable par une parfaite bonne foi que par les plus grands efforts de patience et d'érudition (1). Malheureusement l'auteur était mieux préparé aux recherches paléographiques qu'à l'étude des monumens. Il paraît en avoir peu vu, peu comparé; de là vient qu'il fait si bon marché de toute classification chronologique, fondée sur l'étude et sur la comparaison des monumens eux-mêmes. Il lui semble presque puéril d'attacher, en pareille matière, quelque importance aux analogies et aux différences, comme si, en quelque matière que ce soit, la science humaine pouvait reposer sur autre chose. Si M. Delamare avait pour un moment laissé là les textes qu'il étudie si bien, et visité avec des yeux d'archéologue seulement quinze ou vingt monumens du XIIIe siècle pris au hasard; si, retrouvant dans tous ces monumens les mêmes principes générateurs, au travers de quelques différences secondaires, il avait ensuite porté ses regards sur un certain nombre de monumens de transition, et qu'il eût retrouvé en eux les germes encore incomplets de ces principes communs à tous les monumens du XIIIe siècle, ne se serait-il pas dit, en refermant prudemment ses nécrologes et ses archives capitulaires : Il y a quelque chose de moins trompeur que les écrits des hommes, ce sont les lois nécessaires et constantes de l'esprit humain, et parmi ces lois il en est une qui n'est ni la moins constante ni la moins nécessaire, celle qui veut que ni l'homme ni l'espèce humaine ne fassent rien de complet et d'achevé du premier coup? Les plus grands siècles comme les plus grands génies ont obéi à cette loi : point de chef-d'œuvre sans ébauche. Et vous voulez que cet admirable système de l'architecture à ogive, avec tous ses effets, avec tous ses secrets, avec sa coupe de pierres si compliquée et si neuve, avec cette audacieuse légèreté, résultat d'une foule de combinaisons que nous voyons éclore successivement et laborieusement pendant plus d'un siècle, vous voulez que tout cela, sans que rien y manque, ait été improvisé un certain jour à Coutances, près de deux cents ans avant que, dans aucun autre lieu du globe, ce système eût été complètement réalisé, et quatre-vingts ans au moins avant que partout ailleurs on songeât à introduire quelques pauvres ogives au milieu des antiques pleins cintres! A quelle cause attribuer un tel prodige? L'auteur ne le dit pas, et c'est à peine s'il le cherche, tant il paraît avoir peu conscience qu'il y a là quelque chose qui révolte la

(1) *Essai sur la véritable origine et sur les vicissitudes de la cathédrale de Coutances*, par M. l'abbé Delamare, 124 pages in-4; inséré dans le XIIe volume des Mémoires de la société des antiquaires de Normandie, années 1840 et 1841.

raison (1). Il croit soutenir une opinion comme une autre, et bouleverse avec une tranquillité parfaite non-seulement toutes les données de l'histoire, mais les conditions premières de notre nature. Parce qu'il a lu, dans je ne sais quel registre, dont on ne retrouve plus nulle part l'original, registre désigné sous le nom de *Livre noir*, qu'en l'an 1030 une église a été fondée à Coutances, il se croit en droit d'affirmer que cette église est bien celle qui existe aujourd'hui, et prétend que ce n'est pas lui qui est tenu d'en administrer la preuve, mais que c'est à ceux qui voient dans cette église une œuvre du XIIIe siècle à fournir la démonstration écrite de ce qu'ils avancent.

Telle était déjà la prétention de M. de Gerville, mais elle s'est fortifiée chez son continuateur : en effet, et c'est là ce qu'il y a de neuf dans le travail de M. Delamare, après avoir établi, sur la foi de ce vieux cartulaire, aujourd'hui égaré, que l'église de Coutances, fondée en 1030, a été achevée en 1083, il fait passer sous nos yeux toutes les archives du chapitre, archives qui, selon lui, sont complètes et sans lacune, et il défie qu'on trouve, depuis l'année 1083 jusqu'au milieu du XIVe siècle, un seul moment où l'on puisse supposer qu'une nouvelle église ait pu être édifiée.

(1) L'auteur ne donne qu'une seule explication à ceux qui lui demandent : Pourquoi une église du style à ogive le plus perfectionné aurait-elle été bâtie à Coutances si long-temps avant qu'on en construisît ailleurs d'un style même imparfait? Cette explication la voici : les Tancrède étaient nés près de Coutances; ils ont fourni à l'évêque Geoffroy de Montbray d'abondantes richesses pour bâtir sa cathédrale; les Tancrède ont construit en Sicile des monumens à ogives; Geoffroy de Montbray s'est rendu de sa personne auprès d'eux pour réclamer leur secours : il aura rapporté non-seulement leurs trésors, mais la science de l'architecture à ogive.

Tout cela n'est que fiction. Nous savons quels monumens les Tancrède ont construits en Sicile; nous savons le rôle que joue l'ogive dans ces monumens. Si, après les avoir vus, Geoffroy de Montbray est venu bâtir du premier coup la cathédrale de Coutances, nous le tenons pour tout aussi devin, pour tout aussi sorcier que s'il n'eût trouvé en Sicile que le temple d'Agrigente ou le théâtre de Thaurmine. Entre ces basiliques siciliennes, conçues dans un système à moitié latin, à moitié oriental, et nos églises du XIIIe siècle, il y a, pour quiconque a quelques notions d'architecture, de ces différences tellement profondes, qu'aucun homme et aucune époque ne peuvent les franchir d'un seul bond. L'ogive, dans les basiliques siciliennes, peut être remplacée par le plein cintre, sans qu'une seule moulure de l'édifice en soit altérée : c'est une forme purement capricieuse, et qui n'influe en rien sur le système général de la construction, tandis que l'ogive, dans nos monumens du XIIIe siècle, c'est le principe même de leur architecture, c'est la racine d'où tout émane, et sans laquelle rien ne peut subsister.

C'est faute d'avoir fait ces distinctions essentielles entre ce qu'on peut appeler

Il faudrait, pour que cet argument négatif eût quelque valeur, admettre une chose presque aussi prodigieuse qu'une église du XIIIe siècle bâtie en l'an 1030, c'est à savoir l'existence d'archives capitulaires complètes et sans lacune. Quelle que soit notre confiance dans les savantes recherches de M. Delamare, nous ne saurions croire à la réalité d'un tel prodige. Mais, en supposant même que, par une exception merveilleuse, ces archives de Coutances, tenues exactement jour par jour, nous soient parvenues intactes et complètes, faudrait-il donc, si nous les trouvions muettes au sujet d'une reconstruction de l'église, faudrait-il en conclure que cette reconstruction n'aurait pas eu lieu? N'avons-nous pas vu déjà quelle est l'insouciance des chroniqueurs et des archivistes du moyen-âge pour tout ce qui concerne l'édification des monumens qui s'élèvent sous leurs yeux? Ne savons-nous pas que les seuls faits dont ils tiennent exactement registre sont les faits purement ecclésiastiques (1)? Or c'est encore là une occasion d'erreur contre laquelle il importe de se tenir en garde. De ce que ces archives de Coutances font mention presque à chaque page, soit de cierges que des fidèles à leur lit de mort ordonnent d'entretenir dans la cathédrale, soit de services divins qui doivent y être célébrés, l'auteur en

l'ogive accidentelle et l'ogive systématique, que l'auteur, malgré son incontestable habileté, tombe à chaque pas dans de si étranges erreurs, dès qu'il s'agit d'apprécier le style des monumens.

Ainsi, il consacre un chapitre à prouver que les Tancrède ont dû contribuer à la construction de la cathédrale actuelle de Coutances, puisqu'on avait placé leurs statues dans une certaine partie de l'édifice, et il ne s'aperçoit pas que, ces statues étant incontestablement de la fin du XIIIe siècle ou plutôt du XIVe, d'après les dessins même qu'il en donne, il y a là une preuve de plus que la cathédrale a été reconstruite, et que, conformément à un usage dont le moyen-âge donne tant d'exemples, en reconstruisant l'édifice dans un nouveau style, on a refait, selon la mode du temps, ces statues qui probablement avaient décoré l'église de 1030.

Que dirons-nous des inductions que l'auteur croit pouvoir tirer de la forme des sceaux ovoïdes, pour prouver que l'usage du style à ogive remonte bien au-delà du XIIe siècle? Comme s'il y avait le moindre rapport entre l'ogive, dont le principe est le triangle équilatéral, et toute espèce de forme ovoïde! Comme si le principe de ces sceaux (presque tous ecclésiastiques) n'était pas une tout autre forme que l'ogive, la forme symbolique connue sous le nom de *vesica piscis*?

L'étude des monumens aurait, nous le répétons, empêché l'auteur de tomber dans des méprises de ce genre, erreurs matérielles qui viennent sans cesse détruire ce qu'il y a souvent de spécieux dans les inductions qu'il sait tirer de ses recherches paléographiques.

(1) S'il était besoin de donner de nouvelles preuves des chances d'erreur auxquelles on s'expose en acceptant sur parole ce que les chroniqueurs du moyen-âge nous disent des monumens, quand par hasard ils en parlent, nous n'aurions que

conclut qu'il n'a pas dû s'écouler un seul instant sans qu'il existât une église cathédrale à Coutances; que, par conséquent, il n'y a eu ni destruction ni reconstruction, et que l'ancienne église a toujours subsisté. Mais comment oublier que, pendant le moyen-âge, c'était un usage constant et nécessaire que de faire succéder sans interruption, pour ainsi dire, l'église nouvellement reconstruite à l'église abandonnée? Même au milieu des fouilles et des décombres, au milieu des échafaudages couverts de centaines d'ouvriers, il fallait assurer la perpétuité du culte, en conservant tout ou partie du vieil édifice jusqu'au moment où le nouveau pouvait être consacré. Les faits abondent pour certifier cet usage. Ainsi dans les archives capitulaires de Beauvais, on lit ces mots : *Anno* 1272 *prid. cal. novemb.* IN CHORO RECENS EXSTRUCTO *miræ altitudinis et amplitudinis canonici divina officia celebrare cœperunt* (1). Ce fut donc, comme on voit, en 1272 que pour la première fois les chanoines de Beauvais célébrèrent les offices dans leur chœur nouvellement construit : or, leur cathédrale avait été incendiée en 1225; sa ruine avait été à peu près complète. Eh bien! pendant les quarante-sept ans que durèrent les travaux de réédification, on ne trouve rien dans les archives capitulaires qui puisse faire supposer que l'église a cessé d'exister. On voit, comme par le passé, les évêques donner des revenus à telles ou telles chapelles de la cathédrale, fonder des messes *singulis diebus celebrandas;* on continue enfin à voir enterrer les évêques dans l'église. N'est-il donc pas

l'embarras du choix. Ne lisons-nous pas, dans un manuscrit cité par le *Gallia christiana*, que l'église de Jumiéges *tout entière* fut rebâtie en 1230, lorsqu'il est aussi clair que le jour que l'ancienne nef du XIe siècle est encore debout aujourd'hui, et que le chœur seul fut reconstruit au XIIIe siècle? Ne trouvons-nous pas encore, dans le *Gallia christiana* (t. XI, col. 920), que Guillaume Le Roy, abbé de Lessay, en 1385, a été le fondateur de l'église de son abbaye : *ecclesiam inchoasse dicitur.* Or cette église est un monument du XIe siècle, sans aucune addition postérieure. Évidemment Guillaume Le Roy n'avait entrepris, en 1385, que quelques réparations.

Encore une fois, les écrivains du moyen-âge ne doivent être consultés par l'archéologue qu'avec la plus grande circonspection. S'il s'agit de priviléges concédés ou refusés à l'église, de legs ou de donations, de discussions entre l'évêque et son chapitre, de conflits de juridiction, de questions de discipline, de fondation de chapelles, d'autels ou de services, d'actes de dévotion, de procès avec les seigneurs voisins, en un mot d'affaires ecclésiastiques, vous pouvez à peu près compter sur l'exactitude et sur l'intelligence des narrateurs; mais quant à ces phrases si rares, si laconiques et si obscures, qui leur échappent à l'occasion des monumens, il faut n'en faire usage qu'en marchant avec précaution, comme sur un terrain où l'on peut rencontrer un piége.

(1) *Gallia christiana*, t. IX, col. 745.

évident que la non interruption du service divin dans la cathédrale de Coutances ne peut détruire les raisons qui nous ordonnent de croire que, depuis sa fondation en 1030, elle a dû nécessairement être reconstruite?

Quant à la prétendue impossibilité qu'une église édifiée au milieu du XIe siècle ait été rebâtie de fond en comble pendant le XIIIe, c'est-à-dire deux siècles à peine après sa construction primitive, sans que sa ruine ait été causée par une guerre ou par un incendie dont on garde le souvenir, c'est encore là, qu'on nous permette de le dire, un oubli complet de ce qui se passait tous les jours au moyen-âge; c'est s'étonner d'une chose toute simple et tout ordinaire. Sans parler des innombrables églises que nous voyons reconstruire à partir de l'an 1000, bien que souvent elles n'eussent pas un siècle d'existence, combien n'en trouverait-on pas, même à l'époque qui nous occupe, qui furent ainsi renouvelées sans qu'il y eût absolue nécessité, mais seulement pour obéir, soit au vœu de riches testateurs, soit à la pieuse ardeur de paroissiens jaloux d'un temple construit à la moderne dans une ville du voisinage! Ne prenons pas un exemple obscur : la belle église de Senlis a été réédifiée vers l'an 1155, achevée en 1184, et inaugurée en 1191. A quelle époque avait-elle été fondée pour la première fois? Vers 1068 (1), par conséquent moins d'un siècle avant qu'elle fût construite à nouveau. Ni la guerre, ni l'incendie, n'avaient causé sa ruine; mais elle avait été probablement mal bâtie, on la trouvait déjà vieille et peu solide : on la rebâtissait pour la rendre plus belle et plus spacieuse. Pourquoi, si à Senlis il en était ainsi, n'en aurait-il pas été de même à Coutances?

Nous ne suivons l'auteur, comme on voit, que sur le terrain où il se croit inattaquable. Si nous abordions la question sous un autre aspect, au point de vue de l'appréciation des styles, il serait facile de prouver combien il se méprend sur la valeur de ce qu'il appelle le sys-

(1) Selon qu'on admet que le fondateur a été Odon Ier ou Odon II, on fait remonter la fondation à l'an 990 ou à l'an 1068. La différence n'est pas grande, puisque, entre la fondation primitive et la reconstruction, il se serait écoulé, dans un cas, 87 ans, dans l'autre, 165 ans. Voici les textes relatifs à la cathédrale de Senlis : « Odo hanc ecclesiam fundavit, vel sub finem seculi X, circa 990, quo primus Odo vivebat, vel circa 1068, quo florebat Odo secundus. — Reædificata circa 1155, perfecta 1184, inaugurata 1191. » (*Gallia christiana*, t. X, col. 1378.) « Ecclesia S. M. Silvanectensis media corruens vetustate innovatur à fundamentis. » (Lettre de Louis VII aux archevêques, évêques, abbés, etc., à l'occasion de la reconstruction de la cathédrale de Senlis, « ad restaurandum majus templum Silvanectense. ») «.... Ædemque B. M. Sulvanect., quæ spatio annorum triginta restituta fuerat. » (*Gallia christiana*, t. X, col. 1406.)

tème d'analogie, et à combien de jugemens erronés, faute de notions pratiques, il est conduit à son insu.

Ce n'est ici ni le moment ni le lieu d'entrer dans ces détails; mais il est à souhaiter qu'une réfutation complète vienne bientôt dissiper jusqu'au moindre doute que peut soulever la lecture de ce mémoire. C'est un travail à faire en présence des archives de Coutances et surtout en présence du monument, travail qui n'aurait pas seulement pour résultat de faire justice d'un préjugé local, mais de donner un salutaire avertissement, en montrant à quelles chimériques conséquences un esprit distingué peut, de la meilleure foi du monde, être entraîné par une fausse méthode archéologique (1).

A côté de cette controverse sur la cathédrale de Coutances, toutes les autres semblent fades et décolorées. Partout ailleurs, en effet, c'est pour des années qu'on se dispute, tandis qu'à Coutances ce sont les siècles qui sont en jeu. C'est le règne de saint Louis qu'il s'agit de substituer au règne du roi Robert : nulle part on ne s'élève à de telles prétentions. Toutefois la cathédrale de Séez sert de texte à des récits qui ne sont guère moins extraordinaires. Quoique d'un style plus

(1) Nous craignons de nous être étendu trop longuement sur la cathédrale de Coutances, et cependant nous ne pouvons nous empêcher de déposer encore ici les impressions que la vue toute récente de ce beau monument nous a fait éprouver. Nous l'avons interrogé pierre par pierre, nous avons cherché avec une minutieuse attention si, dans cette architecture en apparence si pure, si régulière, si achevée, il n'existerait pas quelques singularités, quelques bizarreries cachées, quelque chose, en un mot, d'insolite et d'inconnu, qui permettrait d'y voir une construction unique en son genre, une œuvre d'exception. Non-seulement nous n'avons rien trouvé de semblable, mais nos recherches nous ont conduit à un résultat tout contraire. Nous avons reconnu que, parmi les monumens les plus parfaits que le XIIIe siècle a produits, il n'en est peut-être pas un où se trouvent réunies à un aussi haut degré cette pureté de forme, cette justesse de proportions, cette grandeur de conception dans l'ensemble, et cette finesse d'exécution dans les détails qui caractérisent un style parvenu à son apogée. Quand on a passé en revue chaque membre de cette architecture, chaque moulure, chaque filet, chaque fleuron, on n'est pas seulement étonné de cette netteté vigoureuse des profils, qui n'appartient qu'à l'art au terme de sa croissance, dans sa plus belle maturité; mais on acquiert la conviction que, dans toute cette église, il n'y a pas une seule pierre taillée à la romane, pas un reflet des anciens procédés, pas une trace d'hésitation, de doute ou de tâtonnement. Conduisez l'homme le plus ignorant dans cette église, et dites-lui que c'est là le début, le premier essai d'une nouvelle architecture; le simple bon sens lui défendra de vous croire. Pour moi, je veux bien qu'on nous dise que les anges sont venus bâtir en 1030 la cathédrale de Coutances; mais ce que je n'admettrai jamais après l'avoir vue, c'est que des hommes aient taillé et posé une seule des pierres qui la composent, non pas cent soixante-dix ans, mais un seul jour avant que le XIII[e] siècle eût commencé de luire sur nos contrées.

inégal et moins pur que celle de Coutances, la cathédrale de Séez appartient aussi à la belle époque de l'architecture à ogive; ce n'est pas un monument de transition, le principe vertical et les formes aiguës s'y manifestent d'une manière presque exagérée. Qu'importe? on vous prouve, l'histoire en main, que cette église a été fondée en 1053; à vingt-trois ans près, c'est aussi merveilleux qu'à Coutances. Cependant ici le paradoxe est soutenu avec moins de hardiesse, d'abord parce qu'à Séez il n'y a ni *Livre noir*, ni archives capitulaires; en second lieu, parce qu'il est à peu près prouvé qu'en l'an 1150 la cathédrale et la ville furent incendiées de fond en comble. C'en est assez pour que les moins clairvoyans soient en garde contre la prétendue identité de la cathédrale actuelle et de la cathédrale de 1053.

Quant aux autres églises à dates merveilleuses, telles que la collégiale de Mortain, la cathédrale de Chartres, l'église de l'abbaye de Fécamp, ce sont au moins des constructions qui appartiennent en partie à l'époque de transition; elles sont toutes d'un demi-siècle environ plus anciennes que les cathédrales de Coutances et de Séez, et comme on fait remonter leur fondation moins haut, il faut convenir qu'à leur égard la vraisemblance est moins outrageusement violée. Cela n'empêche pas qu'aucun de ces monumens ne peut avoir été construit aux époques qu'on leur assigne. Ainsi, à Mortain, il ne reste évidemment de la construction de 1082 qu'une seule porte, et cette porte est à plein cintre; à Chartres, s'il est vrai, comme on le raconte, que la princesse Mahaut, veuve de Guillaume-le-Bâtard, ait fait couvrir de plomb, en 1088, le chœur, les transsepts et une partie de la nef de la cathédrale, il est parfaitement certain que ce n'était ni le chœur, ni les transsepts, ni la nef de la cathédrale actuelle, dédiée seulement en 1260. Notre-Dame de Chartres était à peine hors de terre, lorsqu'en 1145, au retour d'un voyage dans le pays chartrain, Hugues, archevêque de Rouen, écrivait à l'évêque d'Amiens Thierry que tous les habitans de la province, hommes, femmes et enfans se livraient depuis peu avec une incroyable ardeur à la reconstruction de leur église (1). Enfin, quant à Fécamp, on oublie, lorsqu'on veut voir dans l'église de son abbaye un monument de 1108, qu'en 1167 un incendie réduisit en cendres tout le monastère (2), et que l'abbé Henri de Suilly travaillait encore à relever l'église de ses ruines lorsqu'il mourut en 1188.

(1) Voyez *Remarques* de l'abbé Lebeuf sur le tome VI des Annales bénédictines de dom Mabillon publié par dom Martenne. *Mercure de France*, juin 1739.

(2) « 1167 : Fiscannense monasterium combustum, etc. » (Robertus de Monte, in append. ad Sigebertum.)

Ainsi, tout en regardant comme un fait incontestable que l'époque de transition commence dans le nord-ouest de la France beaucoup plus tôt que dans les pays voisins, il faut mettre de côté tous ces prétendus miracles qui ne font que rendre suspectes aux gens sérieux nos dates même les plus authentiques. Des monumens de transition, à partir de 1150, quelque rares qu'ils puissent être dans le reste de l'Europe, nous pouvons hardiment en montrer chez nous un bon nombre; mais des constructions complètement à ogive avant cette époque, c'est courir après une chimère que de vouloir en trouver une seule.

Toutefois, quelques mots encore sur une église à laquelle on attribue, en Picardie, une ancienneté presque aussi extraordinaire que celle dont on fait honneur, en Normandie, à la cathédrale de Coutances. Nous voulons parler de l'ancienne cathédrale de Laon. L'histoire de cette grande église, remarquable à beaucoup d'égards par son architecture, est mêlée à celle des sanglantes catastrophes qui signalèrent, dans la ville de Laon, l'établissement de la commune. Au moment où les bourgeois venaient de massacrer leur évêque, la cathédrale, prise et reprise d'assaut, devint tout à coup la proie des flammes. L'incendie fut violent; il dévora une moitié de la ville, et l'église fut en grande partie détruite. C'était en l'année 1112. Deux ans après, en 1114, grace à des quêtes abondantes, faites non-seulement en France, mais même en Angleterre, grace à l'ardeur du clergé et de la population, tout était réparé, et le culte était solennellement rétabli dans l'église (1).

Venait-on seulement de restaurer l'édifice? l'avait-on reconstruit complètement? L'opinion commune croit à une reconstruction (2). Si cette opinion était fondée, si l'église qui subsiste aujourd'hui était celle de 1114, cet immense édifice serait l'œuvre de deux années et quelques mois! Une telle supposition ne peut pas se soutenir. Quelque nombreux que fussent les ouvriers, quelque abondant que fût l'argent, il était matériellement impossible qu'un si vaste vaisseau pût être élevé et couvert dans l'intervalle de deux ans et demi. Un pareil tour de force ne serait pas plus admissible avec les procédés employés aujourd'hui qu'avec ceux dont on se servait alors. Ajoutons que, parmi les monumens du moyen-âge dont on sait exactement l'histoire, monumens moins grands, pour la plupart, que la cathédrale de Laon, plus riche-

(1) « IV. Id. Sept. anno 1114, ecclesiam cathedralem à se instauratam dedicavit, ut patet ex his verbis Hermani, lib III, cap. 1 : Bartholomæus adeo templum dominæ nostræ studuit accelerare ut post duos semi annos incensionis ejus rursum fieret solemnis dedicatio ejus. » *Gallia christiana*, t. IX, col. 530.

(2) V. Dom Lelong, *Histoire du diocèse de Laon*, in-4°, p. 215.

ment dotés, soit par le zèle des fidèles, soit par la munificence de nos rois, comme l'église Saint-Yved de Braisne, par exemple (1), il n'en est pas un seul dont la construction n'ait duré vingt, trente, quarante et même jusqu'à soixante ans (2). Il est donc évident que les travaux qui s'exécutèrent à Laon de 1112 à 1114 étaient des travaux, non de reconstruction complète, mais seulement de restauration. Comment d'ailleurs conserver le moindre doute, puisque le moine Herman, témoin oculaire du désastre, nous apprend que l'église n'avait pas été entièrement détruite, mais qu'elle avait seulement souffert de grands dommages.

Ainsi la cathédrale consacrée en 1114 n'était autre que l'ancienne cathédrale, monument à plein cintre, d'une assez haute antiquité, qu'on venait de consolider, de réparer, afin de pourvoir aux besoins du culte. Au bout d'un demi-siècle environ, ces murailles calcinées auront de nouveau menacé ruine, et il aura fallu les rebâtir de fond en comble. De là l'église actuelle, construction faite évidemment d'un seul jet, bien qu'on y rencontre quelques disparates; monument dont certains chapiteaux conservent encore une forme un peu romane, mais où l'ogive domine presque exclusivement, et qu'il est difficile de ranger parmi les œuvres de l'époque de transition, tant il semble appartenir plutôt au XIIIe siècle qu'au XIIe.

Est-il besoin de dire que, puisque les travaux de 1114 n'ont été nécessairement que des travaux de restauration, il est impossible de supposer que le monument restauré se soit conservé jusqu'à nos jours, et que ce soit encore lui que nous ayons devant les yeux. D'abord on ne découvre pas sur la maçonnerie de la cathédrale actuelle la moindre trace d'une reprise, d'une réparation aussi importante que dut être celle de 1114; en second lieu, la cathédrale de Laon, d'après le témoignage des historiens, était déjà très ancienne lorsqu'elle fut in-

(1) L'église Saint-Yved de Braisnes fut commencée en 1180, par Agnès, femme de Robert, comte de Dreux, fils de Louis VI. En 1216, on y travaillait encore lorsque l'archevêque de Reims et l'évêque de Soissons la consacrèrent; les travaux n'avaient pas été interrompus : les largesses de la fondatrice permettaient de les pousser avec la plus grande activité.

Cette belle église, comblée des faveurs royales, ne put cependant être terminée plus vite; il est vrai qu'elle fut exécutée avec un soin extrême. C'est un admirable modèle de ce style, qui, quoique entièrement à ogive, porte encore un léger caractère de transition.

(2) Les travaux de la cathédrale de Reims durèrent trente ans sans interruption. A Saint-Denis, la reine des abbayes, la reconstruction du XIIIe siècle commence en 1231 et se poursuit sans relâche jusqu'en 1281.

cendiée : croire à sa perpétuité, ce serait donc admettre l'existence d'un monument entièrement à ogive, non plus au début du XIe siècle, mais bien avant l'an 1000. Ce serait faire un acte de foi encore plus complaisant que celui qu'on nous demande pour la cathédrale de Coutances.

Cette thèse a pourtant été soutenue (1). On a prétendu que les chroniqueurs ne parlant pas d'une reconstruction de la cathédrale postérieurement à 1114, cette reconstruction ne pouvait avoir eu lieu. Pour nous, elle n'en est pas moins certaine, et à défaut de toutes les raisons que nous venons d'en donner, il suffirait, pour se convaincre, de jeter les yeux sur un autre monument encore debout dans la ville de Laon, l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Martin. Cette collégiale n'ayant été réformée et régularisée par saint Norbert qu'en 1124, et le nombre des religieux ne s'étant augmenté dans une proportion assez considérable pour motiver la reconstruction de l'église qu'environ douze ans après, on ne peut faire remonter cette reconstruction qu'à 1140, ou tout au plus à 1136. Eh bien! à l'exception de la façade, qui est beaucoup plus récente, l'église entière n'est percée extérieurement que de fenêtres à plein cintre; sa forme, son aspect général, les sculptures de la corniche, les moulures qui relient les cintres des fenêtres, tout en elle appartient au style roman de la dernière époque.

Que ceux qui verront cette église de Saint-Martin de Laon la comparent avec la cathédrale, et qu'ils se demandent s'il est possible de supposer que, de ces deux édifices, la cathédrale soit le plus ancien. Admettons même, si l'on veut, l'hypothèse d'une reconstruction totale en 1114, hypothèse démentie par les faits, comme on l'a vu plus haut; il n'en sera pas moins hors de toute vraisemblance qu'à côté d'un monument où le style à ogive semble déjà presque parvenu à son entier développement, il se soit élevé, vingt ou trente ans plus tard, dans la même ville, un autre monument servilement fidèle, par ses formes extérieures, aux lois de l'ancienne architecture, et se rattachant à peine à l'époque de transition par quelques arcades à ogive qui se montrent timidement à l'intérieur (2).

(1) Voyez Devismes, *Histoire de Laon*, t. Ier, p. 226.

(2) On pourra dire, nous le savons, que l'église Saint-Martin dépendait d'une abbaye; que le clergé régulier était en général très attaché aux traditions anciennes, très peu enclin aux innovations; qu'il ne serait donc pas étonnant que les moines de Saint-Norbert, en construisant leur église, n'eussent pas pris modèle sur la brillante cathédrale qu'ils avaient devant les yeux. L'observation est vraie, mais seulement dans une certaine mesure. Entre une abbaye et une église séculière bâties à la même époque, il y a presque toujours une certaine différence, c'est-à-dire un peu plus de tendance aux idées novatrices dans l'église séculière, un peu plus de

Ainsi mettons de côté la cathédrale de Laon comme toutes les autres. Pas plus d'exceptions miraculeuses en Picardie qu'en Normandie. Partout l'art a suivi, non pas une marche uniforme et régulière, tant s'en faut, mais un certain mouvement de progression plus ou moins lent, plus ou moins rapide, sans jamais cesser d'être continu. Nulle part de ces pas de géant qui franchissent d'un bond la carrière; nulle part de ces coups d'essai valant mieux que les coups de maître; partout, au contraire, entre l'ancien et le nouveau style, un temps de passage, plein de diversité, variable dans sa durée comme dans ses formes, mais nécessaire; partout, en un mot, une époque de transition.

C'est là le premier point qu'il importe de constater; puis, une fois démontrée la nécessité et l'universalité de l'époque de transition, reste à déterminer, d'une manière générale, à quel moment elle commence.

Nous l'avons affirmé déjà, et nous le répétons avec plus d'assurance, ce n'est pas durant le XIe siècle. On peut à cette époque rencontrer des ogives éparses, on trouve même, à mesure que le siècle est plus proche de sa fin, de plus nombreux essais de la forme nouvelle; mais ce ne sont que des essais isolés, des tentatives qui s'ignorent, des exemples sans imitateurs.

Pendant les premières années du XIIe siècle, ces essais ont dû se multiplier, sans toutefois qu'on puisse encore citer aucun monument à date certaine dans lequel l'ogive joue un rôle vraiment important.

De 1120 à 1140, au contraire, on aperçoit plus clairement un parti pris, une intention systématique de substituer la nouvelle forme à l'ancienne. Les ogives commencent à se montrer par séries et souvent

respect pour les anciennes traditions dans l'abbaye; mais ni d'un côté ni de l'autre on ne saute deux ou trois degrés intermédiaires, soit en arrière, soit en avant. Les différences se bornent à des nuances peu sensibles. Ici, au contraire, deux styles entièrement opposés sont en présence; leur apparition simultanée serait déjà un vrai prodige, mais on va plus loin. On veut que celle de ces deux églises qui est la plus moderne en apparence, c'est-à-dire la cathédrale, soit en réalité la plus ancienne. Ce premier point établi, on n'est malheureusement pas maître de rendre la cathédrale plus ancienne seulement de vingt ou trente ans; l'hypothèse d'une reconstruction totale, en 1114, est, comme on sait, inadmissible : il faut donc remonter à un siècle ou deux pour assister à la construction première de l'édifice; dès-lors les moines de Saint-Martin, en construisant leur église, ont dû faire un terrible effort rétrospectif, puisque l'aspect qu'ils lui ont donné est plus ancien que celui d'un monument qui aurait été bâti plus de deux siècles auparavant.

N'avions-nous pas raison de dire que cette observation, sur les caractères de l'architecture propre aux abbayes et aux églises séculières, n'était vraie que dans une certaine mesure, et l'application qu'on en voudrait faire ici ne serait-elle pas complètement dépourvue de fondement?

même par étages superposés. Néanmoins, c'est presque uniquement dans l'intérieur des édifices, avec une sorte de mystère et de timidité, comme à Saint-Martin de Laon, par exemple, que les innovations osent se produire. Il semble que cette prise de possession des monumens, par leur intérieur, soit une loi commune à toutes les époques de transition. Ainsi, lorsqu'au XVIe siècle l'ogive est à son tour abandonnée pour le plein cintre, c'est encore dans l'intérieur des édifices que se manifestent de préférence les premiers essais du nouveau style. Combien ne citerions-nous pas d'églises bâties à cette époque, particulièrement en Normandie, dont les fenêtres à ogives sont encore parsemées de meneaux flamboyans, tandis qu'à l'intérieur le ciseau de la renaissance s'est promené sur la pierre et l'a couverte de ses légères arabesques! Le même fait s'était produit quatre siècles auparavant; voilà pourquoi nous trouvons tant d'églises qui, par leur aspect extérieur, semblent encore appartenir à la famille des édifices à plein cintre, tandis que leurs parois intérieures reposent sur deux rangées d'arcades aiguës. Il est vrai que, pour expliquer cette anomalie, on a prétendu que les croisés avaient trouvé, dans l'intérieur de l'église de Jérusalem, le tombeau du Sauveur entouré d'une colonnade à ogive, et que par un pieux souvenir nos constructeurs d'églises n'avaient d'abord songé à reproduire ce genre d'arcades qu'à la place qu'elles occupaient dans le lieu saint, c'est-à-dire dans l'intérieur des édifices (1). Nous ne nous prononçons pas sur le mérite de cette explication; nous constatons seulement comme un fait que, parmi les monumens de transition, ceux qui paraissent les plus anciens, et qu'on peut avec le plus de certitude faire remonter jusqu'à la première moitié du XIIe siècle, se distinguent assez généralement par cette circonstance, que l'ogive occupe en dedans une place de quelque importance, tandis qu'on l'aperçoit à peine au dehors.

Vers 1150, le nombre des monumens mi-partis va toujours en croissant, l'ogive se montre de plus en plus hardie, et il est bien peu de constructions, soit religieuses, soit civiles, où on ne la voie se mêler aux arcs semi-circulaires.

Enfin, après 1170 environ, l'emploi de l'ogive est devenu assez fréquent, assez habituel, non-seulement pour qu'il ne se construise plus un seul monument sans que cette forme y figure, mais pour qu'on commence à en construire où elle figure seule, à l'exclusion de toute autre forme architecturale. C'est là la dernière période de l'époque de

(1) Voyez le *Voyage en Alsace* de Schweighauser.

transition, période qui finit par se confondre, vers les premières années du XIIIe siècle, avec l'âge du style à ogive proprement dit. Pendant cet intervalle, le plein cintre ne disparaît pas encore de la scène : on le voit même parfois lutter avec vigueur et jeter un dernier éclat, comme sur la tour méridionale de la cathédrale de Sens, bâtie en 1283; et quant à l'architecture à ogive, quoique déjà parvenue au terme de sa croissance, elle n'est pas encore en possession de tous ses moyens d'effet, elle n'a pas complètement le secret de son propre génie, sa légèreté est encore un peu robuste, et ses voûtes ont beau s'élancer vers le ciel, on croit y voir planer encore, comme à Saint-Yved de Braisne, je ne sais quel souvenir de plein cintre qui les rabaisse vers la terre. En un mot, quoique le but soit bien proche, il n'est pas atteint; c'est encore l'époque de transition, c'est-à-dire la préparation à quelque chose de plus pur et de plus parfait.

Telles sont les seules données générales qu'il nous soit permis de hasarder au sujet de ce problème chronologique que nous avons en commençant déclaré presque insoluble, et qui en effet résisterait certainement, quant à présent du moins, à toute solution plus nette et plus précise. En ne donnnant pas aux divisions que nous proposons un sens trop absolu, et surtout en ne sortant pas de cette partie du sol de la France que nous avons pris soin de circonscrire, nous croyons difficile qu'en nous suivant on risque de beaucoup s'égarer.

VIII.

Appliquons maintenant ces données à l'église Notre-Dame de Noyon.

Ne devient-il pas d'abord évident, ainsi que nous l'avons déclaré avec Guillaume de Nangis, que l'incendie de 1131 a dû détruire l'église de fond en comble, ou du moins qu'il a rendu nécessaire sa complète reconstruction? Quelle que soit la part que le plein cintre conserve dans l'église actuelle, bien que cette part semble presque égale à celle de l'ogive, il n'en est pas moins vrai que l'ogive y règne à peu près en souveraine, et que le monument tout entier est conçu sous l'influence et dans l'esprit du système à ogive. Or, nous savons maintenant jusqu'à quel point il serait chimérique de supposer qu'un tel monument ait pu exister avant 1131.

Reste à savoir, ce qui est beaucoup plus difficile, à quel moment a dû s'effectuer la reconstruction : a-t-elle été entreprise immédiatement

après l'incendie? s'est-il, au contraire, écoulé un intervalle plus ou moins long avant qu'on se soit mis à l'œuvre?

Sans pouvoir déterminer en quelle année commencèrent les travaux, nous ne pensons pas que la reconstruction ait été immédiate. D'abord, au moment du désastre, les finances de l'évêché ne devaient pas être florissantes. L'évêque Simon se livrait depuis sept ans avec un grand zèle à la fondation de la célèbre abbaye d'Ourscamp. Cette œuvre pieuse avait épuisé toutes ses ressources. Il est vrai qu'à la nouvelle de l'incendie, le pape vint, comme on l'a vu, au secours de l'évêque en écrivant la lettre que nous avons rapportée; mais rien ne prouve que les évêques de Rouen et de Sens aient répondu avec beaucoup d'enthousiasme à la provocation du saint père. Il serait même possible que, pour complaire au pape lui-même, leur zèle se fût bientôt refroidi, car on voit, quelques années après, notre évêque encourir les censures de la cour de Rome pour avoir favorisé le divorce de son frère Raoul, comte de Vermandois. Cette disgrace dura long-temps et eut de fatales conséquences pour l'évêché de Noyon, car elle lui fit perdre l'espèce de suzeraineté qu'il exerçait sur le siége de Tournay. La réunion de ces deux évêchés s'était maintenue depuis plusieurs siècles, au grand désespoir des chanoines flamands; l'évêque, en effet, résidait presque toujours à Noyon, et malgré l'apparente égalité des deux siéges, celui que n'occupait pas l'évêque était réellement soumis à l'autre. Profitant des mauvaises dispositions du pape à l'égard de Simon, les chanoines de Tournay obtinrent une bulle qui prononçait la séparation des deux siéges, et donnait à Tournay un évêque propre. De ce moment, ce n'est plus ni la fondation d'Ourscamp, ni le désastre de sa cathédrale, c'est la perte d'une de ses deux crosses qui devient la première affaire de l'évêque de Noyon. Nous le voyons aller à Rome pour tâcher de fléchir le saint père, puis, n'ayant pas réussi, venir implorer l'assistance de son cousin le roi Louis VII; mais ce prince allait bientôt se brouiller lui-même avec la papauté : Simon, se liant étroitement à la personne et à la fortune de son royal parent, le suivit à la croisade, et mourut pendant l'expédition, à Seleucie, l'an 1148.

Il y avait dix-sept ans que la cathédrale avait été incendiée, et, selon toute apparence, on n'avait pas encore pu s'occuper sérieusement de sa reconstruction. Peut-être avait-on réparé, pour abriter le culte, les parties les moins endommagées de l'édifice, mais sous un épiscopat aussi agité, au milieu de circonstances aussi défavorables, il est plus que probable que le chapitre avait dû se borner à de simples travaux

provisoires, et que la réédification de toute la cathédrale avait été ou ajournée ou poursuivie avec beaucoup de lenteur et d'hésitation.

Sous le successeur de Simon, au contraire, de meilleurs jours commencent à luire pour l'évêché de Noyon. La perte de Tournay n'est pas réparée, mais les vertus du nouveau prélat, Beaudoin II, son activité prévoyante, son administration calme, énergique et régulière, ont bientôt fait disparaître les désordres que les continuelles absences de Simon avaient encouragés. Honoré de la faveur de Suger, de l'amitié de saint Bernard, Beaudoin cherchait à prendre ces deux grands hommes pour modèles. Or, la construction des églises fut, comme on sait, une des grandes occupations de leur vie. N'est-il donc pas probable que Beaudoin, après avoir rétabli l'ordre dans son diocèse, dut se consacrer avec ardeur à la réédification de son église? Un fait, que Levasseur a probablement puisé dans les archives capitulaires, et qu'il cite en passant sans y attacher d'importance, vient à l'appui de cette conjecture. Levasseur nous dit qu'en 1153 l'évêque Beaudoin confirma les autels de la cathédrale, et plus loin il ajoute que, par l'ordre du même Beaudoin, le corps du bienheureux saint Éloi (le patron, le saint tutélaire de Noyon) fut transféré dans une nouvelle châsse et exposé à la piété des fidèles.

Qu'était-ce que cette confirmation des autels? S'agissait-il d'une consécration de chapelles nouvellement reconstruites? n'était-ce pas plutôt une déclaration solennelle par laquelle l'évêque annonçait que, dans la nouvelle cathédrale, les anciens autels seraient maintenus, resteraient sous l'invocation des mêmes patrons, et conserveraient leurs priviléges et leurs revenus. Cette déclaration n'était-elle pas une sorte d'appel à la dévotion, et surtout à la générosité des fidèles? Accoutumés à s'agenouiller de préférence devant certains autels, ils avaient besoin d'être assurés que, s'ils s'imposaient des sacrifices pour faire sortir la cathédrale de ses ruines, ils y retrouveraient encore les objets de leur culte et de leur prédilection. Quant à la châsse nouvelle pour les reliques de saint Éloi, n'était-ce pas encore un moyen de faire pleuvoir les offrandes et de se préparer des ressources pour le grand œuvre qu'il s'agissait d'entreprendre? Enfin, si l'on se rappelle qu'un an avant cette confirmation des autels, la ville avait été ravagée par un nouvel incendie, n'y a-t-il pas lieu de supposer que les populations, frappées de terreur, durent attribuer le retour de ce fléau à l'état d'abandon où le temple à demi détruit était resté depuis vingt ans, que la nécessité de le relever devint plus pressante que jamais, et que l'évêque et son chapitre durent saisir cette occasion d'exalter plus vivement encore les esprits par le spectacle de cérémonies pieuses.

En somme, il nous paraît probable que, tant que vécut Simon, les travaux durent être languissans, et se borner, soit à l'enlèvement des décombres, soit à des démolitions ou à des réparations partielles, tandis que, sous Beaudoin II, ils furent certainement conduits avec ardeur et persévérance; enfin, si l'on nous demandait de désigner l'année où la reprise de ces travaux dut commencer à devenir active et efficace, les faits que nous venons de citer nous feraient croire que c'est en 1153.

Maintenant, peut-on présumer que Beaudoin acheva son œuvre, et qu'à sa mort, en 1167, la construction de la cathédrale était complètement terminée? Nous ne le pensons pas. D'abord nous avons vu combien, en général, les monumens du moyen-âge s'édifiaient lentement. Les travaux de la cathédrale de Senlis se sont continués sans interruption pendant plus de trente ans, *spatio annorum tringinta et amplius* (1), ceux de Braisne pendant trente-six ans; ceux de la cathédrale de Paris étaient à peine achevés au bout d'un siècle (2). Or nous ne voyons aucun motif pour qu'on eût fait preuve à Noyon d'une plus grande diligence. Nous avons au contraire une raison de supposer qu'en 1167, à la mort de Beaudoin, l'édifice n'était pas complètement terminé, car nous voyons que, contrairement à l'ancien usage, cet évêque ne fut pas enterré dans la cathédrale, et que son corps fut porté à Ourscamp (3). N'en pourrait-on pas conclure que l'édifice, en-

(1) *Gallia christiana*, t. IX.

(2) Les constructions entreprises par Suger à Saint-Denis furent beaucoup plus rapidement exécutées, *en trois ans et trois mois;* mais aussi Suger cite le fait comme un miracle. Dans cette même abbaye de Saint-Denis, à une époque où le trésor n'était pas moins riche que du temps de Suger, et où les moyens d'exécution étaient au moins aussi puissans, on voit les travaux de reconstruction du chœur et de la nef se continuer pendant *cinquante ans*, de 1231 à 1281. Aussi les constructions du XIIIe siècle ont duré jusqu'à nos jours, tandis que celles du XIIe, si promptement terminées, menaçaient ruine au bout de quatre-vingts ans

(3) L'évêque Simon avait aussi été enseveli dans l'église d'Ourscamp. Comme il en était le fondateur, cette exception, en ce qui le concerne, s'expliquerait assez naturellement; mais les trois successeurs de Simon furent comme lui enterrés à Ourscamp: or, il n'existait à leur égard aucun motif de violer une règle si constamment observée. Avant la mort de Simon, on ne pouvait citer que deux évêques de Noyon qui n'eussent pas été ensevelis dans la cathédrale, savoir, Beaudoin Ier, enterré, en 1068, dans le couvent de Saint-Barthélemy, et Fulchaire, enterré, en 955, dans le monastère de Saint-Éloi. Tous les autres évêques, depuis 936 jusqu'en 1148, et depuis 1228 jusqu'à la fin du XIVe siècle, ont été ensevelis dans la cathédrale. Pendant la réunion des deux évêchés, certains prélats voulurent être enterrés à Tournay, d'autres à Noyon, mais jamais hors de l'une des deux cathédrales. N'avons-

core en voie de construction, n'était pas en état de recevoir dignement la dépouille du prélat. Ses deux successeurs, Beaudoin III et Étienne I[er], furent également ensevelis à Ourscamp, et ce n'est qu'en 1228, lors de la mort de l'évêque Gérard, que l'antique usage fut enfin rétabli pour se perpétuer ensuite sans exception jusqu'à la fin XIV[e] siècle.

Nous ne voudrions pas, sur la seule autorité de ce fait, affirmer qu'avant l'épiscopat de Gérard, c'est-à-dire avant 1221, la cathédrale de Noyon ne fût pas entièrement reconstruite; nous voudrions encore moins soutenir le contraire. Quelle que soit l'homogénéité de la construction, et malgré le grand caractère d'unité qui résulte d'une persistance presque constante dans le même plan, nous sommes convaincus que les travaux ont dû se continuer long-temps. Se seront-ils prolongés au-delà de l'an 1200? personne n'en peut répondre; mais, en examinant de près certaines parties de la nef et en particulier ces bases de colonnes au profil si vivement accentué, il nous semble permis de croire que, si elles n'ont pas été sculptées au XIII[e] siècle, elles ne l'ont pas été du moins beaucoup plus tôt que la fin du XII[e].

Ainsi, en dernière analyse, la cathédrale de Noyon doit prendre rang, selon nous, parmi les monumens de transition de la deuxième et de la troisième époque : conçue et entièrement ébauchée de 1150 à 1170, elle n'aura été totalement sculptée, ragréée et parachevée que vers la fin du siècle, et peut-être même un peu au-delà.

Dans ce même intervalle, nous ne le dissimulons pas, on voit s'élever des monumens qui n'ont pas avec celui-ci une complète analogie : ainsi, pour ne pas sortir du voisinage de Noyon, nous citerons la cathédrale de Senlis; on connaît assez exactement toutes les phases de sa construction. Elle aussi fut entreprise vers le milieu du XII[e] siècle, en 1155 environ, et à peine terminée vers 1191. Les deux édifices sont donc contemporains, ils auront été conçus et exécutés presque simultanément, et cependant n'existe-t-il pas entre eux une différence fondamentale? A Senlis, on a proscrit le plein cintre; à Noyon, on l'a respecté (1).

nous donc pas quelque raison d'attacher une certaine importance à cette interruption d'un usage si ancien, surtout lorsqu'elle correspond à une période pendant une grande partie de laquelle la cathédrale devait, selon toute apparence, être en voie de reconstruction?

(1) Ce n'est pas seulement la cathédrale de Senlis qu'il faudrait comparer avec celle de Noyon; il y a dans l'ancien diocèse de Senlis une autre église, moins célèbre que la cathédrale, mais non moins digne d'intérêt, l'église de Saint-Leu d'Esserent, qui offre peut-être matière à un parallèle encore plus instructif et à des contrastes plus frappans. L'église de Saint-Leu présente de telles analogies

Cette différence est grave assurément; mais suffit-elle pour nous empêcher de croire à la simultanéité des deux constructions? Ne savons-nous pas combien cette époque de transition est tolérante? N'arrive-t-il pas souvent que, dans le même lieu et au même moment, elle laisse vivre ensemble presque tous les styles à la fois? Lors donc que la cathédrale de Noyon serait empreinte des caractères les plus prononcés de l'ancienne architecture, il ne faudrait pas croire absolument impossible qu'à quelques lieues de là, vers le même temps, il se fût élevé une autre cathédrale sous l'inspiration du système nouveau. Mais ici, notez-le bien, il n'est pas question de pareils contrastes. Nous l'avons déjà dit, malgré ses pleins cintres, malgré ses transsepts en hémicycle, malgré l'effort qu'elle semble faire pour se donner un air d'ancienneté, la cathédrale de Noyon n'est au fond qu'une église à ogive; elle ne vit que de la vie nouvelle; dans toutes ses nervures, dans tous ses rameaux de pierre, la sève qui circule, c'est la même sève qu'à Senlis. Ses arcades à plein cintre elles-mêmes n'ont du plein cintre que la forme; elles n'en ont ni l'esprit, ni le caractère : ce sont des ogives arrondies. Aussi, quelque nombreuses que soient ces arcades, elles sont sans influence, elles modifient à peine l'aspect général du monument. Il semble que ce soit par une usurpation, ou plutôt à l'aide d'une concession bénévole, que le plein cintre soit admis dans cette église. Il y occupe plus que sa part légitime et naturelle. Sa présence y fait l'effet d'une fiction ou d'un anachronisme. Ainsi, vous le voyez, la différence entre nos deux cathédrales n'est pas aussi grande qu'elle en a l'air; les deux constructions ne se distinguent par aucune diversité réelle et profonde. C'est le même principe qui les a créées; rien ne nous défend donc de les croire contemporaines.

Mais d'où vient à Noyon ce respect pour le plein cintre? Cette

avec la cathédrale de Noyon, soit par la conception du plan, soit par la nature des profils et de toutes les particularités essentielles de la construction, qu'il n'est guère possible de ne pas les regarder comme à peu près contemporaines. Eh bien! à Saint-Leu on ne trouve pas un seul plein cintre, ni au dedans ni au dehors de la nef et du chœur; il n'en existe que sur la façade occidentale. C'est uniquement sur cette partie de l'édifice qu'il a été fait une concession à l'ancien style; partout ailleurs il est exclu. Non-seulement le plein cintre n'apparaît pas dans l'église, mais il n'y est question ni de l'alternance des supports multiples et des supports cylindriques, ni des annelures, ni des transsepts arrondis. Tous ces souvenirs des anciennes traditions ne pénètrent pas à Saint-Leu, et néanmoins, entre Saint-Leu et Noyon, l'analogie est extraordinaire et leur contemporanéité est évidente. D'où vient donc qu'à Saint-Leu aussi bien qu'à Senlis on a, dans le même moment, suivi d'autres erremens qu'à Noyon? C'est ce que nous essayons d'expliquer dans le paragraphe suivant. (Voir la note de la page 72.)

sorte d'honneur qu'on lui rend a beau n'être qu'abstrait et nominal, pourquoi lui est-il rendu? Pourquoi l'a-t-on laissé avec tant de complaisance régner seul dans toutes les parties supérieures de l'édifice? Pourquoi, lorsque tous les membres de cette architecture semblent vouloir se développer selon les formes nouvelles, sont-ils contraints à suivre ou plutôt à simuler les anciennes formes, et tandis qu'à Senlis on s'abandonne sans résistance à la pente du siècle, pourquoi faire à Noyon de l'archaïsme à plaisir?

Répondre que l'époque de transition nous fournit des exemples fréquens de monumens simultanément conçus dans un esprit purement novateur et de monumens empreints d'un caractère archaïque, c'est ne rien répondre, c'est résoudre la question par la question.

Ne voir dans les œuvres si étrangement diverses d'une même époque que les jeux d'un hasard aveugle, insouciant, inexplicable, c'est une façon trop commode de trancher la difficulté.

Sans doute, il y a des faits dont il serait aussi puéril qu'inutile de rechercher les causes; mais ces grandes créations de la foi et de la patience de nos pères, ces monumens pleins de tant d'énigmes, ne méritent pas un tel dédain. Malgré nous, nous voulons percer le mystère de leur origine, et pénétrer jusqu'à la cause de leurs différences et de leurs analogies.

Nous voilà donc conduits en dehors du sol un peu aride de la pure chronologie, sol sur lequel, jusqu'ici, nous nous sommes renfermés. C'est vers le problème historique qu'il faut maintenant tourner nos regards; ce sont les générations qui virent élever ces monumens, c'est la société du XIIe siècle, c'est son histoire qu'il faut interroger; en un mot, il ne suffit plus d'exposer, il faut expliquer l'époque de transition.

Nous avons déjà fait nos réserves, ce ne sont que des aperçus que nous allons hasarder. Loin de nous l'espoir d'atteindre le but, nous ne voulons qu'indiquer une voie qui nous semble pouvoir y conduire.

IX.

La révolution architecturale dont le XIIe siècle est témoin ne provient-elle que d'un de ces changemens de goût matériel, d'un de ces besoins de nouveauté que les hommes éprouvent nécessairement à certains intervalles? L'ogive est-elle née seulement parce qu'il y avait trop long-temps que le plein cintre durait? N'y a-t-il là qu'une affaire de mode? Cette explication, dont quelques-uns se contentent, n'en est réellement pas une. La mode elle-même ne doit-elle pas avoir sa

cause? Cette cause est futile et insaisissable, s'il ne s'agit que du caprice de quelques individus; mais ne peut-elle pas être grave et profonde, lorsqu'il est question des habitudes de tout un peuple? Or, d'où est née la mode qui, pendant le XII[e] siècle, fit adopter universellement, dans une moitié de l'Europe, un nouveau genre de construction? La question, comme on voit, reste toujours au même point.

Cette révolution doit-elle être attribuée uniquement, comme d'autres l'ont voulu, à la nécessité toujours croissante d'exhausser les églises, soit par zèle religieux, pour mieux honorer la Divinité, soit par motif de salubrité, pour prévenir l'asphyxie des fidèles? L'ogive, il est vrai, s'emploie utilement dans les constructions d'une grande hauteur; mais on peut faire des monumens très élevés sans se servir de l'ogive. Les cathédrales de Mayence, de Worms, de Spire, ont tout autant d'élévation que beaucoup de grandes églises du XIII[e] siècle, et leurs arcades sont toutes à plein cintre. L'architecture à ogive ne serait donc pas devenue d'un usage nécessaire, universel et exclusif, s'il n'y avait eu d'autre motif de l'adopter que le besoin d'élever de très hautes murailles. Ce n'est encore là qu'une cause secondaire, ce n'est pas l'explication que nous cherchons.

La trouverons-nous, comme on l'a souvent prétendu, dans ces voyages en Orient, si fréquens à la fin du XI[e] siècle? Mais, comme il n'existe en Orient de monumens réellement analogues à nos monumens à ogive que ceux qui y ont été construits depuis le XIII[e] siècle par des Européens, peu nous importe que les croisés aient eu occasion d'apercevoir çà et là quelques arcs brisés sur des pans de murailles arabes; il est probable qu'en cherchant bien, ils en auraient trouvé même en Occident. Ce qu'ils ne pouvaient, au contraire, rencontrer nulle part, c'était l'architecture à ogive, car elle n'est arrivée toute faite ni d'Orient ni d'aucun autre point du globe. Elle s'est formée dans nos climats (1) : comment et pourquoi s'est-elle formée? c'est là toujours qu'est la question.

Un point nous paraît évident, c'est qu'elle n'a pas été le produit d'une cause unique, et qu'elle résulte du concours d'une foule de circonstances diverses. Ainsi la tendance à exhausser de plus en plus les constructions aura certainement contribué à son développement : le souvenir du tombeau de Jésus-Christ, s'il est vrai qu'il fût dès lors

(1) Si elle eût existé en Orient, comment aurait-elle pénétré si difficilement et si imparfaitement dans les pays de l'Europe méridionale? comment serait-elle devenue si populaire dans le Nord?

entouré d'ogives, aura dû concourir à sanctifier, à populariser cette nouvelle sorte d'arcades; mais toutes ces causes, et tant d'autres également secondaires, auraient été sans vertu par elles-mêmes, si elles n'eussent été dominées et mises en mouvement par une cause supérieure.

Cette cause n'est autre, selon nous, que l'esprit même du XIIe siècle, esprit novateur, hasardeux, systématique. N'est-ce pas à lui que sont dus les premiers combats de la raison contre l'autorité, de la bourgeoisie à sa naissance contre la féodalité à son déclin, des langues populaires et vivantes contre la langue antique et sacerdotale, près de devenir langue morte? Au milieu de cette lutte générale, de ce mouvement universel des esprits, lorsque tout change et se transforme, l'architecture pouvait-elle rester immuable? Le style qu'elle avait adopté depuis tant de siècles n'avait-il pas même durée, même origine, même fondement, pour ainsi dire, que cette autorité qu'on attaquait à coups redoublés? Le plein cintre n'était-il pas comme identifié avec l'ancien état de la société? n'en était-il pas le représentant, le type, le symbole? A la société nouvelle, à cette société tourmentée d'une fièvre d'affranchissement, il fallait un nouveau type, un nouveau symbole, un autre drapeau. Maintenant, pourquoi l'ogive plutôt que toute autre forme, plutôt que la ligne horizontale et l'architrave, par exemple? C'est là, qu'on nous permette de le dire, le petit côté de la question. Toute révolution est à la fois accidentelle et nécessaire. Ce qui était purement accidentel alors, c'était la forme qu'adopterait la nouvelle architecture : ce qui était nécessaire, c'était qu'il se formât un style nouveau, que ce style se rattachât à l'ancien par de nombreux élémens communs, mais qu'il s'en séparât par certains élémens propres et par une originalité visible et saisissante. L'ogive s'est trouvée là, favorisée et mise en évidence par ces causes multiples et accessoires que nous avons signalées; sa forme insolite semblait prédestinée à caractériser un mouvement tout nouveau des esprits. Tel est, selon nous, le secret de sa fortune.

Et qu'on ne croie pas que ce sont là de chimériques conjectures. Montrons combien sont réels les rapports qui rattachent l'origine et les progrès de l'ancienne architecture à la révolution sociale du XIIe siècle.

Le caractère dominant de cette époque, ce n'est pas seulement le besoin de l'émancipation, c'est la tendance à la sécularisation. La société, jusque-là exclusivement monacale, aspire pour la première fois à devenir laïque. La puissance temporelle de l'église, après avoir atteint son apogée, est sourdement menacée jusque dans ses fondemens. La foi ne perd rien de son ardeur, mais elle aussi se sécularise pour

ainsi dire. On commence à admettre la possibilité de faire son salut ailleurs que dans un cloître : l'université de Paris se croit et se proclame aussi bonne catholique que l'église; en un mot, la société laïque, en même temps qu'elle cherche à se constituer et à s'entourer de garanties vis-à-vis des pouvoirs purement temporels, s'exerce peu à peu à faire par elle-même tout ce qui était jusque-là l'apanage exclusif de la société sacerdotale.

Voilà le spectacle que présentent les deux sociétés; voyons maintenant les deux architectures.

Un fait incontestable, c'est qu'avant le XIIe siècle on ne construit pas un seul édifice religieux dans le nord de l'Europe sans que l'architecte soit moine, chanoine, ou tout au moins ecclésiastique. Presque toutes les sciences, il est vrai, n'avaient alors d'autres adeptes que les hommes d'église; mais parmi toutes les sciences, celle de l'architecture était réputée sainte et sacrée par excellence. Un des premiers devoirs de l'abbé, du prieur, du doyen d'une communauté, était de savoir tracer le plan d'une église et de pouvoir en diriger la construction. On voit des moines entreprendre de longs voyages, aller jusqu'à Constantinople pour se fortifier dans cette étude, pour puiser les saintes traditions à leur source. Et ce n'est pas seulement dans le clergé régulier que cette science est obligatoire; il faut que les évêques président aux travaux de leurs cathédrales, comme les moindres prêtres à ceux de leurs églises. En un mot, la règle est générale, jusqu'au XIIe siècle point d'architecte qui ne soit religieux.

Un autre fait non moins incontestable, c'est qu'à partir du XIIIe siècle, sauf quelques exceptions presque imperceptibles, nous ne voyons plus d'autres architectes que des laïques. Les Robert de Luzarches, les Thomas de Cormont, les Hugues Libergier, les Robert de Coucy, les Pierre de Montereau, les Jean de Chelles, les Erwin de Steinback, les Eudes de Montreuil, n'appartiennent ni à l'église ni à aucun ordre; ils sont tous bourgeois, vivant de leurs œuvres, et la plupart mariés.

Ainsi, avant le XIIe siècle, avant la première apparition du style à ogive, l'architecture est dans les mains du clergé, elle n'a que lui pour interprète; au XIIIe siècle, au contraire, lorsque l'ogive est souveraine, l'art de bâtir n'appartient qu'aux laïques; il reste à peine dans le fond des cloîtres quelques vieux moines essayant encore de manier l'équerre et le compas.

Du rapprochement de ces deux faits ne résulte-t-il pas que, dans l'époque intermédiaire, pendant le XIIe siècle, lorsque les deux architectures étaient en lutte, lorsque la victoire semblait encore indécise,

les deux sortes d'architectes devaient aussi se trouver en présence : d'un côté, la cohorte cléricale, les champions de l'esprit d'autorité, s'efforçant de maintenir le système et les traditions du plein cintre; de l'autre, les libres constructeurs, les *maîtres d'œuvres*, comme ils s'intitulaient, s'appropriant l'ogive, s'en façonnant un système, et s'en servant comme d'une arme pour se rendre maîtres à leur tour de l'art de bâtir.

Jamais toutefois ce système laïque n'aurait triomphé, si ceux qui le soutenaient n'eussent été que des individus isolés. Aux associations monacales, dépositaires des traditions hiératiques, il fallait opposer d'autres associations organisées avec assez de force pour durer et pour devenir à leur tour gardiennes de traditions, avec assez de mystère pour ne pas éveiller dès le début de dangereuses résistances. Telles furent les confréries maçonniques, les *fraternités* de constructeurs (*fraternitates*) dont l'existence dès le XIIe siècle, dans l'Ile-de-France et dans la Picardie, ne saurait être mise en doute. Il est vrai que c'est seulement vers la fin du XIVe, et principalement aux bords du Rhin, que la grande institution des francs-maçons commence à prendre un caractère historique, c'est alors qu'elle s'organise sur une vaste échelle, et qu'elle cherche à donner à ses statuts une nouvelle autorité; mais cela même est une preuve qu'elle existait depuis long-temps. Les francs-maçons du XIVe et du XVe siècle n'avaient plus rien à inventer de nouveau, l'architecture qu'ils professaient était triomphante, incontestée, et avait produit ses plus beaux chefs-d'œuvre. Si nous les apercevons alors pour la première fois dans l'histoire, tandis qu'antérieurement il faut les y deviner, c'est que, leur institution se relâchant, ils commençaient à divulguer eux-mêmes leur propre existence. Pourquoi dans leurs nouveaux statuts se recommandent-ils si sévèrement le secret? Parce qu'ils se surprenaient sans doute à ne le plus bien garder. La formation des *loges* allemandes du XVe siècle passe donc à tort pour la création des confréries maçonniques; elle n'en est qu'une réorganisation, motivée probablement par des symptômes de décadence. Le propre de ces sortes d'institutions est de n'avoir jamais autant de vigueur et de discipline que dans leurs commencemens; il est donc permis de croire non-seulement que la confrérie des francs-maçons existait depuis au moins deux siècles, lors de l'établissement pour ainsi dire officiel des *loges*, mais que les jours de sa plus grande, de sa réelle puissance étaient déjà passés.

C'est pendant la lutte entre les deux styles, quand il fallait triompher des habitudes et des routines du passé, quand il fallait diriger dans des voies régulières, méthodiques, savantes, le système vain-

queur, c'est alors que les confréries maçonniques durent déployer leur plus grande énergie et faire preuve de cette persévérance que l'esprit d'association peut seul inspirer. Sans le secours de ces confréries, jamais, encore une fois, l'architecture à ogive n'aurait accompli sa destinée. Ce système de proportions, ce système de construction, ce système d'ornementation végétale et indigène, dont nous avons constaté l'existence; l'unité, l'harmonie, la conséquence qui règnent dans les œuvres de cette architecture une fois parvenue à sa perfection, tout cela était impossible sans les confréries, c'est-à-dire sans une science à la fois traditionnelle et expérimentale transmise comme un mot d'ordre de générations en générations. Si l'art de bâtir, échappant aux mains de l'église, fût tombé à la merci des caprices individuels et d'une liberté non organisée, au lieu des chefs-d'œuvre du XIII[e] siècle, nous aurions eu un pêle-mêle anarchique de tous les styles. Heureusement la foi, l'oubli de soi-même, toutes les vertus qui font naître et durer les associations, étaient encore vivaces dans ce monde : l'art pouvait impunément se séculariser; à défaut de l'église spirituelle, il trouvait dans la franc-maçonnerie une sorte d'église laïque, au sein de laquelle il devait se perpétuer et se maintenir pendant trois siècles, comme un secret mystérieux et respecté.

Ainsi, pour tout résumer, peu importe que l'ogive, en tant que forme géométrique et architecturale, ait été mise en faveur par telle ou telle cause accidentelle, et que ces causes soient plus ou moins nombreuses; ce qui est d'un véritable intérêt, c'est de savoir par qui, comment et pourquoi elle a été convertie en système, et d'où est venue à ce système une physionomie si tranchée, si originale, si exclusive, si incompatible avec tout autre genre d'architecture. Une fois qu'il est reconnu que l'esprit de liberté, l'esprit séculier et laïque, l'esprit du XII[e] siècle, est, sinon le créateur, du moins le principal promoteur de ce système; que la fortune du plein cintre, au contraire, se lie à celle des idées et des institutions dont la société nouvelle tend à s'affranchir, dès-lors les mélanges, les amalgames, les contradictions de l'époque de transition ne sont plus des bizarreries inintelligibles, nous en pénétrons le sens, nous leur trouvons une signification. L'architecture devient pour nous un reflet, presque toujours fidèle, des évènemens dont la société est le théâtre. Ainsi, dans celles de nos villes où les tentatives d'émancipation sont tardives, timides ou immédiatement comprimées, dans les abbayes, dans les communautés, dans tous ces pieux asiles défendus par une triple enceinte contre les invasions des idées nouvelles, l'ancien style persiste long-temps, et ce

n'est que peu à peu et comme à regret qu'il se laisse altérer par quelques tentatives de nouveauté; dans les lieux, au contraire, où la victoire reste de bonne heure aux idées de réforme, et où, soit de gré, soit de force, une bourgeoisie improvisée s'est mise en possession des droits de cité et de commune, on s'aperçoit bien vite que les nouveaux constructeurs ont dû trouver la porte ouverte pour ainsi dire, et qu'ils se sont établis avec liberté et hardiesse, sans se soucier des anciennes traditions; enfin, lorsque les franchises municipales, nées de transactions pacifiques ou d'octrois bénévoles, sont tempérées, incomplètes, et laissent une large part à la vieille autorité, il n'est pas rare que les deux styles semblent se marier et se fassent à chacun leur part en bonne harmonie et d'un mutuel consentement.

Or, c'est là précisément le spectacle que nous offre notre cathédrale de Noyon. Le plein cintre et l'ogive sont en présence, mais sans qu'il y ait entre eux la moindre hostilité : l'ogive domine, mais en quelque sorte malgré elle, et en laissant voir une sorte de soumission inaccoutumée vis-à-vis du plein cintre. Cette singularité devient toute naturelle si l'on fait attention aux circonstances qui amenèrent et qui suivirent l'établissement de la commune dans la ville de Noyon. Ce ne fut pas, comme à Laon, comme à Reims, au moyen de violentes insurrections et au prix de leur sang que les habitans de Noyon obtinrent leurs franchises. Ils étaient gouvernés, vers le commencement du XII[e] siècle, par un évêque nommé Baudry, homme sage, clairvoyant et de bonne foi; avant d'être élevé à l'épiscopat, Baudry, simple chapelain de l'évêché de Cambrai, avait assisté aux troubles sanglans de cette ville, et s'était convaincu qu'on ne gagnait rien à résister aux tentatives d'indépendance qui éclataient alors de toutes parts; que mieux valait les prévenir par d'habiles concessions, et qu'une fois ces concessions faites, elles devaient être fidèlement respectées. Il n'attendit donc pas que la révolte se fît entendre; il alla au-devant d'elle, et, dès l'an 1108, de son propre mouvement, il présenta aux habitans de la ville une charte de commune, jura de l'observer, et tint parole. Les droits octroyés par cette charte n'étaient pas, comme le remarque M. Thierry (1), tout-à-fait aussi étendus que ceux qui avaient été conquis de vive force dans d'autres villes; mais les bourgeois de Noyon s'en contentèrent, et comme les successeurs de Baudry eurent la sagesse d'imiter son exemple, on ne vit point à Noyon, comme dans tout le voisinage, ces fausses trêves sans cesse rompues par le meurtre et la violence : la

(1) *Lettres sur l'Histoire de France*, in-8°, p. 268.

paix y fut sincère et durable, et le bon accord ne cessa de régner entre la ville et son seigneur.

Ainsi, lorsque, vers 1150, Beaudouin II entreprit, comme nous le supposons, la reconstruction de sa cathédrale, il existait à Noyon une commune depuis long-temps établie et consacrée par une paisible jouissance, mais placée en quelque sorte sous la tutelle de l'évêque. C'est le reflet de cette situation que nous présente l'architecture de l'église. Le nouveau style avait déjà fait trop de chemin à cette époque pour qu'il ne fût pas franchement adopté, surtout dans un édifice séculier et dans une ville en possession de ses franchises; mais en même temps le pouvoir temporel de l'évêque avait encore trop de réalité pour qu'il ne fût pas fait une large part aux traditions canoniques (1). Nous ne prétendons pas que cette part ait été réglée par une transaction explicite, ni même qu'il soit intervenu aucune convention à ce sujet; les faits de ce genre se passent souvent presque à l'insu des contemporains : que de fois nous agissons sans nous douter que nous

(1) Il n'en était pas de même à Senlis, ni par conséquent à Saint-Leu d'Esserent. Le territoire du diocèse de Senlis faisait partie du domaine royal. L'émancipation communale et laïque s'y était accomplie librement et sans restriction, et en ne laissant à l'évêque qu'une faible part de pouvoir temporel.

A Noyon, au contraire, l'évêque avait, comme seigneur féodal, un pouvoir très étendu : il était à la fois grand vassal de la couronne, en vertu de fiefs immédiats réunis à son siége, et seigneur indépendant du Vermandois, qui relevait de son évêché. Comme grand vassal, il était un des pairs ecclésiastiques, et portait le baudrier au sacre du roi de France; comme suzerain du Vermandois, il traitait d'égal à égal avec le pouvoir royal. Aussi, lorsqu'en 1191, après la mort de Philippe d'Alsace, comte de Vermandois, Philippe-Auguste eut réuni le Vermandois à la couronne, il fallut qu'il transigeât avec l'évêque de Noyon. Le roi et le prélat se donnèrent des lettres doubles ou lettres d'échange, scellées de leurs sceaux, en date du mois d'août 1213, par lesquelles, d'un côté, Étienne, évêque de Noyon, déclare qu'il remet et quitte au roi Philippe l'hommage dû à son église pour le comté de Vermandois, et le roi, en échange, lui cède les terres et fiefs qu'il possédait à Lassigny et à Coye. Dans ce marché, c'était l'évêque qui gagnait du pouvoir temporel. Est-ce seulement à partir de cette époque, et comme une compensation de plus accordée par le roi, que les évêques de Noyon prirent le titre de comte? le portaient-ils, au contraire, trois ou quatre siècles auparavant, comme semble l'indiquer une charte du roi Eudes de 893? D. Mabillon est de ce dernier avis; Colliette, l'auteur des *Mémoires sur le Vermandois*, soutient l'opinion contraire. Peu nous importe; ce qu'il nous suffit de constater, et ce qui est parfaitement établi, c'est que le pouvoir temporel des évêques de Noyon était considérable, et que, même au milieu de la crise du XIIe siècle, au lieu de déchoir, il ne fit que se fortifier. (Voir les *Recherches historiques* de M. Lafons, pag. 22 à 27; *l'Art de vérifier les dates*, t. IX, pag. 184-193, et t. XII, pag. 201. — Voir ci-dessus la la note de la page 63.)

obéissons à une loi générale! et cependant cette loi existe, c'est elle qui nous fait agir, et d'autres que nous viendront plus tard en signaler l'existence et en apprécier la portée. C'est ainsi que l'évêque et les chanoines, tout en confiant la conduite des travaux à quelque maître d'œuvre laïque, parce que le temps le voulait ainsi, tout en le laissant bâtir à sa mode, lui auront recommandé de conserver quelque chose de l'ancienne église, d'en rappeler l'aspect en certaines parties, et de là tous ces pleins cintres dont l'extérieur de l'édifice est percé, de là ces grandes arcades circulaires qui lui servent de couronnement tant au dedans qu'au dehors. Il est vrai que les profils déliés de ces arcades les rendent aussi légères que des ogives : l'obéissance de l'artiste laïque ne pouvait pas être complète; elle consistait dans la forme et non pas dans l'esprit.

C'est encore certainement pour complaire aux souvenirs et aux prédilections des chanoines que le plan semi-circulaire des transsepts aura été maintenu : la vieille église avait probablement ses bras ainsi arrondis, suivant l'ancien type byzantin; mais, tout en conservant cette forme, on semble avoir voulu racheter l'antiquité du plan par un redoublement de nouveauté dans l'élévation. Remarquez en effet que ces transsepts en hémicycle sont percés de deux rangs de fenêtres à ogive, tandis que, dans la nef, bien qu'elle soit évidemment postérieure, toutes les fenêtres sont à plein cintre.

Il est très probable aussi que la forme arrondie de ces deux transsepts a été conservée en souvenir de la cathédrale de Tournay, cette sœur de notre cathédrale. A Tournay, en effet, les deux transsepts byzantins subsistent encore aujourd'hui dans leur majesté primitive, avec leur ceinture de hautes et massives colonnes. En 1153, la séparation des deux siéges n'était prononcée que depuis sept années. La mémoire de ces admirables transsepts était encore toute fraîche, et c'est peut-être en témoignage de ses regrets, et comme une sorte de protestation contre la bulle du saint père, que le chapitre de Noyon voulut que les transsepts de sa nouvelle église lui rappelassent, au moins par leur plan, ceux de la cathédrale qu'il avait perdue. Cette conjecture s'accorde avec toutes celles qui précèdent; c'est une explication de plus de ce mélange de traditions et d'inventions, de formes anciennes et de style novateur, qui est le caractère dominant de la cathédrale de Noyon.

Qu'on applique à tous les monumens de l'époque de transition les deux ou trois principes que nous venons d'émettre, et nous avons la presque certitude qu'après une étude attentive, précédée d'une sage

défiance envers les dates et les récits consacrés, on verra toujours, au moins sur quelques points, se justifier nos prévisions. Il y a plus de douze ans que nous avons indiqué sommairement ces idées (1), et depuis ce temps nous n'avons rien trouvé qui ébranlât notre croyance; elle s'est plutôt fortifiée par le résultat de constantes observations, et bien qu'aucun texte précis, aucun document incontestable ne donne encore à ces aperçus une véritable consistance, nous ne perdons pas l'espoir de pouvoir quelque jour invoquer en leur faveur une révélation positive. Déjà une récente découverte semble justifier cet espoir : on vient de trouver en Allemagne quelques fragmens du journal d'un franc-maçon, et il résulte des notes tracées sur ce journal que le triangle équilatéral était bien réellement la *base fondamentale* du système à ogive : voilà donc déjà un de ces principes auxquels on pouvait jusque-là contester toute valeur scientifique, qui commence à prendre un caractère de certitude. Avec de persévérantes recherches, on pénétrera plus avant, on retrouvera quelque autre secret des confréries maçonniques, on obtiendra la confidence de leur origine, de leur constitution, de leur véritable but. Que tous ceux à qui ces questions inspirent un sérieux intérêt cessent de s'évertuer à prouver, les uns que l'ogive nous est venue d'Orient, les autres qu'elle est indigène, querelles vides et oiseuses; qu'ils cherchent par qui a été mis en œuvre le système à ogive, pourquoi l'influence de ce système a été si grande et si universelle, comment pendant trois siècles il a pu exercer sur une moitié de l'Europe une absolue souveraineté; qu'ils cherchent enfin si la naissance et les progrès de ce système ne sont pas inséparablement liés à la grande régénération des sociétés modernes dont le XIIe siècle voit éclore les premiers germes.

C'est dans ce sens, encore une fois, qu'il reste à faire de profitables découvertes. C'est là le véritable problème, le problème historique de l'époque de transition. Les révolutions architecturales ainsi envisagées ne se confondent plus avec ces fantaisies futiles et éphémères qui font préférer telle étoffe à telle autre pendant un certain temps; elles sont de sérieuses, de véritables révolutions; elles expriment des idées. Il faut que l'archéologie, en même temps qu'elle constate et qu'elle analyse les faits dans leurs plus minutieux détails, les généralise parfois et fasse planer sur eux un coup-d'œil d'ensemble. C'est ainsi qu'elle prend rang parmi les sciences utiles, puisque en nous révélant,

(1) *Rapport sur les monumens historiques des départemens de l'Aisne, de l'Oise, du Nord, de la Marne et du Pas-de-Calais*, in-8°, 1831, pages 10 et suiv.

à la vue des monumens, l'état des sociétés qui les virent construire, elle nous fournit un des meilleurs moyens d'investigation, un des plus sûrs instrumens de critique historique.

Nous voici au terme de cet essai.

Pour parvenir à notre but, c'est-à-dire pour déterminer à quelle époque doit avoir été construite l'église Notre-Dame de Noyon, nous avons suivi successivement deux routes différentes : l'une purement historique, l'autre théorique.

Historiquement, nous nous sommes appuyé, à défaut de preuves plus directes, sur quelques faits d'une certitude incontestable qui nous ont permis d'établir par induction la date dont nous avions besoin.

Théoriquement, nous avons essayé de démontrer que les monumens du moyen-âge, et particulièrement ceux de l'époque à ogive, se prêtent à une classification méthodique fondée sur des lois constantes, et nous servant de cette classification comme d'un moyen de contrôle, nous avons reconnu qu'elle confirmait en tous points les inductions tirées de nos recherches historiques.

Enfin, pour justifier encore mieux ces inductions, nous nous sommes livré à une étude particulière de l'époque à laquelle notre monument nous semblait appartenir, l'époque de transition; nous en avons tracé les limites, nous en avons fixé, autant qu'il est possible, les subdivisions chronologiques; puis, nous plaçant à un point de vue plus général, nous avons indiqué dans quel sens devraient être dirigées les recherches de ceux qui aspirent à connaître la véritable signification historique de la révolution architecturale que cette époque a vu s'accomplir.

De quelque manière qu'on envisage l'église Notre-Dame de Noyon, qu'on l'examine avec le microscope de l'archéologue, ou avec le coup d'œil de l'historien, on y trouvera une ample matière à observations, un sujet d'études neuves et fécondes. C'est une mine que nous n'avons pas la prétention d'avoir exploitée : puissions-nous seulement avoir réussi à en signaler la richesse et l'importance.

L. Vitet.

LA GRÈCE

PENDANT LES TROIS DERNIERS MOIS.

—

A M. le Directeur de la Revue des Deux Mondes.

Paris, ce 24 décembre 1844.

MONSIEUR,

Quand, au mois d'octobre dernier, j'ai essayé, avec l'impartialité la plus scrupuleuse, de faire connaître l'origine, les antécédens et les transformations diverses des partis en Grèce; quand, au milieu de ce chaos, j'ai tâché de saisir la pensée dominante de chacun de ces partis, et d'exposer ses vues actuelles, je m'attendais à beaucoup de bruit à Athènes et à de nombreuses réclamations. Ce bruit et ces réclamations ont, je l'avoue, dépassé mon attente. Un seul parti, sans être tout-à-fait content, s'est hasardé à reconnaître que, si j'avais pu me tromper sur quelques détails sans importance, j'avais presque toujours frappé juste, et que la Grèce devait voir en moi un ami sincère et dévoué. En revanche, le parti anglais et le parti russe, les maurocordatistes et les napistes, n'ont pas trouvé de mots assez énergiques, assez amers pour exprimer leur douleur et leur indignation. Selon les uns, mon écrit est tout simplement un long *factum* contre l'Angleterre, et

par conséquent contre le peuple grec, identifié, comme chacun sait, avec la légation britannique. Selon les autres, j'ai été déplorablement abusé par un Machiavel inconnu qui m'a fait croire toutes sortes de calomnies contre la Russie et contre ceux qui ont l'habitude de chercher en elle un appui. Or, mettre en doute les bonnes intentions de la Russie et du parti russe en Grèce, n'est-ce pas évidemment travailler à la destruction de la religion, de la constitution, de l'indépendance nationale. Il paraît même, si j'en crois les journaux et les correspondances, que, sans m'en douter, j'ai failli devenir la cause ou l'occasion d'une crise ministérielle. Le *Moniteur grec*, qui passe pour l'organe du président du conseil, ayant approuvé mon écrit, quelques napistes s'en sont irrités, et ont péremptoirement signifié à M. Metaxas qu'il ne pouvait laisser impunément insulter ses amis. Habile à profiter du moment, la légation anglaise a aussitôt proposé aux napistes mécontens une nouvelle coalition, et les napistes mécontens n'ont pas repoussé la proposition. On ne sait ce que cela serait devenu, si au moment de la crise la coalition n'eût appris que 60 voix au moins dans la chambre étaient déterminées à ne pas se séparer de M. Coletti. Cette découverte, un peu inattendue, a refroidi bien des ardeurs, et tout a provisoirement repris son cours sans autre inconvénient que de jeter une ou deux feuilles napistes dans l'opposition.

Il est, vous le savez, des pays où l'idée de contribuer à la chute d'un ministère n'aurait rien qui m'effrayât, mais c'est ailleurs qu'en Grèce, et je voudrais ne pas provoquer un nouvel orage au sein de la majorité. Je ne puis pourtant me dispenser de répondre brièvement au double reproche qui m'est adressé. Est-il vrai, d'abord, comme on l'a prétendu à Athènes, comme on l'affirme encore à Londres, que mon écrit ne soit autre chose qu'un long *factum* contre l'Angleterre? Ceux qui tiennent ce langage ne se sont sans doute pas donné la peine de me lire. Je n'ai certes nulle disposition à me ranger sous le drapeau déjà usé, déjà déchiré de l'entente cordiale; mais je ne suis pas assez insensé pour croire que nulle part et dans aucune circonstance, la France et l'Angleterre ne puissent s'entendre honorablement et utilement pour toutes les deux. Or, dans l'écrit même dont il s'agit, j'ai dit qu'au mois d'avril dernier, l'union de la France et de l'Angleterre en Grèce me paraissait convenable et salutaire. J'ai dit qu'un ministère Coletti-Maurocordato était, à mon sens, le meilleur qu'on pût former à cette époque, et que je regrettais qu'il eût échoué. J'ai dit que, cette combinaison écartée, et le chef du parti anglais ayant pris seul les rênes du gouvernement, le ministre de France avait bien

fait de lui promettre et de lui donner son appui. Où voit-on là les traces d'une hostilité aveugle contre l'Angleterre et d'un esprit étroit et exclusif? Ce n'est pas ma faute si, par les conseils ou du moins avec l'assentiment de la légation anglaise, le ministère Maurocordato a marché dans une voie où ne pouvaient le suivre ceux qui tiennent au rapprochement des partis et à la sincérité des institutions constitutionnelles. Ce n'est pas ma faute s'il est ainsi tombé sous le coup d'une réprobation si unanime, si énergique, qu'une réaction déplorable en a été la conséquence. Voilà, depuis quatre ans, la seconde fois qu'à Athènes l'influence anglaise arrive au pouvoir dans les circonstances les plus favorables, et qu'elle se montre inhabile à s'y maintenir. Où trouver l'explication de ce fait, si ce n'est d'une part dans la mauvaise conduite de ses agens, de l'autre, dans certaines arrière-pensées qu'avec son intelligence si prompte, la Grèce aperçoit bientôt et dont elle se défie? Quand, par exemple, un des journaux les plus libéraux de l'Angleterre, l'*Examiner*, tourne en dérision ou dénonce comme un crime l'idée d'étendre un jour les frontières de la Grèce, et de lui rendre les provinces qui lui appartiennent naturellement par l'histoire, par la langue, par la religion, pense-t-on que le langage de ce journal n'explique pas, ne justifie pas bien des craintes et bien des répugnances? Et ce n'est pas en France seulement que la conduite de l'Angleterre en Grèce est ainsi jugée, c'est partout où la Grèce a des amis francs et désintéressés. Voici ce qu'écrivait, il y a quelques années, un des deux régens bavarois dont la Grèce a conservé un bon et honorable souvenir, M. de Maurer : « L'Angleterre, dit-il, est un état commercial, et par suite sa politique est essentiellement une politique commerciale. Elle a toute la pénétration et toute l'habileté que donne l'intérêt commercial. La faiblesse de l'empire ottoman assure à la marine anglaise non-seulement le monopole du commerce de la Méditerranée, mais encore celui du commerce de l'Inde. Un état commercial puissant, indépendant, en possession d'une civilisation européenne, un pareil état, établi à la porte de la Turquie, appellerait nécessairement à lui le commerce de l'Orient. Il ouvrirait infailliblement de nouvelles routes vers l'Inde, et devrait, de cette manière, quoique dans un avenir éloigné peut-être, mettre un terme au monopole britannique. Voilà pourquoi le petit état grec apparaît dès aujourd'hui à la politique égoïste et perspicace de l'Angleterre comme un futur rival. Voilà aussi ce qui explique la conduite souvent si inconcevable du gouvernement anglais. »

Cependant à la crainte de voir la Grèce s'emparer du commerce de

la Méditerranée, il y a un contre-poids, c'est celle de voir la Grèce absorbée par la Russie. Un jour viendra peut-être où cette dernière crainte l'emportera sur l'autre, où ce dernier danger paraîtra plus grave que le premier. Ce jour-là, rien n'empêchera la France d'agir de concert avec l'Angleterre, et la Grèce en profitera. Malheureusement, malgré toutes les protestations contraires, il ne paraît pas que l'Angleterre ait encore renoncé à l'espoir de concilier les deux choses qui lui plaisent le plus en Orient, l'existence de la Grèce et son impuissance, son indépendance et sa faiblesse. Il n'est pas fort surprenant dès-lors que sa politique et celle de la France, à peine unies, tendent à se séparer. Il n'est pas surprenant qu'entre les ministres des deux pays, quels qu'ils soient, l'entente ne soit jamais que superficielle et passagère.

Je n'en persiste pas moins à croire que le parti dit anglais compte dans ses rangs beaucoup de bons citoyens, d'hommes éclairés, d'amis sincères de l'ordre et des libertés publiques; je n'en persiste pas moins à regretter les circonstances fâcheuses qui, pour le moment, les éloignent des affaires. Pour y revenir honorablement, ils n'ont, ce me semble, qu'à se défendre des mauvais conseils et qu'à prouver clairement que désormais ils s'appartiennent à eux-mêmes. Ils rachèteront ainsi les fautes qu'ils ont commises, et reprendront une place importante dans le parti national.

Quant au parti qui a porté successivement ou simultanément le nom de parti russe, ghivernitique, napiste, philorthodoxe, j'ai reconnu, je reconnais encore, qu'il tient au sol grec par des racines nombreuses et profondes. J'ai reconnu, je reconnais encore qu'en majorité, il n'a point le dessein déplorable, le dessein coupable de sacrifier l'indépendance nationale; mais il n'en reste pas moins incontestable qu'à toutes les époques, au sein du parti napiste, il s'est trouvé des hommes qui, soit parce qu'ils désespéraient de l'avenir de la Grèce, soit par d'autres motifs, se sont prêtés aux vues de la Russie. Or, qui ne sait à Paris, comme à Londres, comme à Vienne, quelles sont en Orient les vues de la Russie? Qui ne sait qu'après avoir aidé les Grecs à secouer le joug des Turcs, cette grande et ambitieuse puissance a toujours aspiré, aspirera toujours à ranger les Grecs sous sa loi? Qui ne sait que, pour parvenir à son but, tous les moyens lui paraissent bons, même ceux dont une politique scrupuleuse devrait toujours s'abstenir? Rappeler tout cela, ce n'est point, comme on le prétend, poursuivre la Russie d'une haine systématique, c'est envisager et comprendre ses desseins. Que l'on discute ensuite sur telle ou telle

circonstance insignifiante de l'insurrection de 1838 ou de la révolution de septembre, on ne persuadera à personne que la Russie fût étrangère à ces deux évènemens. On ne persuadera à personne que l'issue du second comme celle du premier n'ait été pour elle le sujet d'un grave désappointement. Ce qu'il faut à la Russie, on l'a dit cent fois, c'est une Grèce agitée, troublée, malheureuse, et que le désespoir jette un jour dans ses bras. En 1838, en 1843 surtout, c'est là-dessus qu'on comptait à Saint-Pétersbourg; c'est là-dessus que l'on compte encore à la faveur des nouvelles divisions.

Ainsi, monsieur, lorsque j'ai séparé le parti napiste en deux fractions, l'une qui veut sincèrement l'indépendance nationale, l'autre qui préfère le protectorat de la Russie, j'ai tout simplement dit ce que tout le monde sait en Grèce et en Europe. Il est d'ailleurs bien clair que je n'ai nul désir de me faire à Paris le procureur-général officieux du roi Othon et d'instruire le procès de tous ceux qui, à tort ou à raison, passent pour avoir, à une époque quelconque, favorisé les desseins de la Russie. Quand donc M. Zographos ou tout autre proteste de son inaltérable dévouement pour la royauté nouvelle et déclare que, soit en 1838, soit en 1843, il n'a jamais eu les projets qu'on lui prête, je n'entends point le contredire. Ce que je maintiens comme une vérité acquise à l'histoire, comme une vérité que ne saurait ébranler aucune dénégation individuelle ou collective, c'est que les projets dont il s'agit ont existé et qu'ils existent probablement aujourd'hui. Ce que je maintiens, c'est que la Grèce et l'Europe seraient folles si elles n'en tenaient pas grand compte, et si elles ne travaillaient pas à les déjouer.

On peut à la vérité me dire, et l'on m'a dit que si les fâcheuses tendances que je signale ont eu jadis quelque réalité, elles n'en ont plus depuis l'établissement de la royauté grecque, depuis surtout la dernière révolution. Je voudrais le croire; mais voici, je l'avoue, ce qui m'embarrasse un peu. Il y a encore en Grèce un parti, cela n'est point contesté, qui recherche par-dessus tout le patronage de la Russie. Qu'est-ce donc que ce parti peut attendre d'elle? Avant l'affranchissement définitif de la Grèce, la Russie, plus que toute autre puissance, prêtait aux Grecs un secours efficace contre les Turcs. Il était simple alors que les Grecs lui en sussent gré, il était légitime qu'ils s'appuyassent sur elle; mais aujourd'hui, quand il est notoire que la Russie n'est favorable ni à l'agrandissement de la Grèce actuelle, ni à son indépendance, comment veut-on que ceux qui se placent encore sous la protection russe ne passent pas en Europe pour des complices au

moins involontaires? Si l'induction est fausse, on conviendra qu'elle est assez naturelle.

Je comprends, au reste, que le parti napiste, en partage du pouvoir, et qui aspire à le prendre tout entier, trouve de tels souvenirs et de tels raisonnemens aussi malséans qu'incommodes, je comprends également qu'à Athènes le parti national, qui vient de contracter avec les napistes un mariage forcé, comme le parti anglais qui les convoite, jettent d'un commun accord un voile complaisant sur le passé; mais il faut qu'à Athènes comme à Paris et à Londres les partis s'habituent à entendre avec un peu de patience raconter leurs variations et leurs inconséquences. Il faut surtout qu'ils renoncent à la singulière prétention d'imposer à leurs amis du dehors les finesses et les dissimulations dont s'alimente leur tactique du moment. Ajoutez que cette tactique est sujette à de rapides évolutions, et que les alliés d'un mois ne sont pas toujours ceux de l'autre. Tout peut donc être changé dans l'intervalle de deux paquebots, de sorte qu'en définitive on risque toujours de contrarier et de desservir ceux-là même que l'on voudrait servir et contenter. Mieux vaut cent fois dire les choses telles qu'elles sont et conseiller que flatter. La presse française au dehors a ce beau privilége, qu'on attend ses jugemens avec inquiétude, et qu'on les subit avec douleur. Elle se manquerait à elle-même si, pour distribuer l'éloge ou le blâme, elle ne s'élevait pas au-dessus de l'intrigue du jour. Un journal dont je ne partage pas les opinions, le *Journal des Débats*, vient de s'honorer en signalant à l'indignation publique les actes exécrables que commet en Espagne le parti prétendu modéré, et c'est, dit-on, à son blâme énergique que trois nouvelles victimes ont dû tout récemment leur salut. C'est un exemple qui prouve quel bien la presse française peut faire quand elle ne se laisse pas dominer par de mesquines considérations.

Tout bien considéré, et sans me préoccuper des questions purement personnelles, je me vois donc forcé de persister dans l'opinion que j'ai exprimée, dans le jugement que j'ai porté. J'ajoute que cette opinion et ce jugement n'ont rien de neuf, et que dans tous les livres que j'ai pu consulter, dans tous les renseignemens qu'à Paris même j'ai dû prendre, je les retrouve pleinement confirmés et justifiés. Je reconnais d'ailleurs que dans un pays où les partis se sont si souvent mêlés, confondus, transformés, il est difficile de distinguer certaines nuances, et plus difficile de les reproduire. Je reconnais aussi qu'au milieu de versions diverses, et souvent contradictoires, quelques erreurs de détail ont dû m'échapper. Ainsi, dans une note pleine de dignité et de

nobles sentimens (1), M. le général Kalergi affirme que ce n'est ni au sein du conseil d'état, ni par un Grec, qu'ont été proposées en septembre 1843 la déchéance du roi Othon et les deux fameuses ordonnances qui ajoutaient l'humiliation à la défaite. Comme il s'agit d'un fait dont M. Kalergi a été témoin lui-même, j'enregistre très volontiers sa déclaration. M. le général Kalergi réclame aussi avec toute raison contre le reproche d'avoir voulu, le jour où le ministre Maurocordato est tombé, entrer dans la salle des élections à la tête des gendarmes. Il est certain que ce n'est point à M. le général Kalergi que

(1) Voici la lettre que nous recevons de M. le général Kalergi :

Athènes, le 8/20 novembre 1844.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

« Dans l'intérêt de la vérité, je vous prie de vouloir bien insérer les observations suivantes, en réponse à quelques assertions de M. Duvergier de Hauranne dans l'écrit que votre estimable recueil a publié en date du 15 octobre.

« Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Le général aide-de-camp de sa majesté le roi de Grèce,

« DEMITRIS KALERGI.

« Lorsque l'autorité d'un nom aussi distingué que celui de M. Duvergier de Hauranne couvre une erreur, cette erreur prend crédit, s'étend, se perpétue, et l'exactitude de certains faits historiques demeure ainsi altérée.

« Dans un exposé sur la situation de la Grèce et son avenir, l'honorable député, par suite d'informations infidèles, avance des faits que l'honneur de mon pays et le mien propre ne me permettent pas de laisser passer sous silence.

« Le but de la réforme du 3/15 septembre 1843 tendait uniquement à substituer à un arbitraire de dix ans les garanties du régime constitutionnel. En cela, nous étions tous d'accord, et jamais la plus légère divergence de vues ne vint nous diviser, ni *au dehors*, ni *au sein du conseil* (1). Il n'est pas à ma connaissance qu'aucun des acteurs de ce grand drame ait jamais eu en pensée l'*expulsion* ou l'*abdication du roi*, et certes nul ne se fût hasardé à me proposer de m'associer à un pareil acte. Je n'avais en vue que l'établissement d'un gouvernement représentatif; mais je le voulais avec le roi Othon, à qui je n'ai pas cessé d'être entièrement dévoué, et sans lequel je n'envisageais ni chances de succès dans l'entreprise, ni bonheur pour l'avenir. La noblesse des sentimens et la loyauté de sa majesté m'étaient connues, et les évènemens justifient pleinement aujourd'hui mes prévisions à cet égard. — Je ne saurais conséquemment accepter le mérite d'une opposition qui n'a pas été dans le cas de se montrer.

« Des provocations à une abdication forcée m'ont été faites, il est vrai, au milieu de l'orage populaire, devant les portes du palais même, dans la nuit du 2/14 au 3/15 septembre; mais elles ne vinrent point d'un Grec, je le dis à la gloire de mes compatriotes. Quant aux deux ordonnances du 3/15 septembre, sur la médaille et

(1) Les phrases soulignées sont empruntées à l'écrit.

ce reproche doit être adressé, mais au mirarque de gendarmerie. J'ai d'autant plus de plaisir à réparer cette erreur que nul homme, dans la journée du 15 septembre, n'a mieux que M. le général Kalergi servi les véritables intérêts de son pays. C'est à lui, plus qu'à personne, que la Grèce doit d'avoir fait sa révolution, et de l'avoir faite sans dépasser la mesure. Quant au certificat d'innocence qu'il veut bien délivrer à la légation et au parti russe tout entier, M. le général Kalergi me permettra de rappeler qu'ancien membre de ce parti, et ancien ami de cette légation, son témoignage n'est pas absolument impartial.

les remerciemens adressés *à ceux qui avaient surpris et vaincu la royauté*, tout ce que je sais, c'est que l'inspiration première n'appartint pas non plus à un Grec, et, en les acceptant, notre intention n'était pas d'*humilier la royauté*, mais d'en obtenir une garantie de plus pour notre avenir, jusqu'à l'assemblée nationale. Je déclare que mon cœur, comme celui de tout Grec, gémissait de l'obligation de recourir à la violence pour recouvrer des droits dont les perfides conseillers qui entouraient le trône retardaient seuls l'accomplissement. — Joindre à l'emploi de la force l'humiliation de la personne du roi m'eût paru indigne de la noble cause que je soutenais. L'amour pour sa majesté, le respect pour la royauté étaient, au 3/15 septembre, ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être, inaltérables dans le cœur des Hellènes, sans distinction de nuances d'opinion. Je remercie M. Duvergier de Hauranne de m'avoir procuré l'occasion de rectifier quelques faits, qu'au surplus le temps aurait tôt ou tard éclaircis, et je me fais un devoir d'honneur de proclamer ici que ni M. Catakasy, ni aucun représentant étranger, n'a pris la moindre part, directe ou indirecte, à un mouvement qui était tout national, dont la pensée première, les combinaisons, l'exécution et ses suites appartiennent exclusivement à des Grecs, ainsi que l'a prouvé l'assemblée nationale.

« Au sujet des élections d'Athènes, M. Duvergier de Hauranne m'accuse d'être *entré dans la salle du collége électoral avec mes gendarmes*, et d'avoir, par là, provoqué une rixe, etc. L'honorable député regrettera, sans doute, d'avoir admis un fait entièrement controuvé, et que la malveillance seule a pu lui donner comme réel. Il est de notoriété publique que, dans une proclamation antérieure aux élections, j'avais déclaré que la force armée n'interviendrait, en aucune manière, dans les opérations électorales : la gendarmerie, stationnée en dehors de l'église où se faisaient les élections, n'avait d'autre mission que de veiller à la tranquillité extérieure. L'ochlogogie du 4/16 août ne me fit pas départir de mes principes, et l'on sait que j'ordonnai la rentrée dans ses quartiers d'une compagnie d'infanterie que le commandant de la place, par mesure d'ordre public, avait cru devoir diriger sur le lieu de l'émeute, où je me portai moi-même en effet, mais sans escorte, et dans des intentions conciliatrices, que les perturbateurs rendirent vaines. La scène des troubles se passait en dehors du local des élections, les opérations de la journée avaient été closes; je n'ai donc pu *entrer, avec mes gendarmes, dans la salle du collége électoral*. Et comme, je le pense, j'ai suffisamment prouvé que je ne songeai jamais à faire usage de la troupe que dans l'intérêt du roi et de la patrie, inséparables à mes yeux, il serait donc injuste de m'imputer la pensée d'avoir voulu en faire l'instrument d'une élection personnelle. »

M. Kalergi, si je suis bien informé, vivait, avant la révolution, dans l'intimité la plus étroite avec le ministre de Russie, qui, désavoué et destitué par l'empereur, a dû se défendre de toute participation au complot. Chacun comprend qu'en lui venant en aide, M. Kalergi, dans tous les cas, accomplirait un devoir d'honneur.

M. le général Rhodius, ministre de la guerre avec M. Maurocordato, m'a fait aussi l'honneur de m'écrire dans des termes dont je le remercie, pour repousser, au nom du ministère dont il faisait partie, l'accusation d'avoir agi, dans la lutte électorale, par la violence et par la corruption. D'après M. le général Rhodius, des milliers de décorations ont en effet été données à cette époque, non pas en blanc comme on le prétend, mais sur des listes signées par des représentans de tous les partis, en exécution d'un décret de l'assemblée précédente. Une fois ces listes remises au ministre, il n'avait plus, toujours en exécution du décret, qu'a délivrer aveuglément les brevets demandés. On jugera à Athènes, mieux qu'à Paris, si cette explication est satisfaisante. Tout ce que je puis dire, c'est que pendant mon séjour en Grèce, l'emploi abusif des décorations, comme moyen électoral, était un fait généralement reconnu.

Quant au plaidoyer de famille que M. Zographos a fait imprimer et distribuer à Paris, après en avoir fait hommage au roi Othon, je crois avoir répondu suffisamment à tout ce qu'il contient de sérieux. Le reste n'a pas assez d'importance pour que j'en fatigue vos lecteurs.

La vive polémique dont mon écrit a été l'objet à Athènes, et les nombreuses réclamations qui me sont parvenues, rendaient, je crois, ces explications nécessaires. Je viens maintenant à ce qui a plus d'intérêt, à l'examen des faits nouveaux, et de la situation qui en résulte.

C'est le 18 août que le ministère Coletti-Metaxas s'est formé. C'est le 13 septembre que les chambres se sont rassemblées. Les dernières nouvelles sont du 6 décembre, et la vérification des pouvoirs n'était pas achevée. Dans un pays où tout est à faire, quatre-vingts jours ont donc été employés à ballotter des noms propres, à décider qui sera ou ne sera pas député ! Le temps ainsi perdu pour les affaires a-t-il été du moins gagné d'un autre côté ? s'est-il formé dans les chambres une majorité et une minorité régulières? y a-t-il un gouvernement ferme et solidement établi ? Rien de tout cela. Frappée, décimée par la vérification des pouvoirs plus encore que par les élections, la minorité maurocordatiste s'irrite, s'agite, et paraît prête à suivre les conseils les plus désespérés. Abandonnée aux dissentimens qui la travaillent, aux passions qui la tourmentent, la majorité, toujours unie quand il s'agit d'écraser la

minorité, paraît toujours prête à se rompre quand il s'agit de constituer un vrai parti de gouvernement. Le ministère résiste à toutes les bourrasques avec constance, avec fermeté, avec succès; mais il ne s'est pas encore complété, et plus d'une crise intérieure l'a déjà ébranlé. Il n'est pas enfin un des anciens partis qui ne se subdivise en trois ou quatre nuances, dont quelques-unes ont reçu déjà des noms nouveaux, celui des *audacieux*, par exemple, et celui des ultrà-autochtones. Ajoutez que, dans cette mêlée, quelques personnes passent sans cesse d'un camp à l'autre, ce qui augmente encore la confusion.

Ce n'est pas là, j'en conviens, une situation fort rassurante, et l'assemblée nationale avait mieux débuté. Voyons pourtant comment la chambre nouvelle s'est laissé entraîner dans la voie fâcheuse où elle est, et s'il y a chance qu'elle en sorte. Le sujet est, je le sais, difficile et délicat; mais au point où en sont les choses, c'est, je le répète, par la vérité qu'on peut être utile à la Grèce, non par de vains ménagemens.

Pendant l'assemblée nationale, grace à l'union de MM. Coletti et Maurocordato, grace aussi au concours des hétérochtones, il s'était formé une majorité modérée, une majorité qui avait su se mettre au-dessus des préjugés étroits d'une partie de la population. Une seule fois cette majorité faillit à elle-même. Ce fut le jour où elle adopta l'absurde décret qui ferme la porte aux Grecs du dehors. Dans tout le reste, elle montra autant de prudence que de patriotisme. La minorité se composait alors, d'une part, des napistes, de l'autre, des autochtones, Péloponnésiens pour la plupart. Comme dans ses vues bien connues, la Russie a toujours eu soin de fomenter les préjugés autochtones, il y avait depuis long-temps entre ces deux fractions de certains rapports. Le besoin de la lutte commune les unit davantage, et à elles vinrent se joindre les esprits turbulens qui, pour un motif ou pour l'autre, se détachaient de la majorité. Le ministère Maurocordato se constitua, les élections eurent lieu, et c'est surtout contre la minorité napi-autochtone que furent dirigées les batteries ministérielles. Malheureusement, j'ai regret de le répéter, on ne se borna pas à la combattre par les moyens légitimes d'influence qui appartiennent à tout gouvernement; la corruption, la fraude, la violence, tout fut mis en usage, et tout échoua. On a prétendu, on prétend quelquefois encore, que le ministère Maurocordato s'est retiré devant l'émeute. Cela est faux. Ce ministère s'est retiré devant la certitude d'être en minorité dans la chambre, devant la crainte d'une accusation s'il osait se présenter. Quoi qu'il en soit, M. Maurocordato tombé,

et le ministère Coletti-Metaxas constitué, les élémens de la majorité se trouvaient complètement changés. A vrai dire, la majorité nouvelle n'était autre que l'ancienne minorité napi-autochtone à laquelle s'étaient ralliés, d'une part, les amis de M. Coletti, de l'autre, ceux qui n'avaient pu suivre dans toutes ses fautes le ministère Maurocordato. A la juger par son chiffre, cette majorité était considérable, plus de deux contre un. A l'examiner dans ses élémens, elle était incertaine et difficile à maintenir. Or la première question qui se présentait, celle de la vérification des pouvoirs, était précisément la plus propre à en faire ressortir toute la fragilité.

Voici comment se présentait cette question. Les élections, en général, passaient pour fort irrégulières : ici des électeurs qu'on avait empêchés d'aller voter ou fait voter contre leur gré au moyen du sabre et du bâton; là des décorations données à profusion dans l'intérêt patent de telle ou telle candidature; ailleurs des urnes soustraites ou faussées; partout des rixes, des violences, du désordre. Plusieurs gouverneurs enfin n'avaient rien trouvé de mieux que de proclamer à la fois les candidats opposés, de sorte qu'il y avait dans plusieurs colléges deux députés pour chaque place. En présence de telles irrégularités, on pouvait prendre deux partis, celui d'une grande sévérité ou celui d'une grande indulgence. Dans le premier système, les annulations devaient être sans terme; dans le second, on faisait quelques exemples, et on passait l'éponge sur le reste.

On comprend facilement qui, dans la majorité nouvelle, adopta le premier de ces deux partis et qui se rallia au second. Les colettistes avaient, dans la dernière assemblée, fait cause commune avec les maurocordatistes. Ils craignaient les tendances exagérées et réactionnaires des napi-autochtones. Ils devaient donc pencher vers l'opinion la plus conciliante. Les napi-autochtones, au contraire, avaient une année entière de défaite à venger; ils soupçonnaient que les colettistes et les maurocordatistes pourraient bien quelque jour songer à se réunir. L'opinion la plus vive était donc celle qui leur convenait le mieux. Quant au ministère, embarrassé sans doute entre ses amis divers, il déclarait que les élections lui ayant été étrangères, il n'avait point à s'en occuper. C'était une affaire de chambre, que la chambre devait vider seule.

C'est dans ces circonstances qu'après quelques escarmouches la chambre décida que toutes les élections seraient renvoyées à une commission composée de quatre Péloponnésiens, de trois Grecs continentaux et de deux insulaires. C'était un acte capital et qui allait

décider de la tendance de la chambre. Voici à peu près, sans tenir compte des nuances, quelle était la force relative des divers partis : 1° maurocordatistes, 20 à 25; 2° colettistes, 25 à 30; 3° napi-autochtones, 50 à 55. Reste, pour compléter le nombre de 125, une fraction plus difficile à caractériser; cette fraction se compose surtout d'anciens chefs palicares, tels que Grivas et Grisiottis, jadis dévoués à M. Coletti, mais n'ayant pas voté avec lui dans l'assemblée nationale. Ce sont ceux qu'on appelle tantôt les nationaux, tantôt les audacieux. Il est bien entendu qu'en me servant de ces noms comme des précédens, je ne prétends ni les approuver ni les blâmer; je les prends pour éviter ceux de parti anglais, parti français, parti russe, qui, avec raison, blessent les oreilles grecques.

Comme on le voit, il y avait contre les maurocordatistes une énorme majorité; mais les napi-autochtones, bien qu'ils fussent les plus nombreux, n'étaient eux-mêmes qu'une minorité. C'est sans doute le sentiment de cette situation qui détermina les colettistes à faire, à l'insu de leur chef, alliance momentanée avec les maurocordatistes. Une liste fut donc concertée, liste dont le but avoué était de hâter la vérification en prévenant toute réaction; mais les maurocordatistes eurent le tort grave de ne pas vouloir admettre sur cette liste des noms comme ceux des généraux Grivas et Grisiottis. Je sais tout ce qu'on peut reprocher à certains chefs palicares, notamment à Grivas. Il n'en est pas moins vrai que Grivas et Grisiottis se sont admirablement battus pour l'indépendance nationale, et qu'il n'est ni juste ni politique de ne leur en tenir aucun compte. Ajoutez qu'ici la fraction qu'ils dirigent était nécessaire pour former la majorité. Le résultat de cette faute fut qu'avertis du danger, les napi-autochtones se hâtèrent de tendre la main aux chefs palicares, et qu'avec leur assistance ils l'emportèrent à cinq voix de majorité. Composée de MM. Plapoutas, G. Notaras, S. Vlaïchos, Corfiotakis, Grivas, Grisiottis, Calamogdartis, Kaïris et Provelenghios, la commission fut donc tout-à-fait hostile à la minorité, et, de plus, entre les colettistes modérés et les autres fractions de la majorité, les défiances redoublèrent; peu s'en fallut même que cet incident ne troublât l'harmonie ministérielle et ne séparât l'un de l'autre MM. Coletti et Metaxas.

Le parti de la sévérité avait ainsi triomphé; mais il restait du moins à être juste. Il restait à adopter quelques principes, à poser quelques règles, et à les appliquer indifféremment aux membres de tous les partis. C'était, dit-on, le premier avis de la commission. Malheureusement, quelques incidens nouveaux vinrent exciter encore les passions

et favoriser la réaction. Le premier de ces incidens eut lieu au sein du sénat. D'après la constitution, le sénat se compose au maximum d'un nombre de membres égal à la moitié de la chambre élective, c'est-à-dire de 62 membres. Sur ces 62 membres, le ministère Maurocordato en avait choisi 36 seulement. Or, sur 33 votans, le premier scrutin donna, pour une des vice-présidences, 17 voix à M. Tricoupi, membre du dernier cabinet, et ami intime de Maurocordato. De là un redoublement de colère dans les rangs de la majorité. Ce n'est pas tout. Au moment où le pays se calmait, quelques désordres eurent lieu à Hydra, à Syra, là précisément où l'influence des maurocordatistes était dominante, et l'opinion publique attribua généralement ces désordres à un plan arrêté à Athènes. Les maurocordatistes, disait-on, désespérant de revenir au pouvoir par la chambre, voulaient y revenir par le désordre. Prouver à l'Europe que sans eux il ne saurait s'établir en Grèce de gouvernement régulier, voilà quel était leur but, celui qu'ils poursuivaient, sans s'inquiéter le moins du monde du bonheur de leur pays. Une telle accusation est si grave, qu'on ne doit pas l'admettre légèrement; mais elle trouvait crédit, et les étranges colères, les incroyables menaces de la légation anglaise semblaient encore la confirmer. Il résulte de là qu'après quelques oscillations, l'esprit de réaction l'emporta, et que la chambre sembla adopter pour principe un mot attribué par les journaux à un député de Sparte : « Nous ne devons admettre que nos amis. » Non-seulement on cassa certaines élections après en avoir admis d'autres où se rencontraient précisément les mêmes irrégularités, mais, pour éviter les embarras et les chances d'une élection nouvelle, on alla quelquefois jusqu'à proclamer le candidat qui avait le moins de voix. Ainsi à Tinos, M. N. Vitalis avait été nommé par 866 voix contre 500 à peu près données à son concurrent; mais M. N. Vitalis avait un cousin du même nom. Or, bien que ce cousin eût, avant l'élection, déclaré par une lettre aux électeurs qu'il ne se portait pas, bien qu'après l'élection les électeurs eux-mêmes eussent établi, par une protestation collective, qu'ils avaient bien entendu nommer M. N. Vitalis, la chambre jugea à propos de partager les 866 voix en deux moitiés, l'une pour M. N. Vitalis, l'autre pour son cousin, et d'admettre le concurrent qui en avait eu 500. C'est, on le voit, une manière commode et facile de grossir le chiffre de la majorité.

Une fois qu'on s'est engagé dans une telle route, on s'y arrête difficilement; aussi la chambre ne s'y est-elle pas arrêtée. Voici, par exemple, comment elle vient de procéder pour faire elle-même dé-

putés les deux chefs du parti napi-autochtone, MM. Zographos et Rhigas-Palamides. A Calavrita, arrondissement électoral qui se compose de treize communes, M. Zographos avait eu la majorité dans trois communes seulement. La chambre, en conséquence, a maintenu les opérations de ces communes, et annulé celles des dix autres. Pour M. Rhigas, on a mieux fait encore. L'élection de Tripolitza était assez tumultueuse, et soit parce que les électeurs le repoussaient, soit à cause des manœuvres du gouvernement, il paraissait impossible que M. Rhigas fût nommé régulièrement. Au lieu de se borner à protester, il rassembla alors quelques centaines de paysans, électeurs ou non, et les conduisit chez un notaire, qui, sous la garantie de deux témoins, dressa un acte des votes. On assure même que, comme certains comparses de l'Opéra, les mêmes électeurs reparurent deux ou trois fois sous des noms différens. En présence de tels faits, l'opposition demandait une chose très simple et très juste, une chose à laquelle M. Rhigas et ses amis eussent dû se rallier tout de suite, l'annulation complète des opérations électorales. Eh bien! on ne l'a pas voulu, et la chambre, à une faible majorité, a décidé que les votes reçus par le notaire étaient valables. Ne croyez pas d'ailleurs que l'on se soit donné la peine de dissimuler sous de beaux prétextes le motif de cette singulière décision. « Il est douteux, a-t-on dit dans la chambre même, que M. Rhigas soit nommé, si les opérations sont annulées; or, la chambre a besoin de lui. » C'est sans doute par d'aussi bonnes raisons qu'on a déjà annulé trois des quatre élections de M. Maurocordato. Il reste, pour couronner l'œuvre, à annuler la quatrième, et à débarrasser ainsi la chambre du chef naturel de l'opposition.

A Athènes, ces étranges procédés ont, comme cela était inévitable, fort irrité le parti vaincu. Il ne paraît pas qu'ils aient soulevé dans le parti vainqueur beaucoup de répugnances et de scrupules. « Les maurocordatistes, a-t-on dit, avaient abusé du pouvoir contre l'opposition; l'opposition, devenue majorité, en abuse contre eux. Cela est simple et presque juste. Les maurocordatistes, d'ailleurs, sont peu nombreux dans la chambre; qu'importe qu'ils aient quelques voix de plus ou de moins? » Ce sont là, il faut le proclamer bien haut, de déplorables argumens, et ce n'est pas ainsi que les Grecs se montreront dignes des institutions qu'ils ont conquises. Les maurocordatistes ont abusé du pouvoir, cela est vrai; mais l'injustice ne dispense pas de la justice, ni la violence de la modération. Il est un pays qui se dit constitutionnel et où le parti vainqueur, quel qu'il soit, fait toujours en sorte d'exclure le parti vaincu de la chambre élective. Ce pays est l'Espagne, et

l'on sait où il en est venu. Est-ce là le modèle que la Grèce veut prendre, et aspire-t-elle à la même renommée?

Quoi qu'il en soit, le principal, le meilleur grief de la majorité actuelle contre le ministère Maurocordato, c'est que ce ministère avait employé la violence et la fraude pour éloigner ses adversaires des colléges électoraux, et voilà que deux mois après cette même majorité emploie pour exclure ses adversaires de la chambre des moyens qui ne valent guère mieux! N'est-ce pas absoudre en quelque sorte le ministère Maurocordato et perdre tout droit de l'accuser désormais? Ici d'ailleurs la politique est pleinement d'accord avec la justice. Il y a en Grèce, surtout dans la génération nouvelle, beaucoup d'hommes qui ne sont classés dans aucun des anciens partis, et qui se rallieront sans hésiter à quiconque assurera au pays un peu d'ordre et de liberté. Ces hommes jeunes, actifs, éclairés, pour la plupart, avaient prêté secours au ministère Maurocordato avant ses fautes, et paraissaient tout prêts à se détacher de lui. En les repoussant, en les frappant comme on vient de le faire, on les a rendus peut-être sans retour au parti qui déjà ne comptait plus sur eux.

On prétendait, il y a peu de jours, que le ministère, à propos des élections d'Hydra, était sorti de son impassibilité, non pour arrêter la réaction, mais pour la régulariser. On prétendait qu'après avoir réuni la commission, il lui avait fait prendre une détermination générale contre toutes les élections maurocordatistes qui restaient à vérifier. Je crois être certain que ce bruit est faux, et que jamais le ministère n'a commis une telle action. C'est déjà bien assez qu'on puisse lui reprocher d'avoir laissé faire. Le ministère, je le reconnais sans hésiter, ne devait pas, dans les circonstances où se trouve la Grèce, abandonner légèrement son poste et livrer le pays à de nouveaux déchiremens; mais, sans faire de la question de vérification des pouvoirs ce que nous appelons une question de cabinet, peut-être pouvait-il obtenir un peu plus de respect pour la justice et pour la légalité. Quoi qu'il en soit, je le répète, ce n'est point à lui, ce n'est point même à ses amis les plus intimes que l'épuration de la chambre doit être surtout imputée. C'est à la portion la plus vive du parti napi-autochtone, de ce parti dont la domination, si elle pouvait jamais s'établir, serait pour la Grèce une calamité promptement sentie.

Je n'ai rien dit de quelques incidens qui ne me paraissent pas avoir une grande importance. Peu importe en effet que M. Balbi, ministre de la justice, ait eu la malencontreuse idée de soutenir que la loi de réélection des fonctionnaires salariés ne s'appliquait pas aux minis-

tres, et que la chambre tout entière se soit prononcée contre lui. Peu importe que M. Damiano, député d'Hydra et maurocordatiste zélé, ait voulu en vain empêcher la chambre de complimenter le roi à son retour de l'Eubée. Peu importe que le général Grivas et M. Boudouris, autre député d'Hydra, se soient querellés avec une rare violence au sujet d'un témoin que le premier avait irrégulièrement introduit dans la chambre. L'annulation de l'élection de M. Antoniades, rédacteur très distingué de *la Minerve* et député des Crétois, a plus de gravité parce qu'on peut y voir un nouveau symptôme de l'esprit autochtone. La loi électorale donne le droit de se faire représenter à toute colonie hellénique qui compte un certain nombre d'habitans. Or, la colonie crétoise de Minoa, près Nauplie, paraissait réunir les conditions légales. A l'aide d'une interprétation rigoureuse, on l'a dépossédée de son droit, rétrécissant ainsi le cercle au lieu de l'élargir. Ce n'est peut-être pas absolument une injustice, puisqu'il y avait doute, mais c'est une faute politique.

Je viens de dire franchement à la majorité de la chambre, au ministère lui-même, ce qu'il me semble de leur conduite pendant les trois premiers mois de la session. Je viens d'exprimer le regret que m'ont fait éprouver des actes que rien ne justifie; mais je me hâte d'ajouter que le mal n'est pas irréparable, et qu'une fois la chambre constituée, la majorité peut, par une bonne et sage attitude, sinon réparer ses injustices, du moins les faire oublier. A cet égard, les lettres que j'ai reçues ou qui m'ont été communiquées sont tout-à-fait contradictoires. Selon les uns, la majorité est désormais frappée d'impuissance et incapable de revenir sur ses pas; selon les autres, ces trois mois de débats tumultueux et de décisions violentes ont eu au moins l'avantage d'assouvir les rancunes personnelles, d'épuiser les mauvaises passions, et de donner aux esprits troublés par la dernière lutte le temps de s'éclaircir et de se calmer. Quittant les allures révolutionnaires, la chambre va donc rentrer dans les voies légales et prêter au cabinet un concours efficace. Entre ces deux avis, vous comprenez que je choisis le dernier. Voici d'ailleurs, d'après des renseignemens que je crois exacts, quelle est aujourd'hui la situation de la chambre: les maurocordatistes, qui comptaient 25 voix, n'en comptent plus que 10 ou 12. Les napi-autochtones, au contraire, sont numériquement plus forts qu'au début, et en les supposant aussi unis, aussi compacts, pourraient peut-être à eux seuls disposer de la majorité; mais heureusement pour la cause constitutionnelle, heureusement pour le ministère, le parti napi-autochtone n'est plus ce qu'il était.

Lors de la révolution de septembre, les napistes, ainsi que je l'ai expliqué déjà, s'étaient divisés en deux fractions que certains journaux grecs distinguent par les noms de napistes disciplinés et napistes turbulens, que j'appellerai, pour éviter tout mot blessant, les napistes modérés et les napistes extrêmes. Quand M. Metaxas quitta le ministère, il y a un an, les deux fractions se réunirent, et elles étaient encore en bonne intelligence au début de la session. Elles tendent aujourd'hui à se séparer de nouveau, ainsi qu'on peut en juger par les attaques de certaines feuilles napistes contre le cabinet. En même temps, et par les mêmes motifs, un mouvement analogue s'opère parmi les autochtones, la majorité restant unie au ministère, la minorité arborant une bannière à part. Enfin le parti des chefs palicares paraît s'être définitivement rallié à son ancien drapeau, et la nomination du général Grivas comme inspecteur-général de l'armée est un signe éclatant de réconciliation. M. Coletti à la tête de son ancien parti reconstitué, M. Metaxas à la tête des napistes modérés, voilà donc la majorité qui apparaît en ce moment, majorité moins nombreuse peut-être qu'à l'ouverture de la session, mais qui, débarrassée de ses queues, pourra sans doute marcher avec plus de prudence et de mesure. Si ce résultat désirable se confirme, MM. Coletti et Metaxas auront en définitive accompli ensemble une œuvre aussi honorable qu'utile. Il leur restera ensuite à élargir autant que possible le terrain sur lequel ils se placent, et à prouver que le gouvernement représentatif n'est point en Grèce un moyen d'oppression qui passe de main en main.

Ce tableau serait incomplet si je ne parlais de la presse après la chambre; mais ici la confusion est telle qu'à peine puis-je m'y reconnaître. A Athènes seulement, il n'existe pas, en ce moment, moins de quatorze à quinze journaux politiques, qui, paraissant une, deux ou trois fois tous les dix jours, se font entre eux une guerre acharnée. Or, ces journaux sont presque impossibles à classer, d'abord parce qu'ils représentent des nuances infinies, ensuite parce que quelques-uns d'entre eux changent souvent et vite d'opinion. Ainsi, au mois d'octobre, je vous citais le *Courrier d'Orient* comme une feuille modérée et favorable au ministère. L'opposition anglaise s'est depuis emparée du *Courrier d'Orient*, qui, avec *la Réforme*, *l'Ami du Peuple* et *la Persévérance*, attaque aujourd'hui systématiquement le ministère actuel, et défend tout aussi systématiquement le ministère tombé. D'un autre côté, le *Moniteur grec*, *l'Observateur*, *l'Indépendant*, *le Zéphyr*, *le Socrate*, représentent à divers degrés les fractions modé-

rées de la majorité, et par conséquent la combinaison Coletti-Metaxas, tandis que *le Siècle* est l'organe des napistes extrêmes, et *le National* des autochtones. Trois journaux enfin, généralement fort bien rédigés, *la Minerve*, *l'Union* et *l'Espoir*, semblent rester en observation et incliner, selon les évènemens, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il est bon de dire que depuis les illégalités de la vérification des pouvoirs leur tendance la plus habituelle est vers l'opposition. De ces journaux, le *Moniteur* et le *Courrier d'Orient* sont rédigés tout en français; *l'Observateur*, un des meilleurs et des plus impartiaux, en français et en grec. Il y a en outre un nombre considérable de journaux dans les provinces.

Deux chambres, dont l'une élue par la presque universalité des citoyens, des conseils locaux également électifs, une foule de journaux enfin, ce ne sont pas, on le voit, les instrumens de la liberté qui manquent en Grèce; mais les instrumens sans l'esprit finiraient à la longue par faire plus de mal que de bien. Je l'ai dit, et, malgré des fautes passagères, je ne me dédis pas, les Grecs ont bien fait de se donner des institutions constitutionnelles; mais pour que ces institutions vivent et prospèrent, il est indispensable qu'ils renoncent aux habitudes de la guerre civile, et que l'idée du droit remplace chez eux celle de la force. Il est indispensable qu'ils apprennent à se respecter les uns les autres, et à s'organiser en partis réguliers, non d'après des querelles personnelles, mais d'après quelques idées. Il est indispensable surtout que l'intrigue et l'or de l'étranger n'aient point accès parmi eux. Outre les habitudes de la guerre civile, outre les manœuvres de l'étranger, il y a d'ailleurs parmi eux une plaie profonde, et qui, si on ne s'en occupe pas, finirait par vicier le gouvernement représentatif tout entier. Ceux qui connaissent la Grèce comprennent que je veux parler du désir, du besoin de vivre aux dépens de l'état, au moyen d'un emploi rétribué. C'est ce besoin qui, pour diminuer la concurrence, a déterminé l'adoption du décret contre les hétérochtones. C'est ce besoin qui expose à la fois le ministère et l'opposition à des tentations si corruptrices. C'est ce besoin qui, chaque fois que le pouvoir change de mains, créée par tout le pays une si violente réaction. C'est ce besoin enfin qui va sans cesse décomposant et recomposant les partis. J'ai vu, pendant que j'étais à Athènes, l'embarras de M. Maurocordato pour répondre à tant de demandes, pour satisfaire à tant d'obsessions. La situation de M. Coletti a, dit-on, été plus difficile encore, et pendant les deux premiers mois de son ministère, quinze heures d'audience dans la journée ne lui suffi-

saient pas. Et cela se passe dans un pays de 850,000 habitans, qui a un budget de 15 millions au plus!

Pour remédier à ce mal, ce n'est pas, je le sais, assez de le signaler. Il faut ouvrir une meilleure carrière à toutes ces activités qui s'égarent; il faut leur donner le moyen d'enrichir l'état tout en s'enrichissant elles-mêmes. Que ce soit difficile, j'en conviens. Cela n'est pas impossible, et ce doit être l'œuvre essentielle du ministère actuel. On m'écrit que MM. Coletti et Metaxas sont de cet avis, et que, pendant les déchiremens de la vérification, ils ont, d'accord avec les hommes les plus éclairés du pays, préparé silencieusement de bonnes lois. Je le désire sincèrement pour MM. Coletti et Metaxas; je le désire plus encore pour la Grèce, qui, sans cela, aurait bientôt épuisé dans de misérables rivalités tout ce qu'elle a de force et de vitalité. Je le désire pour l'Europe elle-même, à laquelle il importe que la Grèce s'établisse solidement, et gagne les sympathies orientales au lieu de les repousser.

En parlant des partis qui divisent la Grèce et des dangers qui la menacent, il est un parti, il est un danger dont je n'ai rien dit : c'est le parti qui regrette le pouvoir absolu, c'est le danger d'une contre-révolution. Après l'enthousiasme général qu'a fait éclater le mouvement de septembre, il semble qu'il n'y ait à s'occuper ni de l'un ni de l'autre. Je crois pourtant que l'opinion constitutionnelle, dans toutes ses nuances, doit y faire une sérieuse attention. Presque aussitôt après la chute du dernier ministère, quelques symptômes annoncèrent que le parti absolutiste ne renonçait pas à tout espoir, et un journal de province, *l'Écho de Patras*, s'appuyant des vieilles doctrines ghivernitiques, alla jusqu'à dire que les institutions constitutionnelles ne convenaient pas à la Grèce. Depuis, tout ce qui s'est passé a fortifié cette opinion, à laquelle, dit-on, se sont ralliés quelques mécontens des divers partis. C'est au point que, lors du voyage du roi en Eubée, le bruit s'est répandu qu'un coup d'état se préparait, et que le roi, après avoir constaté sa popularité, ne manquerait pas de défaire tout ce que septembre avait fait. On prétend même que, parmi les contre-révolutionnaires, l'accord n'était pas complet, les uns demandant une charte royale plus monarchique que la constitution actuelle, les autres ne se contentant pas à si bon marché, et tenant au rétablissement pur et simple du pouvoir absolu. Tout cela, bien entendu, se disait tout bas, pas assez bas pourtant pour que l'on n'en sût rien.

Grace à Dieu, le projet insensé qu'on prêtait au roi n'était qu'une vaine chimère. Le roi a visité l'Eubée; il visitera peut-être le Pélopon-

nèse, mais sans arrière-pensée, et pour faire plus intime connaissance avec son peuple. Comme les mauvais conseils ne manquent jamais, il est bon pourtant de montrer à tous les vrais amis de leur pays quelles seraient les conséquences d'une telle tentative. Si elle échouait, comme c'est probable, c'en serait fait tout de suite, ainsi que la Russie le désirait si ardemment en 1843, de la royauté bavaroise. Si elle réussissait, ce serait un succès momentané qui conduirait infailliblement au même dénouement. La constitution actuelle n'est pas parfaite; quelle constitution l'a jamais été? Mais, telle qu'elle est, elle peut donner au pays tout ce dont il a besoin. Je sais que, lorsque les choses vont mal, il est plus commode de s'en prendre à la constitution qu'à soi-même. Un peu plus de monarchie selon les uns, un peu plus de démocratie selon les autres, voilà le remède véritable. Je ne vois dans tout cela que des excuses puériles ou de coupables prétextes. Les constitutions, sans doute, ne sont pas éternelles, et il vient un jour où elles doivent être réformées; mais il faut d'abord qu'elles durent, et qu'une expérience suffisamment longue en ait clairement démontré les avantages et les inconvéniens. Dans tous les pays constitutionnels, hormis en Espagne, cela est élémentaire. La Grèce, encore une fois, envie-t-elle le sort de l'Espagne?

Dans l'article qui a fait tant de fracas à Athènes, j'avais rappelé les antécédens des divers partis, et rendu justice au patriote illustre qui, depuis trente ans, se dévoue pour son pays. J'avais en même temps raconté les fautes du ministère Maurocordato et exposé, non sans quelques doutes, non sans certaines inquiétudes, les causes qui, après la chute de ce ministère, ont amené un rapprochement entre le parti national et le parti napiste. Enfin j'avais signalé à la majorité nouvelle les écueils sur lesquels, à mon sens du moins, elle pouvait se briser. Je viens aujourd'hui de dire ce que je pense des premières opérations parlementaires. La part de chacun ainsi faite, je n'en désire pas moins de toute ma force le maintien du ministère actuel, et l'union des deux hommes qui le personnifient. Quand on écrit sur la Grèce, on ne doit jamais oublier que, placé entre l'Angleterre qui veut l'affaiblir et la Russie qui veut l'absorber, ce pays n'est point encore arrivé à l'état normal et régulier. On ne doit pas oublier non plus que, pour résister aux intrigues étrangères qui l'assiégent, il a besoin du concours de tous ses véritables amis au dehors comme au dedans. Quand le parti national fait des fautes ou commet des injustices, il est bon de le lui dire; mais ce n'est pas une raison pour lui retirer tout appui et toute sympathie, car ce parti, après tout, est le seul qui

puisse faire une Grèce. Je répète d'ailleurs ce que je disais au mois d'octobre dernier : peu importe qu'on ait appartenu jadis au parti anglais, au parti russe, au parti français, pourvu qu'on appartienne aujourd'hui au parti grec, à celui qui veut réellement, sincèrement l'indépendance et la force de la Grèce. Non, certes, qu'au sein même de ce parti, il ne puisse, il ne doive exister des différences d'opinion, et même des rivalités personnelles. Dans un état libre, tout cela est inévitable, et c'est la vie même des gouvernemens représentatifs. Qu'il y ait donc en Grèce, comme ailleurs, une majorité qui gouverne, une ou plusieurs minorités qui lui disputent le pouvoir, rien de plus légitime, rien de plus nécessaire; mais que la majorité comme la minorité renoncent à la funeste habitude d'invoquer un patronage étranger, et de chercher leur force ailleurs que dans le pays lui-même. Une fois que les luttes seront ainsi tout intérieures et nationales, la France n'aura point à s'en mêler. Elle manquerait à la Grèce; elle se manquerait à elle-même si, en présence des menées qui tendent sans cesse à faire de la Grèce une colonie anglaise ou une province russe, elle restait oisive et indifférente.

Lutter énergiquement, constamment contre les influences qui cherchent à asservir la Grèce ou à l'énerver, appuyer quiconque travaille efficacement à organiser, à fortifier, à enrichir le pays, combattre tout esprit exclusif comme tout esprit de rancune, et appeler sur le terrain national les bons patriotes, les hommes honorables de tous les partis; donner enfin au parti national, ainsi constitué, des conseils de prudence, de justice, de modération, voilà, ce me semble, quel doit être à Athènes le rôle de la France. La France d'ailleurs n'a point à se préoccuper des petites susceptibilités que des agens russes ou anglais essaient quelquefois de soulever contre elle. Un jour ou l'autre, la question des frontières se posera dans les conseils de l'Europe, et il faudra que chacun ait son avis. L'équivoque alors ne sera plus possible, et la Grèce verra clairement où sont ses véritables amis. En attendant, je le répète, la France doit par tous les moyens s'efforcer d'en finir avec les anciennes dénominations et les vieilles querelles. Ce sont, bien que l'esprit de parti ait affecté de le méconnaître, les sentimens que j'ai apportés, ceux que j'apporterai toujours dans mes observations, dans mes jugemens sur les affaires grecques. Je demande seulement qu'à Athènes on veuille bien ne rendre personne responsable de ce que j'écris à Paris, surtout ceux, comme M. le président du conseil, de qui je n'ai pas reçu une ligne depuis mon retour en France, ou ceux, comme M. le ministre de France, qui voudraient

me faire louer tout et tout le monde. Quant aux hommes politiques qui s'irritent et s'emportent dès qu'on touche à leur passé ou à leur parti, ils ont mieux à faire que de nier, en injuriant leurs adversaires, des faits connus de tout le monde : c'est de prouver par leurs actes comme par leur langage que s'ils ont eu jadis de fâcheuses tendances, ces tendances n'existent plus, et qu'ils sont sincèrement rentrés dans le sein du parti national. Ils y ont d'autant plus d'intérêt que le reproche dont ils sont l'objet est plus grave. Il est permis de se tromper dans ses opinions politiques, et d'incliner trop ou mal à propos vers un des grands principes qui se partagent le monde. Il est permis d'être même avec excès conservateur ou novateur, pacifique ou guerrier. Il n'est pas permis de travailler contre l'indépendance de son pays et pour la domination étrangère.

Recevez, monsieur, etc.,

P. DUVERGIER DE HAURANNE.

P. S. 29 décembre.

Le paquebot d'Orient, qui était en retard, apporte des nouvelles d'Athènes jusqu'au 10 décembre. A cette époque, quelques élections restaient encore à vérifier. Après un débat très vif, M. Rhigas-Palamides et ses amis avaient été définitivement admis comme députés de Tripolitza. Les élections de Thèbes et de Salone venaient, au contraire, d'être confirmées, malgré les napistes qui voulaient faire entrer à la chambre M. Spiro-Milios et un autre de leurs amis. Ce dernier vote est d'autant plus remarquable qu'une coalition entre les maurocordatistes et les napistes avait fait craindre un moment que la majorité ne se déplaçât.

Toutes les correspondances, tous les journaux s'accordent au reste à reconnaître que la situation du président du conseil est plus forte qu'elle ne l'a jamais été. Le parti autochtone coupé en deux et désorganisé, le parti napiste affaibli et démembré, le parti maurocordatiste annulé, le parti national enfin héritant de tout ce que les autres ont perdu, voilà d'importans résultats, des résultats qui, s'ils ne justifient pas les actes des trois derniers mois, peuvent du moins faire espérer que ces actes ne se renouvelleront plus. Toutes les batteries des oppositions diverses tirent d'ailleurs aujourd'hui sur M. Coletti, comme au début elles tiraient sur M. Metaxas. On disait alors à M. Coletti qu'il n'était premier ministre que de nom, et que tout le pouvoir ap-

partenait à M. Metaxas. On dit aujourd'hui à M. Metaxas qu'il est à la remorque de M. Coletti. M. Coletti n'a point été dupe de cette tactique : il faut espérer que M. Metaxas ne le sera pas davantage. Si l'on en juge par l'attitude des partis dans la chambre et dans la presse, la coalition anglo-napiste est fort loin d'être dissoute. Le ministère, pour résister à cette coalition, a besoin de l'union la plus intime et de la conduite la plus prudente.

Mais, je l'ai déjà dit, ce qui importe surtout, c'est que le ministère Coletti-Metaxas prouve bien clairement qu'il se regarde non comme le représentant d'un parti, mais comme celui du pays tout entier. M. Maurocordato avait, à grand tort, exclu de toute participation au pouvoir l'élément palicare. L'élément palicare vient de prendre sa revanche; mais il ne faut pas qu'à son tour il se montre exclusif et tyrannique. Des journaux grecs ont imprimé que M. Coletti s'était engagé envers la France à écraser à la fois tout ce qui a tenu, tout ce qui tient encore au parti napiste et au parti anglais. C'est une calomnie et une absurdité. La France, en Grèce comme ailleurs, peut avoir ses préférences; mais, loin de vouloir qu'on écrase personne, elle ne désire rien tant que le ralliement, que l'union de tous les hommes nationaux et libéraux. En parlant ainsi, j'exprime, j'en suis certain, l'opinion de l'opposition aussi bien que du ministère, de la gauche aussi bien que du centre. Si, comme on le dit, comme je le crois, la majorité actuelle attache quelque prix au bon vouloir et à la sympathie de la France, si elle est convaincue qu'aucune puissance européenne n'est plus disposée à lui prêter, en toute occasion, un concours cordial et désintéressé, elle écoutera, je l'espère, les conseils d'une amitié impartiale, et se défendra désormais de toute violence et de toute réaction.

HENRIETTE.

—

DERNIÈRE PARTIE.[1]

VI.

Agité de mille pensées, tour à tour plein de rage contre un rival absent et de compassion pour sa triste victime, Frédéric erra longtemps par la ville pour laisser à son esprit le temps de se calmer. Il se sentait affreusement découragé; c'était sa première, sa plus chère illusion qui s'évanouissait. Les larmes qu'on verse alors sont les plus douloureuses; qui de nous n'en a répandu de pareilles? — Fallait-il donc renoncer à Henriette? — La raison le lui disait; il croyait voir le regard sévère de son père, et se rappelait son inflexible volonté. D'autres fois, au contraire, l'indulgente figure de sa tante Marianne lui apparaissait et semblait lui sourire. Son imagination lui montrait alors un modeste intérieur, Henriette appréciée par sa tante, Henriette reconnaissante et l'aimant de tout l'amour d'une ame qui se relève! Cette perspective finit par se fixer seule devant son esprit; il oublia le monde, son père et l'ambition, pour ne songer qu'à son amour, qui maintenant avait pour lui le noble attrait d'un dévouement.

(1) Voyez la livraison du 15 décembre 1844.

Il rentra chez lui plus tranquille et livré à de douces émotions. On lui remit une lettre; le papier était grossier, l'écriture irrégulière et incertaine. Il montait sans l'ouvrir, quand le messager, homme de la campagne, insista pour qu'il la lût, disant qu'il attendait la réponse. Frédéric décacheta la lettre avec impatience; mais à peine l'eut-il parcourue, il dit au paysan de partir et d'annoncer qu'il le suivait. C'était Nanette qui lui avait écrit : «— Ma pauvre maîtresse est au plus mal, « monsieur Frédéric, lui disait-elle; on appelle cela une paralysie; elle « ne pouvait presque pas parler et cependant elle a dit votre nom. « Venez donc vite; elle vous aime tant! Moi, je prie le bon Dieu, mon« sieur Frédéric, mais croyez-vous qu'il écoute une pauvre femme « comme moi?... »

Avant de partir, Frédéric écrivit quelques mots à Henriette; tout son cœur, tout son amour s'y montraient. Les sentimens tendres se tiennent entre eux, et l'inquiétude où il était pour sa tante augmentait, si on peut le dire, sa sollicitude pour Henriette. Il lui faisait connaître le motif de son absence, et terminait ainsi. « Vous m'avez enseigné à vous préférer mes devoirs; — je pars, bien qu'il me soit dur de ne pas vous revoir en ce moment où je vous sais malheureuse et sans appui. — Mais dès que je le pourrai, je reviendrai, et vous verrez, Henriette, que je vous aime plus que jamais. »

Il partit et ne songea plus qu'au danger de sa tante. Quand il arriva, la nuit était assez avancée. Il trouva Nanette au pied du lit de sa maîtresse, immobile et épiant son moindre souffle. Elle parut contente de le voir et lui fit signe d'approcher sans bruit. Elle lui raconta alors à voix basse toutes ses angoisses et la rapidité de l'attaque qui avait frappé sa tante. — Dieu la sauvera, dit-elle en finissant; elle est trop bonne pour mourir si tôt! Elle dort; c'est ce que le médecin désirait. Une fois le premier moment passé, il prétend qu'il n'y a plus de crainte à avoir. Mais, mon cher monsieur, vous êtes venu à pied, vous êtes très pâle et paraissez bien las; allez vous reposer; dès qu'elle se réveillera, je vous promets de vous avertir.

Frédéric succombait en effet à la fatigue de la route et surtout aux agitations de la soirée; il refusa pourtant de s'éloigner et s'endormit dans un fauteuil. Quand il se réveilla, le jour était venu; il aperçut sa tante et Nanette qui causaient tout bas.

— Ma bonne tante, dit-il en s'approchant du lit et prenant la main qu'elle lui tendait, Dieu soit loué! vous êtes donc sauvée...

— Nanette le dit, fit-elle en souriant.

— Et moi, je l'espère, reprit Frédéric avec élan.

— Cher Frédéric, que Dieu dispose de moi; je le remercie de pouvoir te voir encore.

Le médecin vint et trouva la malade sensiblement mieux; la parole était revenue, moins facile encore que d'ordinaire, mais la figure ne conservait plus trace de contraction, et il assura que l'accident n'aurait pas de suites.

— Puisque je suis encore de cette terre, dit la bonne dame, causons comme autrefois. Déjà je songeais à l'autre vie et à ta mère que j'espérais revoir; maintenant, je veux m'occuper de ce monde et de toi. Que je te dise d'abord combien je suis heureuse du changement qui s'est opéré dans ta personne; tu n'es plus le même que le premier jour où je t'ai vu; tu parais vivre, tandis que tu ne faisais que rêver. Tu as bien fait de triompher de ce mal du siècle qui ne mène à rien de bon.

— Oui, dit Frédéric, oui, je me sens tout autre en effet, et ma métamorphose, chère tante, date de cette première visite.

— Oh! reprit-elle en secouant la tête et souriant avec indulgence, les vieilles femmes devinent bien des choses! Écoute, ajouta-t-elle sérieusement, mon enfant, il y a précisément des choses que je ne dois pas savoir, parce que je ne pourrais les approuver. Mon devoir seulement est de te dire : rappelle-toi les lois de la morale, celles de la société où tu es appelé à vivre; rappelle-toi les désirs de ton père, et, crois-moi, sois heureux comme tout le monde. Tu ne peux, j'en suis convaincue, éprouver que de bons sentimens; mais cela ne suffit pas : ne les mets pas en dehors des règles consacrées. Si beau que serait un autre rêve, ne t'y laisse pas aller; on ne rêve pas toujours, mon enfant.

Frédéric n'osa répliquer; sa tante avait besoin de repos. Il soupira et prit un livre; mais sa pensée était errante, et des luttes cruelles s'élevaient dans son esprit.

— Pauvre Frédéric! disait sa tante en le suivant des yeux; voilà pourtant l'écueil de toutes les bonnes et tendres natures! Qui aime-t-il? Si c'était un amour qu'il pût avouer, ne me l'aurait-il pas déjà confié?

Le lendemain, elle voulut qu'il partît. Frédéric s'y refusait; elle l'exigea. Il l'embrassa avec la même tendresse que d'habitude, mais il se sentait un poids sur le cœur. Quand les conseils sortent d'une bouche amie et indulgente, ils ont toute leur force. Le baron eût formulé quelque ordre impérieux, jeté quelque parole de mépris sur une personne qui lui était inconnue; il eût augmenté l'amour de Frédéric, en lui opposant l'obstacle qui donne l'énergie, et la persécution qui

enfante la révolte. Sa tante, indulgente et sensible, qui avait sacrifié la richesse à un amour pauvre, mais de son rang, sa tante, d'un mot, lui faisait envisager les périls de la route où il allait s'engager. Il revit le monde qu'il oubliait, ses exigences inévitables, et bien d'autres barrières aussi réelles et aussi certaines; il se trouva si désespéré par sa raison, qu'il s'assit au pied d'un arbre et se mit à pleurer. Il ne prit aucune résolution; seulement, il sentit bien que celle qu'il avait arrêtée, il y avait deux jours, n'était plus aussi ferme, et il lui sembla voir la douce figure d'Henriette s'éloigner peu à peu en le saluant tristement de la main, et disparaître tout-à-fait.

Son premier désir cependant était de la revoir, de la consoler, c'est-à-dire de pleurer ensemble leurs beaux rêves perdus. Arrivé à sa porte, il se sentit pris d'une incertitude extrême, et hésita long-temps avant de frapper. Il se décida enfin, et attendit, le cœur plein de trouble; mais aucun bruit ne se fit entendre. Il frappa de nouveau et prêta l'oreille; même silence. Mille craintes traversèrent l'esprit de Frédéric. Il courut à une porte voisine et s'informa. — La jeune dame que vous demandez est partie hier, lui répondit-on.

— Où est-elle allée? reprit-il, essayant de maîtriser l'altération de sa voix. — Elle ne l'a pas dit; elle a payé ce qu'elle devait et a vendu le peu qu'elle possédait. Mais elle était si pâle, si pâle, la pauvre jeune femme! Il faut qu'elle ait appris une mauvaise nouvelle! elle n'aura pu aller bien loin, car elle se soutenait à peine...

Frédéric ne laissa pas achever; il vola vers sa demeure, prit tout ce qu'il avait d'argent, courut à toutes les voitures et apprit enfin que la jeune femme qu'il désignait avait pris la route de Bade. Il acheta aussitôt un cheval et s'élança sur les traces d'Henriette. Il ne comprenait plus ses irrésolutions; la passion anéantissait tous ses doutes, et il ne se sentait plus qu'une pensée : c'était qu'Henriette était nécessaire à sa vie, et qu'il mourrait si elle ne lui était pas rendue. Comme il s'informait à tous les relais du passage de la voyageuse, on lui dit au quatrième que la jeune femme dont il parlait s'était trouvée si malade, qu'elle avait dû s'arrêter dans cet endroit et qu'elle y était encore. Il se fit montrer l'auberge où elle était descendue. C'était une pauvre auberge et une pauvre bourgade. — Seule, malade ici, et pour moi! se disait-il; merci, mon Dieu, de me la faire retrouver!... Maintenant nous ne nous séparerons plus.

Henriette était tristement assise dans une misérable chambre, auprès d'un feu qu'elle avait laissé s'éteindre. Les murs étaient nus et sombres, les rideaux en lambeaux, les meubles en désordre; tout

autour d'elle contrastait avec la propreté et la gaieté de son petit intérieur, comme tout en elle maintenant formait une pénible opposition avec le calme qu'elle imposait autrefois à son cœur. Plongée dans ses pensées, elle restait immobile, les yeux à demi fermés. La pauvre enfant avait la fièvre : sa douleur, la fatigue, les efforts que lui avait coûtés sa résolution, avaient ébranlé son organisation déjà frêle. Elle commençait à ressentir cet étourdissement qui succède à l'ivresse des larmes; elle n'entendit pas la porte s'ouvrir, mais elle vit tout à coup Frédéric à ses pieds, baisant ses mains et les couvrant de ses pleurs. Elle poussa un léger cri et voulut se lever, mais la force lui manqua; elle retomba pâle et sans voix.

— Henriette, ah! cruelle Henriette! c'est tout ce que Frédéric pouvait prononcer au milieu de ses larmes.

— Laissez-moi, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée, laissez-moi! Quelle est cette persécution? que vous ai-je fait pour me tourmenter ainsi?... Laissez-moi, au nom du ciel, Frédéric! reprit-elle d'un ton plus suppliant. Vous ne savez pas le mal que vous me faites. Chaque parole de vous me déchire. Je crains de vous voir, je crains de vous entendre....

Elle voulut encore se lever, mais il la retint.

— Vous ne partirez pas, Henriette, ou vous ne partirez pas seule. Vous êtes triste, malade; je m'attache à vos pas. Rien ne peut-il vous toucher? Ne parlons plus d'amour; mais cette amitié si tendre qui nous unissait ne me donne-t-elle pas le droit d'être près de vous, de vous protéger? Pourquoi donc cette fuite?

— Pourquoi? répéta-t-elle, et alors seulement elle le regarda, mais elle détourna rapidement la tête et la cacha dans ses mains. Parce que je suis une malheureuse folle sans courage et sans vertu. Frédéric, par tout ce qu'il y a de saint dans le ciel ou de sacré sur la terre, laissez-moi partir, ne me retenez pas! Oubliez une pauvre fille qui n'est pas digne de vous et ne peut être à vous. Vous êtes jeune, beau, plein de candeur; laissez-moi vous sauver de vous-même et m'épargner un remords.

En même temps, elle se jeta à genoux et le conjura les mains jointes d'écouter sa prière. Il la releva et lui dit avec amertume :

— Je vous comprends maintenant, et j'étais aveugle. Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé, et ma présence vous est odieuse.

Il fit un pas pour sortir. — Mon Dieu! ô mon Dieu, vous le savez! s'écria Henriette, donnant un libre cours à sa douleur. Frédéric entendit la vérité de son accent et s'élança de nouveau à ses pieds.

— Ah! pardonne, pardonne, disait-il avec transport; j'étais au dé-

sespoir, j'ignorais ce que je disais. Vois, je suis heureux maintenant; tu m'aimes, n'est-ce pas, et tu ne partiras plus?

— Je ne veux pas vous tromper, Frédéric. Je partirai....

— Que disiez-vous donc tout à l'heure?

— J'attestais le ciel que je vous aimais, et c'est pour cela que je pars. Un jour vous m'en serez reconnaissant.

— Partez donc, puisque rien ne vous touche, dit Frédéric en repoussant la main qu'elle lui tendait; partez, suivez votre dessein. Quel droit ai-je, moi, de vous retenir, de vous empêcher de songer malgré moi à mon bonheur? Mais n'emportez pas une telle illusion. Je retourne à la ville, Henriette, où je retrouverai les plaisirs que vous m'avez fait abandonner; ils sont funestes, disiez-vous; qu'importe? Tant que le vin me procurera l'ivresse, je n'en dirai pas de mal. Ces amitiés que vous craigniez pour moi, que je dédaignais pour vous, et que j'eusse sans doute trouvées plus fidèles que la vôtre, je les renouerai. Des compagnons d'orgie sont précieux après tout; ils empêchent de redevenir sage et sauvent la honte d'être seul dégradé. En vous disant adieu, je dis adieu à mes plus beaux rêves, à mes plus nobles projets. Plus d'études, de devoirs, d'avenir! A moi le présent, la jouissance, l'oubli, et puissiez-vous un jour regretter tout ce que j'avais peut-être de bon en moi, qui aurait grandi près de vous, et loin de vous s'éteindra!

La voix de Frédéric s'attendrit à ces dernières paroles.

— Non, répondit Henriette, non, mon ami, votre nature est trop belle; vous voudriez vivre de cette vie que vous ne le pourriez pas. Ne l'avez-vous pas déjà quittée avec dégoût?

Frédéric ne s'était livré à cet emportement qu'entraîné par la violence de la douleur. L'abattement succéda à cette énergie factice. Il regardait Henriette avec tant de désespoir, qu'elle sentit à son tour sa force l'abandonner.

— Eh bien! non, lui dit-il avec un accent plein de découragement; je vous trompe, je me trompe moi-même. Cette vie bruyante et creuse m'est désormais impossible; mais, Henriette, celle que je mènerai loin de vous sera brisée et sans courage. Tous les bons instincts que vous aviez développés en moi, je les sens déjà vaciller et mourir dans mon sein : ô ma belle jeunesse, mes beaux rêves, mes généreux désirs, envolez-vous, puisqu'elle ne veut plus vous accompagner!

Henriette leva les yeux au ciel comme pour l'interroger; Frédéric se tut, et ces pauvres enfans, tout entiers à leur chagrin, se prirent à pleurer silencieusement.

Frédéric était de bonne foi : la vie sans Henriette ne lui apparais-

sait que comme un désert dont la longueur l'effrayait, et il ne sentait dans ses facultés que découragement et inertie, au lieu de l'activité que leur donnait l'amour. Henriette songeait à tout ce que sa faute lui faisait perdre de bonheur, combien, pure, elle eût été fière de répondre à un pareil amour; et ses larmes étaient les plus amères, car le passé est plus pénible à regretter que l'avenir.

Frédéric s'était laissé tomber sur une chaise près de la fenêtre; Henriette vint vers lui et posa doucement sa main sur son épaule. Il tressaillit et releva la tête, mais il la baissa aussitôt en la secouant avec incrédulité. — Ne me parlez plus, lui dit-il; abandonnez-moi comme vous en avez le projet. Je ne veux plus vous entendre à mon tour. Que pourriez-vous me dire que vous ne m'ayez déjà dit? Vous allez encore vous rabaisser et m'humilier dans mon amour. Ah! ne sentez-vous pas, cruelle, que je vous aime ainsi, et que chacune de vos paroles, au lieu de me détourner, enfonce plus avant dans mon cœur le sentiment qui n'en peut plus sortir? Vous êtes seule au monde, pauvre, abandonnée; vous valez d'autant plus que vous avez été plus éprouvée. Combien ne doivent leur orgueilleuse vertu qu'à l'absence des dangers auxquels votre jeunesse fut livrée sans défense! Combien, une fois tombées, seraient tombées plus bas, au lieu de se relever, comme vous l'avez fait! Ne cherchez donc plus à me persuader, vous dis-je; vous n'y parviendriez pas. Partez, puisque vous le voulez, mais partez sans altérer votre image dans mon cœur!

— Et si je ne pars plus, Frédéric? dit-elle d'une voix si basse qu'à peine il l'entendit. Il se leva vivement et la contempla avec une joie étrange dans le regard. — Ne me trompez pas, oh! ne me trompez pas! s'écria-t-il. Il la vit si belle, si émue et si sincère, qu'il ne douta plus et se jeta à ses genoux pour la remercier. Alors il lui prodigua les noms les plus tendres, les sermens les plus saints; il lui peignit ses tourmens, son malheur éternel, si elle eût persisté à le fuir. — Mon bonheur, ajouta-t-il, je ne puis pas le peindre; mais regardez-moi, Henriette, et jugez, s'il se peut, de son immensité! — Enfin, il épancha si bien la tendresse de son cœur, lui montra l'avenir si beau et jeta tant d'estime sur le passé, que la pauvre fille commença à se pardonner à elle-même et se laissa aller au charme d'aimer et d'être aimée ainsi.

Si les vues de Frédéric n'eussent pas été aussi pures, Henriette eût conçu quelque défiance. Après la lutte qu'elle avait soutenue pour fuir et où sa raison était demeurée victorieuse, elle se crut assurée de triompher. Il y aurait eu moins de danger entre ces deux enfans qui s'ai-

maient avec tant de bonne foi, si leur crainte d'eux-mêmes fût restée éveillée et eût détourné leurs pas de la pente glissante où ils étaient engagés; mais l'amour les aveuglait, et, comme il arrive toujours, c'était au moment où ils se croyaient hors de danger qu'il aurait fallu veiller avec le plus de soin. Ils auraient dû se dire qu'après le combat vient souvent la fatigue et l'anéantissement, et qu'alors tout est livré aux passions un instant retenues et devenues plus puissantes par la réaction. Ils ne songèrent qu'au bonheur qui s'apprêtait pour eux dans une vie passée continuellement ensemble; ils ne virent plus les jours écoulés que comme un triste songe repoussé bien vite au réveil, tandis que l'avenir se peignait à leurs yeux des vives couleurs de l'espérance, et à force de rêver l'avenir ils oublièrent le présent, qui devait être patient et réservé. Ils succombèrent, mais ils succombèrent comme on succombe dans l'extrême jeunesse, c'est-à-dire par excès de confiance et de simplicité. Ils furent l'un à l'autre, avant que l'un en eût eu la pensée, et l'autre la crainte. Le monde dont le regard les eût peut-être retenus n'existait pas pour eux. Frédéric le connaissait à peine, Henriette ne l'avait vu que de loin. D'ailleurs il eût fallu que tout dans la nature ne fût pas complice de leurs transports. Il eût fallu se défier des charmes du printemps, de l'odeur enivrante de la sève nouvelle, des tièdes émanations de la terre prête à laisser germer les trésors déposés dans son sein; il eût fallu fermer leurs yeux, soustraire leurs sens à ce merveilleux spectacle du réveil de la nature après le long et froid sommeil de l'hiver; ne pas respirer l'air embaumé, ne pas s'attarder à écouter le rossignol qui chantait, lui aussi, ses amours. Toute cette magie, au contraire, les entourait. Jamais le printemps (il leur semblait du moins) n'avait étalé autant de graces, fait éclore plus de fleurs; les lilas s'entr'ouvraient; les jacinthes donnaient leur parfum pénétrant; les nuits étaient douces et sereines; la nature entière aimait, chantait et conseillait l'amour. Ces deux cœurs avaient trop d'échos pour ne pas répondre; ces ames trop de tendresse pour ne pas s'unir dans un irrésistible élan. Ce moment compléta le bonheur de Frédéric en lui donnant à jamais le bien qu'il craignait toujours de voir lui échapper. Henriette se désespéra; mais, pour un amant, il y a dans les larmes de la femme qui vient de succomber un charme irritant qui enivre. Elle avait cru qu'elle serait morte avant de se donner ainsi, mais elle avait compté sans l'amour, et l'amour se vengeait en lui prouvant sa puissance. Plus d'une fois, elle pleura silencieusement dans les bras de son amant qui lui jurait fidélité et respect. — Chère Henriette, lui disait-il, ne crois pas que je t'estime

moins. Je ne suis pas non plus de ceux qui promettent avec le lâche dessein de ne pas tenir leur promesse. Nous avons devancé le temps; nous n'avons fait qu'avancer le bonheur.

Il lui parlait alors de ses désirs d'union et lui assurait l'avenir; mais c'était le passé, l'irréparable passé qu'elle pleurait; elle pensait qu'il lui ôtait le droit de rien demander, et elle acceptait comme autant de bienfaits immérités les promesses de Frédéric. — Je ne retournerai pas à Heidelberg, lui dit-elle; je ne veux pas que ceux qui m'y ont connue cessent de m'estimer. Vos amis jetteraient peut-être de vulgaires plaisanteries sur notre amour et le flétriraient.

— Tu as raison, et j'y songeais moi-même, répondit Frédéric; le temps de mon séjour ici est fini. Le désir de mon père est que je visite l'Italie; ne m'y suivras-tu pas? Là, le ciel est si pur, les arts sont si élevés, que notre amour aura des témoins dignes de lui.

Henriette consentit. Restée seule pendant que Frédéric retournait à Heidelberg tout préparer pour son départ, elle écrivit au médecin pour lui recommander de nouveau ses deux chers dépôts et le prier de lui en donner de fréquentes nouvelles. Elle lui disait en finissant : « J'étais partie pour vous aller visiter; je dois en ce moment renoncer à ce projet qui me plaisait tant. Si la joie de voir ma sœur m'eût été refusée, j'aurais pu du moins embrasser mon enfant. Hélas! sans doute il ne me reconnaîtra plus!... »

Elle se mit à pleurer, et le remords la prit. Ce pauvre enfant, pensait-elle, vais-je l'abandonner? Ce qu'elle éprouvait pour lui était un indéfinissable mélange de tendresse et d'amertume qui souvent l'effrayait. En ce moment, elle ne sentait que la bonté de son cœur et ne songeait qu'à l'innocence de ce petit être, sans autre appui qu'elle au monde; mais Frédéric revint : il était si heureux, il s'était tellement pressé pour la retrouver, il l'occupa si bien de son amour, qu'elle ne put plus penser qu'à lui, et qu'emportée sur la pente rapide de la passion, elle se laissa guider par cette main aimée qui ne devait plus quitter la sienne. Frédéric avait fait à la hâte ses préparatifs. Il avait presque entièrement perdu de vue les étudians depuis le départ d'Antonio. Ses adieux ne furent donc pas longs; pourtant il ne voulut pas oublier sa tante Marianne, et prit la route de Manheim. Il la trouva presque entièrement rétablie, et, comme toujours, plus disposée à parler de lui que d'elle. Le départ de Frédéric ne l'étonna pas; elle savait les projets de son père. Elle ne fit donc aucune question sur cette résolution si rapide, qui auparavant semblait tellement l'effrayer. L'enthousiasme de Frédéric, le feu avec lequel il parlait de ce voyage, qui s'embellissait

pour lui des charmes de sa compagne, ne lui échappèrent pas; elle l'observait en silence et attendait peut-être qu'il se confiât à elle, mais elle ne l'interrogea pas. Peut-être aussi n'eût-elle pas voulu recevoir une confidence qu'elle aurait combattue, sans avoir le pouvoir d'imposer de salutaires défenses. Seulement, quand Frédéric partit, elle mit dans ses embrassemens plus de tendresse encore que d'habitude. —Va, mon cher Frédéric, lui dit-elle, et reviens un homme. Instruis-toi, admire les arts, connais la vie, et ne perds de vue ni la terre ni le monde, ajouta-t-elle en souriant avec bonté.

Frédéric ne serra pas sans attendrissement dans ses bras cette excellente femme, sa première amie, le premier cœur dans lequel le sien se fût répandu. Une fois loin de Manheim, il ne fut plus qu'à Henriette. Rien ne l'attachait désormais à Heidelberg, il le quitta sans regret; seulement, au moment de voir disparaître les ruines du vieux château, il se retourna, le vit encore, éclairé par un beau rayon matinal, et, se rappelant la douce apparition d'Henriette, il salua avec émotion ce poétique berceau de son amour.

VII.

Alors commença pour ces deux enfans une vie nouvelle, qu'ils avaient à peine soupçonnée jusque-là, vie d'enchantement et de prestige où la nature entière semblait se faire complice de leur bonheur. Pareils à des prisonniers frappés tout à coup de la lumière du jour, ils jetèrent autour d'eux un regard étonné, et s'aperçurent que chaque objet dans le monde venait de revêtir pour eux son véritable sens. Les innombrables mystères de tendresse que le créateur a répandus sur la surface de la terre leur apparurent, et ils se sentirent tant de joie et de reconnaissance dans le cœur, qu'ils pleurèrent de bonheur dans les bras l'un de l'autre. Leur voyage fut une suite de sensations vives, nouvelles, tellement purifiées par la beauté de la nature et la sincérité de leur amour, qu'ils oublièrent que cet amour même était une faute, et le prirent pour une vertu.

Ils traversèrent la Suisse, à pied le plus souvent. Sans la pensée de l'Italie, qui les attendait, peut-être n'auraient-ils pu s'arracher à la contemplation de ses beaux lacs, de ses montagnes, et surtout de ses chalets frais et solitaires, qu'ils reconnaissaient, comme tous les amoureux, pour les avoir tant de fois rêvés. En pénétrant dans le Valais, Frédéric sentit je ne sais quelle inquiétude l'agiter. Pas un rayon du

ciel, pas un souffle de l'air ne venait vers lui sans qu'il les interrogeât, comme s'ils devaient lui apporter une lumière et des parfums inconnus. Il allait donc bientôt la toucher, cette terre désirée où tant de souvenirs l'appelaient autrefois! et maintenant pourtant il les eût tous donnés pour un seul des doux momens du présent. Il ne songeait plus à ses ruines imposantes ni à ses mâles et antiques héros; il rêvait à ses bois d'orangers, aux anémones de ses pelouses; il y faisait asseoir les idéales maîtresses de ses grands peintres ou de ses grands poètes, et aucune ne lui semblait aussi belle que la sienne.

Ils franchirent la route du Simplon; ouvertes à tous les enthousiasmes, leurs ames vibraient à l'unisson. Tantôt suspendus au-dessus des abîmes, tantôt perdus dans les profondeurs des voûtes, mouillés par l'écume des torrens ou dominés par les rocs gigantesques, ils ne surent ce qu'ils devaient le plus admirer, de la résistance superbe de la nature ou de la hardiesse de l'homme qui l'avait vaincue. Éclairés par l'amour, aucune beauté ne les trouvait froids, aucune misère insensibles. Ils possédaient de tels trésors d'allégresse, qu'ils comprenaient mieux la douleur des autres, et, lui comparant leur bonheur, sentaient le besoin de se le faire pardonner.

Tantôt ils gravissaient des cimes, pareils à de jeunes chamois agiles et capricieux, tantôt ils s'asseyaient silencieux et troublés au bord des sources vives, sous les pins mystérieux. Partout et toujours, actifs ou nonchalans, la même pensée les accompagnait et jetait sur chaque objet un reflet enchanteur, soit qu'elle leur inspirât la vivacité de la marche, soit qu'elle leur fît désirer les douces langueurs du repos. Les faits les plus simples prenaient pour eux une vie nouvelle, un intérêt charmant; tout devenait sujet à souvenir : le pâtre ramenant son troupeau à la tombée de la nuit, le ranz lointain et mélancolique, le rayon matinal glissant à travers les rameaux de la croisée, le pauvre secouru sur le bord du chemin. Vingt fois le jour, le sourire, l'admiration, même un doux attendrissement, paraissaient sur leurs visages; ils vivaient enfin, car la vie c'est l'émotion, le sentiment, le battement du cœur, les larmes de la paupière, et bien mort est celui que rien ne fait plus sourire et ne fait plus pleurer!

Un soir, ils s'étaient arrêtés sur la pente d'une montagne peu élevée; fine et semée de violettes, l'herbe semblait un tapis odorant étendu pour le repos; quelques chênes, d'une verdure encore tendre, animaient d'espace en espace la pelouse et en rompaient l'uniformité. Un chalet, nouvellement construit, montrait à mi-côte son toit de planches et la balustrade à jour de son escalier; devant, de fertiles

pâturages, des ruisseaux murmurans; plus loin, une riche vallée que fermaient à l'horizon de majestueuses montagnes couvertes de neiges éternelles. Tout, dans ce tableau, était grave et doux; l'heure même y ajoutait une sérénité de plus : il faisait assez de jour encore pour laisser tous les objets distincts, mais on sentait la nuit venir, et ce grand calme qui la précède descendait du ciel sur la terre; les oiseaux ne chantaient plus, l'insecte avait cessé de bourdonner autour des fleurs, le vent était tombé, les sapins ne rendaient plus d'accords. Henriette et Frédéric contemplaient ce frais paysage, et une sorte d'heureuse tristesse descendait dans leur cœur; l'heure présente était belle; je ne sais quel vague sentiment de sa fin la rendait plus précieuse, en la troublant un peu; ils ne se parlaient plus depuis quelque temps, mais leurs mains étaient unies, et leurs ames se confondaient. Ils furent éveillés de ce doux rêve par un rire convulsif qui retentit à leurs oreilles, et ils virent devant eux un de ces infortunés que Dieu semble avoir placés au milieu des plus sublimes beautés de sa création, comme pour attester notre néant lorsque sa main nous abandonne. Il était hideux; son œil terne restait cloué sur Henriette sans en voir la beauté; il riait, sans savoir pourquoi; il eût pleuré de même.

— Va-t-en, cria Frédéric avec humeur.

L'idiot continua de rire et ne bougea pas.

— Mon Frédéric, dit Henriette de sa plus douce voix, il est si misérable, et nous sommes si heureux!

Elle vida sa petite bourse dans la main du pauvre homme, qui ne sut pas même la remercier. Dieu la vit, ce fut tout; il put lire aussi dans son cœur assez de pureté naturelle et de retour vers le bien, pour lui pardonner peut-être l'amour qui la rendait si bonne.

Frédéric l'avait regardée avec émotion: cette blanche main tendue vers cette main grossière, ce regard aimant cherchant ces yeux sans lueurs, cette jolie tête près de cette figure maladive et inerte, formaient un contraste frappant. L'idée d'un messager divin, consolateur des affligés, naissait naturellement dans l'esprit; il lui dit: — Tu es un ange; n'est-ce pas que tu seras toujours le mien, que tu ne me quitteras jamais? Il me semble que, sans toi, tout ce que je comprends, tout ce que je sens si bien maintenant, s'envolerait pour ne plus revenir. — Puis, comme il rapportait tout à son amour, il ajouta, en regardant l'idiot qui faisait entendre des sons inarticulés: — Pauvre homme, en effet, qui l'aimerait et qui peut-il aimer?

C'est ainsi qu'une admirable métamorphose s'accomplissait lentement dans ces deux cœurs. Frédéric, en rendant à Henriette l'estime

d'elle-même, lui avait rendu tous les élans vertueux dont son ame était pleine, et elle, en l'arrachant à de trompeuses joies, à de dangereux plaisirs, l'avait remis dans le sentier que son esprit le portait d'abord à suivre, et où elle semblait, comme la muse vivante, l'accompagner et le soutenir. Ils touchèrent enfin la poétique terre d'Italie. Rare bonheur, privilége des ames enchantées par l'amour, sa première apparition tint pour eux toutes les promesses que l'imagination leur avait faites. Ils étaient arrivés la nuit à Baveno, au bord du lac Majeur; fatigués de la route, ils s'endormirent les oreilles remplies du bruit des torrens que la route côtoie sans cesse, les yeux pleins de l'aspect des rochers hérissés et des sombres forêts de pins. Le lendemain, le réveil fut délicieux : le beau lac étincelait sous leurs fenêtres; le soleil du matin mettait un diamant à chacune de ses petites vagues bleues; des branches parfumées d'orangers et de citronniers passaient à travers les jalousies entr'ouvertes; des barques fendaient rapidement l'azur des eaux, et la plus mélodieuse des langues se faisait reconnaître, même dans les chants grossiers des pêcheurs.

— Oh! mon Henriette, que c'est beau! s'écria Frédéric.

Elle l'embrassa au front. — Tout est beau près de toi, répondit-elle, car elle voyait tout à travers son amour.

Quand ils furent rentrés le soir, et qu'appuyés sur leur balcon, ils aspiraient les parfums qui leur venaient de l'Isola-Bella, de l'Isola-Madre, ces paradis qu'ils venaient de visiter, Frédéric dit à Henriette : — Ce lac est pur comme notre amour, de beaux fruits croissent sur ses rives, la vie y est facile et peut y être cachée; pourquoi n'y viendrions-nous pas reposer notre bonheur, quand Dieu l'aura béni?

Ces dernières paroles répondaient au vœu le plus fervent d'Henriette : lui appartenir sans honte, être liée à lui pour toujours! Elle ne répondit pas, mais elle cacha sa rougeur dans le sein de Frédéric, et l'extrême joie ressemble tellement à la tristesse, qu'elle se prit à pleurer. Il la berça sur ses bras, et elle s'endormit dans ses rêves.

En parlant à Henriette de s'unir devant Dieu, Frédéric était sincère. C'était son désir et son espoir : toute autre idée que celle de vivre et de vieillir auprès d'elle lui était odieuse, il ne pouvait même s'y arrêter un instant; mais quand il arrivait aux moyens de réaliser ses vœux, il trouvait mille obstacles. Une lettre du baron suffisait pour faire apparaître devant lui une longue suite de barrières à renverser, et il se demandait en tremblant s'il en aurait le courage et le pouvoir. Du reste, ces momens de doute étaient courts, et son imagination venait bien vite en aide à son amour.

Frédéric avait appris à Henriette qu'un petit héritage, dont il venait de recevoir la nouvelle, lui permettait de consacrer un peu plus de temps et d'argent à leur voyage qu'il n'avait cru d'abord. Toujours fière, elle avait voulu mettre en commun leurs modestes ressources, et il était convenu qu'aussitôt qu'ils se seraient définitivement fixés quelque part, elle reprendrait ses travaux ordinaires. Frédéric consentait à ses volontés, trouvait dans chacune de nouveaux sujets de l'aimer, et ne la trompait sur sa véritable fortune que pour ne pas effaroucher sa craintive susceptibilité. Ils poursuivirent leur voyage enchanté et visitèrent en amans la belle Italie. Ses nombreux chefs-d'œuvre les trouvèrent toujours prêts à admirer; jamais le beau ne rencontra deux ames plus propres à le sentir. Henriette expliquait tout avec son cœur; aussi arrivait-elle plus facilement à comprendre le génie que d'autres avec de l'esprit et de la science. Sa pensée était si naïve, qu'elle se trouvait tout de suite de niveau avec les créations les plus élevées des maîtres, car le comble de l'art est la simplicité. Frédéric ne pouvait se lasser d'admirer la justesse de son coup d'œil, la promptitude de son intelligence.

— Je n'ai pas d'esprit, je te l'assure, lui disait-elle avec une grace charmante; mais je t'aime, et je comprends maintenant des choses auxquelles autrefois je n'aurais pas même songé. Tableaux, statues, c'est toujours toi que je vois; pas une belle tête que je ne te la compare, pas un site riant que je n'y marque notre place. Il me semble que tu m'as ouvert la porte de la lumière; mais si je ne t'avais plus, ah! je sens bien que tout s'éteindrait, ou plutôt je fermerais les yeux pour ne plus rien voir après toi.

Comme ils se l'étaient promis, ils revinrent sur les bords du lac Majeur, et cherchèrent sous leurs ombrages un nid pour abriter leurs amours. Dans une petite anse dont les bras s'avançaient dans l'onde chargés d'arbustes odoriférans, ils trouvèrent leur rêve éclos : une jolie maison, avec un toit en terrasse, blanche, isolée et discrète, petite pour mieux les rassembler. Ce fut là qu'ils s'établirent, ce fut là que les jours s'écoulèrent pour eux si vite, qu'ils se trouvèrent toucher à l'automne, quand ils se croyaient encore aux douces promesses du printemps.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Comment raconter les rapides journées de deux jeunes amans enivrés l'un de l'autre? Il faudrait interroger le nuage errant que suivent deux regards qui n'en font plus qu'un seul, saisir dans l'espace les parfums émouvans chargés de trouble et de langueur; il faudrait compter les battemens de ces

cœurs sympathiques, et rien encore ne vaudrait le plus faible serrement de leurs mains éloquentes. Ces douces extases ne prenaient cependant pas tous les momens de Frédéric. Un peu familiarisée avec le bonheur, Henriette avait voulu le rendre durable, en lui donnant pour base la satisfaction des devoirs accomplis. Elle régla donc elle-même les instans de Frédéric, et voulut qu'il se livrât à d'utiles travaux. Disciple indompté, que de fois il quitta la tâche imposée et se rapprocha de celle qui la lui commandait! Mais, doucement impérieuse, elle lui montrait du doigt la table, le livre ouvert, la page commencée, et il fallait obéir. Avec quel plaisir aussi Frédéric entendait sonner l'heure qui les réunissait! il croyait la retrouver. — Une heure sans te parler, c'est une absence! lui disait-il. — Ces petites privations empêchaient la satiété et donnaient plus de charme aux instans de loisir.

Un jour, au retour d'une promenade solitaire, Frédéric fit une rencontre à laquelle il était loin de s'attendre. Apercevant, à quelque distance, l'église d'un couvent, il avait fait un détour pour la visiter. Il entra : l'heure des offices était passée; personne n'était dans la nef, qui n'avait rien de remarquable. Il allait sortir, lorsqu'il vit la porte de la sacristie entr'ouverte. Se souvenant qu'en Italie des chefs-d'œuvre sont quelquefois enfouis dans des coins ignorés, l'envie le prit d'y pénétrer. Sa persévérance fut récompensée; il se trouva en face d'une *Descente de Croix* qui lui parut de l'école florentine primitive. On était en train de la réparer. Frédéric l'examina long-temps à loisir. Depuis quelque temps, un goût vif, une sorte de passion, s'était déclaré en lui pour tout ce qui était beau, noble et élevé; c'était comme une révélation; seulement, parfois l'admiration finissait par une tristesse qu'il ne pouvait comprendre, et il revenait rêveur, après s'être montré enthousiaste. Cette nature incertaine cherchait sa voie. Le lieu, la solitude, tout portait à de sérieuses impressions; Frédéric regardait l'antique peinture avec une attention mélancolique.

— Que penses-tu de cette vieille page, ami Frédéric? dit derrière lui une voix connue. Il se retourna rapidement, et jeta un cri de surprise en voyant Antonio. Ils échangèrent une cordiale étreinte. Le peintre n'était pas seul; une femme l'accompagnait.

— C'est Fiametta, dit-il à son ami; la flamme d'où elle tire son surnom n'est ni plus vive ni plus brûlante qu'elle. Je te la présente : c'est ma compagne, mon modèle, tout ce que tu voudras.

Il était impossible en effet de choisir un plus beau modèle. Elle était

vêtue de la même manière que la Madeleine agenouillée, dans le tableau, aux pieds du Christ; une draperie de soie rouge à longs plis relevait encore l'éclat de sa personne. Ses grands yeux noirs lançaient des éclairs humides, de magnifiques tresses de cheveux tombaient dénouées sur ses épaules, et son sein à demi découvert avait la chaude carnation que donne le soleil de l'Italie. Elle restait appuyée comme une belle statue sur une colonne à moitié brisée.

— D'où viens-tu? où vas-tu? continua Antonio. Et d'abord quelle heureuse rencontre! Le hasard nous traite bien, car la vie est ainsi faite, que les indifférens, on les retrouve toujours, tandis que les amis se quittent souvent sans savoir si jamais ils se reverront.

— Je vais à Genève et je viens de Milan, répondit Frédéric, qui ne voulut pas trahir le secret de son bonheur.

— Ah! tant pis, car justement j'en arrive. Je ne suis venu ici que pour réparer ce tableau, et je me rends à Naples, où la vie est si belle, le climat si doux, l'esprit si agréablement paresseux.

— J'ai vu Naples aussi, et l'ai quitté avec peine.

— Tu permets que je continue, n'est-ce pas? Nous n'en causerons pas moins. Allons, Fiametta, j'ai besoin de ton bras.

L'Italienne s'avança et se posa comme le peintre le voulait.

— Quel dommage! reprit Antonio tout en peignant. Se rencontrer si à propos pour se quitter si vite!

— Je le regrette aussi, répondit Frédéric; mais puisque nous avons peu de temps, ne le perdons pas et profitons-en pour nous instruire réciproquement de notre vie. — Qu'as-tu fait depuis ton départ d'Heidelberg?

— Oh! peu de chose. Je suis revenu à Rome, ma ville natale; là, j'ai peint quelques tableaux pour un couvent de révérends pères. — Mais quel ennui que cette peinture sacrée! — Puis je suis allé à Naples, où m'entraîne toujours un secret penchant. Un soir, à Sorrente, sous les orangers en fleurs, j'ai trouvé la Fiametta qui dansait la tarentelle. Je la trouvai superbe, je le lui dis, et elle ne se fâcha pas. Le lendemain, nous sommes partis pour Milan où je voulais étudier les *Guerchins* du musée. — Tu vois que c'est bien simple.

— Bien simple en effet, dit Frédéric, qui devenait pensif en écoutant ce singulier récit.

— Et toi, fit Antonio, qu'es-tu devenu?

— Moi! répondit Frédéric, ma vie a été plus simple encore. J'ai quitté Heidelberg quelques mois après toi. Tu sais que mon père

voulait me faire voyager : je suis venu en Italie, et depuis que j'y suis, j'admire. Ah! mon ami, quelle terre fortunée, et qu'heureux sont ceux qui peuvent y mourir!

— Y vivre surtout, morbleu! Nulle part tu ne trouveras d'aussi limpides nuits et des beautés aussi faciles. — A propos, et ton amour, ta madone?

— Que veux-tu dire? répondit Frédéric en rougissant. Heureusement Antonio ne se retourna pas.

— Eh! pardieu! la jeune mère..... au vieux château... — L'as-tu donc oubliée?

— Ah! je me rappelle maintenant. — Que te dirai-je? On ne peut être long-temps amoureux d'une vision; je ne l'ai jamais retrouvée.

— Ma foi! c'est heureux pour toi, car tu étais sur la pente d'une vraie passion. Je crois même t'avoir fait quelque sermon à ce sujet. Que veux-tu? On a tout comme un autre ses jours de morale. Du reste, elle était jolie cette blonde Allemande, une vraie tête de vierge... — Calme-toi, Fiametta, je parle au point de vue de l'art. — Bah! qui sait? tu la croyais un ange; si tu l'avais retrouvée, tu lui aurais peut-être reconnu des griffes plutôt que des ailes. Tu y aurais perdu une illusion; mais, après tout, c'eût été une charmante maîtresse. Tiens! l'emmener avec toi, nous rencontrer ainsi et faire ensemble quelques bonnes parties de plaisir, c'eût été délicieux. Peut-être seulement aurions-nous fini par un échange, car Fiametta ne te quitte pas des yeux. — Allons, ma belle, repose-toi et offre-nous un peu de ce doux aleatico.

— Toujours le même, dit Frédéric en souriant.

— Toujours gai et amant de la vie. A ta santé, Frédéric; Fiametta va te verser.

L'Italienne prit un verre de Venise émaillé comme une fleur, et souleva le flacon de vin, dont la forme élégante était entourée de tresses de paille. Cette pose faisait valoir la richesse de sa taille et la beauté de ses bras.

— N'est-ce pas qu'elle est belle? dit Antonio. Que dirais-tu, si tu la voyais en costume mythologique très léger? Regarde ces attaches, ce col, ces épaules.

Fiametta ne rougissait même pas. Frédéric se sentait confus. Il ne comprenait pas cette manière de dévoiler une femme que l'on aime; ce ton, ces gestes que la sainteté du lieu n'arrêtait pas, lui causaient une répugnance secrète; il avait toute la pudeur que donne un sentiment vrai, et trouvait un tel contraste entre ce qu'il entendait et ses

idées ordinaires, le cercle de sa vie nouvelle, qu'il restait gêné, attristé. — Et ton art? dit-il à Antonio pour changer de sujet.

— Mon art, répondit celui-ci, je l'aime toujours, surtout ici, où je le comprends mieux que dans votre nébuleuse Allemagne. Vos vierges raides et pâles, vos anges longs, tout cela ne vaut ni les Vénus du Titien ni les fêtes de Véronèse. La vie, la couleur, voilà la peinture, et non des têtes amaigries et pensives, des formes appauvries, des ames sans corps. Oui, j'aime mon art, lui qui permet la libre expansion de toutes les passions, de tous les sentimens; j'aime mon art, j'aime l'existence aventureuse du peintre, sa liberté, son caprice hors de tous les sentiers frayés!

Il continua sur ce ton, et exposa de nouveau, avec sa vivacité naturelle, sa théorie du développement des facultés de l'artiste par la vie sensuelle et abandonnée; puis il montra à Frédéric quelques dessins de son portefeuille. Au milieu d'essais d'une fantaisie outrée, il y avait plusieurs esquisses assez hardies, mais complètement privées de distinction. C'étaient des types communs, des formes d'une ampleur exagérée, une confusion de couleurs sans harmonie, souvent des scènes d'orgies, ou des harems et des femmes nues, d'une nudité sans grace comme sans pudeur; la Fiametta reproduite de mille manières. Frédéric cherchait vainement dans ce chaos une pensée, un système original, la trace d'un sentiment profond. Il ne trouvait qu'incertitude et désordre, influences diverses des défauts plutôt que des qualités de chaque école. — C'est un esprit qui se meurt, se dit-il avec tristesse.

Ils causèrent long-temps encore. Quand ils se quittèrent, les deux amis s'embrassèrent fraternellement.

— Adieu! dit Antonio, qui sait quand nous nous reverrons? Je ne te trouve pas changé; tu es resté Allemand, rêveur, amant de l'idéal.

— Adieu! dit Frédéric, tu es demeuré un peu railleur et voué au culte de la forme exclusivement. Rappelle-toi seulement que le christianisme est venu, et que, même en peinture, on ne peut plus oublier l'ame.

Ils se séparèrent avec la pensée que sans doute ils ne se reverraient plus; chacun, du reste, comprenait que sa route était tracée et ne devait pas les rapprocher. Il y avait désormais entre eux de trop grandes différences de sentimens; leur amitié n'y eût peut-être pas résisté. L'église que venait de quitter Frédéric était sur une petite colline; avant de prendre le chemin creux qui allait la dérober à ses regards, il se retourna et agita son mouchoir en signe d'adieu. Anto-

nio le suivait des yeux, appuyé sur l'épaule de la Fiametta immobile. Les draperies qui flottaient autour de la belle italienne tombaient jusqu'à ses pieds en plis capricieux; un reflet de soleil couchant lui envoyait des teintes éclatantes.

— Cette femme est son mauvais génie, pensait Frédéric. Passionnée, admirablement belle, sans esprit sans doute, et sans cœur (comme il la traite!), elle le domine et le retient par le plaisir. Il prend la bizarrerie pour l'originalité; ses passions sans frein l'emportent, et il oublie le côté sérieux de son art. Est-il temps encore de sauver son talent? — Tout en cheminant, sa pensée au contraire se portait vers celle qu'il allait retrouver. — Ma douce Henriette, disait-il en se parlant à lui-même, quelle différence entre cette femme et toi, ou plutôt, puis-je même vous comparer? Ah! tout à l'heure, ce qu'Antonio disait faisait bondir mon cœur! Toi, mise à côté de cette créature! pauvre enfant, tu mourrais de chagrin et de honte!

Son cœur s'épanchait et se soulageait; il était semblable à un homme qu'un air lourd suffoquait et qui renaît à un air plus léger. Il hâtait le pas, car il marchait vers la bonté, la tendresse, le dévouement, les pensées chastes et salutaires. Il trouva Henriette tout alarmée de la longueur de son absence, et lui raconta sa rencontre, en supprimant ce qui avait rapport à elle.

— Cette femme est donc bien belle? dit-elle en rougissant un peu.

— Toi, tu es belle et tu es bonne, répondit-il en l'embrassant.

La pauvre enfant avait eu cependant une lueur d'inquiétude. Elle n'osait l'avouer; un soupçon eût torturé ce cœur aimant.

Le soir, en arrosant ses fleurs, quelques larmes y tombèrent silencieusement. Frédéric ne les vit pas; il allait et venait, en chantant, autour d'elle.

— Comme tu es gai! dit Henriette.

— Ah! c'est que je n'ai jamais si bien senti combien je t'aime!

Elle le vit si franc et si tendre, qu'elle cacha bien vite sa tête dans son sein, pour qu'il ne vît pas à sa joie quelle avait été sa crainte.

VIII.

Cette rencontre livra pourtant Frédéric à de sérieuses réflexions. Jusqu'alors il avait trop savouré la joie de cette union sans songer que ce monde, loin duquel il vivait, ne l'approuverait qu'en la voyant bénie par Dieu et consacrée par les hommes. Il s'était fié à la sincérité de

son désir et s'était endormi dans le charme du présent. Depuis le jour où il avait dit quelques mots à Henriette sur ce sujet, il ne lui en avait plus reparlé; mais il sentait, pour ainsi dire, qu'elle y pensait, que c'était son vœu le plus cher, son seul regret dans son bonheur, et que la discrétion seule l'empêchait de s'en ouvrir à lui. D'un autre côté, quand il songeait de sang-froid aux idées de son père et à sa rudesse, il se sentait pris d'une terreur mortelle, car jamais certainement le baron ne consentirait à ce mariage. Ces idées troublaient seules de temps à autre la sérénité de sa vie; mais il les éloignait d'ordinaire et se gardait bien de les communiquer à Henriette. Celle-ci le croyait né d'une famille obscure et dans une médiocre aisance; elle savait qu'il était trop jeune encore pour que ses parens consentissent à le marier, et elle attendait avec confiance la réalisation d'une promesse qu'elle ne lui avait pas demandée.

Après avoir rencontré Antonio, Frédéric comprit plus clairement sa position. Il avait vécu dans un refuge d'amour où aucun bruit du dehors ne lui parvenait. Dans sa légèreté, Antonio avait dit vrai; le monde semblait avoir parlé par sa voix. Tandis que Frédéric voyait dans Henriette un ange de dévouement et de bonté, le monde en effet n'aurait vu en elle que sa maîtresse, et, sans distinguer les vertus et les circonstances, il l'eût confondue avec la Fiametta. Cette idée serra le cœur de Frédéric, il lui sembla que la concevoir seulement profanait la femme qu'il aimait. Il n'eût pas supporté de la voir humiliée, et il résolut de ne pas l'exposer plus long-temps à un jugement pénible, dont la circonstance la plus imprévue pouvait faire naître la manifestation. Une idée lui avait jusque-là servi de soutien dans ses craintes silencieuses; il l'exécuta et écrivit à cette tante Marianne dont il connaissait l'indulgence. Il écrivit avec tout l'épanchement de l'affection et de la jeunesse, avec toute la naïveté d'un premier amour. Il sentait si bien qu'Henriette l'avait rendu meilleur, ou plutôt qu'il n'était bon qu'à la condition de l'aimer et d'en être aimé, qu'il raconta sans crainte sa vie et ses désirs. Il la peignit telle qu'elle était, c'est-à-dire douce, chaste et dévouée; malheureuse et humiliée d'abord, puis renaissant grace à l'amour. Enfin, il la montra si nécessaire à son existence, qu'il ne douta pas de l'intérêt de sa tante, et se confia à ce bienveillant intermédiaire entre son père et lui. La lettre partit chargée de mille vœux, et Frédéric, croyant désormais l'avenir assuré, revint dans le présent avec toute sa joie.

Ces deux enfans avaient de charmans passe-temps. Le rêve d'Henriette avait toujours été une ferme, le chant du coq, le gloussement

des poules, les lapins broutant le serpolet autour d'elle. Aussi lui avait-il fallu sa basse-cour, et c'étaient des joies infinies, des évènemens sans nombre, des calculs à perte de vue sur l'accroissement et la prospérité de ces petites familles; un œuf était une nouvelle. Frédéric souriait de ces transports, et admirait la naïveté de ces impressions; il l'aidait dans ses travaux champêtres, mais elle prétendait qu'il lui manquait la passion, qui seule donne la persévérance, et qu'il s'occupait plus d'elle que de ses élèves. — Un jour, Frédéric, assis sur le seuil de la maison, regardait Henriette sortir d'un petit bois voisin; il ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle portait sur la tête: c'était un objet assez gros et qui paraissait coloré de beaucoup de nuances différentes. Cependant elle approcha, et il vit alors que c'était une gerbe de fleurs et d'herbe qu'elle rapportait pour ses lapins, et qu'elle avait imaginé de poser sur sa tête, ainsi que font les femmes de la campagne. Les brins de verdure, mêlés de plantes sauvages, retombaient en désordre autour de sa figure, que l'on apercevait toute rouge de plaisir et d'animation, comme une fleur de plus parmi les bluets et les coquelicots. Ses beaux cheveux blonds étaient dénoués et flottaient sur ses épaules. Elle portait une robe blanche dont elle avait relevé les manches afin d'être plus libre; ses deux jolis bras, arrondis au-dessus de sa tête, lui donnaient l'air d'une canéphore antique. On eût dit la charmante personnification de l'innocence et des travaux champêtres. Frédéric la regardait avec amour, puis il courut à sa rencontre; mais, avant de l'aider à déposer son odorant fardeau, il l'embrassa à travers ses fleurs, tandis qu'elle le repoussait en riant, disant que c'était une traîtrise, qu'elle n'avait pas la liberté de ses bras, et qu'il abusait de ce qu'elle était sans défense.

Une autre fois, c'était un soir, un de ces beaux soirs d'automne qui réunissent la chaleur du jour qui finit à la sérénité de la nuit qui s'approche; ils étaient assis l'un près de l'autre au fond de leur petite chambre, les yeux vaguement fixés sur les lignes bleues des montagnes qu'ils apercevaient à travers les fenêtres. Ils passaient quelquefois ainsi des heures entières en silence, recueillis en eux-mêmes, mais certains de suivre les mêmes pensées. En ce moment, des sons harmonieux s'élevèrent tout à coup dans les airs, et ils reconnurent l'invitation à la valse de Weber, qu'ils avaient si souvent entendue en Allemagne. Henriette en rougit d'émotion; Frédéric courut à la fenêtre. C'étaient de pauvres musiciens qui descendaient du Tyrol. Ils portaient le costume national: la petite veste, la culotte courte, la ceinture et le cha-

peau pointu, avec la plume de coq sur le côté. Leurs instrumens étaient des cors, des hautbois et des bassons; au milieu de ce chaste silence du soir, ils paraissaient acquérir une extrême sonorité. Ils jouèrent d'abord l'introduction sur une mesure lente et sur un ton un peu mélancolique; la musique exprimait une espèce de dialogue: c'était l'invitation; tout à coup, le rhythme de la valse s'élança vif et léger des derniers accords.

— Valsons, dit Henriette en se levant avec une joie d'enfant, et ils se mirent à valser. L'air était tantôt doux, tantôt un peu sauvage; la mesure tantôt pressée, tantôt ralentie. C'était pour ces deux enfans un charme inexprimable que ce souvenir lointain du pays qui venait les trouver. Pour Frédéric, la valse était une vraie passion. Entendre un air de valse sans pouvoir danser le rendait triste de tout le plaisir qu'il perdait. Il y a dans les compositions de ce genre, en Allemagne, un secret de mélancolie et de langueur impossible à définir; parfois, au milieu de l'entraînement du rhythme, apparaissent des notes plaintives, semblables aux appels d'un monde inconnu. Jamais Frédéric n'avait rien senti de pareil à ce qu'il éprouvait alors. Cette musique invisible, cette belle soirée, les branches des orangers qui passaient par les fenêtres et dont ils agitaient les parfums en les effleurant, cette bien-aimée qu'il pressait dans ses bras, qu'il emportait, pour ainsi dire, dans les airs avec lui, c'était une ivresse des sens et du cœur, un de ces rares momens où tout est complet en soi et dans la nature, et qu'on ne retrouve jamais ensuite. Disposition de l'ame, harmonie, parfums, sérénité du ciel étoilé, souvenir émouvant du pays, tout s'y trouvait, se confondait, et formait un délicieux mélange de mille sensations poétiques et tendres. Peu à peu Henriette s'élança moins légère; puis, enivrée et chancelante, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Frédéric. Il la prit, l'enleva et la porta sur le seul fauteuil de leur petit mobilier; puis il alla vers la fenêtre, jeta sa bourse aux musiciens, et revint s'agenouiller devant Henriette.

— Quel bonheur! lui dit-il, mon Henriette! avec toi, tout est joie. N'est-ce pas que jamais valse ne fut aussi douce?

Elle inclina la tête plusieurs fois sans parler. Elle semblait vouloir garder encore l'impression de ce rapide élan qui l'avait ravie à elle-même, à la terre qu'elle ne touchait plus. Comme si elle eût craint de faire s'envoler un essaim de sylphes charmans et invisibles, elle mit un doigt sur sa bouche pour que Frédéric se tût et ferma les yeux. Les musiciens jouaient encore en s'éloignant; les sons déclinaient peu à

peu; parfois des notes plus élevées leur parvenaient, puis quelques accords à peine sensibles, puis rien... — Ils écoutaient encore, car c'était leur cœur qu'ils écoutaient.

Il y a dans l'esprit de l'homme une sorte d'incrédulité au bonheur, qui le remplit de crainte dès que ce bonheur lui semble trop complet. Il sent que rien n'est immobile dans la nature, et que ce qui est parvenu à son plus haut degré ne peut plus que décroître, pour obéir à cette fatale loi du changement qui pèse sur lui depuis la chute. Le lendemain de cette soirée trop enivrante, Henriette était livrée à une vague tristesse, dont elle ne pouvait elle-même comprendre la raison. Rien n'était changé autour d'elle, et pourtant il lui semblait que son cœur ne battait que sous un voile. Mille pénibles souvenirs lui revenaient comme des visiteurs importuns qui, depuis long-temps, avaient perdu le chemin de sa demeure. La première et douloureuse partie de sa vie, ce passé que tant d'amour lui avait fait oublier, elle le revoyait de nouveau, et elle frissonnait comme si elle allait retomber dans cet abîme de remords et de désespoir. Elle accourait auprès de Frédéric, mais sa vue même, qui d'ordinaire lui donnait tant de confiance et de joie, sa vue la troublait péniblement. S'il lui parlait, elle se sentait attendrie et se hâtait de prétexter un motif pour s'éloigner de lui. Elle crut que c'étaient les signes avant-coureurs d'une maladie, et espéra que c'était la souffrance qui venait et non pas le malheur.

Vers le milieu du jour, Frédéric sortit pour aller à la ville prochaine prendre quelques livres qui lui étaient nécessaires. Demeurée seule, Henriette le suivit des yeux comme si elle n'eût pas dû le revoir, et il lui passa dans l'esprit le souvenir du soir où, à Heidelberg, elle avait pensé lui dire adieu pour toujours. Sa rêverie évoqua en même temps des têtes bien chères, sa sœur, son enfant, affections moins ardentes, mais qu'elle n'avait pas oubliées un seul instant. Les nouvelles continuaient à être bonnes : l'enfant grandissait; la sœur avait des lueurs de raison. Malgré son désir de les revoir, ce n'était donc pas là la source de cette étrange inquiétude. En ce moment, elle vit venir le messager qui d'ordinaire apportait les lettres, et, au lieu de courir à sa rencontre, comme elle faisait habituellement, elle désira qu'il n'y en eût ni pour elle ni pour Frédéric. Il y en avait cependant deux. Elle les prit avec un pressentiment pénible et les considéra un instant en silence. Toutes deux étaient d'une écriture qu'elle connaissait bien, de la tante de Frédéric; mais ce qui l'étonna, ce fut que l'une d'elles portât son adresse. Frédéric lui avait toujours dit que, trop jeune pour obtenir tout de suite le consentement de ses parens à leur mariage,

et d'ailleurs ne voulant pas trahir le secret de leur amour, il n'avait parlé d'elle à personne. Son projet était qu'elle revînt s'établir à Heidelberg comme elle y était d'abord, que là il parût peu à peu la connaître, et qu'enfin, faisant à sa famille l'aveu de ses sentimens pour elle, il en obtînt le consentement à leur union. Cette espèce de tromperie leur coûtait à tous deux, mais ils en sentaient la nécessité. Jusque-là, tout les avait servis et rien n'avait trahi le mystère dont ils s'enveloppaient. Comment donc expliquer cette lettre? Henriette l'ouvrit en tremblant et lut avec crainte d'abord; puis ses yeux s'agrandirent d'étonnement, elle pâlit et s'assit, ne pouvant plus se soutenir. Cependant elle fit un effort et continua. Une force factice la soutint jusqu'au bout; mais, aux derniers mots, elle pencha la tête en arrière et resta tout-à-fait inanimée. La lettre s'échappa de ses mains et tomba à terre. C'est que cette lettre brisait toute sa vie. Elle était courte, mais chacun des mots qu'elle contenait ruinait une espérance. Écrite avec toute la bonté d'un cœur sympathique, elle n'en était que plus poignante, car tous les coups frappaient juste. Henriette apprenait en même temps et la position de Frédéric et les obstacles qui les séparaient pour toujours. « Je sais, disait en finissant la tante Marianne, je sais par Frédéric, et je le crois, tout ce que vous valez. Aussi est-ce avec estime que je vous écris et avec confiance que je vous adresse ma prière. Décidez vous-même : vous avez dans vos mains la destinée de cet enfant. La démarche qu'il a faite auprès de moi vous prouve sa sincérité. Il vous adore, et je suis assurée que vous en êtes digne; mais regardez un instant ce qui l'entoure, les idées de son père, l'opinion du monde, le soin de son avenir. Vous l'aimez; vous l'avez porté vers tout ce qui est bien et utile. J'ai suivi dans ses lettres les progrès de son cœur et ceux de son esprit. Vous l'aimez, et vous seule pouvez le forcer à ne vous plus aimer! »

Quand Henriette revint à elle, le soleil était près de se coucher. Elle considéra d'abord les objets qui l'environnaient, puis elle porta la main à son cœur, où elle sentait une douleur poignante, sans se rappeler encore ce qui l'avait causée. Elle aperçut la lettre à ses pieds, et tout lui revint en mémoire. Elle la ramassa, et voulut la relire; mais alors son cœur se brisa, ses larmes se firent enfin jour et la soulagèrent. Elle lisait tout haut, interrompue à chaque instant par ses sanglots; bientôt ses yeux ne purent plus distinguer ces lignes fatales, elle céda à la violence de son chagrin. Enfin sa douleur parut faire trêve, ses larmes s'arrêtèrent, suspendues au bord de ses paupières; elle resta long-temps pensive, puis elle se mit à genoux, et, pâle,

mourante, fit une ardente prière et prit une ferme résolution. Le sacrifice était décidé. Elle ne pleura plus : puisant du courage dans la force même de sa douleur, elle rajusta ses cheveux épars, essuya la trace de ses larmes, et trouva encore un sourire pour accueillir Frédéric quand il revint. Elle lui remit la lettre de sa tante, qui était à son adresse; à mesure qu'il lisait, sa figure s'épanouissait.

— Tiens, mon Henriette, dit-il, pour la première fois je t'ai trompée. Impatient d'unir ma vie à la tienne, je n'ai pu garder plus longtemps le silence. Cette bonne tante, dont souvent je t'ai parlé, je lui ai écrit; je lui ai tout confié, à elle seule, car d'elle seule je suis sûr, et voici sa réponse. Je vois qu'elle était attendrie en l'écrivant; quelques mots même sont effacés, comme si des larmes y étaient tombées. Sans rien me promettre pourtant, elle ne m'ôte aucun espoir; elle m'appelle auprès d'elle, elle veut me voir, causer avec moi, m'interroger. La vie est bien longue, dit-elle; il est si grave d'associer deux sorts l'un à l'autre...

— Oh! les nôtres sont fixés, dit Henriette en s'efforçant de sourire; puis, comme elle sentit que les larmes lui coupaient la voix, elle s'arrêta et voulut s'éloigner. A peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle tomba sans connaissance. Frédéric avait remarqué l'altération de sa parole; il s'élança vers elle, et l'emporta dans ses bras.

— Qu'as-tu, chère Henriette? lui dit-il quand elle reprit ses sens.

— La joie, la surprise..., répondit-elle d'une voix mal assurée.

— Mais tu es pâle comme je ne t'ai jamais vue! Tu es malade?

— Le crois-tu? dit-elle vivement et avec une singulière expression de désir.

Frédéric la veilla toute la nuit; elle était en proie à une fièvre violente, mais elle ne voulut point qu'on fît appeler un médecin. Elle prononçait des mots entrecoupés; Frédéric ne put saisir que son nom, qui revenait à chaque instant sur ses lèvres. Vers le matin, elle se calma et s'endormit. Quand elle se réveilla, il s'agenouilla devant son lit :

— Henriette, mon Henriette, lui disait-il, te perdre, ce serait mourir!

— Tu ne mourras pas, dit-elle, car je vivrai.

Elle le pressa contre son cœur avec tendresse, en levant vers le ciel un angélique regard.

A partir de ce moment, rien de ce qu'elle éprouvait ne parut au dehors. Frédéric la vit heureuse en apparence et douce comme par le passé. Le secret de sa douleur se passa entre elle et Dieu. Elle pre-

nait plus souvent le chemin de l'église; là elle pleurait : c'étaient ses bons momens. Quand elle revenait, elle était calme, et trouvait encore pour Frédéric des tendresses et des joies qui lui fendaient le cœur. Au départ seulement, elle faillit se trahir. Frédéric en fit avec plaisir les préparatifs. Henriette espéra qu'elle mourrait en passant ce seuil chéri, où sa vie heureuse devait la quitter pour jamais. La nuit qui précéda le jour marqué pour s'éloigner, elle se leva doucement. Le ciel était tout parsemé d'étoiles; les rayons de la lune éclairaient vaguement la petite pelouse devant la maison; tout était immobile, les arbres et les fleurs. Ce fut devant ces témoins muets et inanimés qu'Henriette osa se livrer à toute sa douleur. Elle parcourut leur petit domaine, et retrouva à chaque pas la trace d'une joie, le souvenir d'une tendresse : ici était la source où ils buvaient dans le creux de leurs mains, et s'amusaient à se poursuivre en se jetant de son eau limpide; là était le banc où ils avaient si souvent goûté ensemble le charme du soir, la fraîcheur du matin; sur cet arbre, Frédéric avait gravé leurs noms, inscription fragile, plus durable pourtant que leur union. A cette porte, près de la haie de lauriers-roses, Frédéric avait caressé l'enfant d'une pauvre femme qui passait; il l'avait soulevé dans ses bras et l'avait embrassé. Henriette avait compris sa pensée; une éternelle reconnaissance en était demeurée dans son cœur. Elle parlait à ses fleurs comme à des amies. — Je ne vous verrai plus; qui vous arrosera, qui vous aimera comme je vous aimais, ô mes pauvres fleurs chéries? disait-elle en leur prêtant sa douleur. Elle en cueillit un petit bouquet, qu'elle serra contre son cœur. Elle ne pouvait les quitter, elle se penchait vers elles et les considérait à la pâle lueur de la lune. — Si belles, si douces pour moi hier encore, si cruelles à voir maintenant! disait-elle à travers mille sanglots! Oh! que vous êtes heureuses, vous qui passez si vite! Que ne suis-je comme vous!...

Puis elle regardait l'azur profond du ciel, et, dans l'égarement de sa douleur, croyait voir la vierge Marie qui lui tendait les bras : — O vous, mère divine et sans tache, s'écriait-elle, attirez-moi vers vous!

Elle alla dans sa petite basse-cour, si long-temps témoin de ses innocens plaisirs, et, ouvrant les cages de ses oiseaux, leur rendit la liberté. Elle les regarda s'envoler avec envie : ils montaient vers le ciel! Un seul, un pauvre moineau qu'elle avait trouvé, l'aile cassée, auprès d'une haie, vint se poser sur son épaule et becqueter familièrement ses cheveux. — Va-t-en, pauvre petit, lui dit-elle, reprends ta liberté; tu peux voler maintenant. — Mais l'oiseau ne s'envola pas; elle le prit,

le couvrit de larmes et de baisers. — Tu es fidèle, dit-elle; je t'emmènerai avec moi.

Le lendemain, au moment de partir, Frédéric lui dit :

— Viens, faisons ensemble nos adieux à tout ce qui nous a vus si heureux.

Elle le suivit, et tour à tour ils visitèrent le jardin, la maison : dernier pèlerinage d'amour.

— Allons, dit Frédéric, un dernier regard, et partons; mais avant, viens, que je t'embrasse encore ici, ma douce Henriette.

Elle s'approcha de lui timidement.

— Tu pleures? dit-il. Va, nous emportons le bonheur avec nous!

Cependant il était lui-même attendri. Tous deux suivirent du regard ce toit regretté jusqu'à ce qu'il eût tout-à-fait disparu à l'horizon. Ils restèrent quelque temps silencieux ensuite.

— Pourquoi nous attrister? dit enfin Frédéric; nous reviendrons un jour à notre chaumière chérie.

Henriette ne répondit pas; mais le soir elle lui dit :

— Crois-tu qu'il soit permis aux ames de revenir dans les lieux qu'elles ont aimés sur la terre?

— Quelle triste pensée! s'écria Frédéric.

— Oh! non, répondit-elle, c'est une douce croyance!

IX.

Rien n'est pénible comme de revoir les mêmes lieux avec des sentimens différens. L'immobilité de la nature, comparée à l'incertitude de notre existence, en constate la fragilité et donne un élan de plus aux aiguillons de la douleur. L'automne n'était pas encore assez avancé pour avoir altéré la beauté de la Suisse. Ce pays qu'elle avait vu à travers le prisme de la félicité et le charme de l'espoir, Henriette le parcourut de nouveau, portant partout en son cœur ce pauvre bonheur mort pour ne plus renaître. Tandis que Frédéric comptait les souvenirs, elle comptait les regrets, et il lui fallait cacher le mal qui la tuait. Son extérieur était à peu près tel qu'autrefois; seulement une pâleur habituelle avait remplacé l'éclat de ses joues, et la moindre émotion la faisait rougir comme rougissent les malades que de longues souffrances ont privés de leurs forces. Le matin aussi, un léger tressaillement agitait ses mains. Elle suivait avec une espérance cruelle ces symptômes funestes, tout en s'occupant de les dérober à Frédé-

ric; mais rien ne pouvait tromper son amour. Il la pressait de questions et n'en obtenait aucun aveu. Elle l'assurait qu'elle ne souffrait pas; elle éprouvait un peu de faiblesse, voilà tout. En même temps, une vive rougeur se répandait sur ses traits, et ses yeux s'arrêtaient sur lui avec une ardente tendresse, comme si elle eût voulu retenir par le regard le bien qui allait lui échapper. Ce qu'elle ne pouvait seulement réussir à feindre, c'était cette gaieté si facile autrefois, désormais envolée. Elle était tendre, douce et sereine; elle souriait encore, mais elle ne riait plus. Frédéric lui-même était devenu plus grave, en sorte qu'il crut que les mêmes pensées, en les préoccupant, avaient changé leur apparence à tous deux. — Nous sommes toujours des amans, disait-il, mais nous ne sommes plus des enfans, et bientôt nous serons des époux. — Puis il formait mille plans, bâtissait mille projets. Henriette l'écoutait et dévorait ses larmes. Ses projets à elle étaient arrêtés aussi; mais, pauvre enfant, quelle différence, et qu'elle était loin désormais de cette communauté de pensées qui l'avait rendue si heureuse! Elle s'était imposé la loi de ne rien dire à Frédéric avant d'être au but de leur voyage; elle voulait, pour ainsi dire, le remettre aux mains de sa tante et trouver en elle un secours indispensable pour accomplir la rude tâche qu'elle s'était imposée.

Ils touchèrent enfin la frontière d'Allemagne; là, une nouvelle émotion plus poignante que toutes les autres l'attendait. Ils s'arrêtèrent dans un village où ils avaient séjourné à leur premier passage, séduits par la beauté du lieu.

C'était une étroite vallée qu'arrosait un ruisseau d'argent; son eau limpide se perdait sur le velours des prairies, après avoir décrit d'innombrables détours; des ormes et des chênes en ombrageaient les bords, peuplés aussi de fougères et de roseaux. Le village était situé au pied d'une montagne assez escarpée que dominaient les ruines d'un château-fort. C'est de ce sommet qu'Henriette et Frédéric avaient remarqué la jolie apparence de cette bourgade. Appuyés sur un pan de mur couvert de liserons blancs et bleus, ils avaient longtemps regardé au-dessous d'eux ce village où tout semblait une miniature de la vie : les maisons étroites et peu élevées, les fenêtres peu larges, les toits pointus, couverts d'ardoises, les façades peintes en rose. Un petit pont traversait le petit ruisseau; vus de cette hauteur, les objets paraissaient proportionnés à l'étroite enceinte du vallon. Ils s'étaient divertis comme deux enfans à observer de petits bœufs attelés à un petit chariot et suivant lentement un chemin plein de détours. Ils avaient vu enfin un petit monde où ils eussent volontiers borné

leurs pas et resserré leur bonheur. Descendus au village, de braves paysans leur avaient offert une cordiale hospitalité, et loin de perdre une illusion, ils avaient gagné un agréable souvenir. Ce fut Henriette qui voulut revoir l'endroit et s'arrêter au même logis. A mesure qu'elle approchait du terme fixé, elle cherchait à prolonger les derniers momens de cette présence chérie et à s'entourer de ses moindres traces, désormais son seul héritage.

Ils trouvèrent leurs hôtes dans la joie; leur fille se mariait le lendemain. Ils se félicitèrent tant d'avoir la jeune dame, comme ils disaient, pour témoin de la cérémonie, qu'il ne fut pas possible de les refuser. Il faisait encore assez de jour; Frédéric et Henriette gravirent la montagne et contemplèrent de nouveau la vallée et le village à leurs pieds. L'air était plus frais que les soirs précédens; quelques feuilles tombaient détachées par le vent, le soleil se couchait dans les nuages. Henriette frissonnait. Frédéric cependant la pressait vainement de descendre; avec une tristesse avide que rien, à l'extérieur, ne trahissait, elle savourait le charme mélancolique de cette heure pleine d'intimes analogies et meilleure pour elle que la joie et les apprêts qui se faisaient en bas. Elle descendit enfin, mais tout le tableau restait dans son esprit, et elle se complaisait à le revoir comme une image de sa vie : des ruines, un soleil disparu, et des feuilles séchées dispersées par le vent!...

Le lendemain eut lieu la noce champêtre. La fiancée avait la beauté que donnent la jeunesse et le contentement; sous le calme de son maintien, le jeune homme laissait percer l'amour qu'il éprouvait. Les vieux parens ne dissimulaient pas leur joie : elle éclatait avec franchise et par de douces malices. La cérémonie de l'union fut touchante, comme le sont toutes les institutions religieuses quand les hommes ne les ont pas gâtées. Dans cette tranquille vallée, au milieu de ce petit nombre d'habitans, loin des mœurs fausses de la ville et de la curiosité des indifférens, le mariage apparut sous son véritable jour, c'est-à-dire comme la chaste union destinée à former la famille et à échanger la fidélité de deux ames vraiment éprises. Frédéric se sentit ému au spectacle de ce bonheur qui devait bientôt être le sien. Henriette pria avec ferveur et sans envie pour ces heureux que Dieu et les hommes bénissaient également; mais une secrète torture brisait son cœur. La pauvre enfant avait passé une partie de la nuit à pleurer; c'était ainsi qu'elle vivait depuis quelque temps, et que, trouvant un peu de liberté dans l'obscurité de la nuit, elle soulageait son chagrin et reprenait des forces pour le lendemain. Il y avait quelque chose

d'enfantin et de profondément touchant dans l'expression de sa douleur et dans son attitude. Assise sur son lit, vêtue de blanc, comme on peint les anges, ses cheveux entourant sa tête d'une couronne d'or, elle levait les yeux vers le ciel et pleurait silencieusement. Chagrin sans bruit, larmes muettes, que Dieu seul devait voir et compter!

A la gravité des bénédictions sacrées succédèrent les plaisirs et les réjouissances. Sous les arbres d'une ferme, à quelque distance du village, un grand repas avait été préparé. Des musiciens champêtres sonnaient les airs du pays, et bientôt les danses commencèrent. Henriette voulut alors se retirer; mais elle chercha vainement Frédéric; il avait disparu depuis quelques instans. Tout à coup elle le vit accourir tenant à la main un bouquet qu'il avait été cueillir lui-même : il l'avait formé de fleurs sauvages et de quelques branches d'héliotrope, sa fleur de prédilection, que la fermière lui avait données. Henriette le remercia de son attention.

— Ce n'est pas tout, lui dit-il, regarde bien, chère Henriette; j'ai voulu que ce bouquet fût un présage de celui que je te donnerai bientôt : vois! la mariée a détaché quelques fleurs du sien pour te les offrir. — Et il lui montrait au milieu quelques boutons d'oranger mêlés aux fleurs naturelles. A partir de ce moment, Henriette sentit décliner son courage. La nuit était venue; les danses se prolongeaient; prétextant leur départ du lendemain, elle décida Frédéric à rentrer. Leur retour se fit en suivant les bords du petit ruisseau argenté et à la clarté douteuse de la lune. Il leur fallut traverser un massif de bois : les mille bruits mystérieux de la nuit s'entendaient sous le feuillage; l'étroit sentier où ils marchaient leur faisait à chaque instant effleurer les branches des châtaigniers. Parfois un frôlement d'ailes annonçait un oiseau en retard qui regagnait son nid; la rainette élevait, à intervalles égaux, sa note mélancolique. La fraîcheur des bois, ces bruits qui rendent le silence, pour ainsi dire, sensible, portaient au cœur d'Henriette une émotion croissante. Elle sentait ses genoux faiblir et serrait convulsivement contre son sein le bras de Frédéric. Arrivée à une clairière où la lune éclairait son visage, elle le contempla avec tendresse, et, se jetant dans ses bras, — n'est-ce pas, lui dit-elle d'une voix suppliante, que tu n'oublieras jamais ton Henriette? N'est-ce pas que jamais personne ne t'aimera comme elle?

Frédéric était trop loin de la vérité pour comprendre.

— Quoi! dit-il en la serrant contre son cœur, deviendrais-tu jalouse?

Quand ils furent rentrés, elle mit avec soin son bouquet dans un vase; mais les boutons d'oranger n'y étaient plus. Avec ses illusions

s'étaient enfuis ses rêves de réhabilitation. Elle n'était plus l'amante pleine de confiance et d'espoir; elle était redevenue la pauvre fille séduite et malheureuse. Ces fleurs, symbole de pureté et d'union, lui faisaient mal; elle s'en jugeait indigne, et elle les avait tristement détachées et semées une à une sur la route.

Ils ne s'arrêtèrent plus que lorsqu'ils furent seulement à une journée d'Heidelberg. Ils descendirent à la même auberge où Frédéric avait retrouvé Henriette, alors qu'elle fuyait son amour et sa propre faiblesse. Tous deux la reconnurent, mais avec des sentimens différens. C'était le terme du voyage; c'était aussi la fin des forces d'Henriette. Elle avait hâte de rejeter la dissimulation qu'elle s'était imposée, et de jouir, pour ainsi dire, de la liberté de ses larmes. Le lendemain, Frédéric devait partir pour Manheim, où sa tante l'attendait, tandis que Henriette irait s'établir à Heidelberg. Le soir, il lui répétait tous les plans du bonheur qui allait bientôt les réunir. Elle lui ferma la bouche avec la main; puis, se jetant à ses genoux, elle lui dit : — Frédéric, doutes-tu de mon amour?

— Moi! s'écria-t-il avec étonnement. Que signifie?...

— Oh! je voudrais mourir! dit-elle en sanglotant.

— Qu'as-tu? Au nom du ciel! réponds-moi.

Henriette avait appuyé sa tête sur les genoux de Frédéric; elle fit un effort pour répondre, mais il lui fut impossible de parler. Il la regardait avec anxiété, pressentant un malheur, mais ne pouvant deviner lequel. Il voulut la relever.

— Non, non! murmura-t-elle; à tes genoux, jusqu'à ce que tu m'aies pardonné.

— Songerais-tu donc encore au passé? demanda Frédéric avec une lueur d'espoir.

— Le passé! oui, maintenant je me le rappelle, car tu me l'avais fait oublier; mais ce n'est pas le passé, c'est l'avenir...

— L'avenir! mais il est heureux, mais il nous promet notre union pour toujours!...

— Cher Frédéric, tu te trompes; il faut nous séparer.

— Nous séparer! Qu'as-tu dit? Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas? pourtant ces pleurs, cette pâleur...

Elle lui tendit la lettre de sa tante. Alors il comprit tout. Mille souvenirs de la tristesse d'Henriette se présentèrent à son esprit; mais l'idée d'une séparation était si éloignée de lui, qu'il ne pouvait l'admettre. Il éprouva une horrible angoisse; cependant il lui dit en s'efforçant de sourire :

— Eh bien! chère Henriette, ma tante devait peut-être parler comme elle l'a fait; mais tout est-il perdu pour cela? Elle est bonne, elle m'aime, et quand elle verra qu'elle me rendrait éternellement malheureux, elle ne voudra plus...

— Mais c'est moi qui le veux maintenant; ne vois-tu pas, dit-elle plus bas, que c'est moi qui le veux?

Il se leva d'un mouvement brusque et la regarda avec colère; mais elle continua d'étreindre ses genoux et lui dit : — Oh! ne me repousse pas! Pardonne, pardonne-moi! Je t'aime tant! et cependant il le faut, je sens qu'il le faut, répéta-t-elle en reprenant un peu de force dans le mérite de son action.

Frédéric la repoussa encore et lui répondit : — Tu m'aimes, et c'est toi qui me quittes, toi pour qui j'aurais tout sacrifié! famille, biens, avenir...

— Ah! voilà ce que je ne veux pas!

— Mais puisque je le veux, moi; puisque, sans toi, ma vie est perdue!

Il s'interrompit, se rapprocha d'elle, et la couvrant tout à coup de caresses :

— Non, n'est-ce pas? tu ne le pourrais pas? De grace, rétracte ce que tu viens de dire. Un mot : je te croirai si vite!

Elle jeta ses bras autour de son cou, mais elle lui déclara que sa résolution était irrévocable. Alors il écarta violemment ses mains qui voulaient le retenir, et, les yeux pleins de colère, la voix tremblante : — Adieu, lui cria-t-il, toi qui ne m'as jamais aimé! Celle qui t'a dicté cette fatale résolution sera peut-être plus sensible que toi à mes larmes. Je vais la trouver; mais si tu ne te repens pas, si tu ne me rappelles pas, ne compte pas sur mes regrets. Je le sens, c'est de la haine que j'aurai désormais pour toi, car j'avais trop d'amour!... Et il sortit comme un fou que le délire emporte.

Demeurée seule, Henriette ne pleura point; le regard fixe, les yeux secs, elle restait accablée sous le poids de ce nouveau malheur. Le perdre! elle avait tâché de s'habituer à cette pensée; mais perdre même son regret, même son souvenir, elle ne pouvait se faire à cette idée. Elle croyait avoir touché aux dernières limites du malheur; elle s'aperçut qu'elle s'était trompée, et vit se dévoiler un nouvel horizon de souffrances.

Une femme de l'auberge, que le bruit des voix avait attirée, la trouva dans cet état. Croyant à quelque querelle, elle lui dit : — Consolez-vous, ma jeune dame, il reviendra.

— Oui, répéta Henriette machinalement, il reviendra. Puis ses lè-

vres remuèrent encore, mais aucun son n'en sortit plus. La servante lui dit qu'elle était malade et qu'elle devait se reposer. Elle se laissa déshabiller comme un enfant, et s'endormit de fatigue et de douleur.

Frédéric avait d'abord marché au hasard, exhalant au grand air l'impétuosité de ses ressentimens; tantôt il proférait contre sa tante, contre son père, des menaces et des imprécations; tantôt il formait d'extravagans projets de désespoir; il voulait mourir et léguer un éternel remords à ceux dont la froide raison venait le torturer. D'autres fois, il s'attendrissait au souvenir d'Henriette qu'il avait laissée seule et désolée, et alors il était sur le point de revenir auprès d'elle, de la consoler et de se montrer si malheureux, qu'elle ne pourrait résister à ses prières. Ce dernier sentiment prévalut. Le silence de la nuit, la tristesse de ses aspects, mille souvenirs, qui se réunissaient pour l'attendrir, finirent par abattre sa colère et le livrer à de plus douces émotions. Il revint sur ses pas, et pénétra sans bruit dans la chambre où dormait Henriette. Quand il la vit ainsi pâle et belle, ses petites mains jointes, comme si elle eût prié encore; quand il entendit ce sanglot étouffé qui de temps en temps soulevait ce pauvre cœur brisé, il sentit le reste de son exaltation s'en aller; il respecta cette douleur simple et vraie, et se mit à genoux, au bord du lit, devant cette touchante image du chagrin et de la résignation. Il appuya sa tête dans ses mains, et vit alors passer devant ses yeux chacun des heureux instans qu'il avait goûtés près d'elle. Tous les sentimens qu'elle avait cultivés en lui s'éveillèrent et lui montrèrent, avec la beauté du sacrifice d'Henriette, la tendresse de cet ange et sa raison de l'accomplir. La passion ne l'emportait plus; il sentait qu'il y a des choses brisées que rien ne renoue; il comprit que c'en était fait de ses rêves, et que Henriette était d'un cœur trop élevé pour consentir désormais à unir son sort au sien. Alors il éprouva un regret si poignant, que sa douleur, long-temps contenue, éclata enfin et se fit jour par des sanglots. Le bruit réveilla Henriette; elle ne parut pas étonnée de le voir auprès d'elle. Il semblait qu'elle eût perdu le souvenir de ce qui s'était passé la veille. Elle lui donna les noms les plus tendres, et lui parla de sa voix la plus douce. Elle paraissait vouloir dépenser en ces courtes heures les trésors d'amour qu'elle tenait en réserve pour les longues années de leur vie. Frédéric lui présenta avec entraînement toutes les raisons qu'elle devait avoir de revenir sur un parti qui le désespérait. Sa tante ne la connaissait pas; quand elle la verrait, elle penserait bientôt comme lui. Son père n'avait point d'autre enfant que lui, et

l'aimait tendrement, sa rudesse n'était qu'apparente; d'ailleurs ne saurait-elle pas l'adoucir par sa seule présence qui embellirait son vieux château, par ses soins qui consoleraient sa vieillesse? Le monde enfin... Mais que lui importait le monde? quel besoin en avait-il? Ne vivraient-ils pas heureux à la campagne, comme ils l'avaient éprouvé déjà, exempts des soucis de l'ambition et à l'abri de ses revers? Alors il la conjurait, par le souvenir de son amour, d'avoir pitié de lui; il parlait avec le feu de la conviction, il la pressait dans ses bras, il lui répétait mille fois qu'il était impossible qu'elle le quittât, et tâchait de se le persuader à lui-même.

Elle l'écoutait avec bonheur. Cette tendresse, ces regrets, cette foi dans la force de son amour, étaient la seule consolation qu'elle pût avoir. Dans ses refus de la croire, elle suivait avec reconnaissance les traces de sa passion; mais elle résistait à la sienne pour n'écouter que sa conscience et sa raison. Elle lui parlait comme eût fait une mère, et s'efforçait de le calmer; elle combattait l'un après l'autre ses argumens : elle ne voulait pas entrer dans une famille qui devait préparer pour lui de meilleures destinées; ce serait une mauvaise action d'accepter le sacrifice de son avenir, qu'il lui offrait si généreusement. Non! son Frédéric devait prendre dans le monde la place qu'elle avait rêvée pour lui, à laquelle elle avait tâché, par ses conseils, de le préparer. Puis elle lui parlait de son enfant; l'amour, elle se le reprochait, le lui avait presque fait oublier. Elle savait que Frédéric serait toujours bon et généreux; mais elle, quelles seraient ses pensées, en ayant constamment sous les yeux, devant lui, cette preuve vivante de sa faute? — Oh! non, lui disait-elle, non, mon ami, ne profite pas de ma faiblesse; c'est moi, à mon tour, qui t'implore, qui te supplie. Je suis sans force contre ton empire; viens toi-même à mon secours. Ne sens-tu pas la vérité de mes paroles? ne sens-tu pas que désormais nous voudrions en vain ressaisir le passé? Crois-moi, nous serions cruellement et vite détrompés. Fermons au contraire la porte de ce passé si cher, pour qu'il garde à jamais son charme et sa beauté; fermons-la pour n'y rentrer que par le souvenir!

Frédéric se taisait, car il sentait que Henriette avait raison; mais, quelques instans après, il recommençait ses prières avec la même ardeur, et croyait l'avoir enfin convaincue, quand, brisée par la douleur, ses larmes l'empêchaient de lui répondre.

— Comment vivras-tu? lui demandait-il

— Comme par le passé, répondait-elle. J'ai ma petite fortune, et je travaillerai.

— Toi, ma pauvre Henriette! tu vas donc retomber dans cette pauvreté que j'espérais finie à jamais pour toi?

— Oh! lui dit-elle en souriant avec mélancolie, le travail occupe un peu; cela vaudra mieux.

Frédéric la voyait si pure, si douce, si bonne, qu'il sentait à chaque mot tout ce qu'il allait perdre, et ne pouvait s'y résoudre. Toute la nuit se passa ainsi. Henriette y prodigua toutes les richesses de son ame. Tour à tour raisonnable et suppliante, elle finit par obtenir de Frédéric la promesse de respecter sa résolution et de l'aider à l'accomplir. — Tout ce que nous avons fait de bien, lui disait-elle, nous l'avons fait ensemble; que cette dernière action, mon ami, que cette cruelle séparation, marque de notre mutuel dévouement, nous soit aussi commune. — Elle lui disait encore comment elle comptait arranger sa vie: sa sœur, son enfant qu'elle ferait revenir; ses fleurs qu'elle aimait tant; quelques oiseaux, puis tant de bons souvenirs! Elle ne serait pas malheureuse, elle le lui promettait. Et lui, il penserait à elle, il lui écrirait, il conserverait dans son cœur son image, que le temps n'altérerait pas. C'était peut-être mieux ainsi. Qui sait quels changemens l'âge eût apportés? Ils mettaient au contraire à l'abri la meilleure partie d'eux-mêmes et ne la laissaient plus exposée aux caprices du sort. Frédéric voulait à son tour qu'elle lui traçât ses devoirs, ses travaux; sa pensée seule pourrait désormais le guider; elle serait pour lui comme ces anges invisibles qui nous donnent nos meilleures inspirations. Bons, doux, pleins d'une délicatesse naturelle et de sentimens élevés que leur amour avait développés, ils arrivèrent à se passionner pour un sacrifice qui répondait à tous leurs instincts de noblesse et de dévouement. Ils se firent illusion et prirent pour éternel le sentiment passager de force qu'ils puisaient dans l'accomplissement de leurs devoirs. La jeunesse seule est capable de ces sublimes erreurs.

L'heure avait donc sonné où s'évanouissait leur plus douce croyance. Après l'avoir suivie de leurs yeux baignés de larmes, ils se tournèrent vers de nouveaux rêves d'avenir et de vertu auxquels ils prêtaient encore le charme de leur amour. La nuit allait s'enfuir du ciel; ils vinrent à la fenêtre et l'ouvrirent. L'air vif du matin semblait leur conseiller la force; l'ineffable pureté du réveil de la nature répondait à celle de leurs pensées; ils sentaient en eux une innocence, une élévation de tout leur être en harmonie avec elle. Serrés l'un près de l'autre, le jour les trouva, les yeux brillans du feu de l'enthousiasme, pareils à deux martyrs avides du supplice, et ces deux pauvres enfans s'élancèrent avec ardeur dans cette voie nouvelle, se tenant encore

par la main, et oubliant, hélas! que leur malheur même était de ne pouvoir plus être malheureux ensemble!

X.

Une grande douleur, à son début, a d'elle-même une sorte d'enivrement. Succédant à un bonheur complet, elle satisfait ce cruel besoin de souffrir que tout homme porte en soi. Si elle tombe dans une ame jeune et qu'elle apparaisse entourée d'idées de dévouement et de sacrifice, elle emploie à l'exalter les forces mêmes de la nature, et change momentanément en élans sublimes ses poignantes émotions.

Frédéric revit sa tante. Nanette poussa des exclamations de joie à sa venue; sa tante le reçut avec émotion. Elle s'attendait à de violens transports; elle fut remplie d'étonnement en le voyant calme et courageux. Elle l'embrassa à plusieurs reprises, en disant : — Mon cher Frédéric! mon bon Frédéric! te voilà donc, toi à qui j'ai si souvent pensé! Le ciel, qui m'a refusé des enfans, m'a donné pour toi le cœur d'une mère!

— Et vous avez agi comme eût fait peut-être la mienne, interrompit Frédéric avec tristesse. Vous le voyez, je sais tout; vous le voyez aussi, j'ai du courage. Hier, je n'en avais pas; Henriette m'en a donné...

A ces mots, sa force factice l'abandonna; il ne put proférer que quelques paroles entrecoupées, où cette phrase revenait sans cesse : — Ah! qu'avez-vous fait? qu'avez-vous fait?

Cette douleur vraie et sans exagération produisait sur la vieille dame un effet sympathique. Elle avait bien cru à une tendresse vive; mais elle trouvait un sentiment profond, et elle en comprit toute l'étendue, quand Frédéric, recouvrant la parole, put lui raconter cette heureuse vie qu'il venait de mener au milieu de toutes les bonnes pensées, de tous les bons sentimens. Elle vit bien que ce n'était pas un amour ordinaire, et que sa fin même en était la preuve.

Après lui avoir raconté mille traits de bonté d'Henriette, la lui avoir dépeinte avec toutes ses qualités, ce fut avec orgueil que Frédéric lui parla de la force de sa résolution et de son abnégation touchante. Il s'animait lui-même au récit des combats de cette ame tendre entre son amour et son devoir, il rappela l'une après l'autre les chastes marques de son affection dans ces momens douloureux, ses conseils,

ses consolations, sa résignation angélique. Il n'avait plus de larmes alors, il était fier de sa maîtresse; elle justifiait si bien son amour, elle se montrait si digne d'estime et d'attachement, qu'il eût voulu voir l'univers à ses pieds l'admirer et partager le sentiment enthousiaste qu'elle lui inspirait.

En l'écoutant, sa tante laissait percer les marques de son émotion :
— Bien bonne! murmurait-elle, bien digne d'être aimée!

— N'est-ce pas, reprenait Frédéric, que vous l'auriez aimée? Vous auriez eu en elle une fille. Ah! pourquoi ne se peut-il pas...

Alors, la pensée de leur séparation se présentant de nouveau à son esprit, il tomba dans un profond découragement. La tâche qu'elle avait cru devoir entreprendre s'accomplissait; la tante Marianne pouvait donc se livrer à l'expansion naturelle de son cœur. Elle cherchait à consoler Frédéric, mais il la repoussait. — Jamais! jamais! s'écriait-il. Pauvre Henriette! pauvre cœur brisé maintenant! Hélas! qu'avez-vous fait? Nous étions si heureux, nous nous sentions tellement sur la route du bien! Et perdus, perdus à jamais l'un pour l'autre! Déjà son isolement commence; elle est seule, comprenez-vous, et personne pour la consoler! Pourra-t-elle vivre ainsi?...

Et une pensée si terrible traversait son esprit, qu'il s'arrêtait dans ses plaintes et n'osait l'achever.

— Frédéric, lui dit sa tante, crois-tu que ma visite lui ferait du bien?

— Vous, ma tante, la visiter! Vous ne méprisez donc pas cette pauvre fille dont vous me séparez? Vous consentez à la voir?

— Oui, si tu le désires.

— De tout mon cœur; je n'aurais osé vous le demander.

— J'irai donc, répondit-elle.

Le lendemain, ils partirent. L'entrevue fut touchante. Restée seule, n'ayant plus Frédéric à consoler, à fortifier, la pauvre Henriette s'était trouvée en présence des idées désolantes qui l'avaient suivie dans tout son voyage. Au sortir de cette douce vie, pleine de mutuelle tendresse, d'appui et de dévouement, elle voyait devant elle l'isolement, le regret et la pauvreté. La venue de la tante de Frédéric fut une apparition bienfaisante qui lui rendit le courage. Frédéric l'avait précédée de quelques instans. — Chère Henriette! lui dit-il presque joyeux de l'appui qu'il apportait, ma tante t'aime et veut te voir; elle veut te dire à toi-même combien elle te donne d'estime et d'affection. O ma douce Henriette! qui pourrait d'ailleurs ne pas t'aimer?

— Pourvu qu'on me pardonne, c'est déjà plus que je n'ose espérer.

Quand la tante Marianne parut, Henriette alla au-devant d'elle, pleine d'émotion, et lui dit : — Oh! madame, que vous êtes bonne de visiter une pauvre fille comme moi!

La tante Marianne lui prit la main, et la regardant avec attendrissement : — Mon enfant, lui répondit-elle, je viens, moi, vous remercier, et vous inspirer un peu de force, si je le puis.

— J'en aurai; maintenant je sens que j'en aurai, dit Henriette.

Pour Frédéric, il ne pouvait se lasser de voir réunies ces deux personnes que son cœur réunissait depuis si long-temps. Il oubliait que ce rapprochement passager n'était que le commencement d'une séparation éternelle. Le charme du moment présent lui dérobait la pensée de ceux qui devaient suivre, et il contemplait son Henriette, assise près de sa tante, parlant avec sa douceur habituelle, et plus belle peut-être dans sa pâleur et dans son chagrin qu'elle ne l'était dans sa joie et dans son bonheur.

Quelques paniers merveilleusement tressés, de petits ouvrages d'aiguille, étaient sur la table; la tante Marianne les remarqua. — Tout cela est l'œuvre d'Henriette, disait Frédéric; c'est une fée adroite et laborieuse.

La tante louait avec bonté son adresse. — Je voudrais désormais ne travailler que pour vous, lui disait Henriette dans sa reconnaissance de cette visite inespérée.

Frédéric les laissa seules; il voulait qu'Henriette pût parler en toute liberté avec sa tante et sentait que sa présence, la crainte de l'affliger, la gêneraient et l'empêcheraient de soulager son cœur. Quand il fut sorti, Henriette osa en effet laisser couler ses larmes, et la tante Marianne put recevoir dans toute sa naïveté l'épanchement de ce candide amour.

— Je n'étais qu'une pauvre fille tombée, disait-elle; Frédéric m'a relevée à mes propres yeux. Il m'a rendu l'estime de moi-même, c'est-à-dire le courage de bien faire. Je l'aime, madame, et j'ose vous le dire parce que ma reconnaissance est plus forte encore que mon amour. La délicatesse de son cœur éclatait de mille manières. Que de fois l'ai-je entendu jeter l'excuse et le pardon sur de jeunes filles tombées comme moi! que de fois l'ai-je vu caresser des petits enfans pour me montrer qu'il aimerait le mien! Certes, si l'on m'eût dit que je commettrais jamais une seconde faute, j'aurais protesté avec indignation, et cependant j'ai cédé. Si j'avais su qui il était, j'aurais résisté, j'aurais vu tout de suite que nous ne pouvions être l'un à l'autre; mais je l'ai cru d'une classe semblable à la mienne, où les investigations

sont moins scrupuleuses, où l'on est plus indulgent parce qu'on est plus près de la nature, enfin où l'activité, l'ordre, l'amour du travail, sont des qualités nécessaires à l'épouse, et c'étaient celles que je pouvais lui offrir.

— Le passé, mon enfant, ne vous appartient plus. Je ne doute pas que vos intentions ne fussent bonnes et vos vues désintéressées.

Un rayon de joie, touchant au milieu de ses larmes, passa dans les yeux d'Henriette.

— Mes intentions, reprit-elle, écoutez, je vais vous les dire, je vais vous confier ma secrète pensée. Peut-être me suis-je trompée; ce fut alors de bonne foi. J'avais vu Frédéric jeune, faible et plein de passions; livré déjà à de dangereuses amitiés, à de funestes plaisirs, il était à craindre que la bonté de sa nature n'y succombât. Je compris que la femme qu'il aimerait aurait un grand empire sur sa vie et la pousserait au mal ou la conduirait au bien, suivant sa volonté; je crus entrevoir une sorte de rachat de ma faute dans le dévouement que je lui consacrerais; — que vous dirai-je enfin?... je l'aimai, madame, et je n'eus plus besoin de chercher des excuses. Seulement mon amour était parti d'une pensée qu'il n'oublia jamais. Ces idées vous paraissent sans doute bien étranges; mais je ne suis qu'une pauvre fille, ignorante du monde et livrée aux conseils de son cœur.

La tante Marianne ne pouvait s'empêcher d'être frappée de la candeur qui respirait au milieu de ces discours, en dehors en effet des règles ordinaires. Ces deux enfans, à l'écart du monde, avaient fait un rêve impossible, mais touchant, car de tout ce qui produit les vertus, ils avaient formé leur amour. Ils y avaient mis les mille richesses du cœur et de la jeunesse, et ce tableau avait un frais prestige auquel il était difficile de résister. Cependant les heures s'écoulaient, et Henriette ne se lassait point de témoigner sa reconnaissance à la tante de Frédéric; elle se sentait désormais soutenue, estimée; elle prenait des forces pour cette solitude dans laquelle elle allait entrer. Quand Frédéric revint, il la trouva calme et presque souriante. Sa tante lui dit : — C'est un ange! et leur tendit les bras. Ils s'y précipitèrent. En ce moment peut-être, si elle n'eût écouté que son élan, émue par le récit de leur amour et le spectacle de leur douleur, elle les eût gardés contre son cœur; mais, hélas! sur son sein, asile vénérable, c'était l'étreinte du dernier adieu qu'ils venaient de se donner.

Ces émotions salutaires étaient le beau côté du sacrifice; le moment de la séparation devait venir. Ce fut Henriette qui la première sentit la nécessité de le fixer. Après la visite de la tante Marianne, elle comprit

bien qu'elle devait désormais justifier l'estime qui lui était montrée et que de semblables encouragemens étaient des liens. Elle dit à Frédéric : — Mon ami, nous ne retrouverons jamais des instans pareils à ceux qui viennent de s'écouler, où notre cœur soit aussi plein de courage et d'amour de la vertu. Profitons-en pour accomplir cette dernière tâche, plus difficile que toutes les autres : il faut nous dire adieu avant que nos forces nous trahissent.

A ces paroles, Frédéric pâlit et ne répondit pas; mais il serrait avec passion la main d'Henriette, pour attester qu'il sentait cette séparation impossible. Elle continua avec douceur :

— Mon ami, nous voudrions en vain recommencer le passé, hélas! il est déjà bien loin; mais nous pouvons nous aimer toujours, et d'une affection qui ne périra pas. Le temps la fortifiera, au contraire. Maintenant nous pleurons avec amertume; plus tard, nous verserons de douces larmes en songeant à ce que nous aurons fait. Pense, cher ami, à l'incertitude naturelle de l'existence humaine. Nous avons épuisé la coupe du bonheur solitaire; qui sait ce que l'avenir eût amené? Ah! je ne doute pas de ton cœur; mais je crois qu'en ce moment nous mettons notre amour à l'abri du temps, que nous ne le verrons ni changer ni pâlir, et qu'au contraire il restera toujours brillant et pur, comme une étoile que l'obscurité même de la nuit rend plus visible encore.

Elle ajouta beaucoup de paroles recueillies et bonnes, d'une voix si résignée, avec tant de tendresse chaste et voilée, que, loin de s'en détacher, Frédéric l'aimait davantage.

— Tu m'aurais vue changer, tu m'aurais vue vieillir, ajoutait-elle; mon cœur, si ardent maintenant, se fût peut-être glacé....

— Oh! jamais, jamais! s'écriait-il en lui fermant la bouche; ne parle pas ainsi; ne cherche pas à te calomnier : tu ne me persuaderais pas!

— Plus tard, Frédéric, reprit-elle d'une voix altérée, plus tard, tu prendras une compagne...

Il voulut parler, elle l'arrêta.

— Ne dis rien, ne promets rien. Je suis sûre de ta bonne foi, et je te remercie pour ta pauvre Henriette; mais Dieu, qui voit son cœur, peut y lire aussi la sincérité de ses vœux. Qu'il t'envoie, mon ami, une épouse digne de toi, qui t'aime pour toi, dont le cœur ait toute la délicatesse du tien. Je voudrais qu'aucune qualité ne lui manquât; je voudrais qu'elle t'aimât comme t'aimait la pauvre fille qui n'était pas digne d'être ta femme. Ah! continua-t-elle en sanglotant, voilà

l'expiation qui commence; c'est le châtiment de ma faute. Quand je pense que c'est elle qui me sépare de toi; que, sans elle, une vie de bonheur, de vertu eût été la mienne, car j'étais née pour le bien, pour les joies de l'intérieur et de la famille.... hélas! hélas! mon cœur se brise!

La douleur déborda, elle entraîna ces deux pauvres enfans dans son torrent rapide. C'étaient de longs et muets embrassemens, puis de lourds sanglots, des souvenirs heureux qu'ils se rappelaient l'un à l'autre, des promesses pour l'avenir, des adieux jusqu'au ciel, leur espoir et leur refuge. Henriette avait trop présumé de ses forces. Frédéric essaya alors de la consoler à son tour, mais elle lui disait :

— Laisse-moi pleurer dans tes bras encore une fois, mon Frédéric; cela me fait du bien. Songe donc, ne plus nous voir jamais! compter les jours, les années loin l'un de l'autre! Nous ne saurons plus nos pensées, nous ne sentirons plus ensemble; tu auras d'autres soins, tu auras d'autres affections. Nous vieillirons, nous vieillirons sans nous soutenir, sans nous appuyer l'un sur l'autre. Hélas! cet âge seul m'apportera peut-être le calme; mais je l'avais rêvé si doux près de toi, entourée d'une famille, d'enfans aimés, loin des passions, dans une sphère paisible! Puis, dit-elle en se serrant contre lui, comme si elle eût voulu se réfugier dans ses bras, la mort, mon Frédéric, la mort, sans que tu sois là pour que je te donne mon dernier regard, ma dernière pensée!... Tu ne déposeras pas le baiser du départ sur le front de ta pauvre Henriette!

A ces mots, Frédéric jura qu'ils ne se sépareraient jamais, que c'était un sacrifice au-dessus de leurs forces, et qu'il n'y consentirait pas. Henriette avait la douleur d'un enfant; de gros sanglots soulevaient sa poitrine. Elle disait de temps en temps : Mon Frédéric, mon Frédéric! comme si elle eût nommé son bien, avec un accent de détresse si touchant, que le cœur le plus dur se fût attendri à l'entendre. Cependant, après cet instant de faiblesse et de désespoir, elle appela tout son courage à son aide. Elle se leva et dit à Frédéric :

— Viens, mon ami, dans mes bras, que je te contemple encore, que chacun de tes traits reste éternellement dans ma mémoire! — Elle le regarda longuement. — Tes cheveux blonds que j'ai si souvent caressés, tes yeux qui me cherchaient toujours et me rassuraient si bien, ta main qui a tant de fois serré la mienne!..... adieu! adieu! disait-elle, et elle embrassait tour à tour ses yeux, ses cheveux et sa main. — Pars maintenant, je t'en prie. Adieu! adieu!

Frédéric ne savait à quoi se décider; il la pressait dans ses bras, et

la repoussait. Il pleurait, il maudissait le ciel, il lui promettait de partir, et il restait. Enfin, il lui dit : — Laisse-moi revoir ma tante; peut-être reviendra-t-elle sur son opinion, maintenant qu'elle t'a vue. Laisse-moi lui parler encore, je te jure qu'après je ferai ce que tu voudras; mais je ne sais qui me dit que je réussirai. — Et l'espoir brillait dans ses yeux.

Henriette essuya ses larmes, et parut partager sa pensée. Elle prit une plume, et traça quelques lignes.

— Peut-être as-tu raison, lui dit-elle; remets cette lettre à ta tante, cher Frédéric; j'ai bon espoir aussi. Va donc, et prenons courage.

— Oh! tout de suite! s'écria-t-il. Je savais bien que ce n'était pas possible.

Et il s'élança pour partir.

— Tu ne me dis pas adieu? demanda Henriette en l'attirant vers elle.

— Pas ce triste mot! Au revoir, à bientôt!

Elle le pressa long-temps sur son cœur, leva les yeux au ciel, et courut à la fenêtre pour le voir encore. Il hâtait le pas, et lui fit signe de la main. Au tournant de la route, il s'arrêta comme indécis, et resta quelques instans, la regardant avec amour. Enfin, il lui fit un dernier signe, et disparut.

— Mon Frédéric, mon Frédéric, adieu! murmurait-elle au travers de ses larmes.

Quand elle l'eut perdu de vue, elle cacha sa figure dans ses mains, et dit tout bas, comme si le son de sa voix lui eût fait peur : — Je ne le verrai plus!

XI.

A mesure que Frédéric approchait de Manheim, sa confiance diminuait, et il était tenté de revenir sur ses pas. Lorsqu'il s'était arrêté et avait contemplé Henriette à la fenêtre, le suivant des yeux, une idée triste avait passé dans son esprit. — Oh non! se disait-il, je la reverrai, mais sera-ce pour la quitter encore? — Il trouva sa tante indulgente et affectueuse comme de coutume. Quand elle eut achevé la lettre d'Henriette, il lut dans ses yeux la plus tendre sympathie. Il commença alors à lui dire tout ce qu'il avait agité dans son esprit durant la route; mais pendant qu'il parlait, il sentait d'avance ce qu'elle allait répondre, et la conviction mourait dans son cœur. Enfin, il s'arrêta de lui-même, pâlit légèrement et dit : — Hélas! je le vois bien,

je ne puis me tromper moi-même. Il ne me reste qu'à être homme et à tâcher de prendre pour moi le plus de douleur possible, afin d'épargner Henriette. — Il voulait repartir sur-le-champ, mais sa tante le retint :

— Je crois, mon ami, que ce courage dont tu parles, c'est maintenant qu'il faut l'avoir; et elle lui tendit la lettre d'Henriette.

« Madame, écrivait-elle, gardez Frédéric auprès de vous. Dieu sait ce qu'il m'en coûte de le tromper, mais c'est nécessaire. Jamais, voyez-vous, nous n'aurions pu nous dire adieu avec la pensée que c'était pour toujours. Venez à notre aide; ma résolution n'a pas changé, mais le voir m'ôte tout pouvoir de l'exécuter. Ah! qu'il soit heureux! ce sera mon éternel désir. Peut-être d'ailleurs il m'oubliera..... Croyez-vous pourtant que cela soit possible? Aimez-le, madame, vous à qui il est permis de l'aimer, de le dire; moi, je ne l'ose plus. Dites-lui seulement que je me souviendrai sans cesse du bonheur qu'il m'a donné, et qu'il y aura toujours un cœur où son image vivra adorée et entourée de reconnaissance; dites-lui que je suis résignée. Mais vous, madame, priez pour moi, car je n'ai plus de force!... »

Frédéric se soumit; il comprit qu'il fallait laisser à cette ame troublée le repos, son seul bien désormais. Malgré la bonté de sa tante, sa vue lui faisait mal; il résolut d'aller retrouver son père.

— N'est-ce pas, dit-il à sa tante en partant, que vous protégerez de loin Henriette et ne l'abandonnerez pas?

La vieille dame lui répondit avec émotion : — Je t'aime comme mon fils; si cette jeune femme avait pu t'appartenir, je l'aurais aimée comme une fille. Pars tranquille; elle a pour toujours une amie.

Il partit. Il lui fallut tout son courage, et la crainte d'apporter à Henriette une nouvelle agitation, pour l'empêcher d'aller la revoir une dernière fois. Il se retint, et retrouva bientôt le vieux château de son père et les sombres forêts de pins qui l'entouraient. Ces aspects plurent à sa disposition d'esprit. Son père, plus vieux, plus infirme, était aussi plus morose. Leur première entrevue fut pourtant assez tendre. Le baron laissa couler une larme sur ses joues ridées, Frédéric donna les marques d'une sensibilité maladive. Peut-être son père en savait ou en devina la cause; il eut la délicatesse de ne point l'interroger. Ces premiers momens écoulés, son caractère reprit le dessus.

Frédéric passa dans le château de ses pères de longues journées remplies de la même pensée; ses joues se creusaient, ses regards trahissaient souvent sa souffrance. Son père s'en inquiéta. Il lui parla de nouveaux voyages, de la France, qu'il avait toujours désiré revoir;

trop vieux maintenant, tout était dit pour lui. Certes, il était triste d'être ainsi seul à la fin de sa vie, mais il voulait avant tout que son fils fût un homme. Une année de plus mûrirait ses idées; il songerait alors à le marier. A ce mot, Frédéric sentait au cœur un froid mortel, et se jurait de n'y jamais consentir; le baron poursuivait ses projets et parlait impérieusement. Ces discours, cette contrainte, blessaient la sensibilité de Frédéric et le faisaient cruellement souffrir. Il revoyait plus douce, plus aimable encore, la naïve figure d'Henriette, et ne pouvait comprendre qu'il s'en fût séparé. Sentant ses forces s'épuiser dans la solitude, et son esprit s'aigrir dans ces luttes journalières, il se rendit au désir de son père et partit pour la France, le cœur plein d'ennui, sans projets pour l'avenir, et tourné tout entier encore vers le passé.

Pendant ce temps, Henriette s'était efforcée de donner le change à sa douleur par des occupations qui la ramenassent à la vie réelle. Voulant de nouveau se fixer à Heidelberg, elle eût désiré retrouver le petit appartement où elle avait vu Frédéric la première fois. Malheureusement, il était loué; ce doux et pénible souvenir lui fut refusé. Elle trouva seulement dans la maison une chambre où elle s'établit en attendant. Là, tantôt elle s'abandonnait à sa douleur et passait ses journées dans les larmes; tantôt, résignée et presque sereine, elle se mettait au travail et trompait les heures, en recommençant dans sa pensée le long et cher poème de son amour. Elle avait écrit au médecin pour lui demander si sa sœur, son enfant pouvaient revenir auprès d'elle; il avait proposé un nouveau délai. Henriette les désirait, et cependant elle sentait avec effroi qu'elle ne serait plus seule, et la solitude, pour elle, c'était la liberté de pleurer. Son unique joie était de recevoir les lettres de Frédéric. Elle les relisait vingt fois et commençait à lui répondre; mais l'émotion l'arrêtait, la plume échappait à ses doigts, et la nuit la surprenait quelquefois le regard fixe, la tête penchée sur le papier inondé de ses larmes. La tante Marianne lui écrivait aussi de temps à autre. Elle soutenait son courage par de bonnes paroles, et la relevait à ses propres yeux par l'estime qu'elle lui témoignait.

L'hiver se passa ainsi. Elle vivait, si c'est vivre que poursuivre un éternel regret. Pourtant, il faut le dire, les premiers temps de la douleur sont peut-être les plus faciles à passer. L'illusion du bonheur semble s'y perpétuer encore. On ne peut croire à sa fin. On attend : les jours s'écoulent; c'est une absence. On ne se déshabitue pas ainsi de la vue de la personne aimée. Mais quand les mois se sont enfuis

sans amener de changement, quand on sent peser sur soi le poids du temps, quand on se dit : Aujourd'hui, demain, dans des années; personne, jamais, jamais! alors le cœur désespère; le malheur se révèle dans toute sa persévérance, et sa longueur vous fait reculer d'épouvante. Ce fut ce qui arriva à Henriette. Elle sentit un vide affreux que rien ne pouvait remplir. La pensée dominante de sa vie avait disparu; elle la cherchait et ne la trouvait pas. C'est un cruel moment que celui où il faut arracher de son ame les projets qui la peuplaient si doucement. La vie paraît sans but : à quoi tendre? pourquoi se fatiguer? Le tombeau s'entrevoit alors comme un lieu de repos et de sommeil où le rêve du passé a perdu son amertume. Les lettres même de Frédéric, qui jusqu'alors avaient été l'unique objet de l'attente d'Henriette, devinrent pour elle un sujet d'inquiétude et d'effroi. Quand elle en recevait une, elle la contemplait long-temps avant d'en briser le cachet, puis elle la lisait avidement et restait plus découragée ensuite. Ces marques de la tendresse de Frédéric la plongeaient dans un regret inépuisable; son absence semblait se rendre sensible; elle le voyait tel qu'elle l'avait si souvent vu auprès d'elle. Hélas! l'illusion durait peu, et au lieu de sa voix connue et persuasive, elle ne trouvait qu'un froid papier et des mots impuissans auxquels l'accent et le regard eussent donné la vie. L'amour de Frédéric paraissait cependant avoir augmenté encore avec l'absence. Chaque fois, ses lettres étaient plus passionnées, ses regrets plus vifs. Henriette comprit qu'elle n'aurait accompli que la moitié de sa tâche si elle ne le rendait pas entièrement à lui-même. Elle le supplia donc de ne plus lui écrire; il résista et jura que, n'ayant plus que cette consolation, il ne la sacrifierait jamais. Alors Henriette implora sa pitié pour elle-même. « Je sens, mon ami, lui écrivait-elle, que chacune de vos lettres est un plaisir passager qui me laisse une souffrance éternelle de plus. Pour que je me prive de ce bien cruel, jugez s'il faut que la nécessité m'en soit démontrée. Que cette lettre soit donc la dernière entre nous. Puisse-t-elle vous porter toute la tendresse que je sens dans mon cœur. Mon ami, une seule prière : songez à vous, à votre avenir; c'est ainsi que vous pourrez encore retrouver le passé. Rappelez-vous mes vœux d'autrefois et ne les trompez pas. Et maintenant adieu, jusqu'au séjour où nous aurons conquis le droit de nous aimer sans fin. Une joie secrète traverse en ce moment mon esprit : je pense que, si vous changiez désormais, je ne le saurais pas, et que vous resterez pour moi éternellement jeune et fidèle... »

Le dernier lien était rompu; Henriette espéra que la résignation lui deviendrait plus facile.

Mais quand le printemps revint, quand elle vit les hirondelles de retour et tout ce joyeux réveil de la nature, elle se sentit plus mortellement triste que d'habitude. Ces premiers rayons du soleil semblaient éclairer son cœur et lui en découvrir mieux tout le chagrin; ces parfums de la jeune sève lui apportaient un vague sentiment d'aspiration vers l'infini. Un soir, elle aperçut une jeune fille qui suivait lentement avec son fiancé un vert sentier au bord du Necker. Elle rentra chez elle et passa la nuit à pleurer. Elle avait beaucoup pâli, mais sa beauté n'y avait rien perdu; l'enveloppe paraissait s'être amoindrie, et l'ame se rendre plus visible. Ses yeux seulement avaient une expression si triste, qu'un jour une mendiante, en recevant son aumône, avait dit : — pauvre jeune femme!— Une fois que la personne qui occupait son ancien appartement était sortie, elle en profita pour y pénétrer de nouveau et y goûter l'âcre plaisir du retour dans des lieux témoins de son bonheur le plus pur. Elle replaça par la pensée ses pauvres meubles aux endroits qu'ils occupaient autrefois, elle ouvrit la fenêtre et s'y accouda, comme si elle allait voir venir Frédéric. Elle y demeura quelques instans, puis elle se tourna vers la servante qui lui avait ouvert la porte et la remercia d'un air tranquille, mais avec une voix si basse et un visage si altéré, que celle-ci, ne l'ayant pas vue descendre le lendemain, monta chez elle, pleine d'inquiétude. Elle la trouva en proie à une fièvre violente. La tante de Frédéric fut aussitôt prévenue. Dès l'arrivée d'Henriette, elle avait prié la maîtresse de la maison de l'avertir au moindre signe de maladie.

Henriette fut pendant plusieurs jours aux portes de la mort; sa jeunesse luttait seule contre le délire et le chagrin, car le désir de mourir se trahissait dans les paroles sans suite qui s'échappaient de sa bouche brûlante. Un soir, elle étendit les bras, comme pour attirer quelqu'un, fit un mouvement des lèvres semblable à un baiser, et laissa retomber sa tête sur son oreiller. On crut que tout était fini.

Henriette ne mourut pas. Rarement le chagrin tue. Autrement, que de morts aimés nous tireraient après eux dans la tombe! A l'état exalté du délire succéda une sorte de torpeur où les yeux d'Henriette restaient fermés et ses membres immobiles; sa main droite seulement était serrée contre son cœur, comme pour y étouffer une souffrance secrète. Un jour enfin elle fit un léger mouvement, entr'ouvrit les paupières et parut s'éveiller d'un long sommeil. Elle regarda autour d'elle

avec étonnement, et crut d'abord que sa vue la trompait. La tante Marianne lui tenait la main; en face d'elle était sa sœur, portant dans ses bras son enfant, son enfant rose et souriant; elle n'avait plus son regard inquiet; le médecin, qu'elle reconnut, était assis auprès du lit et l'observait avec attention.

— Elle est sauvée, dit-il enfin.

— Ma sœur, mon enfant! murmura Henriette. Elle voulut les presser dans ses bras; mais elle était trop faible : il fallut la quitter pour qu'elle consentît à prendre du repos. La convalescence fut longue, mais douce. Cette chambrette contenait des trésors; le dévouement, l'amitié, l'estime, s'y trouvaient réunis. Henriette semblait avoir laissé dans sa maladie toute l'amertume de la douleur. Quand sa tristesse devenait trop forte, elle prenait son enfant sur ses genoux, elle regardait sa sœur et se calmait par le sentiment du devoir accompli. Elle dit à la tante Marianne qu'une fois, pendant sa maladie, elle avait cru voir une jolie tête d'enfant penchée sur elle, et qu'elle avait pensé que c'était son bon ange.—C'est mon bon ange en effet, ajouta-t-elle en pressant son enfant dans ses bras; il ne me quittera plus et guidera ma vie. Sa sœur n'avait pas recouvré toute sa raison, mais un grand changement s'était fait en elle; une sorte de faiblesse d'esprit lui était seulement restée qui la laissait un peu enfant et ne lui permettait pas de suivre trop long-temps la même idée; sa mémoire aussi était confuse et vague. Elle dit pourtant un jour à Henriette : — Dis-moi si je me trompe; je crois me souvenir que je voyais autrefois près de toi un jeune homme, un ami ?...

Il vint à Henriette des larmes dans les yeux; elle les retint et dit à sa sœur, en s'efforçant de sourire : —Tu t'es trompée, ma bonne sœur.

Leur amitié était touchante : Henriette tâchait d'être gaie, Marceline cherchait à l'aider dans les soins du ménage, mais l'habitude lui manquait; elle s'occupait surtout de l'enfant, pour lequel son affection avait encore augmenté. C'était une jolie petite fille qui s'appelait Henriette, comme sa mère. Celle-ci la serrait avec passion contre son cœur; elle l'aimait de tout ce qu'elle lui coûtait. Sa vie parut enfin fixée; toujours triste, mais calme, une nouvelle période commença pour elle. Un jour la tante Marianne vint la chercher et la conduisit aux portes d'Heidelberg, au pied de la montagne du vieux château, dans une petite maison qu'entourait un riant verger, et lui annonça qu'elle était chez elle et qu'elle avait loué cette demeure à son intention. Henriette rougit de plaisir, et témoigna sa reconnaissance, mais ne voulut pas accepter.

— Mon enfant, lui dit la tante Marianne avec sa franche bonté et en lui posant la main sur l'épaule, acceptez, il le faut. Vous m'avez accordé ma première prière; ne repoussez pas la seconde. Vous aimez les fleurs; vous pourrez en cultiver dans ce petit enclos. Là, vous vivrez, sinon heureuse comme je le voudrais, au moins tranquille, je l'espère. Ne me refusez pas, et songez que la responsabilité de votre vie repose maintenant sur moi.

Ce fut dans cette simple demeure, éloignée du monde qu'elle ne regrettait pas, entourée de l'estime et des affections salutaires, qu'Henriette sentit qu'elle avait atteint le port et conquis enfin la récompense de son sacrifice. Le passé lui semblait un de ces beaux rêves qu'il serait insensé de poursuivre après le réveil, et son amour, devenu une bonne action, purifié par l'abnégation, adouci par le temps et la distance, n'était plus désormais qu'un cher et pieux souvenir.

XII.

Les années s'étaient succédé, le lent changement que le temps amène s'était opéré. Henriette avait senti le bienfait du devoir accompli; Frédéric avait repris la force qui convient à l'homme, et, recueillant les fruits semés par ce doux ange, il entrait dans la vie réelle avec de solides connaissances, un esprit élevé, un souvenir fécond et une pieuse ambition à réaliser. Atteindrait-il le but? Serait-il l'homme qu'avait rêvée l'affection d'Henriette? — Qui le savait? Mais à coup sûr ce chaste amour avait préservé sa première jeunesse et laissé dans son cœur de précieux germes.

Quand, après trois années de voyage et d'observation, il revint et souleva de nouveau le marteau de la porte de sa tante Marianne, bien des pensées avaient passé dans sa tête. Il sourit en songeant au soir où, jeune homme insouciant, il avait frappé pour la première fois à cette maison amie. Après les effusions du retour, il ne put s'empêcher de tomber dans la rêverie. Assise auprès de lui, sa tante faisait aller en silence les infatigables aiguilles de son tricot. Rien n'était changé dans sa mise ni autour d'elle : la clarté modeste d'une petite lampe éclairait à demi ses traits bienveillans; elle observait parfois à la dérobée Frédéric, dont la physionomie avait pris un caractère plus mâle, sans perdre la douceur qui lui donnait du charme. Enfin, comme si elle eût répondu à sa pensée : — Henriette va bien, dit-elle.

Frédéric releva vivement la tête. — Est-elle heureuse? ne me trompez pas! demanda-t-il.

— Elle est aussi heureuse qu'elle peut l'être maintenant.

Frédéric adressa alors à sa tante mille questions auxquelles elle ne fit pas difficulté de satisfaire. Ce n'était plus le jeune homme ivre d'amour et de douleur; c'était un ami grave et dévoué qui s'informait d'une affection bien chère. Il revenait sur sa vie passée comme sur un temps d'illusion toujours aimée, mais impossible à retrouver. Cependant la pente du souvenir l'entraînait, il sentait la différence des époques, et s'attristait en découvrant le changement qui s'était fait en lui. — Triste chose, disait-il, que le cœur de l'homme! Quelques années à peine et mille soins le consolent. Le présent le retient, l'avenir l'occupe; l'ambition commence à naître. Je le sens bien, mon amour s'est envolé, vainement je le rappellerais; mais du moins son souvenir me reste, me charme encore, et je ne voudrais pas l'ôter de ma vie.

— Mon ami, lui répondit sa tante d'une voix grave, voici la vérité : tout porte avec soi son enseignement en ce monde; celui-ci, je crois, ressort de ta jeunesse. Votre amour a été une exception. Comme toutes les illusions, il ne pouvait se maintenir et devait tomber devant la réalité. Fragile, hélas! est le bonheur qui ne repose que sur une exception. Un jour vient, un souffle passe, et tout est détruit.

— Vous devez penser ainsi, reprit Frédéric après quelques instans. La morale, la religion, tout, je l'avoue, condamne l'amour qui n'est pas légitime; mais qu'il était doux, qu'il était bon, celui que nous avons éprouvé! Quelle vertu secrète il renfermait pour avoir eu une telle fin! C'est que c'était un amour vrai, rare union de la jeunesse et de la candeur. J'ai vu d'autres amours : ils finissaient mal, parce qu'ils avaient mal commencé. Rappelez-vous Antonio: sa liaison avec Mme de Rendorf, la vanité la forme et la dénoue. Qui sait maintenant où il en est de la route fatale qu'il avait prise? L'amour des sens le corrompt, avilit ses instincts, énerve son talent; il perd sa vie, si rien ne l'arrête. L'amour d'Henriette n'avait rien de semblable; il m'a conduit dans les meilleurs sentiers, il me précède encore dans mes plus nobles désirs, et je puis dire : — heureux ceux qui ont aimé ainsi! L'amour vrai, même s'il repose sur une exception, commence bien et finit de même; il vit par tous les beaux côtés de l'esprit et du cœur, il les développe, il est salutaire, et, quand le moment où il doit se rompre arrive, il trouve toujours le dévouement pour le soutenir dans le sacrifice, et le souvenir pour le consoler.

Frédéric avait parlé avec enthousiasme et conviction; sa tante l'avait attentivement écouté. Quand il s'arrêta, elle posa doucement sa main sur son bras, et lui dit avec bonté :

— Tu viens de dire des vérités. Un tel amour est bien rare, mais il est sain et garantit du mal qui le détruirait. Cependant, mon ami, crois-moi, heureux ceux qui le trouvent auprès de la femme qu'ils peuvent épouser! Vois quels chagrins, quels déchiremens ont accompagné la fin de votre amour; songe à quel prix vous avez acquis un peu de ce repos qui, dans d'autres conditions, eût été si naturellement votre partage!...

Elle n'insista pas, Frédéric ne répondit point. Il sentait la justesse de ces réflexions, et la pensée du mariage s'était déjà vaguement offerte à son esprit. Il prévoyait l'instant où ce lien fixerait sa vie, en remplissant les vœux de son père. Il éprouvait bien qu'il n'y porterait pas l'élan perdu du premier amour, mais il croyait avec raison que les sentimens les plus exaltés ne sont ni les plus durables ni les plus sûrs.

Pourtant mille rêves du passé agitaient son cœur. Sa guérison n'était peut-être pas aussi certaine qu'il l'avait cru. Il ne put résister au désir de voir Henriette, et prit, quand le jour vint, la route d'Heidelberg. Sa tante lui avait dépeint la maison au bas de la montagne; il la trouva sans peine; mais à sa vue le cœur lui battit si fort, qu'il s'arrêta et n'osa frapper. Le petit jardin qui l'environnait n'était défendu que par une haie assez élevée d'églantiers, d'aubépines et de sureaux. Frédéric en faisait le tour, plein d'irrésolution et de trouble, quand un léger bruit de pas le fit tressaillir. Il s'approcha de la haie et tâcha, en écartant quelques branches, de regarder dans le jardin. Le hasard semblait se charger d'accomplir ses vœux : c'était Henriette. Vêtue de blanc, ses beaux cheveux nattés autour de sa tête, elle avait toujours la même expression de candeur et de bonté, à laquelle un peu de mélancolie prêtait encore plus de charme. Elle donnait ses soins aux fleurs de son jardin avec un sérieux qui n'était pas tout-à-fait la tristesse. Frédéric n'osait respirer, et retrouvait, en la voyant, tout son amour. Dans un instant, elle passa si près de la haie, qu'il se crut découvert; il se trompait. Henriette se baissa et cueillit une branche d'héliotrope, la fleur qu'il préférait et qu'il lui avait offerte le jour de la noce champêtre. Elle en aspira long-temps le parfum, son regard perdu dans le vague, comme si sa pensée eût été vers quelqu'un, et Frédéric crut voir sur une des feuilles trembler quelque

chose de brillant... Était-ce une larme ou une goutte de rosée? Henriette mit la fleur dans son sein et parut reprendre courage. Une douce expression de sérénité se répandit sur son visage. En ce moment, une voix d'enfant se fit entendre dans la maison. Henriette s'élança vivement; Frédéric la vit monter un étroit perron que ses petits pieds effleuraient à peine, et elle disparut à ses regards.

Il n'alla pas la voir. Il avait tout compris : le regret muet, le souvenir éternel et la résignation. Je ne dois pas troubler ce repos, se dit-il. Tout est fini; il ne faut rien recommencer. Pauvre Henriette ! je sais du moins qu'il est au monde un cœur sans oubli.

Il gravit lentement la montagne et visita ses belles ruines. Il s'assit en face de l'arcade à demi brisée sous laquelle Henriette lui était apparue. Là il avait fait ses premiers rêves, là il versa ses dernières larmes de jeune homme. L'air était étouffant; le ciel était couvert; de sombres nuages s'y montraient immobiles. Frédéric demeura presque tout le jour plongé dans ses réflexions, tantôt retournant vers le passé, tantôt interrogeant l'avenir qui s'ouvrait inconnu devant lui. Quand le soir vint, il se leva et jeta autour de lui un long et dernier regard. Il se sentait calmé, plein de respect pour ce qui n'était plus, et de courage pour ce qu'il avait à faire. Toute sa vie, celle d'Henriette, semblaient lui apparaître sous les images sensibles de la nature : des fleurs parfumées couvraient les ruines, des oiseaux chantaient sur leurs débris cachés; le jour n'avait plus d'ardeur; l'orage s'était enfui plus loin; quelques nuages se montraient encore à l'horizon, mais un vent léger les chassait, et tout annonçait le calme et la sérénité du lendemain.

ALFRED LEROUX.

LA RÉVOLUTION

ET

LES RÉVOLUTIONNAIRES EN ITALIE.

LES ÉCRIVAINS POLITIQUES.[1]

I. — L'OPPOSITION DE 1814. — CORACCINI, GUICCIARDI, UGO FOSCOLO.

L'Autriche avait triomphé des insurrections armées de 1821 et de 1831; le mouvement politique italien avait été vaincu sur le terrain des faits, mais rien ne put vaincre le mouvement intellectuel. Malgré la double censure ecclésiastique et civile, malgré les persécutions, malgré les dangers qui menaçaient, qui menacent encore les écrivains, la littérature italienne a recueilli des documens qui permettent de constater le progrès des idées depuis 1814 jusqu'en 1844. Rappelons, avant d'aborder l'histoire du mouvement littéraire au-delà des Alpes, que nous avons distingué trois partis dans la péninsule : le parti absolutiste, le parti démocratique et le parti national. Nous retrouverons

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 novembre 1844.

ces trois partis dans la littérature avec les mille nuances dont il faut toujours tenir compte quand on touche aux questions italiennes.

Les premiers écrits que l'on rencontre se rattachent à l'opposition libérale contre le gouvernement de Beauharnais et à la chute du royaume d'Italie. Deux historiens, MM. Coraccini et Guicciardi, représentent cette opposition telle qu'on la vit éclater en 1814 dans la haute Italie. M. Coraccini a donné l'*Histoire de l'administration du royaume d'Italie pendant la domination française* (1), livre rempli d'anecdotes, de petites médisances et de renseignemens de police sur les fonctionnaires de ce royaume. Très hostile à Napoléon avec une grande affectation d'impartialité, il lance contre les meilleures réformes des critiques mesquines, et n'a pas même le courage d'être franchement royaliste. Son opposition se réduit à témoigner aux alliés de timides sympathies sous lesquelles perce çà et là une étrange indifférence. En parlant de la guerre de 1809, « nous étions bien résolus, dit-il, à rester spectateurs du combat, laissant à la fortune le soin de décider sous quel joug nous devions passer. » Au moment de la chute du royaume, en 1814, Coraccini regarde l'émeute de Milan, l'assassinat du ministre des finances comme des faits très ordinaires : sans blâmer, sans louer, il accepte tranquillement le résultat de la révolte austro-libérale, le partage du royaume et la conquête de l'Autriche.

Le comte Guicciardi, patriote en 1797, ministre de la police du royaume d'Italie jusqu'en 1809, et depuis sénateur, se range dans un autre parti. Mécontent, mais non pas jusqu'à la révolte, il était attaché au royaume plus qu'à Napoléon, et il aurait voulu renverser le vice-roi comme délégué de l'empereur, quitte à l'accepter comme roi d'Italie de la main des alliés. Le sénat, en 1814, chargea le comte Guicciardi de signifier au prince Eugène que sa vice-royauté expirait avec l'abdication : les sénateurs, par cet acte, ne tendaient qu'à se détacher de la France pour légaliser l'indépendance du royaume sans se montrer trop hostiles à Beauharnais. Malheureusement, au moment où Guicciardi se faisait ainsi l'interprète des vœux du sénat, l'émeute austro-libérale renversait à la fois les sénateurs, le royaume et le vice-roi. Guicciardi raconte dans un curieux opuscule la chute du royaume d'Italie (2). Il dresse, comme un juge d'instruction, le procès

(1) *Histoire de l'administration du royaume d'Italie*, par M. Frédéric Coraccini; Paris, chez Audin, 1823. L'ouvrage est écrit en français.

(2) *Relation historique de la révolution du royaume d'Italie en 1814*, attribuée à Guicciardi; Paris, 1822.

des factieux, il les nomme tous; on dirait qu'il rédige un rapport pour l'empereur des Français. Au reste, il ne comprend ni l'étendue de la catastrophe ni les causes qui l'ont rendue inévitable; suivant lui, le royaume a péri par les fautes de l'administration de Beauharnais et par le mauvais vouloir des habitans de Milan. Avec la gravité d'un magistrat, Guicciardi démontre aux Milanais qu'ils ne savent pas comprendre leur bonheur politique, il se plaint de la noire ingratitude des courtisans de Beauharnais. Bien qu'il passe pour un des plus habiles administrateurs de l'Italie, le comte Guicciardi se montre bien naïf quand il traite certaines questions que mieux que personne il devait comprendre. Ainsi il ne voit pas que le sénat est tombé victime des menées de la noblesse lombardo-autrichienne, et que le royaume d'Italie a succombé devant l'insurrection de l'ancien duché de Milan. Qu'importait à la noblesse du duché que la moitié des fonctionnaires fût lombarde, que l'autre moitié fût italienne, que les emplois fussent confiés au mérite? Le royaume d'Italie était né de la révolution, cela ne suffisait-il pas pour soulever contre lui la haine implacable de l'aristocratie ?

Le général de Vaudoncourt comprenait mieux la situation. Français, attaché à la cour du vice-roi, dans son apologie du prince Eugène (1), il représente franchement le parti français de la cour de Milan. Suivant lui, le royaume d'Italie n'a eu qu'une lutte à soutenir, la lutte contre les alliés : en 1805 ils agitaient le royaume, en 1809 ils le menaçaient, et en 1814 ils triomphaient, grace à l'émeute du 20 avril. Malheureusement le général français ne voit l'ennemi que dans le camp des alliés ou dans les intrigues de l'aristocratie italienne; il oublie l'origine révolutionnaire du royaume d'Italie, et dans son irritation contre la noblesse lombarde, il ne s'aperçoit pas qu'il accuse à son insu l'administration du vice-roi. « Si l'on jette les yeux sur l'almanach de la cour, dit-il, on verra que non-seulement les nobles Milanais remplissaient presque seuls les écuries et les antichambres royales, et les bureaux de toutes les administrations, mais qu'ils occupaient des emplois du royaume plus que ne l'aurait permis une juste proportion entre les provinces, et beaucoup au-delà de ce que pouvait admettre leur capacité. » En présence de cette restauration aristocratique, la bourgeoisie devait en effet se montrer indifférente comme Coraccini, les fonctionnaires attachés au royaume devaient se plaindre de Beauharnais comme Guicciardi. Quant au parti français, fallait-il s'étonner qu'il fût indigné et impuissant comme M. de Vau-

(1) *Histoire militaire et politique du prince Eugène Beauharnais;* Paris, 1828.

doncourt? Aussi le royaume, perdant les sympathies de la bourgeoisie, l'appui des fonctionnaires, le secours de la France, disparaissait-il bientôt presque sans secousse devant une émeute de misérables armés de parapluies.

Foscolo, le poète du parti révolutionnaire italien pendant l'empire, fut le premier à sentir que la catastrophe du royaume d'Italie ne pouvait se réparer, et on peut affirmer sans exagération qu'il mourut de sa douleur. La politique de Foscolo s'explique par sa poésie. Il y avait en lui deux hommes, le matérialiste et l'enthousiaste, le sceptique et le croyant : il niait Dieu, il désespérait de l'humanité; mais la foi qui manquait à son intelligence se retrouvait tout entière dans son inspiration; Foscolo cherchait Dieu dans la nature et y trouvait une harmonie sublime qu'il divinisait dans son exaltation de poète. Pour lui, la vie n'a aucun but, et pourtant la beauté lui semble digne d'adoration; l'amour, la gloire, rien ne résiste au creuset de son analyse, mais il s'attache à ces illusions au nom du bonheur. Puis, quand le bonheur même s'évanouit, Foscolo se croit le droit de mourir, et il sent une force divine dans cette puissance donnée à l'homme de s'anéantir volontairement. De là sa poésie à la fois sombre et gracieuse, de là ses extases d'artiste; il rêve le ciel dans l'amour, l'immortalité dans la force mystérieuse des grands souvenirs, la religion dans l'ascendant des grands hommes sur les générations qui passent. Pour lui, le tombeau est comme l'autel d'un dieu inconnu; là il trouve l'inspiration, les souvenirs, la tradition; la patrie est là, enracinée au sol, fille de la terre, soumise aux maîtres de la glèbe, aux patriciens, fondée sur la charrue, l'autel et l'échafaud. Celui qui ne possède rien doit obéir, ce n'est pas un citoyen; hors de la patrie, il n'y a que des étrangers, c'est-à-dire des ennemis. Vous est-il impossible d'accepter les destinées de cette patrie toute matérielle livrée au hasard des guerres et des conquêtes? vous pouvez vous élever au-dessus de la fatalité par le droit de l'exil et de la mort. Foscolo retrouve encore dans cette sorte d'anéantissement politique la trace d'une force divine. Se dérobant à la fatalité de l'histoire, supérieur à la patrie, aux mœurs, aux usages, ne voyant dans l'humanité qu'un jouet du hasard, dans la vie des nations que des épisodes sans suite, Foscolo s'élève ainsi au niveau des grands hommes de tous les pays, et nul mieux que lui ne sait parler le langage de Tacite, de Caton, comme s'il était leur contemporain.

La politique de Foscolo était l'expression originale, élégante, et forte souvent jusqu'à la violence, de ce patriotisme antique. Dès 1795, Fos-

colo dut paraître devant l'inquisition de Venise : « Meurs, lui dit sa mère, une Grecque de Zante; meurs, mon fils, plutôt que de révéler le nom de tes amis. » Quatre ans plus tard, en 1799, on le voit à Milan adjoint à l'ambassade de Battaglia auprès de Napoléon; peut-être avait-il pensé avec Battaglia que Venise aurait dû lever cinquante mille hommes, s'unir à Bonaparte pour combattre l'Autriche et s'occuper ensuite de sa réforme comme d'une affaire domestique. Bientôt il connaît le traité de Campo-Formio, et ce traité décide de sa vie. « De retour à Venise, dit-il, je vis les bataillons français multipliés, et leurs batteries pointées au bout de toutes les rues. Tous les pères de famille avec leurs fils se réunissaient en silence dans les églises, et ils protestaient qu'ils voulaient vivre et rester les descendans de leurs ancêtres libres depuis quatorze siècles, et qu'ils ne mourraient serfs que par la violence du plus fort; vœux inutiles! Et moi aussi, j'ai juré. Depuis je n'ai plus prononcé un seul des sermens que jurent et parjurent vos princes et vos serfs. »

L'aversion de Foscolo pour la France et pour Napoléon n'avait rien de vulgaire. Depuis le traité de Campo-Formio, ses principes restèrent invariables, si ce n'est qu'il s'engagea de plus en plus dans la démocratie. Le poète pleurait Venise, le politique jugeait avec une douloureuse clairvoyance la situation de l'Italie. L'Italie n'était pas armée, donc ce n'était pas une patrie; Venise ne s'était pas défendue, donc elle avait mérité son sort; restait comme espoir la république cisalpine, et les éventualités de la guerre comme une dernière chance. Foscolo accepta un grade militaire. La tâche de l'Italie à ses yeux était immense, désolante, impossible. « Nous avons, dit-il, des clercs et des moines, et point de prêtres, car l'église est une administration où la religion se prostitue. L'Italie possède des nobles et point de patriciens, car les patriciens savent combattre et gouverner, et le faste de l'oisiveté est la seule gloire de notre noblesse. Nous avons des plébéiens et non pas des citoyens, des hommes qui cultivent les professions libérales, et aucune classe animée par l'esprit de liberté. Transformons donc les moines en prêtres, les nobles en patriciens, les plébéiens en citoyens. Confions le gouvernement aux propriétaires; ils seront toujours les maîtres invisibles du sol, car il n'y a pas de peuple sans terre, et il y a des terres sans habitans. Cependant, que nos réformes se réalisent sans carnages, sans sacriléges, sans factions, sans proscriptions ni exil, sans l'aide de légions étrangères, sans partage de terres, sans lois agraires, et si tous ces remèdes sont indispensables, je ne serai jamais le bourreau de mon pays. Au reste, l'individu peut

toujours se sauver, ne fût-ce que par la mort; mais les nations ne peuvent pas s'enterrer, et l'Italie doit se reposer en ce moment, laissant à la France le malheur honteux d'avoir sacrifié tant de victimes à la liberté pour subir le joug mobile de cinq cents tyrans, ou d'un seul, le nombre importe peu. »

Foscolo attendait tristement l'avenir. A la consulte de Lyon, il répondait aux emportemens de Napoléon contre les patriotes cisalpins : « Ils ne se sont pas défendus! comment pouvaient-ils résister aux alliés? Tu étais venu, dit Foscolo, pour apporter les lois du directoire, qui perdaient la France et la livraient à l'étranger; tu confiais ces lois à des assemblées d'ignorans et de factieux; les traités d'alliance imposés par la France nous asservissaient, les proconsuls français venaient bouleverser l'état, les ordres et les menées du directoire nous désarmaient pour assurer notre dépendance. Comment la république pouvait-elle lutter? Quels étaient nos chefs? De vieux serfs, de jeunes tyrans, des hommes qui n'étaient ni politiques ni guerriers. Ils avaient l'autorité royale sans le courage et sans le génie. Sans cesse occupés à retenir un pouvoir qui leur échappait, ils ne songeaient qu'à étouffer les plaintes par les largesses et à lutter contre la fortune par la corruption, contre les proconsuls par l'intrigue, contre les princes étrangers par la trahison. » Le poète continue sa philippique, tonnant contre la démagogie cisalpine, cette chiourme républicaine qui créait des famines factices par le monopole, contre ces patriotes qui imposaient l'irréligion aux peuples de par la loi. Il frappe le parti français, pour que le coup arrive jusqu'à Bonaparte. « C'est au temps, ajoute-t-il, de saper les religions, et à l'inconstance humaine de les faire oublier. Méconnaissant la vérité de cet axiome, les patriotes, tantôt délateurs, tantôt sbires, toujours démagogues, parés d'insignes ridicules, déchaînaient leurs discours séditieux contre les prêtres, les patriciens et une plèbe insouciante et désarmée. Ces missionnaires de révolution cherchaient des victimes et non pas des prosélytes; ils criaient mort et sang, entraînaient un gouvernement ignorant et indécis, et combattaient avec les armes de la calomnie, déchirant toutes les réputations; la vertu était donc inutile, et les vieux traîtres, enveloppés dans les accusations universelles, restaient impunis. Qu'arriva-t-il? le parti contraire, terrible par ses haines, par ses richesses, par son ancienne autorité et par sa folie religieuse, afflige, au premier changement, le pays de proscriptions, d'exils et de massacres. » Foscolo avoue cependant que la république cisalpine doit à Bonaparte sa résurrection et ses lois; il recon-

naît le génie de Bonaparte; à ses yeux, le premier consul est déjà l'arbitre du monde; mais il lui rappelle que les titres de *capitaine invincible*, de *législateur philosophe* et de *prince citoyen* deviendront, devant l'Europe et la postérité, de sanglantes injures, du moment où cette république, bien que fille de sa valeur et de sa sagesse, restera le jouet de proconsuls voleurs, de citoyens outrecuidans et de magistrats timides. Condamné à accepter la dictature de Napoléon, Foscolo veut croire à l'alliance de la gloire et du génie, et il espère la régénération de l'Italie. « N'entends-tu pas, dit-il à Napoléon, l'Italie qui s'écrie : L'ombre de mon génie s'était réfugiée dans cette ville qui, fondée au milieu de la mer, grandissait à l'abri de toutes les forces mortelles, et il semblait que là les destinées de Rome dussent garder un asile éternel à la liberté italienne? Cette ville a été détruite par le temps qui gouverne les vicissitudes terrestres, par la politique des nations plus fortes, peut-être par ses propres vices, et les générations humaines entendront sortir de ses ruines avec un frémissement plaintif le nom de Bonaparte. Cependant l'accusation deviendra un éloge, car l'histoire, assise sur ces mêmes ruines, écrira : Le sort était contre l'Italie, et Bonaparte contre le sort; il a anéanti une ancienne république, mais il en fondait une autre plus libre et plus grande. Bonaparte voudra-t-il accepter cette gloire? » Foscolo paraît en douter, il fait observer que d'autres aussi grands que lui ont préféré l'infamie, « et de nombreux et illustres exemples, ajoute-t-il, sanctifient désormais cette maxime des sages, que nul homme ne doit être appelé vertueux et bienheureux avant la mort, »

Le royaume d'Italie trouva Foscolo fidèle au programme tracé avec tant d'éloquence à la consulte de Lyon; aussitôt que la politique du premier consul se dessina, le poète ne cessa de protester. « Si nous sommes serfs, disait-il, que le monde sache que nous ne sommes ni aveugles ni lâches. » Déjà suspect lors du procès de Moreau, il avait été relégué à Vincennes : à Milan, il subit les persécutions de la cour française de Beauharnais. Poète solitaire, il tranchait par son indépendance sur cette littérature impériale du royaume d'Italie si éblouissante dans sa pompe servile; tous les écrivains italiens se rapprochaient du trône, et Foscolo chantait *les Sépulcres;* il n'était question que des victoires de l'empereur, et il évoquait les ombres d'Alfieri et de Parini, les ennemis de l'étranger qui foulait le sol italien. Parfois Foscolo aurait voulu imiter Cocceius, qui meurt pour ne pas être souillé par le contact d'une société soumise au joug d'Octave.

La vie, l'histoire, les vertus des anciens, tout devenait allusion entre ses mains; pour lui, l'antiquité, c'était le présent, et toutes les tyrannies du passé se reproduisaient dans la tyrannie de Napoléon.

La réputation de Foscolo grandissait et s'imposait aux ministres du royaume d'Italie; le poète ne les confondait pas avec la cour, et on le vit paraître en 1809 dans une chaire de l'université de Pavie. Entouré par la jeunesse du royaume dans une salle qui retentissait encore des apologies officielles de Monti, Foscolo proclame tout haut que l'Italie est sous le joug de trente tyrans. Son génie familier lui dit qu'il mourra injustement; cependant il parlera, et il parle de cette patrie italienne promise par la poésie de Dante, et de cette nouvelle littérature de l'empire qui pervertit le génie de la nation. Foscolo ne voit dans cette littérature de cour qu'une musique de paroles d'où la pensée est absente, un instrument dont Napoléon s'empare pour étouffer le génie italien; il signale par mille allusions, dans ses écrits et dans sa chaire, les académiciens, les professeurs courtisans, les poètes couronnés, comme autant de bourreaux de la jeunesse italienne. « Tant que nous verrons (ce sont ses paroles) les écrivains jouer le rôle de prêtres de muses mystérieuses dans un temple aux portes fermées, et accuser d'ignorance ceux qui ne veulent pas s'en approcher, quand même tous garderaient le silence et passeraient indifférens, seul je crierai à tous et pour tous : Ne vous laissez pas entraîner dans ce temple; vous vous croyez initiés, vous entendez la mélodie du chant mystérieux, vous êtes déjà couronnés, mais il y a là l'autel, le sacrificateur et le couteau, et la victime manque encore. »

Au bout de deux mois, la chaire de Pavie était supprimée; Foscolo se vengeait en faisant représenter l'*Ajax* sur le théâtre de Milan : Ajax, Agamemnon et Calchas, c'étaient Moreau, Napoléon et Pie VII; la tragédie fut défendue. Le poète répondit dans un journal par un article sur la politique de Grégoire VII : dans les idées de Foscolo, Rome venait d'être sacrifiée comme Venise, et les Italiens n'avaient plus parmi eux, comme au temps de Grégoire VII, un prince électif presque toujours italien et chef de la religion européenne. Foscolo fut exilé à Florence. Là il écrivait sa tragédie de la *Ricciarda :* c'était un appel au patriotisme, la censure le comprit, et la tragédie ne dut point paraître sur la scène.

Ainsi Foscolo marchait contre Napoléon, à côté plutôt que dans les rangs des alliés, toujours comme un citoyen grec, solitaire et indompté : il était naturellement entraîné au rôle de conspirateur. A la nouvelle de la déroute de Leipzig, il rompt son ban, se joint à l'armée natio-

nale et se prépare à la révolte contre Beauharnais avec des généraux italiens. Le poète croit donner la main à des Spartiates, et il ne marche en réalité qu'avec des libéraux milanais : ceux-ci, à leur tour, donnent la main à des nobles de l'ancien duché de Milan; ces derniers s'allient naturellement à une foule de dévots très attachés à la maison d'Autriche : par eux, les fils de la conspiration tombent entre les mains des émissaires autrichiens. Sans se douter de rien, Foscolo était l'un des meilleurs agens des alliés. Son récit de l'évènement le prouve : le poète ne vit autour de lui que des patriciens, des plébéiens, des sénateurs, des guerriers, des rois; il raconte comme Plutarque; il n'y a sur la scène que des individus, des groupes; les idées qui unissent tous ces groupes se dérobent à ses yeux. D'abord il ne conspirait qu'en soldat à Mantoue, il s'agissait pour lui de tenter un coup de main sur la personne de Beauharnais quand le vice-roi traverserait les postes italiens; mais l'émeute qui éclata vers le même temps à Milan, et qui mit fin au royaume d'Italie, tira brusquement Foscolo de ses illusions : il vit clairement que derrière le peuple agissaient les nobles. Cette émeute, il n'en put douter, c'était le duché de Milan qui anéantissait le royaume d'Italie, c'était le duché qui se relevait dans une régence avec sa noblesse, ses dévots, toutes ses jalousies de terroir et ses sympathies autrichiennes. Foscolo demeura confondu devant cette catastrophe, mais il n'était pas au bout de ses surprises : cette régence se montra gracieuse pour le poète qui la détestait; de capitaine elle le fit chef d'escadron. Bientôt Foscolo vit arriver des généraux anglais qui le détournèrent d'une dernière tentative de conspiration, des généraux autrichiens qui établirent la domination de la cour de Vienne; la police arrêta des conspirateurs libéraux. Foscolo cependant était fêté, protégé, entouré de prévenances par les triomphateurs. Napoléon était détrôné, désormais la carrière des honneurs s'ouvrait à l'auteur des *Sépulcres*, l'uniforme de major l'attendait, il ne lui restait qu'à prêter serment à la maison d'Autriche; mais on avait trop compté sur la faiblesse du poète : Foscolo manquait à l'appel, il avait quitté l'Italie pour toujours.

Une femme, la comtesse Albany, l'accusa de versatilité. « J'espérais, répond-il, trouver dans les guerres de Bonaparte une occasion pour conquérir l'indépendance, ou du moins pour livrer un combat qui pût honorer l'Italie; le gouvernement de l'Autriche ferme la voie à toutes les espérances. Après avoir refusé de servir Bonaparte, je ne puis me mettre à la solde de la maison d'Autriche; les nécessités de la nation italienne n'ont rien à démêler avec mes devoirs. » — Dans une lettre

à son supérieur, le général autrichien Friquelmont, Foscolo (1) donne les raisons politiques de son exil volontaire. Il se voit placé entre Murat, Napoléon, les jacobins et la maison d'Autriche. Suivant lui, Murat est incapable, l'Italie est épuisée, la tentative du roi de Naples ne réussira pas. Napoléon a détruit Venise, asservi l'Italie, ensanglanté l'Europe : Foscolo ne l'a pas insulté à l'île d'Elbe, il n'ira pas l'aduler après son retour à Paris. D'un autre côté, le poète se demande s'il doit se joindre à ceux qu'il nomme les jacobins, car il croit naïvement que les jacobins vont livrer un dernier combat au *tyran le plus redoutable de l'univers*. Foscolo, qui les admire, ne veut pas chercher dans des luttes étrangères une mort obscure et inutile à sa patrie. Murat, Napoléon et les jacobins écartés, reste la maison d'Autriche. L'Italie a besoin de la paix, et l'Autriche ne la lui donnera qu'à prix d'argent. Le triomphe de l'Autriche est inévitable en Lombardie. Foscolo ne veut ni accepter sa domination ni lutter sans espoir; il doit songer à son honneur, et la devise autrichienne, pour lui, c'est la honte; s'il prête serment à la maison d'Autriche, il est déshonoré; il se retire donc en Angleterre, décidé à ne plus vendre son épée à aucun roi, et à renoncer pour toujours à toute entreprise politique.

Dans les premières années de son séjour en Angleterre, Foscolo ne chercha qu'à développer librement son génie dans les *revues* en se dérobant aux préoccupations de la politique; mais, après avoir obtenu le succès de curiosité qui ne pouvait manquer à ses premiers travaux sur la terre étrangère, le poète de Zante se vit seul et oublié. Ses coups ne portaient pas, sa parole ne s'adressait à personne; ses écrits passionnés, qui exaltaient l'Italie, restaient confondus dans la foule des *essais* que publient les recueils britanniques. Plus de patriotiques sympathies, plus de hardiesses applaudies; à quoi lui servait son courage? La presse anglaise est libre; le *Times* à lui seul (il l'avoue) est une immense propagande de liberté; ses feuilles arrivent chaque jour dans les climats les plus lointains, et partout cependant les peuples restent dans l'inaction. Alors Foscolo, qui avait risqué sa vie pour la liberté d'écrire, cesse de croire à la force de la parole. Quand il entend les prédications révolutionnaires des libéraux, il rappelle que Mahomet n'a réussi que par la grace des armes. Pourquoi s'occuperait-il de l'humanité, lui qui ne peut pourvoir aux besoins de sa ville natale? L'insurrection d'Espagne, l'insur-

(1) Voyez *Scritti politici inediti di Ugo Foscolo raccolti a documentarne la vita e i tempi*, par M. Mazzini; Lugano, 1844.

rection de la Grèce, les révolutions de Naples et du Piémont, les luttes de la France, la propagande, la puissance du commerce qui réclame la garantie des constitutions, rien ne peut l'émouvoir. Comment Foscolo, le poète grec, croirait-il au libéralisme des bourgeois et des marchands? « Aujourd'hui, dit-il en 1826, que pourrais-je faire? L'Europe est asservie par le commerce, et je ne puis avoir foi dans la diffusion des lumières, de la liberté, dans les progrès de l'intelligence, tant que je verrai les agriculteurs, les patriciens, les lettrés, les guerriers occupés de commerce, toutes les passions généreuses soumises aux calculs des spéculateurs, d'autant plus heureux qu'ils ruinent leur patrie et celle des autres. Les marchands, voilà les maîtres du siècle, et ils n'ont ni patrie, ni autel, ni honneur. Le papier-monnaie, voilà l'invention du siècle, et par là les marchands forgent plus de richesses en un jour que la terre n'en produit en plusieurs années; ils secourent les princes, soudoient leurs armées, calment l'effervescence des révolutions, et forcent les peuples au travail pour qu'ils puissent payer la dette des rois. Arrachera-t-on à la nature plus qu'elle ne donne? Non, l'illusion du commerce passera comme les autres, remplacée par d'autres illusions : en attendant, toutes les révolutions ne sont que des réminiscences, le cœur se refroidit, l'Europe raille les enthousiastes. Quant à l'Italie, *c'est un cadavre*. » Foscolo ne se lasse pas de répéter qu'après les vingt années de la révolution française, il a cessé d'espérer l'indépendance pour son pays, et peu s'en faut qu'il n'accuse de folie les révolutionnaires de Naples et du Piémont.

Foscolo s'efforçait en vain de s'isoler, de s'enfermer dans l'oubli. Trop fier pour se résigner à écrire avec la conviction de n'exercer aucune influence, il renonçait au travail des *revues* et cherchait à gagner sa vie en donnant des leçons de langue italienne; mais sa fierté ne souffrait pas moins dans cette nouvelle carrière : il comprenait trop bien qu'il était pour le monde un objet de pitié, et ce sentiment l'accablait. Puis les préoccupations politiques se faisaient jour au milieu des souffrances morales et brisaient sans cesse la barrière que le poète s'était flatté de leur opposer. C'était l'Italie libérale qui venait le poursuivre jusque dans sa retraite de Londres; c'étaient les whigs qui le protégeaient ou les tories qui le repoussaient. A cette époque, la Grèce était livrée à de graves agitations, et tandis que le ministère anglais voyait un suspect dans l'ami de Capo-d'Istria, les Hellènes accusaient l'exilé de Londres d'une coupable indifférence. Il avait voulu cacher sa vie, et la publicité, la calomnie même, s'en emparaient. La littérature impériale du royaume d'Italie, que Foscolo avait attaquée, s'était permis contre

lui d'odieuses représailles. Diffamé à la fois par des ennemis littéraires et par des ennemis politiques, Foscolo passait pour être au service de l'Autriche, de la Russie, du ministère anglais, et on attaquait jusqu'à sa probité. L'exilé avait long-temps gardé le silence; mais, à la fin de sa vie (1826), la douleur l'emporta, et il se décida à écrire son *Apologie*. Ce livre fut comme l'agonie de Foscolo : le malheureux s'adressait encore cette fois aux écrivains de l'empire, il prenait encore une fois congé de ce royaume d'Italie toujours présent à son esprit (1). « Vous m'accuserez, dit-il, de ne pas respecter les restes de l'homme qui a été le premier parmi les mortels; mais quand je l'ai vu vendre Venise et justifier sa trahison en proclamant que les Italiens étaient *lâches, infames et méprisables*, il avait peut-être raison; depuis, je l'ai admiré peut-être moins qu'il ne le méritait. » Foscolo rappelle sa vie, ses luttes à Milan, à Lyon, à Pavie, son exil à Vincennes, à Florence, sa destitution, son élection cassée à Venise. « Si je n'ai pas perdu la tête sur l'échafaud, dit-il, ce fut clémence ou mépris de Napoléon; mais vous m'avez mis sans cesse dans la nécessité de rendre les armes, ou de vous répondre et de vivre prisonnier d'état. Napoléon voulait se faire le despote de la presse en Europe; je ne vous demandais pas de l'héroïsme, il suffisait que vos luttes intérieures n'excitassent pas l'étranger à nous diviser par la rivalité, l'espionnage et les scandales. Bonaparte vous redoutait, il respectait l'antiquité et les gloires de l'Italie; il vous donnait la liberté de la presse, et il hésitait à la supprimer dans le royaume après l'avoir supprimée à Paris. Cependant vous ne vous êtes servis ni de son respect pour l'Italie, ni de la liberté de la presse. Votre rôle était de lui rappeler jour et nuit que vous étiez ses serfs, à la condition qu'il voulût tenir ses promesses à votre patrie; mais vous ne parliez que de la France, de l'Europe, du *nouveau Cyrus*, du *Jupiter terrestre qui foudroie les géans*, de l'*astre éblouissant de lumière*. Bonaparte nous avait donné une puissance militaire, et, dans son impatience d'armer les nouvelles générations, il mettait des fusils entre les mains de notre jeunesse : l'armée n'attendait que le moment où quelqu'un pût l'émanciper et la guider; la jeunesse vous écoutait avec docilité et admiration; vous avez craint la jeunesse, dédaigné l'armée, vous ne voyiez dans ses rangs que des prétoriens; vous n'avez été utiles ni à l'armée ni aux citoyens. »

Foscolo développe ces idées avec énergie; son invective relève une

(1) *Lettera apologetica a gli editori padovani della Divina Commedia*. Voyez le recueil de M. Mazzini.

à une toutes les calomnies lancées contre sa personne pour les jeter à la face de ses ennemis. Que de bassesses révélées! que d'infamies traînées au grand jour! quelle foule d'espions, de courtisans, de jaloux, tous conjurés contre le poète, tous incapables de le comprendre! Ne l'a-t-on pas attaqué de tous côtés, dans tous les lieux, à toutes les heures? N'a-t-on pas imprimé ses conversations? Ne lui a-t-on pas attribué des épigrammes pour lui faire de nouveaux ennemis? Les uns l'ont accusé de haute trahison parce qu'il attaquait des professeurs nommés par le roi, les autres l'ont dénoncé à Beauharnais; les plus modérés le croyaient envieux. « Envieux de qui! s'écrie Foscolo. J'ai été, je suis, et je serai toujours seul. Je sais que l'histoire italienne se réduit à la supputation des tributs que nous avons payés et aux noms des champs de bataille où les étrangers ont vaincu pour se partager nos dépouilles. Cependant, tant qu'on n'aura pas oublié ces vingt années de vicissitudes et d'agitations, mon nom restera seul, et mon serment ne sera pas répété par une autre bouche que la mienne; une seule route montrera les traces de mes pas; toutes mes paroles révéleront toujours la même pensée, indiqueront toujours le même but et diront qu'aucun soin de fortune ne m'a jamais empêché de combattre pour l'Italie. La nature, l'éducation, le hasard, avaient conspiré pour me séparer de vous; peut-être me suis-je trompé, votre littérature m'exécrera, mais je resterai seul. » On lui reproche de ne pas attaquer l'Autriche. « A quoi bon, dit-il, s'acharner contre l'Autriche? Elle a trouvé un royaume en ruine, des malheurs infinis, des espérances et des peurs également frénétiques, de tous côtés des intrigues et des récriminations, des patriciens et des prêtres avides de places, d'honneurs, et de vengeance, des provinces revenues à leurs anciennes animosités, une capitale qui avait toujours été, même au temps de Machiavel, la sentine de toutes les corruptions. » On veut persuader à Foscolo qu'il est calomnié par les émissaires de l'Autriche; le poète ne le croit pas. Il rappelle que les émigrés de 1821 s'accusaient mutuellement de vol et d'espionnage, il rappelle une longue série de diffamations qu'on a amassées sur sa tête; toutes partent de l'Italie, et il veut s'arracher pour toujours à l'Italie. « Je me suis désormais décidé, dit-il, à ne plus entendre la voix et à ne plus voir la face d'un Italien. J'aimerais la conversation de quelques-uns d'entre eux; mais, ayant vu que tous me poursuivaient, et qu'il m'arrivait toujours le bruit de nouveaux scandales, depuis plus d'un an je me suis caché à tous. A vous la médisance, à moi le bonheur de ne plus vous entendre! » — « L'image de Foscolo est empreinte,

dans cette apologie, dit l'éditeur italien, M. Mazzini, comme celle de Jésus sur le suaire, inconsolable, sévère et dédaigneuse. » — « L'*Apologie* m'a été lue, dit un autre Italien, M. Panizzi, par le malheureux Foscolo, qui blasphéma, pleura, corrigea, commenta devant moi pendant six heures, depuis huit heures du soir jusqu'à deux heures du matin; puis, en pantoufles et en robe de chambre, il m'a accompagné jusque dans Regent-Street. Jamais il ne m'avait été donné de voir un homme plus inspiré; c'était extraordinaire. »

La dernière pensée de Foscolo, abreuvé de dégoûts en Angleterre et tombé dans la misère, avait été de retourner dans son pauvre pays de Zante pour mourir sur la terre où il était né. « Dieu seul, écrivait-il à son parent Bulzo, sait comme je vis depuis janvier (1827); si vers la fin de juillet, je ne m'étais pas décidé à vendre mes meilleurs livres, un jour, en m'élevant un buste, vous auriez pu dire dans l'inscription que votre illustre concitoyen était mort de faim. Au besoin, j'irai chez vous enseigner la grammaire et peut-être l'abécédaire, car j'aime mieux faire le métier de pédant en Grèce qu'en Angleterre. » L'*apologie* que nous avons citée devait figurer dans une édition de Dante: une seconde *apologie* devait être publiée en tête d'une édition de l'Iliade dédiée à la jeunesse grecque. Le dédain qu'il témoignait pour l'Italie livrée à l'Autriche, il le montre pour la Grèce livrée à l'Angleterre. Il se préparait, comme on se prépare au suicide, à rester spectateur impassible de l'insolence anglaise et de la servitude des siens. Dieu lui épargna cette dernière épreuve : il mourut à Londres, veillé à ses derniers momens par un frère du général Riego, sans pouvoir se dérober dans son désespoir à l'ardente admiration de quelques Italiens.

II. — *LE CONCILIATEUR DE MILAN.*
— LES HISTORIENS POLITIQUES DU ROYAUME DE NAPLES ET DU PIÉMONT

L'opposition, sous l'empire, était représentée par des fonctionnaires mécontens ou de jeunes exaltés séduits, comme Foscolo, par les souvenirs de l'antiquité romaine. Les premiers réduisaient tous les problèmes politiques à des questions administratives : accablés par les progrès de l'impôt et par la dictature de Napoléon, ils n'avaient d'autre but que d'échapper aux tyrannies de la guerre pour conquérir toutes les libertés de la paix. Les seconds faisaient de la politique une affaire de poésie; irrités contre le gouvernement, ils prêchaient la révolte sans trop savoir ce qu'ils voulaient. Sous la restauration autri-

11.

chienne, la scène est changée, et l'oppression revêt des formes nouvelles. Une douloureuse expérience a éclairé l'Italie. On veut trouver dans l'administration plus d'intelligence politique; on demande aux poètes un sentiment plus vrai de la réalité. A partir de 1815, les bonapartistes, les libéraux, toutes les nuances de l'opposition se réunissent en un seul groupe. Milan, le centre du royaume d'Italie, reste naturellement à la tête du mouvement littéraire et politique. C'est là que Confalonieri, Pellico, Romagnosi, Rasori, H. Visconti, Berchet, Borsieri, Pecchio, se donnent rendez-vous dans le *Conciliatore* en 1818: l'Autriche imposait l'immobilité, défendait toutes les innovations; l'opposition prêcha le mouvement et réclama une révolution n'importe à quel prix.

Rédigé d'un style vif et caustique, le *Conciliatore* engagea le combat sur le terrain de la littérature. Là se rencontrait cette foule d'écrivains que Foscolo signalait au mépris : c'étaient moins des absolutistes dangereux que des gens simples, naïfs, incapables de soupçonner qu'il fallait une pensée à la parole. Ils passaient paisiblement leur vie dans l'étude des harmonieuses puérilités de la langue. Très révérencieux envers leurs maîtres et seigneurs, ils auraient donné la vie pour la défense d'une phrase bien tournée. Les premiers coups du *Conciliatore* furent dirigés contre cette littérature vide et prétentieuse. Elle était classique, on lui opposa les théories de Bouterweck et de Schlegel: elle invoquait l'autorité des anciens, on lui opposa Camoëns, Shakspeare, Byron, Schiller, Goethe, toutes les autorités du monde moderne; on lui opposa l'antiquité elle-même, qui ne cherchait pas sa poésie dans un âge antérieur. Les classiques parlaient de la nationalité italienne : le *Conciliatore* fit justice de ce patriotisme de pédans et de rhéteurs. Peu à peu, l'horizon du *Conciliatore* s'étendit; les questions littéraires menèrent aux questions pratiques. On se passionna pour l'enseignement mutuel, les bateaux à vapeur, l'éclairage au gaz; on évoqua les souvenirs du royaume d'Italie; bref on franchit la ligne qui sépare la littérature de la politique. Une sourde impatience animait les esprits. On attendait le réveil de l'Espagne, on brûlait de rejoindre l'Angleterre et la France dans la carrière des révolutions, on s'irritait de l'espèce de blocus moral que l'Autriche appliquait aux provinces italiennes. En présence du parti classique qui ne cessait de crier à la décadence du goût, aux barbares, à la profanation, le *Conciliatore* s'efforça d'organiser l'alliance de la littérature et de la politique. Fidèle à son titre, il opposait aux attaques des classiques une théorie où se conciliaient dans un bizarre éclectisme

toutes les idées étrangères, depuis la constitution espagnole de 1812 jusqu'à l'esthétique allemande et aux tendances industrielles de l'Angleterre. Un jour l'attaque fut poussée plus loin; on mit en présence d'un côté la révolution, de l'autre la sainte-alliance; ce fut là le dernier jour du *Conciliatore*. Le lendemain, il cessait de paraître, frappé de cette mort soudaine qu'il s'était prédite à lui-même (1819). Un grand nombre de ses rédacteurs se jetèrent dans le carbonarisme; au bout de deux ans, tous étaient dispersés.

On ne peut rappeler sans tristesse les suites qu'eut pour la plupart des écrivains libéraux la suppression du *Conciliatore*. Pecchio, l'économiste du journal, mourut à Londres, où il s'était réfugié. Un critique qui voulait détrôner les dieux d'Homère, persuadé que l'art doit s'allier aux croyances, H. Visconti, se fit dévot par romantisme et perdait tout son talent. On remarque dans le *Conciliatore* des pages capricieuses sur le monde de la lune, sur la vie d'un ours, etc. Le style en est facile et enjoué; on y sent l'homme du monde; il est impossible d'y découvrir une préoccupation politique. Ces pages ont été écrites par le comte Confalonieri, l'un des moteurs de la révolution de 1814, le chef des fédérés lombards de 1821. L'auteur de ces essais humoristiques devait passer quinze ans au Spielberg pour avoir tenté une seconde fois de délivrer l'Italie de la domination étrangère. Le docteur Rasori, l'un des premiers partisans de Bonaparte en Italie, l'un des premiers à conspirer contre l'Autriche en 1815, se retirait pour toujours de la politique après avoir échappé par miracle aux réactions de 1821. Le jurisconsulte Romagnosi s'éloignait à son tour sans pouvoir échapper cependant au procès de 1821. Son disciple Borsieri usait trois chaînes au Spielberg. Le même sort était réservé à Silvio Pellico, rédacteur en chef du journal. Quelque peu voltairien, peut-être matérialiste, économiste au besoin, Silvio ne prévoyait alors ni sa destinée ni sa conversion. Engagé dans le parti du mouvement, il se battait comme tout le monde; disciple de Gioja, ami de Foscolo, il voulait que la société eût des besoins, du luxe, des illusions. Tout à coup il fut enlevé au monde, et sa vie extérieure fut en quelque sorte interrompue pour dix ans. Il se résigna et accepta la religion de ses bourreaux : le livre des *Prisons* retrace l'un des plus terribles épisodes de cette tragédie de l'innocence persécutée telle que la conçoit le christianisme. Quelques geôliers, des personnages muets, des compagnons d'infortune, le silence de la prison, au-dessus de tout un empereur invisible, seul acteur du drame, au-dessus de l'empereur, Dieu, et nul espoir dans ce monde : voilà le poème

que la solitude inspire à Pellico, poème étrange, et qu'on ne peut comprendre, si on y cherche autre chose qu'une des pages les plus curieuses de l'histoire du cœur. Un autre poète, M. Giovanni Berchet, restait plus fidèle à l'inspiration révolutionnaire du *Conciliatore* (1). Jeune encore, admirateur exalté de Bürger, vers 1816, il parlait pour la première fois à l'Italie du romantisme. Dans le journal de Pellico, il couvrit de ridicule les serviles Italiens; chacun de ses articles était un éclat de rire; sa bonne humeur nuisait à son esprit. En 1821, l'année des supplices, il partit pour l'exil : dès-lors, son ironie s'évanouit, l'indignation réveilla son génie, il se sentit poète comme Bürger; le mouvement rapide et énergique de la ballade de *Lénore* lui revint en mémoire, et ses strophes emportées retracèrent les scènes tragiques de la contre-révolution italienne. La honte, le malheur sous toutes les formes que lui donne la conquête autrichienne, la trahison de Carignano, le rêve de l'indépendance italienne dissipé par la prison et l'échafaud, le pacte des rois contre les peuples, les combats héroïques de la Grèce, voilà ce qui inspire Berchet, voilà ce qu'il raconte avec un accent de colère qui n'avait pas encore retenti en Italie. Exilé depuis vingt-trois ans, Berchet mène aujourd'hui une vie errante; il a vécu tour à tour à Londres, à Edimbourg, en Allemagne, en France, en Belgique. Nulle part il n'a voulu choisir une nouvelle patrie : il refuse l'amnistie de l'Autriche; il ne veut pas revoir l'Italie asservie. Le patriote lombard a tout dédaigné, jusqu'à la gloire; ses vers tiennent en quelques pages, je ne sais pas même s'il s'en souvient; c'est l'indignation qui les lui arrachait, et partout où l'indignation italienne cherche une parole pour s'exprimer, on les répète comme un belliqueux refrain.

A la littérature du *Conciliatore* on peut rattacher comme appendice historique les ouvrages de G. Pepe, de Santa-Rosa et de Colletta, sur les insurrections de Naples et du Piémont. Le général Pepe avait été républicain en 1799. Soldat sous Murat, conspirateur constitutionnel en 1814, il était chargé en 1818 de détruire les brigands dans les Calabres, et il profitait de sa mission pour y organiser dix mille gardes nationaux carbonari, tous dévoués à sa personne par le double lien de la secte et de la discipline militaire. Les brigands disparaissaient, et le bon ordre était assuré ainsi que le succès de l'insurrection. C'est de là que partit en 1820 la révolution de Naples. Le mouvement s'imposa à la capitale; Pepe se trouva naturellement à

(1) *Poesie di Giovanni Berchet*; Paris, chez Baudry.

la tête des insurgés : l'armée, la garde nationale de Naples l'acceptèrent comme chef, la cour était aux pieds du général carbonaro. Le général Pepe, qui a écrit d'après ses souvenirs le récit de ces évènemens (1), se demande quelles sont les causes qui ont perdu la révolution napolitaine. La réponse serait facile; il faut chercher ces causes avant tout dans l'impuissance du *carbonarisme* à pénétrer dans les masses; mais la clairvoyance du général est ici en défaut : il n'a pas le sentiment de la puissance de la multitude et n'accuse que quelques individus. C'est de plus haut qu'il faudrait juger les faits pour comprendre comment l'épreuve des luttes publiques a toujours été fatale aux sociétés secrètes. D'autres conspirateurs napolitains ont publié leurs mémoires; tous oublient que la révolution devait son origine à une conspiration, et que cette conspiration était poursuivie comme un fait exceptionnel dans la société napolitaine. Prêtant au royaume des Deux-Siciles les idées du carbonarisme, ils s'irritent quand ils le voient repousser les tendances révolutionnaires et laisser passer la justice du roi. De là bien des polémiques personnelles, bien des injustices : l'auteur de la révolution, Pepe, n'est pas épargné plus que les autres. On n'a pas vu que le carbonarisme, après s'être emparé de l'état par un coup de main, devait se trouver à son tour écrasé par les forces du royaume aidées de la gendarmerie autrichienne. Il était aisé de prévoir la réaction royaliste; on l'avait vue se déclarer de bonne heure dans le ministère, dans le parlement, dans les églises, plus tard dans les désertions de l'armée, dans les rues de Naples, où la vie des libéraux était menacée par les partisans de Ferdinand. Malgré des symptômes aussi manifestes, les conspirateurs de 1820 s'obstinaient à imputer leur échec à quelques traîtres et même à la perfidie du roi; ils ne soupçonnaient ni la puissance du parti vainqueur ni la faiblesse du parti vaincu.

Après le livre du général Pepe, qui représente le carbonarisme pur de 1820, l'écrit de Santa-Rosa (2) nous offre une autre nuance du libéralisme italien. D'après Santa-Rosa, l'insurrection piémontaise est une révolution contremandée; mais est-ce que l'on contremande les révolutions? Non, les peuples s'insurgent spontanément; les conspirations seules, qui se forment dans les régions du pouvoir et qui se passent de l'action des masses, peuvent être contremandées. L'échauffourée

(1) *Relazione delle circonstanze relative agli avvenimenti politici e militari in Napoli* 1820-21, *diretta a S. M. il Re delle due Sicilie;* 30 septembre 1821.

(2) *Della Revoluzione militare del Piemonte.*

piémontaise nous présente le caractère tout italien d'une insurrection combinée avec une conspiration. D'une part se trouvent des conspirateurs, comme le prince de Carignano, appuyés sur le carbonarisme français et lombard; de l'autre sont des insurgés, c'est-à-dire la jeunesse qui s'indigne, et quelques régimens qui se soulèvent. Le concours de ces deux forces était indispensable, et ce concours a manqué. L'insurrection éclata quand la conspiration gouvernementale avait cessé; Carignano, le levier qui devait tourner l'état, fit défaut, et personne ne put remuer la masse inerte du gouvernement. L'insurrection fut bientôt écrasée.

Le général Colletta (1) est avant tout l'homme du pouvoir : pour lui, presque toute la révolution de 1820 n'est qu'une série de fautes : elle se déclare sans motifs, elle cède sans courage. Colletta ne déguise nullement son mépris pour le carbonarisme. La secte n'est à ses yeux qu'une société secrète bonne pour amuser la curiosité du peuple, mais non pour le délivrer de l'esclavage. Colletta est un bonapartiste, mais au fond il ne combat la révolution que dans les moyens qu'elle emploie et dans les hommes qui la représentent. Ennemi naturel de la monarchie de Ferdinand, il évoque contre elle les plus douloureux souvenirs de l'histoire napolitaine. Jamais écrivain politique n'a ouvert à une cour moderne un plus terrible procès devant la postérité. Colletta n'oublie rien, n'omet aucun détail; il signale toute la barbarie de l'administration militaire et financière, il dénonce les intrigues diplomatiques de la cour : c'est un sombre et affligeant tableau. Cependant quelle sera la conclusion de l'historien? Si les révolutionnaires sont incapables, si les royalistes sont des bourreaux, où donc pourront se fixer les sympathies de Colletta? A part les deux règnes de Joseph et de Murat, quelle époque de l'histoire napolitaine trouvera grace devant le ministre bonapartiste? D'un retour aussi stérile vers le passé au désespoir politique il n'y a qu'un pas pour celui qui ne peut, comme Silvio et Manzoni, se réfugier dans la résignation chrétienne. Aussi Colletta, de même que Foscolo, n'aurait pu échapper au désespoir que par une haine violente contre les idées de la révolution française, contre ces idées qui, également funestes aux révolutionnaires et aux contre-révolutionnaires italiens, créaient au pays une situation si douloureuse. C'est ce sentiment d'irritation contre la France qui a dicté à Charles Botta son *Histoire de l'Italie depuis* 1789 *jusqu'en* 1814.

Si l'on en croit Charles Botta, la liberté est ancienne en Italie; l'his-

(1) *Storia del regno di Napoli*; Paris, 1829.

torien rappelle la république de Gênes ou de Venise comme la juste combinaison d'un patriciat immobile et d'une démocratie municipale. Suivant lui, la France républicaine n'a importé en Italie que l'agitation des esprits, des *lois géométriques* qu'il dédaigne; il va sans dire que Bonaparte est un usurpateur, la France constitutionnelle ne présente « qu'une noblesse sans racines et un pouvoir populaire composé de comtes et de marquis. » Pour mieux se séparer de la France, Botta se replace dans le bon vieux temps, bien décidé à ne marcher qu'avec ses compatriotes, et à lutter contre tout évènement qui troublera les allures naturelles du pays. Le grand mérite de Botta est de vouer un amour profond à sa patrie, de considérer l'histoire comme une sorte de religion nationale, et de savoir pleurer avec le peuple quand il souffre; il est doué d'un grand sentiment historique, même quand il lutte avec ses vieilles idées contre la démocratie moderne. Tout se dispose avec harmonie sous sa plume; sa narration s'étend avec une admirable ampleur, les mille archaïsmes dont son style est rempli ajoutent au charme des vieux souvenirs : aucun effort pour viser à l'effet ou pour donner aux évènemens la symétrie des principes. Son histoire commence par la description de l'Italie avant 1789. Botta fait le tour du pays, il suit le progrès des réformes, il ne trouve sous sa plume que des éloges et des paroles d'enthousiasme, jusqu'au moment où éclate la révolution. Dès-lors l'historien s'indigne, son patriotisme s'épanche; il oublie les réformes, la liberté, il ne combat plus que pour l'indépendance du pays. Chaque mouvement de l'armée française est un crime, toute réforme révolutionnaire une profanation. Libéral au fond, il s'éprend d'amour pour les rois déchus, pour l'aristocratie italienne; il embrasse la cause de Ferdinand IV, de Pie VI, de Charles-Emmanuel, de tous les vaincus, de ces mêmes institutions qu'il voulait réformer. Bien qu'il n'ignore pas les bienfaits de la révolution, Botta ne peut tolérer l'application des lois françaises à l'Italie; sans méconnaître aucun des avantages de la domination de Murat dans la Basse-Italie, il déclare Murat *pire que le Turc*. Enfin, tout en avouant que le règne de Napoléon fait le bonheur des Italiens, il s'abandonne à la plus étrange irritation. Cependant, comme il écrit l'histoire avec une probité sévère, Botta ne peut se défendre de signaler les crimes et les perfidies des anciennes cours, les défaites honteuses des armées nationales, les folies cruelles des populaces. Pour ne pas désespérer de l'Italie, il concentre son affection sur la cour de Turin, la seule qui ait résisté pendant quelque temps à l'invasion. Cette cour met son optimisme à une rude épreuve : que de cruautés inutiles!

que d'aveuglement quand elle refuse les offres de Robespierre, de Clarke, de Napoléon, qui voulaient lui donner Gênes, Milan, la mettre de vive force à la tête de l'Italie et la tourner contre l'Autriche, l'ennemi naturel du pays! N'importe, l'historien piémontais reste fidèle au Piémont, il accepte la conduite de ses ministres, il adopte par haine de la France les plus mauvais instincts du parti rétrograde piémontais. Il respecte donc cette *bonne alliée*, l'Autriche; il parle avec mille égards des généraux autrichiens, il va jusqu'à se réjouir de cette pitoyable émeute de Milan qui finit avec l'assassinat du comte Prina et la destruction du royaume d'Italie. Quelle est la conclusion de Botta? Une incroyable contradiction. Au moment de la retraite de cette armée française par lui si détestée, on le voit ému. « Entre la bataille de Montenotte, dit-il, et la convention de Schiavino-Rizzino, il ne s'écoula que vingt années, mais il faut les compter pour des siècles, et la mémoire n'en périra qu'avec le monde. » Tournez quelques feuillets, les anciens princes reviennent dans le pays, et Botta de s'écrier : « C'est ainsi que l'Italie, après vingt ans de tribulations et de massacres plus funestes pour elle que dix tremblemens de terre et mille éruptions volcaniques, se vit replacée dans son état primitif. » Que penser d'une telle inconséquence? Comment pénétrer dans la pensée de l'historien! Est-il satisfait, est-il affligé de voir l'Italie rendue à elle-même? Quelques mots de Napoléon suffisent pour détruire tout le travail de Botta. « Quant aux quinze millions d'Italiens, dit l'empereur à Sainte-Hélène, l'agglomération était déjà fort avancée : il ne fallait plus que vieillir, et chaque jour mûrissait chez eux l'unité de principes et de législation, celle de penser et de sentir, ce ciment assuré et infaillible des agglomérations humaines. La réunion du Piémont à la France, celle de Parme, de la Toscane, de Rome, n'avaient été que temporaires dans ma pensée et n'avaient d'autre but que de surveiller, garantir, avancer l'éducation nationale des Italiens. Et voyez si je jugeais bien, et quel est l'empire des lois communes! Les parties qui nous avaient été réunies, bien que cette réunion pût paraître de notre part l'injure de l'envahissement, et en dépit de leur patriotisme italien, ces mêmes parties ont été précisément celles qui de beaucoup nous sont demeurées les plus attachées. Aujourd'hui qu'elles sont rendues à elles-mêmes, elles se croient envahies, déshéritées, et elles le sont!... »

A force de combattre l'influence de la France et de sacrifier la liberté à l'indépendance, le patriotisme italien devait s'engager peu à peu dans les voies de la contre-révolution. Ce travers date de la réforme: dès-lors on combattit le protestantisme des *barbares* avec le catholi-

cisme national; plus tard, au XVIIIe siècle, on combattait la philosophie des *barbares* avec les préjugés italiens. C'est l'esprit d'indépendance qui réveilla l'orgueil aristocratique dans l'ame républicaine d'Alfieri. Cette bizarre tendance atteint le dernier terme de l'exagération chez un autre Piémontais, le comte Galliani de Cocconato, qui, au temps du *Conciliatore*, écrit un livre extravagant où il compare l'invasion française aux descentes des barbares (1). On comprend que la censure autrichienne ait protégé de toutes ses forces ce patriotisme rétrograde.

III. — LA LITTÉRATURE ITALIENNE APRÈS 1830. — M. MAZZINI. — M. LE COMTE BALBO. — L'ANONYME TOSCAN. — M. NICOLINI.

L'opposition de la restauration s'était distinguée de l'opposition napoléonienne par des idées plus positives, une littérature plus sérieuse; elle avait fait un continuel effort pour concilier la poésie avec les intérêts du libéralisme. Malheureusement, cet effort avait été impuissant sur tous les points. Le *Conciliatore* rapprochait au hasard des idées contradictoires, les carbonari ne pouvaient appliquer les principes des sociétés secrètes aux affaires publiques de l'Italie, les bonapartistes se trouvaient déplacés dans la péninsule après la mort de Napoléon, les hommes plus modérés méconnaissaient comme Botta la ligne qui sépare la révolution de la contre-révolution. M. Mazzini fut le premier à tenter une voie nouvelle en se plaçant au point de vue de la révolution de juillet. Très jeune en 1828, il fonde un journal littéraire dans sa ville natale de Gênes : l'*Indicatore genovese* est supprimé, au bout de quelques mois, par ordre du gouvernement. L'année suivante (1829), M. Mazzini renouvelle la tentative à Livourne par l'*Indicatore livornese;* nouvelle suppression. Le jeune écrivain ne traitait encore que des questions littéraires, et sa parole passionnée donnait déjà l'alarme aux gouvernemens. A l'époque de la révolution de juillet, M. Mazzini est arrêté avec quelques libéraux de Gênes, jugé par une commission de sénateurs, relégué sans motif dans la forteresse de Savone, puis relâché, après cinq mois, à la condition de ne pas se

(1) Le *Conciliatore* attaqua le comte Galliani de Cocconato, et la censure se repentit d'avoir permis la publication de l'article; une seconde fois, le *Conciliatore* n'attaqua que M. Galliani : la censure, croyant qu'il s'agissait d'une autre personne, se laissa tromper encore. Bientôt cependant un article adressé au comte de Cocconato mettait une troisième fois en défaut la vigilance des censeurs. Ceux-ci ouvrirent enfin les yeux, et protégèrent le comte piémontais sous les trois noms qui le désignaient.

rapprocher de sa ville natale. Au moment de l'arrestation, le père de M. Mazzini, aujourd'hui encore professeur de médecine à l'université de Gênes, se présentait au gouverneur de la ville, M. Venanson, pour savoir quels étaient les griefs de l'autorité contre son fils. — Votre fils, répondait le gouverneur, se promène tout seul d'habitude dans les faubourgs, les jardins et les champs, livré à de profondes méditations. Quelles pensées peuvent donc l'absorber, lui si jeune encore? — A peine sorti de prison, M. Mazzini quitte les États Sardes, arrive à Marseille, et là, il apprend les échecs des insurgés de la Romagne. L'Autriche occupait la moitié de l'Italie; le gouvernement pontifical, protégé par le drapeau autrichien, se livrait à de cruelles réactions; la révolution italienne venait de succomber pour la troisième fois, et désormais les Italiens désespéraient de répondre à l'appel de Juillet. M. Mazzini ne voit là que la défaite du parti modéré; il arrache le drapeau national aux *modérés* de la Romagne, il se sépare du carbonarisme de la restauration pour marcher avec les républicains, et il s'adresse à cette jeunesse italienne que les chefs de 1831 avaient contenue avec tant d'efforts. Les persécutions exaspéraient tout le monde, et il profita de l'indignation générale; les rangs de l'émigration grossissaient chaque jour, il fixa bientôt autour de lui une partie des réfugiés. En France, l'élan populaire n'était pas vaincu, et les dernières agitations du pays semblaient laisser une voie de salut à la péninsule. M. Mazzini se jeta au milieu du combat, il fonda en même temps le journal et la société de *la Jeune Italie*. Ardent, fougueux, animé par la foi des martyrs unie à l'activité fiévreuse du conspirateur, il abordait d'assaut toutes les questions : le temps pressait, et M. Mazzini, tout en publiant ses écrits, préparait à l'insurrection des armes et des soldats. Combattre la politique française, qui résistait au mouvement démocratique, continuer la mission des hommes de 1793, se rallier à *la jeune France*, à *la jeune Pologne*, à *la jeune Allemagne;* briser avec l'aristocratie, avec la royauté, avec la papauté, avec le passé, tel était le programme tracé par M. Mazzini dans le premier numéro de *la Jeune Italie* (1). La France renonçant à la guerre, le révolutionnaire italien voulait que l'Italie se régénérât par elle-même. Dans le second numéro, M. Mazzini demande pourquoi les tentatives de délivrance ont échoué en Italie? « Ce n'est point par la lâcheté des Italiens, répond-il; les peuples ne sont jamais lâches. Ce n'est pas non plus faute d'élémens révolutionnaires. Quand un peuple, divisé en mille fractions, perverti

(1) *Giovane Italia*, Marsiglia, 1832.

par l'habitude du servage, enveloppé d'espions, contenu par les baïonnettes étrangères, dévoré depuis bien des siècles par les haines municipales, lié par l'aveugle force de la seigneurie, par la perfidie cléricale, sans enseignement, sans presse, sans armes, sans aucun lien de fraternité, si ce n'est dans la haine et dans une pensée de vengeance; quand un peuple, réduit à ce point, trouve moyen de s'insurger trois fois en dix ans; quand l'ennemi intérieur cède à la manifestation de la volonté nationale, sans un coup de fusil, sans un cri d'opposition, sans que l'on entende une voix pour défendre la cause de la tyrannie; quand, en dix jours, le drapeau italien est déployé sur vingt villes; quand les hommes libres convoquent avec pleine confiance les colléges électoraux pour déterminer les réformes nécessaires; quand ni les malheurs, ni les déceptions, ni les prisons encombrées, ni les canons pointés contre le peuple, ne peuvent étouffer la pensée révolutionnaire, pleurez sur ce peuple que les circonstances condamnent à l'inaction, mais ne le calomniez pas! » Quel est donc l'obstacle qui s'oppose à la liberté de l'Italie? D'après M. Mazzini, c'est le manque de chefs, le manque de foi et de dévouement dans les hommes. Placé dans l'alternative d'accuser les masses ou les individus, il n'hésite pas, il accuse les individus; c'est là pour lui un dilemme de vie ou de mort, il l'avoue tout haut : si les masses sont coupables, l'esclavage est sanctionné. Entraîné par cette idée, M. Mazzini poursuit de ses attaques, un à un, les hommes du mouvement de Bologne, de Parme, de Modène. Le désarmement des jeunes gens, le renvoi des paysans, Zucchi forcé à l'inaction, Miranesi qui protége le palais du duc, les chefs de Parme qui veulent payer la solde arriérée des employés de la cour de Marie-Louise; la propagande arrêtée sur les trois routes de la Toscane, de Modène, de Rome, dans l'espoir de la non-intervention; des ministres, des chefs indécis, en conférence avec l'ennemi, délibérant sur la couleur des toges du sénat de Bologne, sur les anciens priviléges de la ville, voilà les causes du dernier échec. Suivant M. Mazzini, la révolution était forte, et les chefs se sont chargés de l'isoler et de l'étouffer, tandis qu'il fallait porter dans toute l'Italie la guerre et la propagande démocratique.

Une polémique anonyme essaya de contenir M. Mazzini. — Les Italiens, disait-on, sont unanimes à demander l'indépendance; pourquoi les diviser en vous jetant aux extrêmes limites de la démocratie? — Il n'y a de force que dans les principes, répondait le conspirateur; il n'est donné qu'à la démocratie de soulever les masses et de les unir.... La révolution de 1821 était constitutionnelle; donc elle gardait des rois,

elle admettait l'influence de la cour, celle de l'aristocratie; de là les secrets diplomatiques, les concessions, l'armée confiée à des hommes suspects ou ineptes choisis par le roi; de là enfin tous les échecs des insurgés de Naples et de Turin. Comment le peuple pouvait-il s'intéresser à la révolution, tant que l'aristocratie restait debout? Il fallait réclamer des formes républicaines, et par conséquent provoquer des insurrections populaires, une guerre de bandes et de *guerillas*, abolir l'aristocratie, repousser les rois, les alliances royales, écarter la diplomatie, appeler partout des hommes nouveaux. « C'était là, ajoute le conspirateur, le vœu des jeunes Romagnols en 1831; la jeunesse n'a pas osé rompre avec le libéralisme doctrinaire de la restauration : le dernier désastre prouve que désormais on ne pourra sortir de l'excès du servage que par l'excès de la liberté. »

M. de Sismondi essayait à son tour de combattre la fougue de M. Mazzini. Invité à écrire dans *la Jeune Italie*, il répondit immédiatement (1): « Si par mon nom, par mon exemple, je puis être utile à cette Italie que j'aime comme une patrie, que je ne cesserai de servir de toutes mes forces, et pour laquelle je ne cesserai d'espérer, je vous promets ma coopération. » Il fut beau de voir la déférence filiale du jeune Italien et le noble empressement de l'économiste genevois. M. de Sismondi n'épargnait pas les avis et posait les questions. « Les Italiens, disait-il, peuvent arriver à la liberté par trois voies absolument distinctes : par des réformes pacifiques, par des insurrections nationales, par une guerre européenne qui offre à l'Italie l'occasion de saisir son indépendance. Dans les deux derniers cas, préférez-vous la monarchie ou la république, le gouvernement unitaire ou le fédéralisme? Comment réglez-vous les élections, comment intéressez-vous les agriculteurs à la révolution? Vous êtes unitaire et républicain. Sur les principes, je suis en grande partie d'accord avec vous, c'est-à-dire que, porté par mes sympathies à préférer partout les institutions républicaines, je les désire surtout pour l'Italie. Cependant, si (chose peu probable) le roi de Naples ou de Piémont voulait combattre pour l'indépendance, ne devrait-on pas préférer cette indépendance appuyée sur la force à la liberté? D'un autre côté, la liberté, donnée même par des étrangers à l'Italie, ne serait-elle pas un moyen pour conquérir l'indépendance? Enfin la liberté elle-même présente le plus redoutable de tous les problèmes, celui de la protection des classes pauvres et ignorantes. Doit-on s'acharner contre les doctrinaires, tant que ce

(1) Cette réponse a été insérée dans *la Jeune Italie*.

problème n'est pas résolu? Confierez-vous la protection du prolétaire aux hommes qui partagent ses privations? ils n'ont pas de force; la confierez-vous aux riches? ils seront les premiers à trahir le pauvre. »

Les lettres de M. de Sismondi n'eurent aucune influence; le conspirateur ne comprit pas l'économiste et ne s'occupa que de multiplier les comités révolutionnaires. Suivant lui, l'insurrection et la démocratie devaient résoudre tous les problèmes. « Le peuple, écrivait-il, triomphera du provincialisme, de l'aristocratie, des armées, de l'inaptitude des chefs; le temps des individus est passé, nous sommes aujourd'hui dans l'ère des peuples. C'est par la démocratie que les Italiens doivent arriver à l'unité nationale, à l'indépendance, sans imiter ni les fédérations aristocratiques de l'Allemagne et de la Hollande, ni le fédéralisme démocratique des Américains. La révolution italienne n'aura pas lieu ou elle sortira tout armée de la foule, et l'Italie, après cinq cents ans d'esclavage, libre jadis dans ses nombreuses républiques, redeviendra libre pour ne plus former qu'une seule république. » M. Mazzini se fie tellement à l'élan révolutionnaire, qu'il rejette bien loin toute idée de dictature, car, dit-il, la dictature est individuelle, et elle ne diffère pas assez de la monarchie.

La jeune Italie gagnait du terrain à mesure que se poursuivait la publication du journal de M. Mazzini. Une correspondance active tenait le jeune publiciste au courant de la situation de la péninsule. M. Mazzini livrait à la publicité des détails affreux sur les tribunaux de la Romagne, sur le gouvernement de Modène, sur la police de Naples, qui enfermait des républicains (M. Ricciardi) à l'hôpital des fous. C'était Henriette Castiglioni qui sortait mourante des prisons de l'Autriche, où elle avait suivi volontairement son mari; c'était le père de M. Lacecilia qu'on emprisonnait pour punir le fils d'avoir attaqué le gouvernement napolitain dans le journal de M. Mazzini. Le fils de M. Lacecilia révélait la persécution qui frappait sa famille, et publiait même les lettres désolées de sa mère, mais il restait à son poste plus ardent que jamais. Les provinces italiennes s'ignorent complètement les unes les autres, les persécutions de la Romagne et de Naples restent à peu près inconnues dans la Haute-Italie; l'action des gouvernemens italiens est trop arbitraire pour ne pas exiger le silence le plus absolu de la presse. Qu'on se figure l'effervescence excitée par un journal incendiaire qui portait au grand jour mille faits de nature à mettre les armes à la main des plus indifférens. Il est inutile de dire que le journal fut défendu, que ce fut un crime d'en posséder des exemplaires, un crime puni de trois ans de galères en Piémont, et de

plus une preuve que le détenteur appartenait à la conspiration. Les contrebandiers refusaient de colporter *la Jeune Italie*. Malgré toutes ces entraves, la distribution se faisait par des conspirateurs; les exemplaires partaient de Marseille en paquets à l'adresse de personnes qui devaient se trouver à un rendez-vous fixé d'avance : le journal arrivait ainsi au comité de chaque ville, le comité le distribuait aux abonnés, c'est-à-dire aux affiliés de *la jeune Italie*. Ceux-ci ne se connaissaient pas entre eux, chacun relevait d'une direction centrale, et ces diverses directions ne relevaient que de Marseille. Grace à ces mesures, la société restait dans l'ombre, et le journal, transmis de main en main, finissait par se faire lire partout. Dans certaines villes, les émissaires de *la jeune Italie* circulaient le soir dans les rues et jetaient les numéros du journal sur le seuil des boutiques, aux portes des théâtres, et dans les endroits les plus fréquentés. Jamais écrit périodique n'a été rédigé avec plus d'activité, transmis avec plus de courage; les conspirateurs risquaient leur tête, et personne n'hésitait. *La Jeune Italie* forma l'opinion. Une conspiration démocratique devait embrasser peu à peu la péninsule : Gênes et Alexandrie étaient les foyers les plus ardens des tendances républicaines; venaient ensuite Turin, Chambéry, la Lombardie; l'Italie centrale, pour le moment écrasée, restait en dehors du mouvement. Une partie des ventes de carbonari napolitains se ralliaient à M. Mazzini par l'entremise de quelques émigrés de 1821. Les jeunes gens, encore agités par la révolution de juillet, se groupaient autour du publiciste démocratique. Un soulèvement formidable semblait n'attendre que l'occasion d'éclater; cette occasion se présenta bientôt.

C'est le gouvernement du roi Charles-Albert qui prit l'initiative des mesures de répression contre la propagande. Il s'était aperçu qu'on cherchait à corrompre l'armée; aussitôt il fit pointer les canons sur Gênes; trois personnes furent exécutées dans cette ville, trois à Chambéry, six à Alexandrie; soixante conspirateurs se virent condamnés aux galères et à la prison (1833). L'Autriche envoya au Spielberg plusieurs sectaires. En présence de la terreur qui se répandait dans la péninsule et arrêtait tout à coup la propagande, malgré les persécutions des polices et les centaines d'émigrés qui partaient de l'Italie, M. Mazzini ne voulut point reculer. L'émigration demandait une vengeance, *la jeune Italie* s'exaltait en Piémont et à Gênes : M. Mazzini tenta le sort, se joignit à un comité polonais, et projeta l'expédition de Savoie, où la fatalité des circonstances lui imposa toutes les fautes qu'il avait reprochées à ses devanciers.

A qui s'adressait M. Mazzini? Au peuple, et son action se fondait sur les sociétés secrètes. De qui se méfiait-il? Des chefs, et il se laissait imposer un Polonais, le général Romarino, pour le mettre à la tête de l'expédition. Comment devait se faire la révolution? Par les masses, par les bandes, par le pays, et on partait de Genève avec une poignée d'hommes que Romarino inspectait et régentait comme une grande armée. C'est à peine si M. Mazzini, après mille efforts, entraînait cinq cents personnes; c'est à peine si ses amis, poursuivis par la police, parvenaient à se réunir, dans le village d'Annemasse, au nombre de deux cents, dont la moitié n'étaient pas Italiens. Romarino, qui s'était toujours montré indécis, les abandonnait avant d'avoir vu l'ennemi, et, dans une seule journée, M. Mazzini vit s'évanouir tout le travail d'une propagande de deux ans.

Récemment, en 1842, M. Mazzini, après un silence de huit années, s'est adressé de nouveau à la jeunesse italienne. Exilé d'Italie, de France, de la Suisse, réfugié à Londres, il établissait une école d'ouvriers et un journal sous le titre d'*Apostolato popolare*. Des écoles et des journaux, obéissant à la même direction, se sont fondés dans les pays les plus lointains. A Montévideo, l'*Italiano* compte, à ce qu'on dit, cinq mille abonnés; des écoles d'ouvriers italiens ont été fondées à Boston et à New-York par d'autres émigrés. Nous retrouvons dans l'*Apostolato popolare* le jeune homme de 1832 avec toutes ses convictions et tout son dévouement, mais non plus avec la même confiance dans le succès immédiat de ses efforts. Ce n'est pas que M. Mazzini n'ait conservé un grand ascendant sur ses amis. L'obstacle contre lequel il lutte, c'est son propre découragement; on voit qu'il ne marche plus au combat, mais au martyre. « Il vient de s'écouler, dit-il (1), huit années, longues, funestes, obscures. J'ai vu toute la génération née avec le siècle, élevée dans l'orgueil et la menace, vieillir, s'avilir, s'affaisser dans l'oisiveté patiente de l'esclavage et dans les calculs ignobles de l'égoïsme, qu'elle flétrissait autrefois en paroles. J'ai vu des hommes qui avaient juré la délivrance de l'Italie retomber dans l'inertie parce qu'après deux ans d'efforts tièdes et interrompus ils n'avaient pu créer un peuple. J'ai vu des jeunes gens fervens de cœur et d'esprit qui disaient presque avec insulte aux cendres de nos pères : *Nous ferons mieux*, et ils reculaient tremblans devant le sang des premiers martyrs en livrant le camp à l'ennemi. Ils avaient des velléités d'espérance et point de foi. J'ai vu le scepticisme, le froid et mortel scep-

(1) 31 décembre 1842 : *Apostolato popolare.*

ticisme pénétrer dans les esprits sous les apparences de la philosophie, et vos maîtres, ô Italiens! vous humilier d'abord par la terreur, puis par le pardon que vous acceptiez en applaudissant, tandis que quelques-uns d'entre vous descendaient à des bassesses et à des adulations méprisées. J'ai vu davantage et je me tais, par pudeur, devant l'étranger... » M. Mazzini ajoute qu'il a écrit parce qu'il croyait, et qu'il écrit encore parce qu'il est prêt à donner sa vie pour sa croyance.

Désormais les théories des républicains de 1830 ont cessé d'être redoutables. On a reconnu en France qu'il ne suffit pas de rogner une liste civile pour que les classes pauvres se trouvent soulagées du corps; on s'est convaincu que les masses ne se laissent pas entraîner au seul nom de république, d'une république qui imposerait la guerre et par conséquent un redoublement d'impôts. De là les nombreux déserteurs du parti républicain. Les uns ont abordé la discussion constitutionnelle, les autres se sont jetés dans les théories aventureuses du socialisme. M. Mazzini, qui n'est ni communiste, ni socialiste, ni constitutionnel, qui reste toujours républicain, et revient sans cesse au programme de la *jeune Italie*, croit s'apercevoir enfin qu'il faut *refaire le peuple italien* si on veut l'appeler à la liberté, qu'il faut exiger la vertu et presque le martyre des chefs révolutionnaires, qu'il faut différer le combat en se condamnant à une douloureuse abnégation. De là sa tristesse, qui peu à peu remplace son ardeur; de là ses efforts pour moraliser la classe des ouvriers, de là ses récriminations injustes contre les chefs naturels de l'éducation nationale, je veux dire les écrivains de l'Italie. « Vous avez suivi, dit-il, depuis long-temps cette vieille maxime d'après laquelle la république des lettres est séparée de la république civile, et cette maxime, appuyée par les princes, les jésuites, les académies, vous a éloignés du peuple. Vous avez été prosateurs, versificateurs, érudits, pédans et jamais citoyens; votre langue, quand elle n'est pas impudemment lombarde ou toscane, est factice; c'est une langue de lettrés, et notre public se réduit à un public de lettrés. Le jour où l'on vous contesta la liberté de la pensée, c'était à vous de lutter par la parole, par les écrits, par les conspirations, dont le mot seul vous fait frissonner, par les conspirations, folles et ruineuses là où les voies légales sont ouvertes au progrès, mais saintes et nécessaires là où toutes les voies sont fermées. Il fallait lutter au moins par le silence, le silence de Thraséas, le silence absolu, le silence de l'homme qui ne veut pas profaner la vérité en la mutilant. »

Tandis que M. Mazzini lutte contre une foule découragée, on voit que d'un autre côté il est aux prises avec une nouvelle génération de

révolutionnaires qu'il s'efforce en vain de contenir. Les frères Bandiera demandaient le concours du comité de Londres, et le comité leur refusait son appui; ils voulaient faire une descente dans la Romagne, et le comité s'opposait à ce projet. L'année dernière, M. Mazzini défendait la *jeune Italie* contre les imputations qui lui attribuaient le mouvement manqué de la Romagne. « Non, disait-il, elle n'a pas échoué, car elle n'a rien tenté. Les frères Muratori ne se réunissaient que pour éviter des arrestations. » On pense bien que le chef de la *jeune Italie* ne manque pas d'attaquer le gouvernement pontifical. « Un fait, dit-il, qui dans un pays organisé aurait donné matière à une réclamation diplomatique, a jeté la terreur dans la cour de Rome et dans son gouvernement. Incertain, tremblant, voyant des conspirateurs dans toutes les personnes influentes, voulant les emprisonner toutes et n'osant pas mettre la main sur une seule d'entre elles; pactisant pour éloigner les plus redoutables, et se méfiant des Suisses mécontens et suspects, le gouvernement du pape a présenté dans ces deux mois (septembre et octobre) le spectacle le plus hideux que Dieu ait réservé pour ses créatures, celui d'un tyran saisi par la peur.... Vous l'avez vu, ô Italiens : une bande a jeté la terreur dans un gouvernement de la péninsule, et je vous répète ce que je vous disais il y a dix ans : la première bande italienne suffira à délivrer le pays. L'insurrection est possible dans tous les états italiens; si elle s'empare de toutes leurs ressources, elle peut tenir tête à l'Autriche, et si elle exprime les vœux du pays, le pays est sauvé. »

Il est malheureux que M. Mazzini ait été condamné aux exagérations d'une opinion extrême. Son talent l'appelait vers la littérature, son activité politique réclamait au moins un théâtre où elle pût se développer; sa polémique, nette, serrée, véhémente, était prédestinée aux grandes luttes. Aucun conspirateur italien n'a exercé une influence personnelle plus forte et plus étendue. La plupart de ceux qui ont approché M. Mazzini ont été subjugués; ceux qui résistent ne se séparent pas de lui sans émotion et sans souvenir. Que de persécutions n'a-t-il pas défiées! Il y a quatorze ans que M. Mazzini est mêlé aux luttes politiques; ces quatorze années n'ont été pour lui qu'un long martyre. Le gouvernement piémontais ne pouvait supporter à Gênes ni ses attaques ni son silence; à Marseille, M. Mazzini écrivit les derniers numéros de *la Jeune Italie* en fuyant de maison en maison pour échapper à la police française. De Londres il devait combattre à Paris la diffamation qui lui imputait les assassinats de Rhodez; à Londres même, le chapelain de l'ambassade de Sardaigne prêchait contre lui du haut de la chaire

pour éloigner les ouvriers italiens de son école. Hier enfin, c'était le ministère anglais qui décachetait ses lettres pour dénoncer ses espérances et ses amis aux polices austro-italiennes, et les persécutions contre les réfugiés se renouvelaient en Italie et même en France. Après tant d'efforts, après tant de sacrifices, le conspirateur de Gênes, exilé aujourd'hui de tout le continent, n'a que l'honneur d'être l'homme le plus compromis de l'Italie; avec moins de souffrances, s'il s'était maintenu à Marseille en développant des idées plus modérées, il pouvait devenir un des hommes influens de son pays.

Depuis l'expédition de Savoie, le parti national, inopinément relevé par l'échec des exaltés, a cherché naturellement à résoudre en sa faveur les problèmes posés par M. Mazzini. L'insurrection étant impossible, il a voulu démontrer qu'il fallait préparer le peuple à un mouvement national par des moyens pacifiques à la portée de tout le monde. Tel était, en propres termes, le projet d'une société anonyme qui imprimait son manifeste il y a cinq ans (1). Des hommes très respectables et profondément découragés proposaient d'habituer les Italiens à considérer Rome comme la capitale de la péninsule, d'activer la correspondance des vieilles académies italiennes; ils recommandaient les voyages, les exercices gymnastiques, la chasse, la natation. On parlait de multiplier les salles d'asile, les hôpitaux, de fraterniser avec les basses classes dans les églises et dans les fêtes populaires, de répandre la langue italienne, de supprimer les patois, d'ouvrir une foire de livres à Pise, à l'imitation de celle de Leipzig. Bref, on voulait faire la charité à l'industrie, au commerce, au pays; on remplaçait la politique par la morale, dans l'attente d'une insurrection très éloignée.

M. le comte Balbo a présenté sous une forme nouvelle et plus décourageante encore les vœux des réformistes italiens. L'auteur des *Espérances de l'Italie* (2) ne croit pas qu'on puisse faire des révolutions sans la permission des diplomates, des princes, des rois, et sans des armées parfaitement équipées. Il a beau jeu contre les projets des patriotes italiens. Veulent-ils fonder des républiques fédératives? c'est là une idée *criminelle*. Proposent-ils de relever le *royaume d'Italie?* le royaume d'Italie était une *solennelle imposture* de Napoléon; il n'y a qu'une *politique de boutiquiers* et de *rhétoriciens* qui puisse y revenir. Espère-t-on qu'un prince réunira un jour l'Italie sous un seul gouvernement? cet espoir est un rêve. Les dynasties régnantes pour-

(1) *Nostro parere sulle cose d'Italia;* Paris, 1839.
(2) *Delle Speranze d'Italia;* Paris, 1844.

raient-elles un jour se liguer pour combattre l'Autriche et conquérir l'indépendance? c'est là un autre rêve. La chute du gouvernement pontifical pourrait-elle modifier la politique italienne? ce n'est qu'une illusion de plus; ce gouvernement sera toujours la gloire de l'Italie, et peut-être est-il réservé à un pape de régénérer le pays. Ainsi l'espoir des républiques, l'espoir du royaume d'Italie, l'espoir d'une domination nationale, l'espoir d'une ligue nationale, tout est rejeté par M. Balbo. Les patriotes parlent-ils de s'insurger? suivant lui, une insurrection nationale de vingt-trois millions d'hommes est une absurdité. Enfin pensez-vous qu'une conflagration européenne offrira à l'Italie l'occasion de s'insurger? nouvelle erreur, la paix du monde est assurée à jamais. Quelle est donc l'espérance qui reste à l'Italie? Une seule, celle d'une guerre contre les infidèles : le jour où l'empire turc tombera, l'Autriche prendra possession d'une partie de la Turquie, et, avec la permission des diplomates, l'Italie restera naturellement indépendante. Sans entrer dans les détails du partage, il nous suffira d'énoncer la conclusion de M. Balbo; elle se réduit à livrer la Lombardie à la maison de Savoie, et à augmenter de quelques fractions de territoire les deux duchés de Parme et de Modène. Voyant les réformistes mettre bas les armes pour encourager les exercices gymnastiques dans la vague attente d'une insurrection lointaine, M. Balbo comprend que ces tendances inoffensives ne sauraient effrayer les gouvernemens; il supprime jusqu'à l'ombre d'un projet d'insurrection, et prétend concilier à l'amiable tous les différends entre les libéraux, les princes et l'Autriche. Il veut bien qu'on se prépare à la guerre par des exercices gymnastiques, mais il veut aussi que les athlètes formés dans ces palestres entrent dans les armées des princes italiens; il songe sans doute à augmenter les forces militaires des états de la péninsule, dans la prévision d'une époque d'indépendance, mais cette éducation guerrière doit se faire en secondant l'Autriche dans la conquête de la Turquie. Les conseils les plus paternels de patience et de résignation sont prodigués aux Lombards et aux Vénitiens; M. Balbo les encourage à servir sous le drapeau impérial, et toujours pour aider leur maître à s'emparer de la Turquie. En d'autres parties de son livre, M. Balbo conseille l'état militaire comme très salubre; il ne se montre pas moins porté pour la marine, qu'il trouve sanitairement excellente. Quant aux constitutions, l'écrivain piémontais ne veut pas qu'on les impose aux princes; ce serait les irriter, entraver la conquête de la Turquie. C'est aux princes de concéder librement des garanties, et certes les princes italiens s'empresseront de les accorder quand personne ne les demandera, surtout après le partage de l'em-

pire musulman. Il est difficile, on l'avouera, de mettre l'Autriche aux frontières avec une politesse plus exquise, et de congédier le parti libéral avec une plus tendre bienveillance.

Le livre de M. Balbo pourrait s'appeler l'*Anti-Mazzini*. Le conspirateur de Gênes ne parle que liberté, le comte piémontais sacrifie la liberté à l'indépendance; M. Mazzini ne rêve que guerre et insurrection, M. Balbo ne rêve que paix et obéissance; l'un ne conçoit le patriotisme qu'en renversant les gouvernemens, le patriotisme du second consiste à les fortifier tous. Entraîné par ses instincts conservateurs, M. Balbo voit, comme tous les anciens sanfédistes, dans la suprématie du pontife le terme lointain des agitations de l'Italie. Aussi l'opposition du comte piémontais contre le cabinet de Vienne est-elle des plus faibles. — L'Autriche, dit M. Balbo, attente à la liberté des princes italiens. — Mais qu'importe aux Italiens la liberté du pape et du duc de Modène? M. Balbo oublie-t-il que ce sont les princes italiens qui ont appelé l'Autriche en 1799, en 1814, en 1821, en 1831? C'est la cour de Vienne, suivant le comte piémontais, *qui force les princes à faire le mal; le pape gouvernerait mieux s'il était moins assujetti à l'Autriche.* En accusant l'Autriche à tort, M. Balbo ne s'expose-t-il pas à lui livrer trop facilement la victoire? Est-ce la faute de M. de Metternich si le roi de Sardaigne a attendu jusqu'en l'an de grace 1836 pour abolir la justice féodale dans son île, si le code piémontais n'a été publié qu'en 1837? Sont-ce les lois de l'Autriche qui jettent l'anarchie dans les États Romains, qui ruinent les propriétaires du duché de Modène, qui condamnent les Siciliens à mourir de faim sur la terre la plus fertile de l'Europe? L'Autriche a-t-elle défendu à la Toscane d'être le meilleur gouvernement de l'Italie? Cruelle dans ses répressions, n'a-t-elle pas été bien surpassée par les fusillades de 1833 en Piémont, par les massacres siciliens de 1837, et même par les exécutions napolitaines et romaines de cette année? Sans doute le roi de Piémont protège la république des lettres, mais en 1844 c'est la liberté et non pas la protection que l'on demande, et cette liberté est mieux garantie en Lombardie que dans le Piémont, à Modène et à Naples, contre les tentatives hostiles du parti guelfe. Gioja et Romagnosi auraient-ils pu écrire en Piémont? Quelle est la *revue* lombarde qui ait été supprimée comme le *Subalpino*, l'*Indicatore genovese*, les *Letture popolari*, etc.? M. Balbo nous apprend que les *guelfes forment le parti sans comparaison le plus sage, le plus politique, le plus vertueux, le plus italien;* fidèle à la tactique des hommes de son opinion, il cite les anciennes gloires de l'Italie, les républiques du moyen-âge, la mission des papes d'une autre époque. Hélas! nous vivons en 1844;

au lieu de parler de Grégoire VII, qu'on nous parle de Grégoire XVI; au lieu de rappeler les anciens guelfes, qu'on nous entretienne des exploits de Ruffo, Pallotta, Rivarola, Albani; au lieu d'invoquer les souvenirs de la ligue lombarde, occupons-nous des sanfédistes, des volontaires, de l'inquisition, du prix courant auquel se vend la justice dans les États Romains, de la banqueroute imminente dans les finances du souverain pontife. Et si M. Balbo voulait parler des *espérances de l'Italie*, pourquoi réduire le problème politique de la péninsule aux proportions mesquines de la cour de Turin? Pourquoi laisser dans l'ombre la situation de Naples, de Rome, de Modène, des quatre Légations? S'il voulait enfin combattre l'Autriche, pourquoi se borne-t-il à une rivalité de province et à de vulgaires détails sur les croix du mérite civil, tandis qu'il s'agissait d'un fait immense, terrible, de cette domination autrichienne qui s'impose aux princes comme aux peuples, contient sans bruit 23 millions d'hommes depuis trente ans, et dissipe les révoltes militaires de Naples, du Piémont, l'insurrection civique de la Romagne, avec moins d'efforts qu'il n'en faut ailleurs pour venir à bout du moindre rassemblement? L'Autriche, n'est-ce pas l'étranger? si elle limite le despotisme italien, n'est-ce pas pour le fortifier? n'a-t-elle pas manqué au rôle modérateur que lui avait confié la sainte alliance? n'a-t-elle pas appuyé à Modène, à Rome, à Naples, en Piémont, des cruautés, des abus judiciaires qu'elle proscrit dans ses propres états? Il n'était pas difficile de signaler les tristes effets de la domination étrangère en Italie. Malheureusement M. Balbo s'est mis au point de vue guelfe plutôt qu'au point de vue national, et il a trouvé moyen d'avoir tort, même à l'égard de l'Autriche. Au-delà de M. Balbo, qui continue à son insu Botta et la tradition piémontaise, il n'y a plus que les ultras, le parti jésuitique, en un mot ceux qui, comme M. l'abbé Gioberti, reproduisent les déclamations anti-françaises du comte Galliani, envenimées cette fois par une tendance sanfédiste très prononcée.

Deux poètes, M. Nicolini, de Florence, et un anonyme toscan représentent une nouvelle réaction démocratique et religieuse contre les néo-guelfes et les néo-gibelins. Le poète anonyme écrit en dialecte toscan (très légère nuance de l'italien). Ses vers ont fait le tour de l'Italie copiés à la plume; dernièrement la presse s'en est emparée, et le recueil des satires toscanes vient de paraître à Lugano (1). Le

(1) *Poesie italiane tratte da una stampa a penna senza licenza de' superiori*; Italia, 1844.

meilleur de ces petits poèmes est le *Toast de M. Girella*, ou, pour traduire littéralement, M. Girouette. Le verre à la main, dans les épanchemens du dessert, M. Girouette nous apprend comment il a mené sa barque au milieu de tous les orages politiques. Le digne homme est avocat du fisc et décoré. Il a volé les églises avec les jacobins; il a pendu les jacobins avec les alliés; il a servi Napoléon, la restauration; il a fréquenté les carbonari et il les a vendus : c'est pourquoi il a prospéré. Escroc, voleur au nom de la loi, menteur par calcul, espion par spéculation, sérieux, fanatique en public, plaisant et joyeux dans l'intimité, il s'épanouit entre l'inquisition et les conspirations; M. Girouette duperait Satan lui-même. Dans ses livres, il a *célébré les trônes, les peuples, la paix, la guerre, Louis XVI, l'arbre de la Liberté, Pitt, Robespierre, Napoléon, Pie VI et Pie VII, Murat, Fra Diavolo*, etc., et le seigneur Girella se moque de tout : « Vivent les arlequins, vivent les marionnettes, les gibelins, les guelfes, les masques de tous les pays! vive qui est monté, vive qui est descendu! »

Dans ses autres poèmes, l'anonyme toscan met en scène l'inquisition italienne; cette inquisition vous étouffe, elle entoure d'espions le public des théâtres, elle prend tour à tour les formes de l'amitié, de la prudence, de la religion, de l'intérêt; elle est savante, instruite, éclairée; elle vous force d'être infame ou idiot. L'anonyme, admonesté par le commissaire de police, se promet de respecter les sbires, de tirer son chapeau aux sergens de ville; il achètera un masque à la boutique sanfédiste, il fréquentera les églises. C'est ainsi qu'il vivra tranquille : il se fera délateur avec dignité; partant il sera considéré, et au lieu d'être pendu il fera pendre ses amis. Ce sont là de sombres plaisanteries. *L'Apologie du limaçon* vous fait envier le paisible limaçon, *cette bête bienheureuse qui ne se comprom et jamais.* « Écoutez, ô bourreau! dit le poète, admirez ce prodige de la nature. Si on lui coupe la tête, sa tête se reproduit! » Dans *la Mort de François Ier*, l'anonyme peint la jubilation des carbonari et la panique des gouvernemens. Mais le canon gronde; qu'y a-t-il? Rien, un autre empereur : *habemus pontificem;* et *le Couronnement de Ferdinand Ier* nous fait assister à la comédie officielle des princes italiens qui vont entourer le roi des rois par la grace duquel ils tondent les peuples de seconde main. *Le Morphée de la Toscane, le Don Juan protestant de Lucques, le Paladin de Naples*, etc., toute la procession des princes défile devant le poète, qui esquisse de terribles caricatures. Les strophes les plus vives sont dirigées contre le souverain pontife. « Le pape Grégoire, dit l'anonyme, reste seul à Rome; l'agitation du siècle est arrivée dans

les colonies du purgatoire; la terre des indulgences est devenue stérile; les harpies sont descendues dans le sanctuaire et le saccagent. Oh! vengeance de Dieu! Le Cosaque convoite la robe d'Aaron. Toi qui es destiné à entretenir l'arbre saint du Christ, reprends donc la riche pauvreté de l'Évangile. Que d'autres déchirent notre corps; que ton double joug cesse d'enchaîner notre ame; vois comme la foi se meurt: vois comme le désespoir nous tourmente, comme le monde s'égare à la recherche d'une foi nouvelle. Rappelle les malheureux qui doutent, et arrache le masque d'abord à toi-même, puis aux tyrans. Que si tu vends l'anathème aux puissans, une autre voix criera aux peuples : Non, cette couronne n'est pas fondue avec les clous sacrés, comme l'avait imaginé un délire populaire; Christ n'a pas légué les armes de son martyre pour ourdir des fraudes; cette couronne n'est pas forgée avec le soc qui labourait la terre de l'ancienne Rome, c'est une épée de larrons du Nord tordue en couronne. » L'anonyme bafoue les vices de l'Italie officielle avec un vigoureux entrain qu'on ne retrouve aujourd'hui chez aucun poète italien; personne ne se montre plus profondément convaincu que c'est l'imposture qui gouverne, mais il espère dans la vitalité secrète de l'Italie. M. de Lamartine écrivait que l'Italie est *la terre des morts*. Le poète se sent vivre, et il riposte avec une hautaine ironie : « Nous sommes donc les spectres de l'Italie! Momies depuis le sein maternel, notre nourrice est le fossoyeur; c'est perdre l'eau que nous baptiser; nous volons l'église quand elle célèbre nos funérailles. Nous ressemblons aux fils d'Adam, on nous prend pour des hommes, et nous ne sommes que des squelettes! O ames abusées, que faites-vous ici? Résignez-vous, rentrez dans le royaume des morts. L'histoire ne vous compte pas; que vous importent, ô fantômes, la liberté et la gloire! Pourquoi réciter des discours? Psalmodions un *requiem*, car l'Italie est sous un drap mortuaire. Nicolini est mort, Manzoni enterré dans les bibliothèques. Comment, ô Lorenzo, peux-tu donner au marbre la vie que tu n'as pas? Qu'était Romagnosi? Une ombre qui pensait et faisait trembler les vivans..... O moines surveillans! ô sbires inquisiteurs! laissez là vos ciseaux ignorans; les morts pensent-ils? Pourquoi nous mutiler même dans le cercueil? A quoi bon cette forêt de baïonnettes qui nous entoure? Gardez-vous les morts avec tant de jalousie? Pourquoi vous attachez-vous à nos os? Est-ce pour faire des études anatomiques? Mais le théâtre de la nature a ses entrées et ses sorties; à nous le tombeau, à vous la vie, car nous étions grands quand vous n'étiez pas encore nés! Nos murailles, nos ruines même, sont un catafalque; le soleil brille sur

le monument comme un éternel flambeau; les roses, les violettes, les vignes, les oliviers, voilà nos symboles funèbres, notre cimetière fait envie aux vivans! Pauvres cadavres que nous sommes, laissons dire, et l'heure de la résurrection sonnera! »

Tandis que l'anonyme toscan dirige ses satires contre le parti guelfe et le parti gibelin, M. Nicolini les combat par l'invective tragique de son *Arnaldo da Brescia* (1). Arnaldo est le grand agitateur du XI[e] siècle en Italie; ennemi de la puissance temporelle des papes, défenseur des républiques italiennes, il était brûlé à Rome au moment d'une trève entre Adrien IV et Frédéric Barberousse. C'est là le héros de M. Nicolini. Ne demandez pas au poète de Florence cette poésie mythique que rappelle le nom seul de Barberousse; le héros allemand, en touchant le sol italien, devient homme; ses invincibles armées de la légende sont vaincues à Legnano; son expédition en Orient est une faute politique, ses compagnons d'armes sont des barbares: Barberousse n'est plus le demi-dieu des traditions septentrionales, c'est le personnage odieux nargué par les villes lombardes et joué par un pape. Ne demandez pas non plus à M. Nicolini le sentiment des anciens temps, ne cherchez pas dans son drame les hommes du moyen-âge; son empereur, ses princes de l'empire, ses moines, son pontife, tous ses personnages pensent comme nous et parlent notre langage. La Romagne est opprimée par le système austro-guelfe, voilà la donnée de M. Nicolini; cette donnée, il la transporte dans un épisode du XI[e] siècle, et le supplice d'Arnaldo offre le symbole dramatique du sacrifice de l'Italie. Le poète de Florence reste fidèle aux traditions classiques; pour marcher droit sur l'ennemi, ne fallait-il pas recourir à l'injure héroïque?

La scène s'ouvre à Rome, le peuple et l'aristocratie sont en présence; déjà la lutte est presque engagée; le peuple meurt de faim, et l'impudente richesse des cardinaux insulte à la misère des basses classes. Arnaldo se met à la tête du peuple; Adrien IV, qu'on vient d'élire, est le chef du parti guelfe. Cependant Frédéric Barberousse approche de Rome. Au second acte, le pontife veut gagner le moine à sa cause; Arnaldo résiste, ses partisans attaquent les guelfes, un cardinal tombe assassiné, et l'acte se termine par une belle scène où le clergé lance l'anathème contre le peuple. L'anathème disperse l'émeute, la confession révèle les coupables, une série d'épisodes étale aux yeux du spectateur toutes les ressources de la police pontificale,

(1) *Arnaldo da Brescia*, tragedia, di G. B. Nicolini; 1843.

toutes les intrigues des moines ; une terreur religieuse s'est emparée des partisans d'Arnaldo, qui reste abandonné et doit chercher un refuge dans le château d'Ostasio, l'un de ses prosélytes. Au quatrième acte, paraissent des chœurs composés d'habitans de Tortona, Chieri, Asti, Trecate et Gagliate, villes incendiées par l'empereur. D'autres chœurs représentent l'armée allemande; on assiste à la grande assemblée des princes de l'empire, qui discutent tous les intérêts de la tyrannie. Le pacte austro-guelfe est signé, Barberousse rend hommage au pape, et s'engage à lui soumettre la bourgeoisie romaine; le pape, à son tour, livre à l'empereur les villes lombardes. Ainsi, le sort de l'Italie est décidé. Au dernier acte, Rome est vaincue. Arnaldo, livré par une trahison pontificale, marche au supplice; on jette ses cendres dans le Tibre, de crainte qu'un jour le peuple ne l'adore comme un saint. « L'Italie n'aura pas une seconde vie, s'écrie un chœur d'Allemands. — L'Italie ne doit avoir qu'un roi dans le ciel, s'écrie un chœur de Romains. » Serait-ce donc là le dilemme de l'Italie moderne : les Allemands ou la république?

Les vers de M. Nicolini sont si harmonieux, qu'on dirait qu'il a mis en musique les invectives des guelfes et des gibelins; tous les actes ont leur tableau final. Ce drame est un grand opéra qui n'a besoin ni de chanteurs ni d'orchestre. L'attaque est violente, l'allusion directe. Ces chœurs, ce peuple du XIe siècle, ces cardinaux, sont des sanfédistes, des carbonari, des transtévérins; les cardinaux et les papes restent toujours les mêmes, l'émeute romaine, l'armée allemande n'ont pas changé; la bourgeoisie est aujourd'hui sacrifiée comme elle l'était le jour du supplice d'Arnaldo. Le moine de Brescia, qui vient annoncer la doctrine d'Abélard, son maître, c'est la révolution française agitant la Romagne; on espère que les villes lombardes se ligueront pour venger l'outrage de Barberousse et repousser les armées étrangères : c'est encore aujourd'hui une des espérances de l'Italie. Les Romains du XIe siècle ne voulaient d'autre roi que Dieu, et les carbonari du XIXe attendent encore le règne du Christ, du prophète de l'égalité. — M. Nicolini a eu les honneurs d'une visite domiciliaire, tandis que l'édition de sa tragédie était enlevée en deux jours et accueillie avec des transports de joie dans l'Italie centrale. C'était la première fois, dans la péninsule, que, sous les yeux d'une censure absolutiste, sans recourir au voile de l'anonyme, un poète portait le défi à la papauté, à l'Autriche et aux principes de toutes les cours italiennes.

IV. — DE LA SITUATION ACTUELLE.

Nous venons de signaler toutes les nuances du parti libéral italien; il nous reste à examiner le problème que soulève la situation politique et intellectuelle de la péninsule. Ce problème est des plus difficiles : à côté des questions européennes, de celles de l'Autriche et du saint-siége, il y a les questions intérieures soulevées par la lutte des partis. Les guelfes, les gibelins et les absolutistes sont ligués contre le parti libéral, qui se subdivise dans les trois fractions réformiste, constitutionnelle et démocratique. Les tendances fédéralistes ajoutent à la complication : la Sicile cherche à se séparer de Naples; Gênes, de Turin; Bologne, de Rome; les révolutions ont réveillé des rivalités locales à Basilicata, à Capitanata, dans les Calabres. Il y a donc des fédéralistes, tandis que la grande majorité des révolutionnaires est à la poursuite de l'unité italienne. Parmi les révolutionnaires, les uns pensent que l'insurrection doit partir des Calabres, les autres, qu'elle doit partir du Piémont; les uns tiennent à l'alliance française, les autres à l'isolement; les uns prêchent l'insurrection, les autres les moyens pacifiques; les uns ajournent toutes les questions et les sacrifient à celle de l'indépendance, les autres ajournent toutes les questions, y compris celle de l'indépendance, pour les subordonner à la conquête de la liberté. Voilà bien des élémens de discorde auxquels il faut encore ajouter toutes les tendances administratives, commerciales et agricoles des localités diverses. Comment ménager tous les instincts de l'Italie? comment satisfaire tous ses besoins? N'oublions pas qu'il s'agit moins ici d'une question de principes que d'une question de moyens. Les moyens doivent changer selon les circonstances; ce serait folie que d'enchaîner la cause de la liberté à une sorte de fatalité politique. Il ne faut pas imiter Foscolo, qui déposait les armes parce que le royaume d'Italie était tombé : l'Italie devait survivre. Que serait la France si, en 1789, elle avait voulu se lier irrévocablement à une éventualité, à un moyen, à une forme de gouvernement, à une dynastie? Or, la question italienne se simplifie dès que l'on distingue les principes des moyens, et on peut apprécier les projets révolutionnaires proposés depuis 1814 et même depuis 1796.

Il y en a qui parlent d'ajourner toutes les tentatives démocratiques pour conquérir l'indépendance : c'est là un projet de cour. On supprimerait la révolution pour affranchir du joug de l'Autriche, non pas

l'Italie, mais les princes italiens. Ce projet avait été mis en avant par le cardinal Orsini, par les sanfédistes d'avant 1821, et par Ch. Botta; comment pourrait-il trouver faveur chez les libéraux italiens? Les libéraux se soulèvent contre les princes, et on leur propose tout simplement de se soulever en faveur des princes! D'ailleurs, n'est-ce pas l'absolutisme italien qui invoque le secours de l'Autriche? n'est-ce pas la théocratie nationale qui appelle la gendarmerie impériale pour protéger son inquisition? Espère-t-on que la démocratie veuille se battre pour défendre les inquisiteurs? Les inquisiteurs le désirent-ils? Voudraient-ils le permettre? Non, l'indépendance italienne n'a pas de sens hors des traditions du directoire et de Napoléon.

Si les moyens sans les principes ne peuvent soulever les masses, les principes sans les moyens sont des armes également impuissantes. M. Mazzini s'appuyait sur les principes et proclamait la liberté pour entraîner le peuple. Il oubliait malheureusement qu'il n'est de liberté durable que celle qui correspond aux vrais besoins des masses. En 1797, on appelait le peuple à la liberté : l'a-t-il acceptée? « Qu'on ne s'exagère pas, écrivait Napoléon en 1797, l'influence des prétendus patriotes cisalpins et génois, et que l'on se convainque bien que, si nous retirons d'un coup de sifflet notre influence morale et militaire, tous ces prétendus patriotes seront égorgés par le peuple. » Deux ans plus tard, on a retiré l'influence militaire de la France, et la prédiction de Napoléon s'accomplissait à la lettre; c'était le peuple qui ne voulait pas d'un gouvernement populaire, car il se trouvait moins libre, c'est-à-dire plus chargé d'impôts sous un gouvernement qui imposait la guerre que sous l'absolutisme, qui ne décimait que les libéraux.

Si on ne soulève les masses ni au nom de l'indépendance ni au nom des principes républicains, faut-il se tourner vers la France? La question aujourd'hui semble irritante si on songe aux évènemens de 1831, et elle paraît bien déplacée si on tient compte de la marche actuelle du gouvernement français. Cependant il y a des influences morales qui s'exercent en dehors des difficultés politiques, et ce sont ces influences que l'Italie ne doit pas chercher à combattre. La France a fait beaucoup pour le libéralisme italien, le parti révolutionnaire s'est développé sous le pavillon français; il adoptait au XVIIIe siècle les réformes des encyclopédistes; il était constitué légalement par le directoire; l'idée de l'unité italienne lui a été octroyée par Napoléon, et le jour où l'Italie s'est séparée de la France, elle a vu indéfiniment ajourné l'avénement de l'ère constitutionnelle. D'ailleurs quels sont les hommes qui ont joué le premier rôle en 1821 et même en 1831? Des hommes

du royaume d'Italie, des généraux nommés par Murat, des administrateurs presque français. L'influence de la presse française est si forte en Italie, qu'elle se joue des censures, pénètre partout, contrecarre la littérature italienne, la remplace dans la politique, la supplante dans l'opinion. La langue italienne en souffre et se corrompt. On conçoit que les écrivains de la péninsule résistent; mais en dépit de leurs invectives, la presse parisienne dirige l'opinion libérale de l'Italie en exerçant une fascination qui ne s'explique que par la puissance des idées. D'ailleurs les évènemens de la révolution et la situation de l'Europe rattachent le mouvement du libéralisme italien au mouvement politique de la France. En 1840, les manifestations anti-françaises des puissances européennes, les coups de canon tirés à Saint-Jean-d'Acre et à Beyrouth, provoquaient une conspiration anti-autrichienne parmi les marins italiens de l'amiral Bandiera, et l'Autriche, en voyant l'effet produit par le traité du 15 juillet sur les Italiens, a acquis la conscience de l'impossibilité où elle se trouve de renouveler avec succès les guerres de la sainte-alliance.

Que dirons-nous des fédéralistes d'outre-monts? C'est à peine s'il s'en trouve parmi les chefs du parti libéral; l'absolutisme italien est au contraire essentiellement fédéraliste. Le premier acte de la restauration a été de rétablir les anciennes lois dans toutes les provinces et de réveiller les animosités locales. L'Autriche, qui n'est pas prodigue, doublait volontairement les frais d'administration en séparant les deux gouvernemens de Venise et de Milan, et plus tard elle créait une sorte de demi-capitale à Vérone, en y transportant le quartier-général de l'armée. Le pape, à son tour, rendait à toutes ses provinces leurs règlemens exceptionnels. Le fédéralisme se réduit à l'amour de l'indépendance renfermé dans les limites des petites localités : cet amour peut-il résister aux séductions de la liberté? Non, certes; c'est la liberté qui forme les nationalités, et plus le parti libéral sera fort, plus forte aussi sera la centralisation italienne. On nous objectera les mouvemens fédéralistes de 1797, de 1821 et de 1831 : ce serait mal comprendre la révolution italienne. Fédéraliste pour s'arracher à la domination absolutiste de Rome, de Naples et de Turin; fédéraliste par nécessité en 1831, parce qu'elle craignait de violer la non-intervention, la révolution a cédé sans combat devant Napoléon, qui a pu étendre à son gré le royaume d'Italie jusqu'à Ancône.

Reste à savoir s'il faut préférer les soulèvemens aux moyens pacifiques : des deux côtés, l'alternative est terrible. Peut-on chasser l'Autriche par des moyens pacifiques? La situation violente des gouver-

nemens italiens ne ferme-t-elle pas toutes les voies à l'opposition légale? Les pétitions de Bologne et d'Ancône en 1832 étaient couvertes par des milliers de signatures; on ne demandait au pape que l'accomplissement des promesses qu'il avait faites aux cinq cours. Que répondait-il? Il excommuniait les signataires. D'un autre côté, s'il s'agit d'une insurrection, quelle est la municipalité italienne qui puisse prendre l'initiative? Il n'y a ni juntes, ni parlemens, ni universités, rien en Italie qui se dérobe à la force de l'absolutisme; le système austro-italien a placé ses hommes partout. Une insurrection d'ailleurs ne peut être délibérée froidement, et la discussion ici devient inutile. Il est désormais avéré que les mouvemens préparés dans les sociétés secrètes échouent sur la place publique; en France, ils ont échoué contre Napoléon, contre la restauration, contre le gouvernement actuel; en Italie, ils ont échoué d'abord contre la France, ensuite contre l'Autriche et contre les gouvernemens italiens. Jadis les sociétés secrètes pouvaient atteindre un but : elles se formaient au sein de nations qui, par un vice de leur organisation sociale, se trouvaient à la merci de quelques individus. Des affidés placés auprès des ministres, des princes et des rois, pouvaient changer la marche des affaires au profit d'une association invisible. Que peuvent aujourd'hui les sociétés secrètes, s'il s'agit de créer une volonté dans les masses, et comment y parviendraient-elles sans la publicité? Les vraies insurrections sont des actes naturels, spontanés, irrésistibles; si elles ne se propagent pas par le télégraphe, elles ne résistent pas devant une armée: ce ne sont que des coups de main. Aussi, lorsque le carbonarisme se trouva maître de Naples, du Piémont en 1821, et de la Romagne en 1831, il fut tout étonné de se voir pour la première fois au grand jour et en face du danger. Se trouvant encore à l'état de secte isolée au milieu du peuple, il succomba bientôt. Les libéraux, se méprenant sur la cause de leur défaite, reprochèrent à leurs chefs d'avoir manqué d'énergie, et on parla d'employer à une première occasion tous les moyens de la terreur. Ils oubliaient qu'ils avaient dû se cacher dans les *ventes*, et que le secret même de leur association supposait la faiblesse de leur parti. Or un parti faible qui arrive au pouvoir est condamné à choisir entre l'extrême modération ou l'extrême violence. Dans le premier cas, il se laisse attaquer, entamer, détruire; dans le second, il va provoquer lui-même cette lutte où il doit succomber. Le parti de 1821 et 1831 était un parti faible, un parti secret. Pressés de se montrer immédiatement supérieurs aux chefs des anciens gouvernemens, les libéraux choisirent l'alternative de la modération; on

s'adressa aux hommes modérés, et on commit les fautes inséparables de la faiblesse. Si le parti libéral s'était exalté, il aurait engagé une lutte violente, et comme l'indignation n'était pas dans les masses, il aurait succombé encore, et cette fois dans un massacre. On ne fait pas de la terreur à froid; la vraie terreur, celle qui triomphe, n'est que l'acte d'un gouvernement fort qui calme des fureurs populaires en se chargeant lui-même de la vengeance.

Des démonstrations publiques et point de sociétés secrètes, tel devrait être le mot de ralliement des Italiens : puisqu'on ne saurait calculer à *priori* les chances d'une insurrection, puisque le libéralisme italien, isolé du gouvernement, ne peut pas conspirer; enfin, puisque les conspirations démocratiques sont impossibles, il faut renoncer à tourmenter la nation par des menées occultes. Les associations secrètes ont été assez funestes au libéralisme italien : elles l'ont isolé du peuple, détaché de la bourgeoisie où il devait trouver sa force: elles ont rapproché les personnes sans développer les principes, fortifié les haines sans développer les convictions. Elles ont favorisé les intrigues, fondé des projets d'insurrection sur de déplorables malentendus, multiplié des illusions funestes sur les dispositions du pays. La politique libérale a été pervertie, elle est devenue toute personnelle. Les hommes élevés au sein des *ventes* ne voyaient dans les échecs de la révolution que les fautes de quelques individus: le carbonarisme, en déroute, imputait ses malheurs aux hommes et aux circonstances. Le chef de *la jeune Italie* érigeait cette erreur en théorie, et il attribuait toutes les défaites à l'inaptitude des chefs des insurrections italiennes; puis, quand on s'apercevait que les émeutes factices et les insurrections artificielles, élaborées dans les comités, n'avaient pu entraîner les peuples, on était encore à se poser ce problème : comment soulèverons-nous les masses? problème faux, problème insoluble, car les masses, nous le répétons, doivent se soulever d'elles-mêmes, choisir leurs chefs, les créer. Bientôt de nouvelles erreurs succédaient aux premières. Les uns cherchaient dans le martyre un moyen d'apitoyer le peuple en faveur de la révolution, les autres songeaient à préparer l'insurrection *ab ovo* dans les salles d'asile; d'autres encore cherchaient à découvrir une théorie ingénieuse pour obtenir l'indépendance de l'Italie sans livrer aucun combat; quelques-uns enfin se rapprochaient des gouvernemens, et, pour rester sur le terrain de la politique, ils devenaient anti-révolutionnaires.

Les sociétés secrètes, forcées de s'entourer de mystères, ont été impuissantes même à flétrir les apostasies et à vaincre les conspirations

intérieures qui se formaient contre la conspiration principale. J'en appelle à l'*Apostolato popolare* de M. Mazzini, j'en appelle à ses amis, *les uns morts, les autres pis que morts*, à ce parti *russo-bonapartiste* que le chef de la jeunesse italienne attaque de toute sa verve à cause de l'influence qu'il a exercée depuis 1831 jusqu'en 1843. Il ne faut pas oublier non plus que l'habitude de la dissimulation, autorisée, imposée par les sociétés secrètes, altère le courage et crée des hommes téméraires dans l'ombre, faibles au grand jour : les faits l'ont bien prouvé. Celui qui n'osait pas refuser de paraître à un bal du gouverneur risquait sa vie dans un club mystérieux. Que les patriotes songent donc que tout effort secret est perdu pour la nation, qu'ils ne pourront triompher en temps de paix ni par ruse, ni par surprise; que les trois manifestations du carbonarisme à Naples, en Piémont, en Romagne, déshonorent les gouvernemens qui ont tremblé comme des cours du XVIe siècle devant les conspirateurs, et compromettent aussi la révolution, qui en a retiré beaucoup de malheurs et peu de gloire. L'Italie libérale serait dix fois plus forte, si les nombreuses victimes qu'elle a données à la prison, à l'exil, à l'échafaud, étaient restées avec elle, et si elle n'avait dû se recruter sans cesse dans les nouvelles générations. On est ainsi passé de l'excès de l'exaltation secrète à l'excès de l'abattement public; on n'a pu combiner les ruses du conspirateur et la fermeté du citoyen : le combat a presque toujours avorté. Ces échecs multipliés ont découragé tout le monde, et le pays s'est habitué à la résignation.

Notre blâme ne porte pas sur tous les actes des conspirateurs : jusqu'en 1831, l'Italie libérale a été entraînée par ses propres antécédens; l'armée française en 1797, l'armée des alliés en 1814, Carignano et deux armées bonapartistes en 1820, la révolution de juillet en 1831, justifiaient en quelque sorte les tentatives des sociétés secrètes. A toutes les autres époques, de 1797 à 1844, les patriotes ont eu le tort de céder aux traditions de l'ancienne politique italienne, de ne pas voir que les deux mots de démocratie et de conspiration s'excluent mutuellement. Nous ne blâmons pas les hommes qui ont été entraînés à des erreurs inévitables, mais ces erreurs ne doivent pas se renouveler. Dès 1832, M. Mazzini sentait le besoin d'agiter en public les questions secrètes du carbonarisme, et de se montrer à la tête des siens; c'était un progrès. M. Nicolini et d'autres l'imitent, le parti se fortifie sans rentrer dans la voie des conspirations; l'aristocratie piémontaise prend part au débat, nous l'en félicitons. Dans la Romagne, ce foyer le plus ardent du libéralisme, les deux partis sont en présence, et leurs forces sont connues; il ne doit désormais s'engager entre eux qu'une lutte

ouverte. Depuis 1838, la Haute-Italie renonce aux conspirations permanentes, elle n'a plus de secret à garder, ni aucune crainte de se compromettre, et semble au moment de conquérir la liberté du franc-parler. Depuis quinze ans, la littérature libérale montre une intelligence de plus en plus complète du problème politique de l'Italie. L'erreur des sociétés secrètes a fait son temps. Quand l'Italie invisible osera se montrer au grand jour, alors seulement on pourra obtenir des résultats politiques. La révolution de 1830 a révélé au parti libéral la puissance de la publicité. Partout les élémens constitutionnels tendent à se développer, tandis que les obstacles s'affaiblissent. Le parti réformiste n'est au fond qu'un parti constitutionnel qui attend : les républicains italiens ne sont que des libéraux exaspérés; ils veulent agir à tout prix parce qu'on les condamne à l'inaction absolue; ils se rallieraient à une constitution le jour où ils pourraient se compter en public et connaître les dispositions du pays. Les guelfes, les absolutistes et les partisans de l'Autriche pourraient-ils, réduits à leurs propres forces, résister à l'élan national? Ne se rangeraient-ils pas avec empressement dans les rangs d'un parti constitutionnel et conservateur? Une constitution, voilà donc l'idée qui agite les états de l'Italie moderne. Maintenant, sur les moyens à prendre pour arriver à ce but, l'expérience d'un demi-siècle a prononcé. Le libéralisme n'a été vaincu jusqu'à ce jour que parce qu'il avait combattu avec le masque et le poignard des sociétés secrètes : il lui reste à briser ces armes impuissantes, à rejeter ces allures d'un autre temps, pour subir la rude épreuve de la publicité. C'est une voie dans laquelle ses premiers pas ont été trop heureux pour qu'il hésite encore à s'y affermir.

J. FERRARI.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 décembre 1844.

Peu de jours ont suffi, depuis la rentrée des chambres, pour dessiner nettement la situation. Dès à présent, tout le monde sait à quoi s'en tenir sur la destinée parlementaire du cabinet. On voit ce qu'il peut attendre des chambres et ce que les chambres peuvent attendre de lui. L'effet produit par le discours du trône, la lutte engagée au Palais-Bourbon sur des questions de personnes, devenues inopinément des questions de principes, les rapprochemens qui se sont opérés entre les deux centres, l'ébranlement donné à la majorité, tout annonce une situation nouvelle.

Qu'avons-nous répété bien souvent depuis plusieurs mois? Que le pays désapprouvait la politique étrangère du cabinet, que les susceptibilités nationales étaient froissées, que l'opinion concevait de vives alarmes, qu'une certaine irritation se répandait dans les esprits, que cette irritation passerait dans les chambres, dans le sein même de la majorité conservatrice; qu'il arriverait enfin un moment où le sentiment public ferait explosion. Ce moment paraît arrivé. Dès le jour même où les chambres ont été réunies, les sentimens du pays se sont montrés; l'opposition, long-temps contenue, a éclaté, et ses progrès sont devenus de jour en jour plus menaçans.

Le premier échec du ministère a été l'accueil fait au discours du trône. La parole royale a été écoutée dans un profond silence. Aucun témoignage d'adhésion n'a interrompu le discours officiel. Une froideur marquée régnait dans l'assemblée. Et pourtant, jamais une séance d'ouverture n'avait prêté davantage à l'émotion. Que de circonstances capables d'exciter l'enthousiasme, si l'enthousiasme eût été libre! Que d'acclamations auraient accueilli la prise de Mogador, la bataille d'Isly, le voyage à Windsor, si la po-

litique du cabinet, jetée comme une ombre sur ce brillant tableau, n'eût comprimé l'élan des chambres!

Nous avions pensé que le ministère serait modeste dans le discours du trône. Nous avions cru qu'il ne poserait pas témérairement les questions. Nous nous sommes trompés. Le ministère se pare de sa politique comme d'un trophée; il en est fier. Loin de chercher à ménager les susceptibilités nationales, il semble vouloir les irriter. Il brave l'opinion; il entre en lutte ouverte avec elle. Ainsi, pendant que l'armée accuse le traité de Tanger, pendant que le pays déplore la précipitation avec laquelle ce traité a été conclu, que fait le ministère? Il s'applaudit de cette précipitation même, si fatale aux intérêts de la France. Il se vante d'avoir rendu la paix aussi prompte que la victoire. S'agit-il du dénouement de l'affaire Pritchard? le ministère se loue du bon vouloir et de l'équité de l'Angleterre! En effet, le gouvernement anglais a exigé qu'un officier français fût blâmé pour avoir fait son devoir; il a exigé de plus qu'un missionnaire anglais, un factieux, fût indemnisé pour avoir fait verser le sang français : quoi de plus juste! Cela ne prouve-t-il pas l'équité de l'Angleterre, et ses bonnes dispositions à l'égard de la France? Le cabinet anglais accueillera sans doute avec joie ces étranges paroles que notre ministère a placées dans la bouche du roi; mais il était difficile qu'elles fussent bien reçues dans des chambres françaises. Aussi, nous ne sommes pas surpris de tous les mécontentemens qu'elles ont soulevés.

Si le ministère s'est montré explicite sur les questions de Taïti et du Maroc, il a été très laconique sur tout le reste. Il n'a rien dit du droit de visite, rien de l'Orient, rien de la Grèce, rien de l'Espagne. Il n'a parlé d'aucun des intérêts de la France engagés dans le Nouveau-Monde. Cependant ces divers points de la politique générale avaient été abordés dans les discours des années antérieures. Le ministère a-t-il voulu cette fois rétrécir le débat de l'adresse? Ce serait de sa part une tentative impuissante.

Chose remarquable! le discours du trône ne parle plus de l'entente cordiale, mais seulement d'un heureux accord entre les deux pays. On parle aussi de l'amitié réciproque qui lie les deux couronnes. Pour être exact, on aurait dû parler en outre de l'intimité qui existe entre les deux cabinets, intimité étroite, qui est depuis quatre ans le nœud de la situation; union précieuse, si elle avait eu pour but l'alliance des deux peuples, au lieu d'être une association stérile entre les intérêts égoïstes de leurs gouvernemens.

Le discours du trône s'étend sur la prospérité du pays. Il nous montre l'activité nationale, l'élévation du crédit, le rétablissement de l'équilibre entre les recettes et les dépenses publiques. Tels sont, nous dit-on, les fruits de la paix. De pareils argumens serviront peu le ministère dans les débats de l'adresse. Qui ne sait que l'équilibre entre les recettes et les dépenses sera détruit par les crédits supplémentaires? Quant à la prospérité industrielle et commerciale de la France, comment le ministère pourrait-il s'en attribuer l'honneur? Quelle direction sérieuse a-t-il exercée depuis quatre ans sur les

intérêts matériels? Dans les questions de douanes, dans les questions de chemins de fer, est-ce le ministère qui a dirigé le pays? Oui, malgré les fautes du cabinet, la France a prospéré depuis quatre ans sous l'œil des chambres, et par le concours d'une administration puissante; mais une des premières garanties de cette prospérité est une situation forte et digne au dehors. Cette situation, l'avons-nous? Le ministère l'affirme; les chambres verront si les conséquences de sa politique peuvent s'accorder avec cette fière déclaration.

Après le triste effet de la séance d'ouverture, le ministère a éprouvé plusieurs échecs successifs que nous allons raconter. Nous entrerons dans quelques détails pour mieux faire apprécier la position du cabinet et les forces respectives des partis.

La première question qui s'est offerte a été celle de la présidence au palais Bourbon. M. Sauzet a été porté par le ministère contre M. Dupin, candidat de l'opposition conservatrice et du centre gauche. M. Sauzet a été élu; mais, pour comprendre ce premier vote de la chambre, il est nécessaire d'examiner plusieurs circonstances qui l'ont accompagné.

D'abord, M. Sauzet n'a été élu qu'au second tour de scrutin, et si les diverses oppositions eussent agi de concert, M. Dupin eût été proclamé du premier coup. M. Sauzet a eu 164 voix, M. Dupin 95, M. Barrot 63. Neuf voix, ne voulant pas se porter sur le candidat ministériel, se sont perdues sur des noms isolés. Ainsi, dès cette première épreuve, le ministère s'est trouvé constitué par le fait en état de minorité.

Au second tour, M. Sauzet a obtenu 177 voix, dont quinze de majorité absolue. Le ministère a triomphé; mais veut-on savoir à quel prix? D'un côté, M. Sauzet a eu des voix légitimistes, qui ont écarté M. Dupin par crainte de ses opinions sur les jésuites. M. Sauzet a été trouvé moins janséniste et moins universitaire que M. Dupin; nous ignorons s'il justifie l'opinion que l'on a de lui. D'un autre côté, des membres de l'extrême gauche, trouvant que le ministère actuel fait leurs affaires, et qu'il n'en serait pas de même d'un cabinet intermédiaire, ont préféré le candidat du ministère à celui de l'opposition modérée. D'autres enfin ont voté pour M. Sauzet, voyant en lui un président commode avec lequel on peut se passer ses fantaisies : témoin la discussion sur Belgrave-Square. Voilà en réalité les élémens dont se compose la majorité de M. Sauzet. Ce serait une assez triste majorité pour le ministère.

On sait du reste que le ministère s'est repenti d'avoir repoussé M. Dupin. L'honorable député ne déplaisait pas aux amis clairvoyans du cabinet. Il est vrai que les conservateurs dissidens avaient les premiers proclamé sa candidature; mais, après eux, l'organe le plus dévoué du ministère avait pris cette candidature sous sa protection. Le ministère aurait dû suivre le conseil qui lui était donné, et voter pour M. Dupin en tout état de cause. Il aurait dissimulé par-là l'étendue de ses pertes; il aurait enlevé à ses adver-

saires une occasion de mesurer leurs forces. Enfin il aurait désarmé un orateur puissant, qui le menace aujourd'hui d'une opposition redoutable; mais, entre M. Dupin et M. Fulchiron, le ministère du 29 octobre ne pouvait pas hésiter : il a dû subir le joug de M. Fulchiron.

Telle a été, après l'ouverture des chambres, la première journée du ministère. Les jours suivans n'ont pas été meilleurs pour lui. Sa position s'est même aggravée de plus en plus. Après la question de la présidence sont venues les élections des quatre vice-présidens de la chambre. MM. de Salvandy, Bignon, Dufaure, Debelleyme, ont été nommés. Voyons l'une après l'autre ces nominations, qui toutes méritent une attention particulière.

M. de Salvandy était porté ostensiblement par le cabinet, il était le quatrième sur la liste ministérielle; serait-il vrai cependant que les fidèles eussent reçu secrètement l'ordre de ne pas voter pour lui? Le groupe des ministériels purs devait voter pour M. Hébert. C'était une manœuvre habilement concertée pour préparer un échec à l'ancien ministre du 15 avril. L'opposition conservatrice a déjoué cette manœuvre. Tandis que vingt-quatre voix ministérielles se portaient sur M. Hébert, les conservateurs dissidens ont voté pour M. de Salvandy, et ont fait sa majorité. M. de Salvandy leur en a témoigné sa reconnaissance. Bien certainement il ne se regarde pas comme l'élu du parti ministériel.

A côté de M. de Salvandy se trouve M. Bignon; tous deux ont obtenu un nombre égal de suffrages. On connaît l'indépendance de l'honorable député de Nantes. Son langage sur les affaires de Taïti et du Maroc est celui de l'opposition conservatrice. En portant M. Bignon à la vice-présidence de la chambre, le ministère a pu faire preuve d'habileté; mais assurément le succès de l'honorable candidat ne saurait être regardé comme un succès ministériel.

En troisième lieu nous trouvons M. Dufaure. Ici commence l'échec sérieux du cabinet. M. Dufaure a été nommé au moyen d'une fusion des deux centres; tout le parti ministériel a voté contre lui. Il suffit d'ailleurs, pour apprécier cet échec du cabinet, de considérer le rôle que joue M. Dufaure depuis deux ans. La politique du ministère n'a pas d'adversaire plus décidé, plus convaincu; c'est un nom qui n'a pas besoin de commentaires.

Enfin nous arrivons à l'élection qui a tenu en suspens tous les esprits pendant trois jours entiers. M. Debelleyme et M. Billault étaient en présence : M. Debelleyme soutenu par le ministère et par d'anciennes relations sur tous les bancs conservateurs; M. Billault porté par le centre gauche et par la fraction dissidente de la majorité. M. Debelleyme l'a emporté, mais de quatre voix seulement. M. Billault a eu 168 voix; son concurrent, 172.

Pour se faire une juste idée de l'influence de ce vote sur la situation du ministère, il faut considérer plusieurs choses : il faut se rappeler d'abord combien l'opposition de M. Billault a été vive, ardente, infatigable, depuis quatre ans; il faut se souvenir qu'il a été sans cesse sur la brèche. Il a personnifié en lui plusieurs questions importantes, il a été l'adversaire perma-

nent du cabinet; aussi le ministère a-t-il rassemblé contre lui toutes ses ressources. Dans la journée qui s'est écoulée entre le second tour de scrutin et le scrutin de ballottage, tous les moyens ont été employés : on a convoqué le ban et l'arrière-ban; on a jeté l'alarme dans la majorité; les journaux ministériels ont déclaré que M. Billault était un ennemi de l'ordre et de la paix, un révolutionnaire. D'un autre côté, des adversaires complaisans du cabinet ont dit : Ne renversez pas le ministère sur une question de personnes, faites-le tomber dans la discussion; qu'il succombe sous le poids de ses fautes : cela sera plus juste, plus franc, plus constitutionnel. Ainsi combattue par tous les moyens du pouvoir, la candidature de M. Billault devait échouer. Il a succombé en effet; mais sa défaite est un triomphe.

Ainsi s'est ébranlé, coup sur coup, dans l'espace de quatre ou cinq jours, l'édifice ministériel du 29 octobre. D'abord, la séance d'ouverture a fait connaître les dispositions des chambres, image des impressions récentes du pays. Le scrutin de la présidence est venu ensuite révéler l'affaiblissement notable du cabinet. La nomination de M. Dufaure et les 168 voix de M. Billault ont fait le reste. Aujourd'hui, le ministère déclare qu'il en appelle à la discussion de l'adresse, le jugement des chambres ne tardera pas à être prononcé.

Au milieu de ces graves complications, un évènement funeste, que nous sommes forcés, bien malgré nous, de rattacher à la politique, est venu ajouter de nouveaux embarras à la situation du cabinet. La santé de M. Villemain, frappée d'une altération subite, ne lui permet plus de rester aux affaires. Le roi a dû accepter sa démission. Cette retraite de M. Villemain, et le cruel motif qui la détermine, seront accueillis de toutes parts avec les témoignages d'une affliction sincère. Des regrets universels accompagneront l'homme d'état, l'orateur éloquent, l'écrivain illustre, dont le dévouement et les rares facultés sont momentanément perdus pour le pays.

Par suite de cette vacance aussi douloureuse qu'imprévue, le portefeuille de l'instruction publique a été confié, par intérim, à M. Dumon. Cette résolution a été prise par nécessité. La première pensée du ministère a été de donner immédiatement un successeur à M. Villemain. Le portefeuille vacant a été offert à plusieurs personnages des deux chambres, qui l'ont refusé. M. de Salvandy, entre autres, a tenu dans cette circonstance une conduite qui l'honore. Son refus, que la situation politique lui imposait d'ailleurs, a été inspiré par les motifs les plus généreux et les plus louables.

La chambre des pairs a nommé sa commission de l'adresse. Quelques paroles d'opposition ont été prononcées dans les bureaux sur les divers paragraphes du discours de la couronne. Elles ont été modérées, mais fermes, et la majorité les a favorablement accueillies. Probablement, la réponse que fera la chambre des pairs au discours du trône ne contiendra pas des paroles de blâme; mais il est douteux qu'elle renferme une adhésion explicite. Si le ministère demande à la noble chambre une approbation formelle, il n'est pas

sûr qu'il l'obtienne. Une chose paraît frapper beaucoup d'esprits sages à la chambre des pairs, c'est le danger d'une politique en désaccord avec les intérêts qu'elle s'est chargée de défendre; nuisible aux principes conservateurs, que son impopularité affaiblit; à l'alliance anglaise, qu'elle discrédite par ses fautes; au pouvoir lui-même, dont elle dissipe les ressources pour se soutenir dans des luttes que son impuissance et sa présomption renouvellent sans cesse. La plupart des hommes dont nous parlons sont ennemis des commotions politiques; ils ne renverseront pas le cabinet, mais, à coup sûr, ils ne l'empêcheront pas de tomber.

Dans quelques jours, toutes les questions seront posées à la tribune. Les opinions seront en présence; le ministère donnera ses explications sur la paix de Maroc et sur l'affaire Pritchard. On nous apprendra pourquoi les frais de la guerre n'ont pas été imposés à l'empereur Abderraman, pourquoi les droits de la France ont été abandonnés, pourquoi nous avons dû recevoir d'un barbare humilié par nos armes l'injonction de respecter la vie d'Abd-el-Kader, s'il venait à tomber entre nos mains. On nous apprendra ce que l'honneur et la gloire de la France ont pu gagner dans cette étrange stipulation; on nous dira pourquoi l'on s'est tant pressé de conclure la paix et d'évacuer l'île de Mogador avant les ratifications du traité; on nous apprendra enfin comment cette paix, conclue à la hâte, sans garanties, sans indemnité, a pu satisfaire les prétentions d'un ministère français, tandis que l'empereur de Maroc, plus jaloux de nos intérêts et de notre honneur, nous faisait offrir douze millions d'indemnité et la faculté d'interner Abd-el-Kader dans une ville de la côte, sous la garde de nos soldats : proposition que l'armée d'Afrique connaissait, lorsque déjà nos plénipotentiaires avaient engagé la signature de la France. On nous dira clairement pourquoi, dans le discours du trône, on vante cette promptitude de la paix et ce désintéressement que l'on a montré dans la victoire. Est-ce Abderraman que l'on a voulu ménager? Le maréchal Bugeaud pourra donner là-dessus des éclaircissemens, et compléter les explications du ministère, s'il y a lieu.

Sur les affaires de Taïti, que d'explications à donner aux chambres, que de documens à mettre entre leurs mains, que de renseignemens précis, authentiques, il sera nécessaire de leur livrer! Pour ne prendre les choses qu'à dater des derniers évènemens, il faudra prouver que le commandant d'Aubigny n'a pas rempli son devoir, puisqu'on l'a blâmé; que le capitaine Bruat n'aurait pas dû renvoyer le missionnaire Pritchard, puisque ce dernier reçoit une indemnité; que la France était dans son tort, puisqu'elle s'est exécutée, et que les demandes de l'Angleterre ont été pleines de modération et de justice, puisqu'on se loue de son bon vouloir et de son équité. Enfin, puisqu'on prétend qu'au dehors on a donné une situation forte et digne à la France, il faudra démontrer que le ministère ne peut se reprocher aucune concession, aucune faiblesse, car autrement pourquoi parlerait-on de la dignité et de la force de la France?

On a célébré dans le discours du trône le voyage à Windsor. Nous avons dit déjà ce que nous pensons de ce grand évènement. Nous trouvons tout naturel qu'on le glorifie : la royauté de juillet y a brillé d'un vif éclat; mais, puisque le ministère paraît vouloir s'en attribuer l'honneur, on voudra savoir le profit qu'il en a retiré pour la France. Depuis trois ans, la France attend une modification dans le droit de visite. Cette modification, l'a-t-on obtenue? Dira-t-on cette fois encore qu'on négocie? Une pareille déclaration ne serait plus admise par les chambres.

D'autres points seront soulevés par la discussion de l'adresse. L'Orient, la Grèce, l'Espagne, donneront lieu sans doute à des débats importans. Tout annonce que la discussion sera vive au Palais-Bourbon. Du côté du ministère, la lutte sera désespérée. On doit présumer néanmoins que l'opposition, même dans son ardeur, saura garder de justes limites. L'esprit de réserve qui a signalé sa marche depuis le premier jour de la session fait prévoir qu'elle suivra jusqu'au bout une ligne conforme à ses intérêts. Elle sera prudente, parce que c'est pour elle le vrai moyen d'être forte. On essaiera de la faire tomber dans des déclamations violentes, pour en tirer l'occasion d'un triomphe oratoire qui puisse éblouir la majorité : elle saura éviter cet écueil. Elle sera modérée comme sa politique. Rassemblée sous un drapeua pacifique et conservateur, elle ne voudra pas qu'on puisse l'accuser de tenir un langage belliqueux et révolutionnaire.

Un grand rôle est réservé au parti conservateur. Il est le maître de la situation. Bien des piéges seront tendus à sa bonne foi; bien des raisonnemens seront employés pour l'égarer : espérons que le mensonge et l'erreur ne pourront rien sur lui. On lui dira que, si le ministère tombe, la politique de la paix est menacée. Le parti conservateur sait que le maintien de la paix ne dépend pas du ministère; au contraire, si la paix pouvait être compromise, ce serait par un système sans fermeté et sans grandeur, qui sacrifie trop aisément la vanité nationale. On dira aux conservateurs que les adversaires du cabinet sont des ennemis de l'alliance anglaise; les conservateurs n'en croiront rien. Ils savent fort bien que M. Dufaure et M. Billault, par exemple, ne sont pas les ennemis de l'Angleterre. Quant au ministère, il le sait mieux que personne. Voyez ce que disent aujourd'hui même les feuilles ministérielles sur M. Dufaure? Elles disent que c'est un esprit modéré, un homme d'ordre, qui veut le progrès régulier des institutions. Que demain un portefeuille vienne à vaquer, le cabinet s'empressera de l'offrir à M. Dufaure, peut-être même à M. Billault. Croit-on que le ministère du 29 octobre eût déjà tenté plus d'une fois de conquérir M. Billault et M. Dufaure, s'il avait vu en eux des adversaires déclarés de l'alliance anglaise? Au fond, les conservateurs ne s'inquiètent pas beaucoup du parti de la guerre; ils y croient peu. Ce qui les préoccupe le plus en ce moment, c'est la pensée des élections prochaines. Qui fera les élections? Est-ce le ministère du 29 octobre? Si le ministère actuel fait les élections, les conservateurs courent un grand dan-

ger. Solidaires d'une politique qui blesse le sentiment national, ils seront sacrifiés dans les colléges. Le parti conservateur peut encore prévenir ce danger. Il le peut aujourd'hui; demain peut-être il serait trop tard. Qu'il y songe bien : dans la pensée du ministère, la chambre est déjà menacée d'une dissolution.

En Espagne, deux évènemens ont marqué la quinzaine qui vient de s'écouler : le vote de la loi des rentes et la présentation du projet qui concerne la constitution civile du clergé. La loi des rentes aura pour effet infaillible de contribuer puissamment à relever la fortune nationale; il sera aisé de s'en convaincre si l'on jette un simple coup d'œil sur la situation financière du pays. Durant toute l'année qui s'achève, la spéculation s'est principalement portée sur les titres 3 pour 100, et cela est facile à comprendre; le 3 pour 100 est la seule partie de la dette publique dont les intérêts soient payés avec une exactitude rigoureuse, la seule dont l'avenir paraisse aujourd'hui complètement assuré. A une seule époque, le 3 pour 100 a essuyé une dépréciation considérable; mais on sait en quelles circonstances s'est produite une telle calamité : ce dernier mot est le seul dont nous puissions nous servir pour exprimer les conséquences fatales des opérations de la bourse de Madrid, aux premiers jours du printemps de cette année. En ce moment-là, M. Gonzalez-Bravo se trouvait encore à la tête des affaires; pour remédier au malaise financier, pour introduire un peu d'ordre dans les services publics, M. le comte de Santa-Olalla se proposait de décréter une grande mesure, qui plus tard a subi des interprétations bien diverses. Il s'agissait d'élever le 3 pour 100 à un type supérieur et d'engager, pour garantir le paiement des titres ainsi augmentés, les revenus de l'administration des tabacs; M. de Santa-Olalla voulait ensuite émettre une grande quantité de 3 pour 100, qui lui permît de rétablir la balance entre les dépenses et les revenus. Nous n'entrerons point dans l'examen des avantages et des inconvéniens d'un tel système; il suffira, pour bien faire comprendre la situation présente, de constater l'influence que produisit à la bourse de Madrid ce qui transpira dans le public des projets de M. de Santa-Olalla. Avec la rapidité de l'éclair, le 3 pour 100 monta à 38, et Dieu sait jusqu'à quel type il se serait élevé, tant les espérances fondées sur les plans de M. le comte de Santa-Olalla étaient exagérées, quand la chute de M. Gonzalez-Bravo entraîna non-seulement la ruine de ces plans, mais l'avénement d'un ministre qui devait faire triompher en finance un système tout opposé.

Ce fut là d'abord un terrible mécompte; le découragement gagna tous les capitalistes, et la soudaine panique dont les esprits furent saisis donna une grande force aux créanciers de l'état le jour où M. Mon fit nettement connaître de quelle façon il se proposait de régulariser la dette publique et de dégager les revenus nationaux. M. Mon a énergiquement tenu tête à l'orage; intrigues de bourse, opposition de journaux, menaces de capitalistes, rien ne l'a pu détourner de la voie que dès le début il s'est tracée. Bon gré,

mal gré, les *contratistes* cédèrent; du soir au lendemain, l'état rentra en possession des sources et des élémens de la richesse publique. A la bourse, le 3 pour 100 reprit de la consistance; d'abord faibles et peu demandés, les fonds nationaux ne tardèrent point à se raffermir, en Espagne comme à l'étranger. La suspension de la vente des biens du clergé réveilla bien çà et là quelques inquiétudes; mais le langage décidé, l'attitude ferme de M. Mon rassura bientôt les esprits, et de toutes parts enfin on put croire à l'avenir financier de la monarchie espagnole.

A l'heure où nous voici parvenus, on peut déjà constater les résultats des mesures adoptées par M. Mon; un seul fait démontrera combien le pays s'en doit applaudir. Dans le dernier mois de 1843, le 3 pour 100 à Madrid se maintenait péniblement à 25; maintenant, il n'est pas de jour où il ne se cote au moins à 32. C'est une amélioration de 7 pour 100 qui s'opère, et sur les anciens titres et sur ceux que M. Mon a remis aux créanciers du trésor en échange de leurs fameux contrats; en ce moment, tel capitaliste, possédant pour 250,000 francs de 3 pour 100, est plus riche que l'année dernière de 17,500 francs environ. En faut-il davantage pour mettre pleinement en relief le progrès économique et financier qui en moins d'un an s'est opéré au-delà des Pyrénées?

Sur les places étrangères, le 3 pour 100 a suivi une marche ascendante plus rapide encore et plus favorable; tout récemment à Amsterdam, il s'est coté à 37, à la bourse de Londres à 37 1/8, à celle de Paris à 37 1/2, c'est-à-dire à un type supérieur de plus de 5 pour 100 à celui où il se cote à la bourse même de Madrid. Au premier coup d'œil, on serait tenté de croire que les étrangers ont plus de confiance que les nationaux même dans les fonds de la Péninsule; l'inégalité pourtant s'explique par des raisons complètement étrangères au plus ou moins de sécurité que ces fonds peuvent maintenant offrir. Sur les grands marchés européens, il y a généralement beaucoup plus de capitaux disponibles qu'à Madrid; ceux qui les possèdent, habitués de longue main aux opérations financières, s'engagent naturellement avec plus de hardiesse dans les spéculations de bourse que des capitalistes qui, pendant un demi-siècle, ont eu dans leur pays le désolant spectacle de dissensions et de bouleversemens, passés, pour ainsi dire, à l'état chronique. Au demeurant, dans la Péninsule même, ces spéculations deviennent chaque jour plus importantes et plus solides; pour encourager les capitaux à prendre une telle direction, il n'y a point, selon nous, de politique préférable à celle que suit actuellement M. Mon. Autant, dans les premiers jours de son ministère, M. Mon a été ferme et hardi, autant, aujourd'hui que son système est en pleine voie d'exécution, il se montre prudent et réservé. Instruit par les mécomptes qui ont consterné Madrid et les grandes villes de la Péninsule dans les derniers temps du ministère Bravo, M. Mon ne fait point de ces promesses dont un homme politique ne peut sérieusement garantir l'accomplissement; il n'égare point sa pensée au-delà de l'année qui commence; pour

relever la confiance de la nation, que des évènemens récens ont pu ébranler, c'est bien assez qu'un ministre des finances soit en mesure d'affirmer déjà qu'à la fin des deux trimestres de 1845 les intérêts de la dette publique seront très exactement payés. Si, après cette année malheureuse de 1844, qui a commencé parmi les crises ministérielles, parmi les *pronunciamientos* d'Alicante et de Carthagène, pour s'achever au milieu des discussions irritantes du parlement, des soulèvemens de la Rioja et du Haut-Aragon, le ministre des finances est en état de prendre un pareil engagement, n'est-il pas évident qu'il pourra tenir un langage plus rassurant encore à la fin de l'année où nous entrons? En Espagne comme en dehors de la Péninsule, cela n'est pour personne l'objet d'aucun doute, si le gouvernement de Madrid, qui, par la grace qu'il vient d'accorder au colonel Rengifo et à ses deux compagnons d'infortune, a hautement inauguré une politique nouvelle, une politique de conciliation et d'humanité, s'occupe enfin de régénérer la Péninsule par les réformes administratives et par les améliorations d'intérêt positif.

Aux cortès comme dans la presse, le système par lequel M. Mon s'efforce de réhabiliter le crédit public n'a point rencontré de sérieux adversaires, quelles que soient les inquiétudes que certains capitalistes et certains partis ont cherché d'abord à propager dans le royaume. On n'en peut dire autant, par malheur, du projet de loi sur la constitution civile du clergé, qui maintenant même soulève au congrès une très vive opposition. Il ne faut pas se faire illusion : ce problème, qui consiste à subvenir aux besoins du clergé espagnol, à soulager sa profonde misère, sans contrarier les idées en vertu desquelles subsiste la royauté d'Isabelle II, est le plus brûlant, le plus difficile qui, à l'heure actuelle, s'agite chez nos voisins. Il y a quelques jours à peine, la majorité du congrès a émis le vœu manifeste que le gouvernement répare envers le clergé la trop longue injustice des régimes qui ont précédé le cabinet Narvaez. La question du clergé en Espagne est plus qu'une question monarchique : c'est une vraie question sociale; on peut être convaincu que dans ce pays les troubles ne prendront fin que si elle est convenablement résolue. Dans le projet de M. Mon, la dotation qu'on se propose de voter en faveur du clergé s'élèverait à plus de 16 millions de francs; mais, outre qu'avec une telle somme il est impossible de subvenir à tous les besoins du clergé, M. Mon n'est point en état de faire une réponse satisfaisante quand on lui demande de quelle manière ces 16 millions pourront être payés. M. Mon, il est vrai, a conclu avec la banque de Saint-Ferdinand un arrangement qui, pendant un an, paraît garantir la dotation; mais comment fonder sur ce contrat de sérieuses espérances, quand on songe que le gouvernement n'a donné à la banque que des gages presque chimériques et, à coup sûr, insuffisans? Pour en finir tout d'un coup avec une telle situation, MM. de Viluma, de Veraguas, d'Abrantès et quelques autres députés ont présenté des amendemens qui peuvent différer sur des points secondaires, mais dont le but est iden-

tiquement le même; les uns et les autres proposent d'établir sur-le-champ une contribution qui assure au clergé une dotation convenable. Cette contribution, qui jusqu'à un certain point atteindrait l'industrie et le commerce, frapperait surtout la propriété foncière. L'administration du produit qui en pourrait résulter serait tout-à-fait indépendante du trésor public; elle dépendrait d'une junte suprême d'ecclésiastiques, résidant à Madrid, avec laquelle correspondraient des juntes de province, également composées de prêtres. Les intendans et les autres grands fonctionnaires publics ne seraient admis dans ces juntes que pour aviser aux meilleurs moyens possibles de faire entrer la contribution dans les caisses du clergé. Pour démontrer que ce système est de tout point inacceptable, il suffit évidemment de l'exposer dans ses termes les plus précis. Assurément, les cortès espagnoles sont animées à l'égard du clergé d'intentions excellentes; il n'en faut point conclure cependant qu'elles soient pressées d'établir une puissance complètement indépendante, une sorte d'état dans l'état. Si défectueux qu'il soit, c'est le projet de M. Mon qui sans aucun doute finira par l'emporter, à moins qu'on ne préfère ajourner la question. Dans les circonstances présentes, l'ajournement serait la pire détermination que pût prendre le congrès. L'affaire principale, à l'heure qu'il est, ce n'est pas précisément de remédier à la misère du clergé; c'est de prouver qu'on en tient compte et qu'on s'en préoccupe, c'est de persuader à une nation vraiment religieuse qu'on a l'intention bien réelle d'y apporter quelque soulagement. Pourquoi ne pas commencer par les palliatifs, quand on ne peut encore recourir à des moyens plus efficaces? Le jour viendra où la situation du trésor permettra de remonter à la source du mal et de guérir la plaie, s'il est possible, jusque dans ses plus intimes profondeurs.

Voilà les considérations qui en ce moment devraient être particulièrement présentes à l'esprit de M. le marquis de Viluma et des autres députés, qui, blessés de nous ne savons plus quelles paroles un peu trop vives échappées à M. Mon dans le feu de l'improvisation, ont remis leur démission entre les mains du président du congrès. Que ces députés y songent bien : les dispositions ouvertement hostiles qu'ils affichent sans ménagement ni mesure envers le ministre des finances ne peuvent, à notre avis, avoir d'autre effet que d'amoindrir leur importance politique. Ces députés forment au congrès la fraction qui a voté en faveur de l'hérédité de la *pairie* espagnole, la fraction qui désire le mariage de la reine avec le prince des Asturies, la fraction qui volontiers reviendrait sur la vente des biens du clergé. Dans toutes ces questions capitales, l'opinion de la majorité a été contraire à celle dont ils avaient un instant rêvé le triomphe, lors de la trop célèbre discussion du projet de réforme. Tiennent-ils beaucoup à persuader au public que, depuis ce moment, ils ne cherchaient qu'un prétexte pour faire librement éclater l'irritation profonde qu'ils ont ressentie d'un si grand mécompte, et que ce prétexte leur a été fourni par les paroles de M. Mon?

En résumé, on le voit, la situation du gouvernement de Madrid est de-

venue incontestablement meilleure; averti par les fautes même qu'il a commises dans ces derniers temps et contre lesquelles, pour notre compte, nous nous sommes énergiquement élevés, il a renoncé au système de l'intimidation; il a compris que, bien loin de trancher les difficultés actuelles, ce système les pouvait compliquer au point de les rendre invincibles. Au sénat, une majorité immense en finit sans trop faire parler d'elle avec la malencontreuse réforme de la loi fondamentale; encore quelques jours, et dans les chambres comme dans les ministères, comme dans la presse, on ne s'occupera plus, nous le pensons, que des lois organiques et administratives qui, du conseil d'état à l'*ayuntamiento* du plus petit village, doivent réorganiser le pays. Tout récemment, il est vrai, M. Martinez de la Rosa a présenté au sénat une loi contre la traite, qui soulèvera des discussions extrêmement vives; mais cette fois, du moins, l'Europe entière, qui suivra ces discussions avec tout l'intérêt que comporte une grande question d'humanité, n'accusera point le cabinet de Madrid de les avoir provoquées. Le projet établit contre la traite une sévère pénalité corporelle et fiscale; c'est un sérieux effort entrepris pour réprimer cet exécrable trafic. Les chambres espagnoles n'oublieront pas cependant, nous en avons l'espoir, qu'elles n'ont pas seulement à débattre les intérêts de l'humanité, mais ceux de leurs colonies, ceux de leur industrie, de leur commerce, de leur marine, incessamment menacés par l'Angleterre : nous verrons bien si elles sauront les défendre contre la nation qui leur a pris Gibraltar.

Aucun ami des lettres n'est resté étranger à la vive controverse que suscita, il y a deux ans, le rapport de M. Cousin à l'Académie française sur le livre des *Pensées*. Ce rapport mémorable, dont certaines conclusions ont été si passionnément discutées, si ingénieusement contredites, mais que ses plus sérieux adversaires ont admiré comme un durable monument d'habile critique et de beau langage, M. Cousin nous le donne aujourd'hui pour la seconde fois (1) avec un grand nombre d'additions intéressantes, au milieu desquelles brille d'un éclat singulier l'étincelant *Discours sur les Passions de l'Amour*, découverte unique et merveilleuse, bonne fortune inouie, la plus heureuse et la plus piquante qui pût arriver à un érudit passionné pour le grand langage du XVIIe siècle, à un philosophe engagé dans la délicate et périlleuse mission de mettre à nu les derniers secrets de l'ame de Pascal. Mais on n'est jamais impunément heureux dans ce monde, particulièrement dans la république des lettres, et il eût été trop étrange qu'une si belle découverte n'eût attiré à son auteur que les remerciemens des gens de goût.

(1) *Des Pensées de Pascal*, par M. Victor Cousin; nouvelle édition, revue et augmentée. — Chez Ladrange, quai des Augustins, 19, et Joubert, rue des Grès-Sorbonne, 14.

L'accompagnement de quelques injures était ici nécessaire, et, grace à Dieu, il n'a pas manqué. Je donne à deviner aux plus subtils pour quelle raison tel écrivain ne peut pardonner à M. Cousin la publication du fragment sur les *Passions de l'Amour*. C'est, dit-il, que la découverte en était facile; et d'ailleurs, supposez que M. Cousin eût seulement tardé six mois, cet habile homme nous assure avec une sérénité imperturbable que l'éclatant morceau *ne pouvait lui échapper*. Puisque ce grand faiseur de découvertes après coup était en veine de confier au public ses tardifs regrets, que ne se plaignait-il aussi de l'impertinence qu'a eue M. Cousin de s'apercevoir avant lui que les éditions des *Pensées* n'étaient point conformes au manuscrit original! La belle découverte après tout! Était-elle donc si difficile? Il suffisait d'avoir des yeux et de s'en servir. Et quel dommage que M. Cousin ait méchamment dérobé cette magnifique proie à des mains à coup sûr plus habiles! Ce ne sont là que les naïvetés de l'envie; on a élevé des reproches plus graves. Quoi! a-t-on dit à M. Cousin, vous osez supposer Pascal amoureux, amoureux comme le fut Descartes! mais c'est un scandale qui fait frémir :

> Par de pareils objets les ames sont blessées,
> Et cela fait venir de coupables pensées.

On remarquera que ces personnes timorées, qui ne veulent pas que Pascal ait aimé, sont les mêmes qui se refusent à croire qu'il ait connu les angoisses du doute au sein même de la foi. Voilà des amis bien adroits, voilà la gloire et l'originalité de Pascal fort en sûreté. Ils feront si bien, que l'auteur des *Pensées* finira par devenir un conciliateur pacifique de la raison et de la foi, un croyant d'une simplicité et d'une docilité d'enfant, que sais-je? peut-être un ami décidé de la philosophie. Après cela, il ne restera plus qu'à en faire l'ami des jésuites, et à découvrir dans les *Provinciales* un secret dessein d'ajouter à la considération de la société. Que devient cependant le livre des *Pensées*, ce monument unique et incomparable dans l'histoire de l'esprit humain, où se laissent voir en traits si profonds dans une ame du XVIIe siècle les ravages qu'avait faits le XVIe, où l'esprit de rigueur et d'analyse des temps modernes livre un dernier et grand combat contre les aspirations religieuses du cœur le plus passionné qui fut jamais? Le livre des *Pensées* n'est plus qu'une apologie ordinaire, après tant d'autres apologies; une sorte de pièce d'éloquence que la mauvaise santé de l'auteur l'a empêché de terminer. Voilà les suites extrêmes de ces façons étranges, tantôt par trop naïves, tantôt un peu *escobartines* (je me sers d'un mot de Pascal), d'entendre et d'expliquer le livre des *Pensées*. Au surplus, que l'on accepte ou que l'on repousse le scepticisme de Pascal, il faut au moins se résigner à Pascal amoureux. Voici en effet un témoin dont la parole ne sera pas suspecte et qui vient ajouter le poids de son autorité à des conjectures déjà si bien autorisées. Ce témoin n'est rien moins qu'un évêque, c'est Fléchier. Dans les ravissans mémoires sur

les grands jours que M. Gonod vient de découvrir à Clermont, Fléchier nous parle d'une demoiselle qui était la *Sapho du pays*, et qui réunissait autour d'elle un nombreux cortége d'adorateurs. Dans cette foule obscure, un nom glorieux brille; c'est le nom de Blaise Pascal. Si quelqu'un doute, qu'il lise les propres paroles du futur évêque de Nîmes : « Cette demoiselle était aimée par tout ce qu'il y avait de beaux esprits.... M. Pascal, qui s'est depuis acquis tant de réputation, et un autre savant, étaient continuellement auprès de cette belle savante.... Celui-ci (il s'agit d'un troisième amoureux) crut qu'il devait être de la partie.... Il prenait donc le temps que ses deux rivaux n'étaient plus auprès d'elle, et venait faire sa cour après qu'ils avaient fait la leur, croyant qu'il ne fallait jamais laisser une belle sans galant et lui donner le temps de respirer en repos. » Voilà quelques-unes des curiosités littéraires dont M. Cousin a enrichi son rapport. Signalons au moins encore les accroissemens qu'a reçus son curieux vocabulaire des locutions les plus remarquables de Pascal. M. Cousin est le premier, si je ne me trompe, qui ait eu l'idée de ce genre de travail, à la fois philologique et littéraire, que l'Académie française vient de prendre sous sa protection et qu'elle veut désormais encourager de ses couronnes. Félicitons l'illustre écrivain de concourir ainsi doublement au maintien de la vieille langue française, en étudiant avec passion les œuvres des grands maîtres et en sachant les continuer.

— Parmi les publications utiles qu'a vu paraître notre époque, il en est une qui satisfait aux plus légitimes exigences de l'avide curiosité que provoque dans notre société la diffusion des lumières. Nous voulons parler de l'*Encyclopédie des gens du monde* (1). Cette vaste collection est aujourd'hui sur le point d'être terminée. Le titre même indique les difficultés que les directeurs de l'*Encyclopédie* avaient à vaincre, et on doit reconnaître qu'ils les ont heureusement surmontées. L'élégance, la clarté de la forme, unies à des notions précises, à de solides aperçus sur les principales questions qui peuvent de nos jours intéresser l'esprit humain, tel est le double caractère qui distingue les travaux recueillis dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, tels sont les titres qui déjà ont mérité à cette publication les suffrages et l'intérêt du public sérieux.

(1) Treuttel et Würtz, éditeurs, rue de Lille.

V. DE MARS.